

N° 10 | juin 2014

Les **Cahiers**  
de la **SFSiC**

Société Française des Sciences  
de l'Information et de la Communication

[www.sfsic.org](http://www.sfsic.org)



**N° 10 | juin 2014**

Les **Cahiers**  
de la **SFSiC**

Société Française des Sciences  
de l'Information et de la Communication

[www.sfsic.org](http://www.sfsic.org)

**Directeur de la publication :** Christian Le Moëne

**Rédacteur en chef :** Brigitte Chapelain

**Secrétaire de rédaction :** Gino Gramaccia

**Comité de rédaction :** Mélanie Bourdaa, Aurelia Lamy

**Correspondants étrangers**

Olivier Arifon ULB Belgique, Sandor Kalai université de Debrecen Hongrie, Mélanie Kohnen, Georgia Tech, USA, JM Noguera UCAM Espagne, Francesca Pasquali Università degli studi di Bergamo Italie, Geoffroy Patriarche ULB Belgique, Carmen Rico de Sotelo UQAM Canada, Louisa Stein Middelbury college USA

Réalisation couverture et intérieur : Atelier Congard ([www.atelier-congard.fr](http://www.atelier-congard.fr))

Impression : Imprimerie PAC Talence, Université de Bordeaux.

Dépôt légal : mai 2014 - ISSN : 1959-6227

## Chers Adhérents, Chers Collègues,

Ce XIX<sup>e</sup> congrès de Toulon intervient dans un contexte extrêmement complexe et important pour notre société savante et pour l'ensemble de la communauté universitaire des Sciences de l'information et de la communication.

Chacun peut mesurer, dans son contexte d'enseignement et de recherches, les bouleversements et les incertitudes dont sont porteurs les regroupements d'universités et les recompositions de départements, d'UFR et d'équipes de recherches qui en découlent logiquement. Le maintien, sous des formes plus « soft », de la loi sur l'autonomie des universités déroule une logique qui affecte les financements de la recherche, les diplômes et leurs intitulés, les modalités d'évaluation des équipes, enseignements et professionnels.

De façon plus radicale, il n'est sans doute pas aberrant de penser que, d'un point de vue institutionnel comme d'un point de vue scientifique, l'existence même des Sciences de l'information-communication en France est en question et appelle à la fois une prise de conscience de l'ensemble des enseignants-chercheurs, notamment les plus jeunes, et appelle une coordination accrue entre les différentes instances de représentation de notre discipline, Société Française des Sciences de l'information et de la communication (SFSIC), 71<sup>e</sup> section du Conseil National d'Université (CNU 71), Conférence Permanente des Directeurs d'Équipes de recherches en SIC (CPDirSIC), représentants des SIC au ministère et dans l'instance d'évaluation de l'enseignement et de la recherche.

Nous avons déjà souligné divers problèmes posés pour notre communauté et que je voudrais rappeler brièvement ici, à la veille de notre XIX<sup>e</sup> congrès.

### 1. La question des masters et de leurs intitulés et description

Malgré les demandes que nous avons faites et les réponses positives qui nous avaient été apportées, aucun intitulé de Master « Sciences de l'information-communication » n'a finalement été retenu par le ministère dans la liste « simplifiée » des intitulés. Une mention « sciences de l'information et des bibliothèques » figure quant à elle dans la liste. Ceci bien entendu peut-être interprété différemment. On pourrait dire que les disciplines reconnues de longue date n'ont

pas à revendiquer leur « scientificité » dans leur intitulé. Nous avons aussi pointé la nécessité de simplifier le nom de la discipline afin de dépasser la proclamation (infocommunicologie??, communicologie??), mais l'essentiel n'est sans doute pas là. Dans la configuration actuelle, les intitulés de master sont massivement orientés professionnalisation. Les nouveaux cursus ne sont pas fondés de façon dominante sur une appartenance disciplinaire, mais sur des agencements mêlant plusieurs disciplines et orientés vers des intitulés de métiers ou de grands champs professionnels. Dans cette perspective, n'importe quelle discipline dominante pourra ajouter « information ou communication » à un intitulé de master, sans avoir à y garantir de cours ou TP effectués par des Enseignants-Chercheurs en SIC. Il y a là évidemment – et notamment parce que cela se négociera au niveau local – un facteur de dislocation institutionnel de la discipline.

Ceci risque d'ailleurs d'être accentué par la recomposition organisationnelle et institutionnelle portée par la vague de regroupements d'universités actuellement en cours, et qui vise pour certaines sources à donner le statut d'université aux COMUE en confiant à ce niveau institutionnel la définition et le pilotage des écoles doctorales, des équipes et des masters. Ceci ramènerait certaines universités ou UFR actuels à être des « collèges universitaires » en charge de l'enseignement de masse du premier cycle. Dans un contexte où l'existence des UFR ou Départements de SIC serait évidemment fortement menacée par les logiques de fusions ou de dislocation.

Notre société scientifique s'est prononcée clairement pour le maintien de la possibilité de masters disciplinaires en SIC et demande l'inscription de l'intitulé Sciences de l'information communication dans la liste des mentions de master « habilitables ». Nous sommes à l'initiative d'une cartographie des masters et des diplômes en SIC, inventaire qui devient évidemment urgent dans ce contexte.

## 2. Les équipes de recherches et leur inscription disciplinaire et territoriale

L'ensemble de cette situation impacte évidemment l'organisation et la dynamique des recherches en sciences de l'information-communication. Les conditions d'évaluation et d'agrément des équipes poussent depuis plusieurs années à des regroupements pluridisciplinaires, souvent dictés par des logiques locales. C'est ainsi que de très nombreux enseignants-chercheurs en SIC ont été amenés à rejoindre des équipes plus reconnues ou plus puissantes, d'autres disciplines, afin de bénéficier de l'effet de masse ou de notoriété (ou de réseaux politiques) pour revendiquer réhabilitation et moyens. C'est ainsi que dans de nombreuses régions, des filières ou programmes en SIC

existent dans des équipes de sciences juridiques et politiques, de sociologie, de sciences du langage...

Cette tendance est mortifère pour notre discipline car elle entraîne une disparition disciplinaire et institutionnelle directe. C'est ainsi que nous n'avons plus de représentant de groupe au sein de l'AERES puisque la nomination d'un tel représentant suppose l'existence d'un nombre minimal d'équipes de recherches identifiées et reconnues. La transformation de cette instance en Haute Autorité de l'évaluation ne change pas les données de ce problème. Ceci pose également la question de notre capacité d'influence sur les nominations des responsables de l'organisation et de la mise en œuvre des évaluations, comme de leur contrôle « démocratique ». Nous avons de longue date souligné le caractère problématique de cette impossibilité d'évaluer les évaluateurs, et d'améliorer significativement les procédures d'évaluation (notamment la durée et la dynamique des visites ou la discussion sur les rapports...). Ceci concerne évidemment également l'évaluation des maquettes de diplômes, licences et masters.

Notre société continue à souligner l'importance d'équipes de recherches majoritairement en SIC et possédant cette référence dans leur nom. Nous participons activement à la réalisation, en relation avec la CPDirsic et le CNU, d'une cartographie des équipes.

### 3. La question des qualifications et le rôle du CNU qui doit être fortement soutenu

Dans ce nouveau contexte, et comme son bureau l'a fait remarquer, le CNU 71 reste la seule instance officielle et institutionnelle de légitimation des Sciences de l'information-communication. Ceci appelle évidemment de la part de la SFSIC et de la CP DirSIC, une dynamique d'unité et recherche de reconnaissance institutionnelle accrue, qui ne peuvent reposer que sur une valorisation et une mise en visibilité et valorisation des recherches et des enseignements, et une participation de plus en plus large possible des enseignants-chercheurs en SIC à l'activité de nos associations.

Ceci passe aussi par une augmentation significative du nombre de Docteurs et Docteurs en SIC. Un nombre de plus en plus significatif d'entre eux trouvent des emplois en dehors de l'université et de la recherche universitaire. L'inscription des doctorats dans les nomenclatures professionnelles dont ils étaient jusqu'ici exclus va intensifier cette dynamique. Mais l'augmentation du nombre de docteurs suppose l'augmentation du nombre de directeurs de thèses et de recherches, c'est-à-dire du nombre de titulaires de l'Habilitation à Diriger les Recherches.

Ceci suppose de déconnecter ces Habilitations de l'inscription sur les listes de qualification aux fonctions de Professeurs des Universités. Compte tenu du nombre de postes mis au concours chaque année, de la création de poste quasi nulle, le pourcentage de professeurs par rapport au nombre de maîtres de conférences en SIC risque de baisser mécaniquement, ce qui signifie qu'un nombre significatif de MC HDR ne seront jamais Professeurs. Il faut donc, si on ne veut pas encourager la frustration, déconnecter clairement l'HDR de la qualification et encourager à soutenir les HDR plus tôt qu'actuellement afin de dynamiser le nombre de thèses. Il y a là une quadrature avec laquelle il faut rompre.

La l'Habilitation et la valorisation des groupes d'Études et de recherches, l'organisation des journées doctorales tous les deux ans en alternance avec notre congrès, l'existence et le renforcement des commissions de la SFSIC participent de cet appui fort à la dynamique d'habilitation et d'augmentation du nombre de thèses en SIC. Le projet d'un annuaire des docteurs et des Enseignants-chercheurs devra être mis en œuvre dans l'année à venir, dans la perspective des journées doctorales 2015.

4. Au plan scientifique, les Sciences de l'Information-communication restent une discipline fragile. Je dis évidemment discipline et non « interdiscipline » car il me semble qu'elles ont un objet global commun qui les distingue des autres disciplines qui est d'analyser les effets des pratiques, systèmes et dispositifs d'information-communication sur le maintien et l'évolution des formes sociales, formes sémiotiques, formes organisationnelles, formes « objectales », c'est-à-dire objets et environnements techniques et matériels, dispositifs de mémoires cristallisées. Nous travaillons tous sur l'articulation de ces différentes formes, sur les processus de mise en forme et de mise en sens, sur leurs effets pratiques, matériels, symboliques, idéologiques... Le développement massif du numérique affecte l'ensemble de ces formes sociales et l'ensemble des sphères du monde vécu en recomposant leurs frontières. Sous cet aspect, la numérisation bouleverse évidemment l'ensemble des disciplines, les Sciences Humaines et Sociales ou les sciences de la nature, les dispositifs techniques ou les langages, notamment mathématiques.

Pour autant, il ne faudrait pas que ceci entraîne une dislocation des Sciences de l'information communication, mais une occasion de s'approprier notre héritage, qu'il soit cybernétique, philosophique, critique... Les disciplines scientifiques ne se caractérisent pas seulement par leur objet mais par les concepts et questions qu'elles sont capables de formuler et de mettre au débat et à la critique publique. Cette exigence de rationalisme critique appelle évidemment l'organisation



de débats scientifiques dynamiques avec lesquels il est urgent de renouer. Notre XIX<sup>e</sup> congrès dont le thème central sur l'apport des SIC à la conceptualisation des phénomènes techniques dans le contexte du numérique est évidemment un moment privilégié pour renouer avec cette belle tradition un peu perdue ces dernières années.

5. L'activité de la SFSIC dans ce contexte a notamment consisté à travailler, depuis plusieurs années, à l'unité de la discipline et à l'unité entre ses différentes instances et associations par des contacts réguliers entre les présidences du CNU, CPDirSIC et moi-même. Ceci devra être intensifié et élargi aux responsables des SIC au ministère et dans l'instance d'évaluation. Ceci devra être également étendu à l'Institut de la Communication du CNRS, l'ISCC, auquel participent plusieurs collègues, et dont j'ai rencontré le nouveau Directeur pour lui proposer une collaboration avec la SFSIC.

Nous avons également, dans un souci de renforcement de nos réseaux et appuis nationaux et internationaux, renoué ou noué des relations avec les plus grandes associations scientifiques mondiales et européennes de recherches en communication, et avec les associations professionnelles françaises. Nous avons également développé les relations internationale de la SFSIC en direction du Magreb et de la Chine, notamment en appuyant la création de l'Association Marocaine des Sciences de l'information et de la communication (AMSIC) et de la revue Francophone des SIC, portée également par nos collègues marocains, notamment de l'Université Ibn Zohr d'Agadir.

La création de la Revue Française des Sciences de l'Information Communication, le développement remarquable des Cahiers de la SFSIC, la collection audiovisuelle DOCS en SIC, la création des Éditions SFSIC sont également des instruments de valorisation de notre discipline et de ses Enseignant(e)s-Chercheur(e)s.

**Christian LE MOËNNE**  
Président de la SFSIC  
presidence@sfsic.org

## ÉDITORIAL

Dans ce numéro 10 nous rendons hommage un peu tardivement à notre collègue Jean Devèze disparu voici plus de dix ans, en 2003. Pour les plus jeunes d'entre nous c'est une partie de l'histoire de notre discipline et de la SFSIC que rappellent ces différents témoignages, soit qu'ils s'agissent de ceux des auteurs qui ont connu Jean Devèze et manifesté leur fidélité dans l'évocation du souvenir, soit comme celui de David Douyere qui, sans le connaître, dans son cheminement intellectuel a découvert les travaux de celui-ci et fait une étude fouillée de sa thèse.

Le laboratoire I3M qui nous accueille pour ce XIX<sup>e</sup> congrès analyse dans un dossier très riche les dispositifs sociaux techniques d'information et de communication (DISTIC), le concept transversal de ses recherches qui nous permet de mieux prendre connaissance d'une partie des activités scientifiques.

Les jeunes chercheurs de l'université d'Antilles Guyane présentent leurs travaux de thèses qui témoignent d'une grande diversité.

Les Cahiers de la SFSIC semblent maintenant stabilisés. La revue entre 250 et 300 pages, bi-annuelle avec des rubriques qui traitent des activités d'enseignement et de recherche de notre communauté, des relations avec le monde professionnel et qui suscitent l'expression des jeunes chercheurs comprend désormais un dossier élaboré par un laboratoire qui nous le propose, ou à qui nous faisons une demande.

Les Cahiers devraient être accessibles en ligne six mois après leur parution et nous allons essayer de respecter cette règle. Sans doute l'ouverture à la francophonie et à l'international devrait être plus développée. Nous essaierons d'y parvenir dans les prochains numéros.

N'hésitez pas à nous proposer des articles à nous suggérer des débats et à nous faire part de vos idées.

Nous remercions tous les auteurs qui ont participé à ce numéro.

Bonne lecture.

**Brigitte Chapelain**  
brichap@club-internet.fr

## SOMMAIRE

<b>La lettre du président</b>	5
Christian Le Moëne	
<b>Éditorial</b>	10
Brigitte Chapelain	
<b>Sommaire</b>	11
<b>HOMMAGE   JEAN DEVÈZE (1934-2003)</b> _____	
Paroles libres sur Jean Deveze par un collègue qui ne l'a pas connu...	17
David Douyère	
Jean Devèze	18
Anne-Marie Laulan	
Jean Devèze	20
Bernard Miège	
Le sens de la flèche pour Jean Devèze, une investigation critique d'une symbolique de l'information – communication	21
David Douyère	
Jean Deveze, le gentleman chercheur	32
Jean-Luc Michel	
Jean Deveze, Militance professionnelle et ouverture d'esprit du personnage	38
Michel Mathien	
<b>DANS L'ACTUALITÉ   Sur le thème MÉMOIRE ET SIC trois contributions</b> _____	
Mémoires des collectionneurs d'objets de la grande guerre : connaître pour sauvegarder et transmettre	49
Agnieszka Smolczewska Tona	
Mémoire numérique : entre éditorialisation et grammatisation	56
Louise Merzeau	
Du document patrimonial au monument virtuel : les nouvelles mémoires du patrimoine	66
Jessica Fèvres De Bideran	
Sociétés du savoir en projets	73
Gaëtan Tremblay	
<b>QUESTIONS DE RECHERCHE   Sur la question LITTÉRATURE ET SIC quatre contributions</b>	
De l'incommunication à l'ébauche d'une transdisciplinarité : les relations entre les SIC et les sciences de la littérature	79
Brigitte Chapelain	
L'auteur, du texte au livre. pour une pensée réticulaire de l'écrivain contemporain	90
Sylvie Ducas	
Les formes de la réappropriation du récit littéraire à travers d'autres médias : les cas de l'adaptation et de la narration transmédiatique	100
Aurora Fragonara	
La TEI : un collègue mondial et un outil commun pour la recherche en littérature	107
Henri Hudrisier et Ghislaine Azémard	

La BD un objet d'étude qui enrichit les SIC Éric Dacheux	117
Le groupe de recherche LILLITH de la SFSIC : activités et perspectives Par Liliith	122
Séminaire industrialisation de la formation. Contribution à une histoire de la notion d'industrialisation de la formation Pierre Mœglin	128

**DOSSIER | La place des dispositifs socio-techniques d'information et de communication (DISTIC) dans les différentes situations de recherche**

Introduction – Les dispositifs sociotechniques d'information et de communication (DISTIC), un concept transversal pour les recherches du laboratoire I3M. Paul Rasse, Michel Durampart et Nicolas Pélissier	133
Savoir, Pouvoir, Sujet : de la domestication de l'être au monde sans couture des technologies de l'information et de la communication Jacques Araszkievitz	141

**AXE 1**

Culture et acculturation au numérique : des enjeux clefs pour les organisations de la connaissance Laurent Collet, Michel Durampart et Maud Pélissier	148
Focus sur les terrains de recherche CRDP, médiathèques, OB TIC, en région PACA Laurent Collet, Michel Durampart et Maud Pélissier	154
Étudier les environnements immersifs en milieu industriel : le cas de la formation chez Eurocopter Philippe Bonfils, Laurent Collet, Michel Durampart, Daphné Duvernay et Denis Gasté	156
L'addiction des Élèves aux Écrans : mythe ou réalité ? Daniel Moatti	159
Engagement et réseau : une expérience de recherche-action-REVE Isabelle Pybourdin et Lucia Granget	161

**AXE 2**

Communication des organisations, territoires et TIC au cœur du changement et du développement durable Francine Boillot-Grenon et Franck Debos	164
Construire une recherche sur la communication du changement à partir d'une R&D sur les véhicules Électriques et leurs bornes intelligentes de recharge Francine Boillot-Grenon, Peggy Cadel, Emmanuel Marty, Mathilde Royer, Valérie Hauch et Hélène Ledouble	170
ÉcoBalade : un dispositif mobile Sylvie P. Alemanno et Lorrys Gherardi	173
Interroger l'accès et la réutilisation de données libres Céline Masoni Lacroix, Lorrys Gherardi, Paul Rasse, Claudine Batazzi, Peggy Cadel, Natacha Cyrulnik et Franck Debos	176
Les technologies numériques dans le champ du travail social et médico-social Vincent Meyer, Elise Daragon, Sylvie Alemanno-Parini et Claudine Batazzi	179

**AXE 3**

Culture et dispositifs de création et de médiation Franck Renucci et Hervé Zénouda	182
L'apport de la dimension artistique au sein d'un dispositif audiovisuel dans le cadre de trois recherches – actions Natacha Cyrulnik	188
Confronter la création artistique et la théorie en SIC en recherche et en pédagogie Franck Renucci et Hervé Zénouda	191
Dispositif vs effet Marcin Sobieszczanski	194

**AXE 4**

Information, médias et transmédia : des narrations convergentes Nicolas Pélissier	197
Machines à médier et plateformes à consommer Gabriel Gallezot	203
Journalisme et DISTIC : un choc des dispositifs ? Nicolas Pélissier	206
Le transmédia : un concept protéiforme, une pluralité d'enjeux Olivier Dubuquoy, Denis Gaste et Nicolas Romain	209
Dispositif transmédia : d'une logique à un Écosystème Bruno Cailler et Céline Masoni Lacroix	212
Conclusion – Bibliométrie et visualisation au service d'un laboratoire.	
Réseaux mixtes : auteurs et thématiques David Reymond, Samy Ben Amor, Eric Boutin, Emmanuel Marty et Gabriel Gallezot	215
L'analyse et la visualisation de données en sciences de l'information et de la communication : vers une convergence des questionnements et des pratiques de recherche ? Emmanuel Marty et G. Gallezot	219

**FORMATION & MONDE PROFESSIONNEL**

L'écriture numérique : objet de recherche et objet d'enseignement Serge Bouchardon	225
Concocter une formation liée au monde socio-économique Claire Scopsi	236
Le transmedia storytelling générateur de lien entre le monde universi- taire et les entreprises en aquitaine Mélanie Bourdaa	240

**EXPÉRIENCES, ENQUÊTES**

LOUSTIC : présentation d'une plate-forme recherche pluridisciplinaire innovante Sylvain Fleury, Éric Jamet et Marcela Patrascu	246
Les usages des TIC dans la formation des étudiants en communication et journalisme : le cas d'une université mexicaine Miriam Herrera-Aguilar et Gabriel Alejandro Medina-Aguilar	252

**CARTE BLANCHE AUX JEUNES CHERCHEURS**

Les travaux des jeunes chercheurs en SIC à l'université des Antilles et de la Guyane Thierry Bellance, Martine Bocquet, Fabienne Bosc, Salaura Didon, Bruno Ollivier, Jessy Patrice et Denise Tassius	260
--	-----



# HOMMAGE

---

Jean Devèze (1934-2003)





## PAROLES LIBRES SUR JEAN DEVÈZE PAR UN COLLÈGUE QUI NE L'A PAS CONNU...

Jean Devèze m'était un nom inconnu avant que, dépouillant les *Lettres d'Inforcom* anciennes à la Bibliothèque nationale de France (BnF), je ne tombe sur cet article que j'ai trouvé incroyable par son ton, sa vigueur, son ardeur méthodique et systématique, « La face cachée du titre » (n° 6, 1980, pp. 11-16), au service d'une démonstration radicale. Tant de clarté m'a appelé, parlé, et je me suis demandé, « qui a écrit cela ? ».

J'interroge des collègues pour comprendre qui était Jean Devèze. On ne me dit rien, ou presque. Puis une seule chose : « Il était franc-maçon ». Seulement cela, tout le temps. Dirait-on d'autres collègues : « Il était juif ». Ou : « Il était catholique ». Curieux. Ne peut-on dire perpétuellement que cela de lui ? Juste cela ?

Je lis, donc, ce texte sur la communication sociale de l'Église catholique. Le passage de la notion de propagande de la foi à celle de communication sociale. Devèze y voit un réhabillage, un travestissement, opéré entre deux textes du Vatican, *Miranda Prorsus* (1957) et *Inter Mirifica* (1963). Je ne partage pas, en définitive, complètement son jugement, mais j'aime la problématique, la recherche de preuve, l'obstination libre de l'enquête. Qu'il y revienne encore, vingt ans plus tard, dans « Un regard communicationnel sur l'histoire de l'Église de Rome : la communication de l'institution ecclésiastique des origines à nos jours » (Org&Co, Castres, 2001) m'impressionne. Et son souci d'apporter des preuves, d'évoquer son enquête.

De sa thèse on ne me parle que de son poids et du nombre de ses volumes. On me dit que quelque part, un canapé est calé avec. Et si on la lisait ? BnF, encore, microfiches, une loge à l'étage, *Le Sens de la flèche*. On va du profond, un souci d'éducation populaire, au plus léger, plus descriptif, revue d'images et de figures de la flèche... Ampleur de l'analyse, variété des domaines parcourus.

Cet amour de Saint-Sébastien, des flèches. Une obstination de la recherche à les chercher. Je n'ai compris qu'à l'approche d'élections universitaires ce que Jean Devèze pouvait vouloir dire en se décrivant comme « le Saint-Sébastien des Sic ». Les collègues décochent, il est vrai.

Le Havre, de ce parterre rassemblé en 2011 en hommage à « Jean », de ces voix, émane une autre histoire possible des Sic, quand émergent des combats, conflits, oppositions, luttes, souvenirs d'heures difficiles, défaites, à la SFSIC ou au CNU; on comprend mal, aujourd'hui, pourquoi, mais on comprend que les choses auraient pu être autrement.

J'échange avec un « disciple » de Jean Devèze. Que je comprends sa position, si rarement dite et vécue ! Pour avoir été moi-même « disciple », d'un philosophe, helléniste et islamologue chrétien, avant que de rejoindre les SIC, je comprends cette démarche ancienne d'apprentissage, qui pour être moquée, n'est en rien ridicule. Apprendre auprès d'une personne, d'un maître qui aide à penser, permet de (continuer à) penser, malgré les livres, qui parfois l'interdisent. Une figure de la transmission, sinon de la communication même des savoirs. Le maître n'est pas forcément mandarin. Et le mandarin n'est pas toujours un maître.

Je sens, par les paroles d'autres, une douceur, une bonté, chez cet homme que je n'ai pas connu. Des gens qui ont connu Jean Devèze, qui se sont sentis orientés par lui, je sens la trace d'une personne, d'une vraie attention portée sur eux, un éveil donné.

Une liberté de recherche. Curiosité, en effet, variété des sujets. Comment quelqu'un a pu écrire sur les noms des chiens, et leurs variations ? La peau comme interface ? Et en même temps, n'est-ce pas le signe d'une vraie curiosité communicationnelle ?

La Devèze, une rivière souterraine qui circule sous la ville de Bordeaux, annonce un panneau de la ville de Montaigne. Devèze, une figure qui irrigue souterrainement les Sciences de l'information et de la communication ?

**DAVID DOUYÈRE, 2011, 2014**

## **JEAN DEVÈZE**

Quelles images subsistent - elles dix ans après sa disparition ?

Je garde en mémoire celle sur son lit de mort, le visage un peu de côté, avec un petit sourire tendre et ironique esquissé sur son visage détendu.

En ces fêtes pascales me reviennent nos discussions « d'homme à homme » sur la mort qu'il avait frôlée à plusieurs reprises (traité en grande urgence dans la cour de l'hôpital Cochin). Il ne manifestait

aucune crainte, aucune croyance en l'au-delà. Mais par contre se désolait, (en période de rentrée universitaire) de ne pouvoir faire soutenir les mémoires de maîtrises aux étudiants dont il avait la charge.

Donc une haute conscience professionnelle, mais pas reliée à un sentiment religieux. Nos conversations ont débuté en 1969 lors d'une Rencontre Audio visuelle à l'instigation de la Ligue de l'Enseignement à Nantes. Tous deux étions passés par la JEC (comme plusieurs collègues en communication de cette génération). C'est là que nous avons puisé le goût de l'engagement citoyen, le rôle de la communication pour ce faire. Jean était déjà assistant (venu de la chimie physique) et Mai 68 aidant il fut appelé très tôt à créer un département audiovisuel à Paris 7, sous la directive du Président Alliot; nous avons connu la construction du campus de Jussieu, nous nous réunissions à la Villette (au milieu des baraquements) pour préparer les États généraux de la Recherche voulus par J.-P. Chevènement.

Je n'ai su qu'à ses obsèques son appartenance déjà ancienne, dans la Maçonnerie où il avait le grade de « vénérable ». En 1974 à Liège, toujours autour de l'audio visuel, Jean faisait l'objet de railleries amicales tant il était entouré de « Claudettes ». Il aura fallu des décennies pour comprendre que ces jeunes femmes faisaient l'objet de sa protection « fraternelle ». Son engagement militant (passeur pendant la guerre d'Algérie) s'est poursuivi par des années syndicalistes au CNU. On lui doit aussi dès 1972, avec une collègue sociologue, d'avoir créé l'« Association pour donner aux sciences humaines et sociales la place qu'elles méritent » qui deviendra ensuite la SFSIC en 1974, appuyée par Robert Escarpit, structurée par Jean Meyriat. On connaît la suite... L'université du Havre conserve le souvenir du « frère humaniste » très actif qu'il fut jusque et au-delà de son activité d'enseignant.

La dernière trace écrite de sa main dont je dispose est une carte de Nouvel An pour 1995 avec la reproduction d'un Gauguin *aux somptueuses couleurs* et des remerciements pour une photo de portrait de St Sébastien trouvée à Lisbonne « *L'as-tu remarqué, il est percé à droite par un archer, et à gauche par un arbalétrier, association de deux armes, rares dans cette iconographie* ». Tout Jean Devèze est là : observateur, tourmenté, jouissant de la beauté, poignant d'une générosité sans faille. Son culte de Saint Sébastien révèle bien les multiples facettes d'un scientifique secret autant que loquace : énigmatique ! La célébration actuelle de la complexité et l'éloge de l'indiscipline viennent à point nommé pour rendre hommage à ce précurseur-fondateur des SIC, injustement incompris de son temps.

**ANNE-MARIE LAULAN, pâques 2014.**

## JEAN DEVÈZE

À l'évidence, Jean Devèze et moi, n'avions pas que des convictions partagées et, entre nous deux, les connivences n'allaient pas de soi. Nos différences tenaient sans doute à nos formations de départ : la physique et surtout la cybernétique pour lui, les sciences sociales pour moi. À la réflexion ces différences venaient également de l'antériorité de son implication – de son engagement, devrais-je écrire – dans les SIC ; il a fait partie de la toute première génération, au contact direct des pères fondateurs, ce qui n'était pas exactement mon cas, quoiqu'on pense parfois aujourd'hui.

Comme d'autres, j'avoue avoir été souvent méfiant, en tout cas soupçonneux, face à certaines de ses positions et initiatives dont il me fallait préalablement démêler les finalités, ainsi que devant certaines alliances qu'il nouait. C'est un fait, j'ai appris progressivement à le connaître et à reconnaître son apport selon moi incontestable et appréciable à l'édification des SIC dans sa composante socio-institutionnelle. Nous avons eu pendant plus de vingt ans des relations de travail suivies et le plus souvent des échanges cordiaux et fructueux. C'est le souvenir que j'en garde. Comment cela s'explique-t-il ? Cela vient de ce que Jean Devèze était préoccupé avant tout par l'avancée des SIC, leur reconnaissance et leur développement. Cet objectif étonnerait aujourd'hui bien des enseignants-chercheurs jeunes et moins jeunes, qui n'ont en perspective que leur (petite) communauté immédiate de travail ou les relations avec ceux qui leur sont proches sur le plan théorique, et ne font guère d'efforts pour la construction (toujours en cours) de cette interdiscipline devenue leur discipline de rattachement sans que cela les questionne. Jean Devèze a donné bien de son temps pour la réalisation de cet objectif ; et ses efforts n'ont pas été vains.

J'ajouterai un souvenir personnel, choisi parmi d'autres qui me reviennent en mémoire : sa carrière universitaire fut loin d'être linéaire, autant la reconnaissance de ses travaux que son accession au rang professoral. Bref, il connut pendant longtemps des échecs. À sa demande, je lui donnais un conseil, très simple en l'occurrence, qu'il suivit et qui le servit. Quelque temps après, il tint à m'en remercier ; et je n'ai pas oublié l'excellent et convivial dîner auquel il me convia.

### **BERNARD MIÈGE, mars 2014.**

Nous remercions Michaela Alexandra Tudor et Stefan Bratosin, coordinateurs des Actes du colloque international *Communication du symbolique et symbolique de la communication dans les sociétés modernes*

*et postmodernes*, orc iarsic – Essachess 8-9 novembre 2012, de nous avoir donné l'autorisation de publier l'article de David Douyere. Nous témoignons également notre reconnaissance à David Douyere auteur de l'article qui suit.

## LE SENS DE LA FLÈCHE POUR JEAN DEVÈZE, UNE INVESTIGATION CRITIQUE D'UNE SYMBOLIQUE DE L'INFORMATION – COMMUNICATION

Si une communication symbolique s'effectue dans la société, et en accompagne la structuration, elle est mise en œuvre et effectuée par des signes qui sont les agents concrets de cette transmission. Ce sont quelques-uns de ces signes qu'a voulu analyser Jean Devèze (1934-2003), chercheur en sciences de l'information et de la communication (Laulan, 2004 ; Michel, 2011), dans plusieurs de ses travaux. La thèse de doctorat d'état qu'il a consacrée en 1986, sous la direction du sociologue des médias Jean Duvignaud (1921-2007), au « Sens de la flèche »<sup>1</sup>, s'inscrit dans la perspective d'une analyse, non sémiologique, mais anthropologique, du sens porté par un signe qui semble, au regard du matériau rassemblé et analysé dans les sept volumes de la thèse<sup>2</sup>, faire florès au moment où il effectue sa recherche : face à cette profusion de « flèches », qu'il collectionne et classe, en une quasi-encyclopédie, puis analyse, Jean Devèze dégage, parmi d'autres (la fonction mathématique, métaphorique...), le sens « symbolique » de la flèche, cherchant ce que dit, ce que représente la flèche, qui dit plus qu'elle ne dit... Ce travail, qui a pu passer pour essentiellement descriptif, et qui s'intéresse, avant l'heure, à la « trivialité » (Jeanneret, 2008) de la flèche, à la dissolution dans l'ordinaire circulatoire, sous sa figure, d'un sens et d'une communication active, possède une dimension critique, qui sans doute n'a pas été suffisamment relevée, et une dimension émancipatrice, par l'analyse : il s'agit pour le chercheur en sciences de l'information et de la communication de faire prendre conscience des « prestiges » de la flèche, d'analyser ce que signifie sa profusion dans les manuels et les ouvrages d'économie ou de communication des années 1980, dans les publicités, les documents d'entreprise, les ouvrages d'informatique... Si Jean Devèze est par ailleurs bien conscient que la flèche est un outil du formalisme de la pensée, qui peut accompagner son élaboration, il s'intéresse ici à la dissémination de son usage communicationnel, et à ce qu'il recouvre.

---

1. Voir notamment Michel, 2011, p. 13.

2. Cinq volumes constituent la thèse proprement dite, deux volumes (vi et vii) forment un complément consacré aux représentations artistiques du martyr de saint Sébastien (Laulan, 2004 ; Michel, 2011, p. 13), ce saint chrétien percé de flèches.

L'approche de Jean Devèze ne consiste donc pas, dans ce travail, dans une théorisation du symbolique ou de la communication symbolique, mais dans l'analyse de la fonction symbolique de certains signes véhiculés par l'information publicisée et par la communication, qui opèrent une communication usant du et recourant au symbolique. On peut donc dire qu'il se livre, organisant « une constellation d'images » (V, 2292<sup>3</sup>), à une analyse matérielle de la flèche, par la recension, la présentation, le classement, l'histoire et la description, pour saisir l'injection de sens dont elle semble porteuse en maints endroits. C'est donc une démarche assez pragmatique que met en œuvre Jean Devèze dans sa collection analytique et encyclopédique, qui traverse les champs de la culture et de la communication (la légende historique, le religieux, l'édition, l'entreprise, l'économie, les marques, la publicité, l'art et la littérature...) pour saisir la démultiplication d'un signe, et la fonction de celle-ci.

Nous nous proposons d'analyser ici cette démarche et d'en mesurer la portée<sup>4</sup>, afin de contribuer, modestement, à une étude conjointe de la communication symbolique et de la symbolique de la communication. Nous nous intéresserons dans un premier temps à la symbolique de la communication que semble figurer la flèche, dans un certain nombre de cas relevé par cet obstiné chercheur (1.), avant de considérer sur quoi se forme théoriquement son étude analytique du symbolique (2.), et d'éclairer la démarche de Jean Devèze de collection, d'analyse et de décomposition de la profusion sagittaire (3.).

La présente recherche s'appuie sur une lecture analytique de la thèse de Jean Devèze (1986) et de l'article « La flèche et l'économie » (1987), en lien avec d'autres travaux de Devèze. Cette lecture s'inscrit dans une démarche compréhensive de restitution de la démarche épistémique, de la façon dont Devèze produit des connaissances sur cet objet familier, dans une perspective interne, afin de remettre au débat scientifique cette approche qui a été quelque peu négligée. Le présent travail ne consiste ni dans une restitution des débats théoriques qui ont entouré ou suivi la thèse, ni dans une perspective de généalogie conceptuelle. Il constitue à la fois une étude de la communication, qui croise donc le symbolique, à travers une de ses figures, en ses théorisations et pratiques (Galinon-Méléneq, 2007), et une analyse d'un mode de symbolisation de la communication (Michel, 1992), mais propose également une contribution à l'histoire des sciences de l'information et de la communication en France (Boure, 2002),

3. Nous indiquons le tome suivi de la page, quand il s'agit de la thèse, Le sens de la flèche.

4. L'auteur remercie Joumana Boustany (Dicen, Université Paris Descartes), éditrice du site Jean Devèze (Boustany, 2010-2012) pour sa relecture attentive, sa contribution à cet article et ses pertinentes suggestions.

Jean Devèze ayant été un des fondateurs et présidents de la Sfsic, la Société française des sciences de l'information et de la communication (Laulan, 2004; Michel, 2011).

## La flèche et la symbolique de l'information – communication

La flèche est d'abord, « avant toute chose, un objet matériel » (V, 2269), une « arme de jet » que le chercheur, qui mobilise l'anthropologie, l'histoire de l'art et des techniques, observe de la tête et de ses barbes à son fût et à l'empennage (I, 14), non sans s'intéresser à ses propulseurs. De l'arme, à laquelle il propose non sans humour de revenir (I, 8), dans une perspective de désarmement que l'on qualifierait aujourd'hui de décroissante, il passe au logo, à l'image, au symbole que devient la flèche, dont il fait une collection, produisant dessins, tableaux, tracts et publicités, couvertures d'ouvrages, en une folle encyclopédie. Parmi les nombreux éléments dont elle se fait la métaphore, ou le symbole, Devèze relève l'information et la communication.

Selon lui, le schéma de la communication descendante emprunte à la flèche de l'archer Apollon « pour signifier sa capacité à faire pénétrer le contenu de ces messages dans la tête des destinataires aussi sûrement qu'elle-même est apte à pénétrer la chair de ses victimes-cibles » (III, 1278). Ainsi, plus largement, « La flèche s'est instituée vecteur métaphorique du transfert du message et de l'information véhiculée par elle » (*Idem*). Devèze va donc, présentant une série de pièces de son encyclopédie visuelle de la flèche, faire apparaître « le recours à la flèche pour illustrer et symboliser les activités d'information et de communication » (III, 1285). C'est la couverture du livre de J.-L. Servan-Schreiber *Le pouvoir d'informer* (J'ai lu, 1974; fig. 622), une couverture de la revue *Temps réel*, spécialisée dans l'informatique (1983), l'emblème du Mitra 15, ordinateur fabriqué par CII en 1972 (fig. 634; III, 1303), la couverture de l'édition américaine (Doubleday Anchor) du livre de Edward T. Hall *The Silent Language* (fig. 539; III, 1313), celle du livre de W. Schramm *Men, messages and media, a look at human communication* (fig. 642), ou encore celle du livre de son « maître » et ami Abraham Moles (Devèze, 2004; Moles, 1971), *Théorie structurale de la communication et société* (Masson, Cnet ENST; fig. 647; III, 1322) qui lui apportent les « preuves » de cet emploi, et de ce symbole. Il y analyse à chaque fois ce que ces flèches disent de la communication: s'il y a réciprocité ou non, si les personnages représentés semblent atteints ou non par la communication figurée par les flèches, si l'apport communicationnel ainsi montré semble équivalent ou non (affiche du centre de documentation de Jussieu, qui fait apparaître par les flèches des flux entrants inférieurs aux flux sortants), le silence

opposé par certaines flèches à la communication... L'analyse, discrète et brève, semble se terrer au pied de l'image montrée comme indice et preuve; elle ne cherche pas à prendre la première place. Les figurations de la communication sont multiples. Commentant un placard de l'artiste de l'esthétique de la communication Fred Forest (né en 1933), auquel il s'est beaucoup intéressé (Devèze, 1994), il voit même dans la flèche la « traduction graphique du mot "communication" » (III, 1334). Étudiant la flèche et la poste (III, 1367), il voit ses flèches communicantes, quittant ou rejoignant le centre, dans les fresques d'Annette Messenger pour le bureau central des PTT de Limoges (III, 1370 *sqq*)... La flèche achemine le sens, dit l'échange, la diffusion, la transmission informatique ou postale, ce qui est reçu, soit différentes modalités de la communication, que Devèze ne s'efforce pas ici de synthétiser.

### Une étude analytique du symbolique

La dimension symbolique est une des dimensions que Jean Devèze confère à la flèche, mais elle n'est pas la seule. Il s'intéresse aussi à l'imaginaire, à la métaphore... : « Objet, signe, emblème, allégorie, métaphore, symbole, il n'est guère de mode d'être ou de signifier que la flèche n'ait investi de sa présence. Et la flèche ne se trouve jamais là passivement, ni même de façon neutre. Elle est à chaque fois investie de valeurs ou de significations dynamiques puissantes. » (V, 2486).

La flèche peut ainsi suivant ses analyses apparaître comme la métaphore (V, chap. 6) du soleil, de la lune, du chaud et du froid, du décor (paysage), du temps, de la voix, du bruit, de la parole, du discours, de mots méchants, de la menace, de la violence et de la malédiction, de la guerre, de la résistance, de l'individualisme libertaire, de l'innocence ou de la simplicité, de la vanité, de l'élévation de l'esprit, du but, de l'imagination, de l'intellect, du désir, figure de la logique, métaphore de la négation, de l'apparition du sens, de la relation, du signal et du sens, de l'esprit, de l'élan, de la poésie, d'un soupçon d'angoisse, de la blessure et de la mort, du sourire, de l'avenir... Elle peut être également sans signifié, ou simple flèche décorative, mais aussi emblématique, dans un contexte allégorique. Elle peut donc être aussi symbole (V, chap. 6, 2429). Elle lui apparaît alors, au fil des analyses et des images, des textes commentés, symbole de l'autorité et de la souveraineté, symbole solaire, d'ouverture et de pénétration, des échanges entre le ciel et la terre, du dépassement, d'aboutissement, d'initiation, du destin, de la vie de l'amour, du diable, du démon, de la douleur de la blessure de la mort, de l'information et de la communication. Et de conclure, dans cette profusion symbolique, à une « ahurissante polysémie » de la flèche (V, 2290).



Sa définition du symbolique s'appuie sur celle qu'élabore le philosophe André Lalande, l'académique auteur du *Vocabulaire* de la philosophie (1976, 12<sup>e</sup> éd.) : « ce qui représente autre chose en vertu d'une correspondance analogique », puis « tout signe concret évoquant (par un rapport naturel) quelque chose d'absent ou d'impossible à percevoir ». En réalité, le travail de Jean Devèze s'appuie surtout sur la recherche de Gilbert Durand, et notamment sur *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* (1969), qui élabore une voie anthropologique pour aborder le symbolique et l'imaginaire (Durand, 2011), et se réfère aussi à Gaston Bachelard. La question initiale du « Sens de la flèche » part toutefois de Roland Barthes (*L'Aventure sémiologique*), pour y revenir à la fin : « la question-clé est celle de Barthes, à savoir celle de la sémiogénèse », « par quelles ruses, traverses, voies obliques un signe acquiert-il un sens, des sens, du sens? » (I, 12). Comment il s'érige en symbole ?

Se référant à Gilbert Durand, il estime que la flèche « fonctionne dans notre imaginaire comme un "signe symbolique", qui agglutine les sens divergents et antinomiques » qu'elle porte avec tant de force. Car la flèche semble douée d'une exceptionnelle, pour ne pas dire unique « plasticité sémantique », « qui lui permet de se couler, de se fondre dans une extrême diversité de situations sémiogénétiques, et d'y exceller. » (V, 2489).

C'est donc un travail sur le symbolique qu'effectue Jean Devèze en organisant sémantiquement sa collection, et en analysant les représentations de la flèche, et leurs portées, car « les images nous aident à comprendre comment le sens de la flèche a évolué » (V, 2490). Une constitution progressive du symbolique s'effectue : « À travers l'histoire, la flèche n'a cessé de perdre du côté de l'objet référentiel pour conquérir du sens du côté de l'emblème, du signe, de la marque et du symbole. Aujourd'hui, à l'orée du xx<sup>e</sup> siècle, la flèche est devenue un objet sémantique fluide, mobile, instable errant, en dépit de la multiplicité de ses usages strictement codés » (V, 2496).

La flèche lui apparaît ainsi, au fil de l'analyse de matériaux iconographiques recueillis, symbole de l'autorité et de la souveraineté (V, 2438), symbole d'ouverture et de pénétration (V, 2448), du fait du caractère de la lumière solaire propre à pénétrer les orifices, de se glisser dans les ouvertures, explique-t-il. Elle devient ainsi un symbole de la pénétration dans l'esprit (et donc de la communication), évoquée par Stefan Bratosin (2004) sous la figure de la « nouthésie ».

L'appui de cette investigation est anthropologique et iconographique : « Venue du tréfonds de la mémoire collective inconsciente

– nos ancêtres du néolithique n’ont-ils pas été tous plus ou moins chasseurs? –, [la flèche] est à présent partout vivante dans le monde contemporain, au bord des autoroutes comme sur les claviers des micro-ordinateurs. Cette permanence, cette généralité en font l’un des signes *majeurs*, dans l’ordre du non linguistique, de l’activité d’organisation sémantique du monde par l’homme et les sociétés. » (V, 2486).

### **La démarche de Jean Devèze : analyse d’une collection signifiante**

Comment Jean Devèze travaille-t-il? Comment et pourquoi a-t-il amassé, des années durant, cette collection de pièces? La perspective qui est la sienne est de comprendre un phénomène social et historique large. La méthode de collecte, d’origine anthropologique (Babou, Le Marec, 2003) lui sert ici, comme aux chercheurs qui étudient les mouvements politiques ou sociaux par les tracts ou les affiches, à rassembler, à collecter le réel épars et fugace. Le geste assemble, rend proche et relie, met en face des éléments dissemblables dont la confrontation est heuristique, comme dans la collection artistique de la fondation Barnes. Il est aussi une part quasi invisibilisée de ce travail : conjointement à la démarche qui consistait à « recueillir des preuves » (III, 1285), Jean Devèze a mené une enquête, et interrogé des commanditaires (IV, 1410) de « grafèches » (graphèmes et graphismes liés), notamment.

La perspective est de porter attention au trivial, au banal quotidien, au signe infiltré dans l’ordinaire; il veut étudier « un flot d’images contrôlé par les marchands et négligé par ceux dont le métier est de penser » (V, 2287). Il ne dit rien du travail de mise en fiche, de classement, de rassemblement et de thématization qui a manifestement été le sien. Il ne dit rien de l’ampleur. Il dit en revanche l’obsession qui à la fois permet ce travail et en résulte, quand il décrit le « caractère quasi-obsessionnel de ce genre de recherche » (V, 2289-2290). « Activité ludique selon les uns, obsessionnelle selon les autres, la découverte des flèches et de leurs représentations est un honnête passe-temps [...]. Le chercheur, lui, se trouve en présence d’objets si multiples, si divers, et parfois si contradictoires que sa perplexité s’accroît », car « le champ est immense, les balises rares »; « Surtout, les flèches volent en tous lieux, tirées de partout et filant nulle part [...] » (I, 10). Le chercheur a le « sentiment – décourageant? – que le sens, les sens de la flèche sont à peu près inépuisables. » (V, 2497). C’est donc à une « tentative d’épuisement » à la façon de Georges Pérec (qu’il cite à propos du classement, toujours provisoire), mais disséminée, que se livre Devèze à propos de la flèche.

Il indique cependant comment la recherche du sens (de la flèche) peut s'évanouir devant la collection, comme chassée par elle : « à trop qué-rir la flèche on court le risque de rentrer le carquois plein et la tête vide ! » (V, 2290). De l'addiction à l'image sagittaire, il dit la conversion en paroles, estimant que le mot latin, *addictus*, précisément « unit le donné au dit » : « Je me suis donné, adonné à l'image de la flèche, comme à une drogue dure. [...] je restitue en dire ce que j'ai recueilli en données. » (V, 2288).

Jean Devèze est conscient toutefois qu'il ne peut réduire à quelques sens seulement cette profusion de flèches, à la perspective parfois tout à fait contradictoire, et ne cherche pas à produire de synthèse, ni de typologie. Il parcourt, et décrit, « décrypte », non sans connaissance de l'incidence sur cela de sa subjectivité, et de l'impossibilité d'une science objective des images : « J'ai donc examiné des images de flèches, ou des images contenant des flèches à travers le filtre : 1. de ma perception, 2. de ma compréhension, 3. de mon imaginaire » (V, 2289), expose-t-il, s'appuyant sur Pierre Francastel (*L'image, la vision et l'imagination*, 1983). Il tient à conserver une distance (Michel, 1992) dans la production de sens, et évoque « la présomption, toujours menaçante, d'énoncer sans restriction : ceci montre, révèle, signifie, symbolise, etc. ». Prudence et modestie du sens conféré à la flèche donc, effacement devant la collection qui, présentée, doit dire quelque chose au lecteur.

Car la recherche, qui n'est pas seule passion du collecteur qui a vu une permanence ou une résurgence, a aussi une fonction d'éveil et de libération sociale : il s'agit d'éclairer ses contemporains sur le sens subreptice de la flèche, dans un combat anti-idéologique, qui l'a amené par exemple à s'opposer à des collègues marxistes (Devèze, 1980; Douyère, 2010) ou althussériens (Laulan, 2011), ou aux transformations communicationnelles de l'Église catholique (Devèze, 1980, 2001), évoquées encore ici (III, 1338-1339). Car la flèche est pour lui, à la suite de Serge Tchakhotine (1883-1973), dans lequel il voit un précurseur car il « a pressenti [...] les ressources manipulatrices du signe en général » (V, 2499), un instrument de la propagande ou d'une incitation abusive à une équivalence, une induction d'action, induite et questionnable.

L'équivalence et l'injonction, l'invitation à l'action, mais sans doute plus que tout la proclamation d'une direction, le refus qu'une direction soit imposée, le fait de « viser », dans ce qu'effectue la flèche, sont nous semble-t-il ce qui gêne le plus Devèze, et confère ardeur à son travail analytique et finalement dénonciateur de l'usage d'un signe, qui devient symbole. Il estime en effet, citant Raoul Vaneigem

en exergue d'un chapitre, que « Le champ sémantique est un des principaux champs de bataille où s'affrontent la volonté de vivre et l'esprit de soumission. ». Car la flèche « est à même de faire allusion, d'indiquer, de traduire, de suggérer, d'induire, d'intimer, d'imposer à celui qui la regarde » ; « elle se substitue dans sa nudité à une foule d'indications, d'explications, d'injonctions, d'ordres. » (V, 2497). « Partout et en tout temps présente, vivante et signifiante, la flèche se comporte comme une sorte d'équivalent universel » (V, 2498). Devèze se méfie de l'« usage injonctif de la flèche, que l'injonction s'opère sur le mode insidieux – dans la publicité par exemple – ou sur le mode impératif, comme dans le code de la route ou l'emblématique politique » (V, 2499, conclusion 2).

Il lui apparaît manifeste qu'un « usage manipulateur » (V, 2500) de la flèche peut être fait : « Et si l'on doit évidemment tenir la flèche pour innocente des abus que l'on en fait, on ne saurait en dire autant de ceux qui la polissent, l'ajustent et la décochent sur des cibles à la conscience assoupie. » Jean Devèze craint en effet « la manipulation inconsciente des esprits par des signes apparemment si anodins qu'on ne les perçoit que distraitemment » (*Idem*), visant par là la publicité et la communication politique, et marqué par la lecture de Vance Packard (1914-1996), le rêve de la persuasion clandestine « continu[ant] de hanter trop d'idéologues pour négliger les conséquences perverses d'une invasion sémiologique qui demeurerait voilée ».

Devèze explique plus précisément son propos terminal dans sa troisième conclusion (V, 2501) : « la flèche est devenue, dans les sociétés contemporaines, un outil manipulateur d'autant plus efficace qu'il est banalisé. Si l'on n'y prend garde, elle peut se faire l'instrument de l'aliénation de l'homme et des sociétés, toujours menacées par les idéologies totalitaires et les pratiques unidimensionnelles » (où l'on peut voir une étonnante référence à Herbert Marcuse...). La recherche sur la constitution symbolique de la flèche, sur les sens symboliques et métaphoriques de la flèche, a donc pour but d'inviter à se défier de son « sens », de ce à quoi elle vise, de ce qu'elle voudrait faire faire, ou faire penser : « C'est donc à une attitude de lucidité face aux prestiges de la flèche, face à ses mirages comme à ses perversions, qu'il convient d'appeler fermement non seulement les hommes de communication, mais aussi et surtout l'ensemble des citoyens. » Placage final d'une rhétorique grandiloquente, incantatoire et paranoïde, pose vertueuse, ou pose de la tête de la flèche de son travail ? C'est, nous semble-t-il, cette dernière perspective qu'il faut retenir, car non seulement « c'est [...] la pointe de la flèche qui condense l'essence de sa / ses -> signification(s) » (*sic* ; V, 2489), mais elle se lie très bien à d'autres objets de son travail, l'Église catholique, par exemple... En

effet, pour Devèze, la recherche a une fonction d'éclaircissement social, de désignation des masques et « prestiges » du symbolique.

## Conclusion

Si l'information et la communication produisent du symbole, ou se constituent dans et par le symbolique, entendu comme la médiation d'un sens partagé, culturellement ancré, et socialement structurant, à partir d'un signe ou d'une figure, alors l'analyse des symboles dans la production médiatique et informationnelle constitue une façon de décrypter cette constitution et cette emprise du symbolique dans les sociétés contemporaines. C'est ce à quoi se livre précisément Jean Devèze dans le monumental « Sens de la flèche », et dans quelques autres travaux. La flèche lui apparaît en effet comme un vecteur de cette constitution du symbolique, notamment de l'information – communication, quand elle vient illustrer la diffusion, la pénétration des esprits, l'envoi et la réception d'informations, le dialogue, mais la flèche se fait aussi par ailleurs, dans sa polysémie, symbole de l'amour, de la mort...

Il s'agissait pour l'auteur de repérer et de désigner les multiples sens de la représentation graphique de la flèche (en tant que signe, et logo) dans des contextes éditoriaux et informationnels, politiques et sociaux, différents, dans une perspective de libération à l'égard de l'emprise des symboles (Douyère, 2010). Le chercheur, ici, est engagé dans un décryptage qu'il conçoit comme socialement utile. Se défaire de l'emprise et du non-dit des signes, perçus comme porteurs de prestiges (Chrétien, 1990), et dont on suppose qu'ils induisent des significations sociales, tel est alors le travail du chercheur engagé dans cette consignation monumentale, jugé parfois trop descriptive, des occurrences, des variations et des sens de la flèche (Laulan, 2004), dans ses usages et représentations multiples. C'est ici un ordre des apparitions et des effacements qui est interrogé. Car analyser la flèche, c'est tenter de comprendre la constitution de « la cible, la victime, les destinataires » (Devèze, 1986, p. 2501), et ce qu'« on » veut en faire – soit le projet info-communicationnel même.

La flèche, ce « vecteur métaphorique du transfert du message et de l'information communiquée par elle » (Devèze, 1986, p. 1278), métaphore de la communication (Tudor, 2009), a ceci d'intéressant qu'elle constitue, dans la diversité de ses emplois, un signe transverse, mobilisé par la tradition visuelle occidentale et transposé ou repris par la culture contemporaine dans la publicité, la littérature managériale, technique et entrepreneuriale, la représentation informationnelle, etc. Elle constitue en ce sens un « pont » entre une

symbolique traditionnelle et contemporaine. L'analyse du « sens de la flèche » traverse les supports produits par la société contemporaine, et inclut par ailleurs le religieux (Devèze, 2001), comme espace spécifique du symbolique (Lamizet, 2011), à travers l'analyse de la flèche de saint Sébastien. Elle constitue également, sans doute, un relatif « impensé » communicationnel et informationnel, signe d'une trivialité de la communication (Jeanneret, 2008).

Construisant pour l'étudier une approche anthropologique et historique, plus que sémiologique, dans la lignée des travaux de Gilbert Durand, et à partir d'une question sur le sens des objets posée par Roland Barthes, Jean Devèze entreprend de constituer une archive iconologique de la flèche qui en montre les dérivations et orientations, et permet de tracer la « sémiogénèse » de la flèche : « [...] insensiblement, écrit-il au terme de son analyse, nous sommes passés de l'objet-flèche réel et matériel à un objet « introuvable », à la limite du concevable, puis à une flèche invraisemblable et quasiment imaginaire. Il est temps de prendre avec cette dernière quelque recul. » (V, 2285). C'est en effet dans une destination critique et d'éveil des esprits en société que Devèze réalise ce travail, qui revêt à ses yeux une fonction politique et anti-idéologique. L'analyse communicationnelle au service de la lutte contre l'asservissement et la propagande, dont le symbolique se laisse à être l'outil, afin que la cible soit tout à fait consciente de ce qui lui arrive et la vise : « Le sens de la flèche, en dernière analyse, est d'abord son sens primitif, son sens premier, à savoir celui que lui impulse l'archer, le tireur, le sagittaire. Mais c'est aussi celui que lui concède la cible, la victime, le destinataire, qui se trouve à destination, au terme de la trajectoire, et assume son destin. » (V, 2500).

**DAVID DOUYERE, Université Paris 13, Labsic, France**

Mail : david.douyere@gmail.com

### **Bibliographie**

---

- BABOU, I., & LE MAREC, J. (2003). De l'étude des usages à une théorie des « composites » : objets, relations et normes en bibliothèque. In E. Souchier, Y. Jeanneret, J. Le Marec (dir.), *Lire, écrire, récrire, Objets, signes et pratiques des médias informatisés*. Paris : BPI, Centre Pompidou, 235-299.
- BOURE, R. (dir.) (2002). *Les origines des sciences de l'information et de la communication. Regards croisés*. Lille : Presses universitaires du Septentrion.
- BOUSTANY, J. (2010-2012). "Il a écrit", recueil de textes, site "Jean Devèze", <http://jean-deveze.fr/>.
- BRATOSIN, S. (2004). *La nouthésie par la poésie, médiations des croyances chrétiennes : de l'hymnographie communautaire à la*

- communication organisationnelle dans l'adventisme roumain du 20<sup>e</sup> siècle*. Paris : l'Harmattan.
- CHRÉTIEN, J.-L. (1990). *La voix nue, phénoménologie de la promesse*. Paris : Minuit.
- DEVÈZE, J. (1980). La face cachée du titre. *Lettre d'Inforcom*, 6, 11-16.
- DEVÈZE, J. (1986). *Les sens de la flèche*. Thèse de doctorat, Université Paris 7, 5 tomes, 2561 p. (partiellement disponibles sur [http://www.jean-deveze.fr/index.php?option=com\\_content&view=article&id=51&Itemid=110](http://www.jean-deveze.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=51&Itemid=110)).
- DEVÈZE, J. (1987). La flèche et l'économie. *Revue de Bibliologie : schéma et schématisation*, 26, 27-33, [http://www.jean-deveze.fr/index.php?option=com\\_content&view=article&id=38:la-flèche-et-le-économie&catid=7&Itemid=102](http://www.jean-deveze.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=38:la-flèche-et-le-économie&catid=7&Itemid=102).
- DEVÈZE, J. (1994). Les espaces multiples de Fred Forest. *Web Net Muséum*, repris sur [http://jean-deveze.fr/index.php?option=com\\_content&view=article&id=41:les-espaces-multiples-de-fred-forest&catid=7&Itemid=102](http://jean-deveze.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=41:les-espaces-multiples-de-fred-forest&catid=7&Itemid=102).
- DEVÈZE, J. (2001). *Un regard communicationnel sur l'histoire de l'Église de Rome : la communication de l'institution ecclésiastique des origines à nos jours*. Communication présentée aux 4<sup>es</sup> journées d'études Org&Co, Communication organisante ou organisation communicante, confrontations et dynamiques, Castres, Toulouse, 7-9 juin 2001, 22 p.
- Devèze, J. (2004). Abraham Moles, un exceptionnel passeur transdisciplinaire. *Hermès*, 39, 189-200.
- DOUYÈRE, D. (2010). La communication sociale : une perspective de l'Église catholique ? Jean Devèze et la critique de la notion de « communication sociale ». *RICSP, Revue internationale de communication sociale et publique*, 3-4, 73-86 ([http://www.revueesp.uqam.ca/numero/n3-4/pdf/RICSP\\_Douyere\\_2010.pdf](http://www.revueesp.uqam.ca/numero/n3-4/pdf/RICSP_Douyere_2010.pdf)).
- DURAND, G. (2011). Entretien avec Gilbert Durand (entretien avec Céline Bryon-Portet). *Essachess. Journal for Communication Studies*, 4, 2(8), 13-16, <http://www.essachess.com/index.php/jcs/article/view/136/117>.
- GALINON-MÉLÉNEC, B. (2007). *Penser autrement la communication : Du sens commun vers le sens scientifique. Du sens scientifique vers la pratique*. Paris : L'Harmattan.
- JEANNERET, Y. (2008). *Penser la trivialité (vol.1), La vie triviale des êtres culturels*. Paris : Hermès Lavoisier.
- LAMIZET, B. (2011). Sémiotique du sacré. *Essachess. Journal for Communication Studies*, 4/2(8), 47-57, <http://www.essachess.com/index.php/jcs/article/view/125/106>.
- LAULAN, A.-M. (2004). Jean Devèze (1934-2003), un transfuge novateur. *Hermès*, 38, 216-217.
- LAULAN, A.-M. (2011). *Hommage à Jean Devèze*. IUT Information-Communication, Université du Havre, Cdhet.
- MICHEL, J.-L. (1992). *La Distanciation, essai sur la société médiatique*. Paris : L'Harmattan.

MICHEL, J.-L. (2011). *Jean Devèze, le Gentleman chercheur*. 22 p. <http://www.cetec-info.org/JLMichel/JLM/JD-JLM-Le-Havre-2011.pdf>.

Moles, A. (1971). *La Communication*. Paris : Cepl.

TUDOR, M.-A. (2009). *Médiations métaphoriques dans les discours des sciences de l'information et de la communication*. Mémoire d'HDR, Université Toulouse-Le Mirail.

Référence de l'article : DOUYÈRE, David (2013), « Le sens de la flèche pour Jean Devèze, une investigation critique d'une symbolique de l'information – communication », Stefan Bratosin, Mihaela Alexandra Tudor (coord.), *Communication du symbolique et symbolique de la communication dans les sociétés modernes et postmodernes*, Actes du colloque international ORC IARSIC – Essachess 8-9 novembre 2012, Béziers, Iasi (Roumanie), Institutul European, « Colloquia » (13), 2013, p. 59-68 (<http://www.euroinst.ro/titlu.php?id=1322>) [ISBN 978-973-611-993-4].

Joumana Boustany a initié un site Jean Devèze <http://www.jean-deveze.fr>

Une journée d'études a eu lieu le 10 février 2011 à l'Université du Havre-IUT.

Jean Luc Michel sur son site <http://jeanlucmichel.com> a consacré de nombreuses pages à Jean Devèze.

## **JEAN DEVÈZE, LE GENTLEMAN CHERCHEUR**

### **JEAN-LUC MICHEL, Université Jean Monnet**

Les Cahiers de la SFSIC me permettent d'exprimer ce que seules quelques personnes proches connaissaient de la vie et de l'œuvre de Jean Devèze. J'ai envie de dire, paraphrasant le plus grand écrivain français, que de Jean Devèze, né le 20 juin 1934 à Paris, on eût pu dire qu'il était une « force qui va ».

### **Caractéristique n°1 : la connaissance et la pratique de la technique**

Beaucoup de chercheurs de sa génération présentaient toutes les réticences possibles vis-à-vis de la technique. Dans ce rapport avec celle-ci, j'ai observé avec quelle rapidité Jean Devèze se mit à l'informatique. La leçon que j'en ai tirée et que je synthétise ici est la suivante : pour parler de communication pour l'analyser valablement, il faut connaître les principes des appareils et leur logique d'usage pour reprendre la belle expression de Jacques Perriault. Et c'est là où la formation initiale de Jean Devèze joua un rôle fondamental : la physique exige la compréhension de tous les rouages de la réalité naturelle ou artificielle, elle pousse à chercher les variables, à construire des modèles et à les dépasser, elle conduit à la réfutabilité. Je me souviens d'une discussion



passionnante, parmi tellement d'autres (!), sur Popper et son crible de scientificité : comment convaincre les chercheurs en SHS et en SIC qu'ils ne pouvaient l'ignorer ? Comment leur montrer que sitôt qu'un de leurs concepts devient dogme, il n'est plus scientifique mais idéologique. Nos combats ultérieurs à la SFSIC ou au CNU tenaient essentiellement à ce positionnement, déjà très « molesien ».

### **Caractéristique n°2 : l'ouverture intellectuelle et culturelle**

Jean Devèze fut un gentleman en ce sens qu'il considérait que «toucher à tout» (ce que l'on nomme pudiquement l'éclectisme de ses publications) faisait intrinsèquement partie de son activité scientifique. Et au fond de cette question on retrouve le débat sur les réseaux sémantiques et la pluridisciplinarité : tout comme Moles, Jean Devèze critiquait la notion d'interdiscipline. Venant de la physique et des sciences dures qu'il connaissait bien, il cherchait à effectuer des transferts notionnels, des portages cognitifs d'un univers à l'autre. Il refusait l'enfermement du micro-spécialiste qui a fait perdre tant de temps aux sciences dures.

### **Caractéristique n°3 : La rigueur morale**

Jean Devèze déployait toutes les gammes de ses larges compétences organisationnelles en essayant de répondre à son idéal de justice, en refusant tout passe droit, tout arrangement entre amis, parfois même au détriment de ses proches. Il ne faisait jamais entrer en ligne de compte ses affinités, ses préférences politiques ou philosophiques, allant jusqu'à recruter ou faire recruter des personnes qui votaient aux antipodes de lui. C'est tellement rare dans le monde universitaire d'aujourd'hui où les positionnements politiques explicites ou implicites font partie des critères de recrutement via les multiples commissions constituées sur une base le plus souvent idéologique et/ou syndicale qu'il faut le signaler avec force. L'Humanisme de Jean Devèze ne connaissait pas de frontière intérieure entre l'enseignant, le chercheur et le directeur de composante ni de frontière extérieure en ne recrutant des candidats pour un poste donné que sur la seule base de la compétence. Ce côté incorruptible, je l'ai vu en œuvre tout au long de nos trente années d'amitié et de combats communs.

### **Caractéristique n°4 : La rigueur scientifique**

Outre sa philosophie personnelle, sa rigueur scientifique tenait aussi à sa capacité de travail : pour un petit article de séminaire ou de colloque, publié ou non, il passait des heures de recherches préliminaires assorties de déplacements à ses frais, d'interviews, de mises

en formes diverses. Au contraire de la préparation, la rédaction était rapide. Les quelques fois – rares heureusement – où il me fit l'amitié de me demander mon avis sur un futur article, je n'eus pratiquement jamais d'objections ou de corrections à proposer : tout était bon dès le premier jet. Sa formation en sciences dures lui avait donné deux attitudes irremplaçables, base d'une épistémologie originale : *la recherche de toutes les variables d'un problème et le souci de les modéliser*. Rechercher toutes les variables est bien sûr au cœur de la démarche cartésienne, mais là où Jean Devèze excellait, c'était que plutôt que de se contenter des plus simples d'entre elles comme un physicien classique, il allait les traquer au plus profond du problème, surtout lorsqu'elles étaient interdépendantes. Dans cette tâche difficile, il était puissamment aidé par sa culture qui lui faisait embrasser des champs cognitifs disjoints et par son sens de l'humour, du bon mot systématique, preuve de la vigueur de ses réseaux sémantiques. Une mention particulière doit être faite au sujet de sa thèse d'Etat : *Le sens de la Flèche*, soutenue à Paris 7 le vendredi 5 décembre 1986, alors qu'il avait dépassé la cinquantaine.

### **Caractéristique n°5 : La ténacité face aux mauvais coups**

Toute vie professionnelle présente des bons et des mauvais moments, et toute situation de pouvoir exacerbe les tensions, les jalousies, les mesquineries ou les bassesses, c'est une leçon de l'histoire. Et des trahisons, Jean Devèze en a connu toute sa vie, au moins pendant les trente années où je l'ai régulièrement côtoyé à Paris 7, au Havre et à Marne la Vallée. Les deux grands combats de Jean Devèze concernèrent le CNU et la SFSIC.

Vis-à-vis du CNU, le combat fut âpre mais feutré. Le clivage était assez clair. Il a été heureusement repris par Michel Mathien et Arlette Bouzon : le refus que les carrières enseignantes, que la politique scientifique soient décidées par les représentants syndicaux. C'est un beau débat, assez franco-français, mais grâce à Jean Devèze, une opposition a pu se maintenir et garder une ligne de pluralité et de démocratie. Tous ceux qui ont œuvré avec lui, même une partie de ses opposants, comme Robert Boure, ont pu apprécier là aussi sa rigueur dans la gestion des dossiers et son fair play<sup>3</sup>. Lecture complète et attentive des travaux des candidats, rapports très circonstanciés, et là encore, mémoire exceptionnelle. Il fut la bibliothèque vivante des enseignants chercheurs de trois décennies, connaissant par cœur les travaux des dizaines, puis des centaines de collègues dont il avait examiné les dossiers.

Avec la SFSIC, les choses furent plus difficiles. Jean Devèze joua un rôle considérable dans l'organisation des SIC en France, en créant en 1972 la « *Chronique de la 52<sup>ème</sup> section* » (ancienne dénomination de la 71<sup>ème</sup>. Rappelons aux plus jeunes que ceci signifie qu'il y a 70 autres disciplines devant nous, toutes plus légitimes les unes que les autres bien entendu...). Cette chronique a donné naissance à *La Lettre d'Inforcom* que j'ai reprise en 1989 pour une dizaine d'années. Avec le temps, je n'ai pas encore compris pourquoi et comment, ce qui aurait dû rester un débat scientifique ou épistémologique a dégénéré en combat de tranchées.

D'un côté le camp des universitaires « déterministes » qui considèrent que les conditions de départ (essentiellement sociales) déterminent les conditions d'arrivée. Pour citer un nom extérieur aux SIC, mais très important néanmoins dans le paysage scientifique des trente dernières années, on aura reconnu l'école bourdieusienne des tous débuts jusqu'aux derniers travaux. Une sorte d'alliance de Rousseau et de Zola s'exprimant dans un autre registre et avec une autre langue(...) Pour les enseignants-chercheurs de cette tendance, largement majoritaires, la communication influence les dominés, les médias les trompent, les pervertissent ou les détournent de la révolte ou de la révolution. Les êtres humains ne sont pas – ne sont plus – libres. On retrouve ce clivage non dit partout en SHS : en sociologie bien sûr, mais en sciences de l'Éducation (le système scolaire perpétue ou accentue les inégalités, etc.), en économie (voir comment on a toujours minoré Schumpeter). En face, si l'on peut dire, le camp des « non déterministes » qui considère que l'être humain est libre, qu'il peut s'amender, se modifier, se libérer et grandir. Ce serait Hugo opposé à Zola. Jean Devèze était résolument de ce camp là. Son engagement à gauche, fort ancien, s'inscrivait dans sa générosité naturelle. Camus contre Sartre peut-être ? Nos discussions sur Jean-François Revel et La Connaissance inutile étaient infinies. Et la SFSIC, parce que c'était sa fonction, a été le lieu de convergence de ces débats.( .....)

Pendant tout le début des années 90, Jean Devèze et moi tenions une place importante à la SFSIC, mais étroitement limitée à ce qui n'était pas directement politique ou stratégique, à savoir la Commission Formation qui était directement dans les compétences de Jean Devèze eu égard aux cursus qu'il avait créés. J'avais pris la responsabilité de la Lettre d'Inforcom en 1989, avant de créer SicNet, le site web de la SFSIC en 1995. Nous fonctionnions de concert, nous voyant et nous parlant très souvent, ce furent des années inoubliables.... En 1996 Jean Devèze obtint enfin la présidence(.... )Je conserve la tristesse que Jean Devèze n'ait pas pu donner sa pleine mesure. Avec le recul, et même l'autocritique (!), nos propositions étaient fondées

et raisonnables: la professionnalisation était notre souci principal. Les formations professionnalisantes défendues par Jean Devèze dès les années 80 sont celles qui marchent et rivalisent aujourd'hui avec les IEP et les écoles de commerce. Sur la question scientifique nos craintes étaient fondées : la notion d'interdiscipline n'a pas affermi les SIC, bien au contraire. La sociologie, qui n'est plus celle de Pierre Fougeyrollas à Paris 7, nous dévore de l'intérieur. Le refus de tenter des grandes théorisations, de construire une épistémologie novatrice, le choix de l'empirisme et des micro études locales nous ont dilués année après année. Jean Devèze était de la génération des grands créateurs des SIC. À force de se cantonner dans la dénonciation des effets médiatiques et de la « domination », nous ne sommes plus entendus par grand monde. Nous devrions être appelés par les décideurs ou les médias pour témoigner, livrer des analyses succinctes peut-être, mais pertinentes des phénomènes actuels, nous devrions produire du concept opératoire, des modèles fonctionnels, de l'utilité sociale. Je n'aurai pas la cruauté de demander qui aujourd'hui est censé représenter les SIC, avec quelque autorité et talent à défaut de génie ? Quels éléments de réponse apportons-nous sur les grandes interrogations vis-à-vis de la télé réalité, de la violence, du traitement médiatique, des nouvelles technologies, de la « com » politique ?

### **Conclusion : La modestie d'une œuvre majeure en faveur des SIC**

Ce qui reste – et lui fait tort – c'est sa modestie en tant que chercheur. Jean Devèze n'a pas publié de livre. Ce ne sont ni les thèmes, ni les occasions, ni les réseaux qui lui ont manqué. Ni la faculté d'écrire comme le montrent ses articles. Il s'était fait aux SIC à l'image de Moles ou de Barthes. Comment écrire un maître livre après eux ? S'est-on demandé pourquoi les très grands chefs d'orchestre ne deviennent jamais compositeurs ? Et aujourd'hui d'ailleurs, qui a pris le relais ? Qui présente une œuvre de ce calibre ? C'est peut-être une des raisons de cette absence de titre d'ouvrage dans sa bibliographie. Jean plaçait la barre trop haut. Une autre explication, déjà esquissée, tient à son insatiable curiosité : Chercher, réfléchir, décrire, expliquer quelque chose de neuf. Son calibre était l'article. C'est là qu'il a donné le meilleur de lui même. D'autres que lui ont excellé dans la forme brève : Schubert n'en est-il pas l'exemple le plus accompli ? Jean Devèze dépensait tellement d'énergie dans ses « petites » recherches sur des « petits sujets » qu'il n'avait plus l'envie de les publier sous une forme doctorale officielle. Pour être lui même un lecteur insatiable, il savait bien que les livres qui restent sont rares. Si l'on veut trouver le grand œuvre de Jean Devèze, c'est dans la structuration de notre discipline qu'on le trouvera, de même que dans sa double culture

des sciences dures aux sciences douces. Il a passé des années à rassembler des énergies, à monter des cursus, à préparer des dossiers sur la professionnalisation parce qu'il savait bien que les emplois se trouvaient là, et hélas, pas dans la recherche, qui concerne et concernera toujours des petits effectifs. Je voudrais faire état d'un embryon de projet inédit que nous eûmes ensemble à la SFSIC et sur lequel nous revînmes dans une discussion quelque temps avant sa disparition : Encourager les thèses de docteur-ingénieur dans les SIC. Faire en sorte qu'un haut niveau de recherche puisse déboucher sur autre chose qu'une « reproduction » mécanique du système universitaire en devenant enseignant-chercheur à son tour . Pour les sciences dures, cette proposition serait triviale. Un docteur en physique ou en chimie a plus d'offres d'emploi dans les laboratoires privés qu'à l'université. Pourquoi ne pas en faire autant en Infocom ? Il suffirait (!) de réorienter totalement les sujets de thèse, les problématiques, les méthodologies, de refonder une épistémologie qui nous soit propre et efficace pour traiter de la complexité et du non déterminisme, bref de repartir de ce que construisait Abraham Moles dans *les Sciences de l'Imprécis*.

Il reste une autre question : pourquoi le système universitaire a-t-il été incapable de faire à Jean Devèze la place qu'il méritait ? Les qualités que j'ai analysées ici auraient-elles été perçues comme des défauts ? Sa vaste culture, ses anecdotes permanentes, son sens de l'organisation, son franc parler, son esprit brillant auraient-ils déclenché des jalousies ? Son refus des compromissions, des inimitiés ? Et sa rigueur, des haines ? Car enfin, après sa thèse monumentale, ses articles, ses nombreuses directions de thèses, ses invitations à l'étranger, ses actions en faveur des SIC, il ne trouva aucun poste à Paris 7, son université qu'il avait contribué à construire, il dut accepter d'aller au Havre (et comme on l'a vu, plutôt que de prendre ceci comme une punition, il travailla énormément pour ce nouveau public, bien différent de celui qu'il pratiquait à Jussieu). Il fallut que Daniel Laurent le fasse venir à Marne la Vallée pour qu'enfin il pût créer son DESS, à 59 ans... Il obtint laborieusement sa première classe de professeur, il n'eut jamais la classe exceptionnelle, et le conseil « scientifique » de Marne la Vallée, sa dernière université, ne lui accorda pas l'éméritat. Quel est ce système qui promeut trop souvent les apparatchiks et laisse de côté les meilleurs ? S'il n'avait trop aimé son pays et sa vie parisienne, Jean Devèze eût pu s'expatrier comme tant d'autres, écœurés qu'ils furent par un système trop longtemps stalinien qui ostracise les opposants, qui n'aime pas la réussite et déteste le talent.

Pour l'avoir connu d'aussi près, je dois dire qu'il en a souffert, parfois beaucoup. Les injustices qu'il a subies ne le laissaient pas de marbre, mais, au final, le sens de sa mission essentielle, tournée vers

le développement des SIC a toujours eu le dessus. Sa bonne humeur, sa joie de vivre, sa convivialité ont fait passer bien des difficultés, et jamais je ne l'ai senti aigri ou découragé longtemps. C'est aussi une leçon : ne jamais se laisser abattre, avoir confiance dans sa voie ou son œuvre en dépit des difficultés. Et cette confiance, nous savons qu'il eut raison de l'avoir car ce qu'il apporté aux SIC est considérable.

Quant à ce titre de Gentleman chercheur, traduit-il une posture finalement d'un autre âge ? Celle du chercheur isolé qui travaillait sur des thèmes qu'il choisissait en rejetant les contraintes de la structuration en laboratoires et leur programmation ? Un peu, on s'en doute, car les temps ont changé. Mais il met l'accent sur la culture, la hauteur de vue, l'humour, l'autodérision, le doute, tout sauf la pensée préformée des réponses dogmatiques.

C'est une autre leçon de Jean Devèze. Son éclectisme viscéral a poussé son humanisme vers l'universalisme.

Une version plus complète de ce texte est disponible en ligne.

<http://www.jeanlucmichel.com/Distanciation/JLM/JD-JLM-Le-Havre-2011.pdf>

## Notes

---

1. « ... Cette prise de position maintes fois réitérée, n'a jamais empêché J. Devèze de débattre... car il aimait le débat, tous les débats. Ainsi, alors qu'il s'était opposé, en tant que Président de la SFSIC et pour les raisons évoquées supra, à la création du groupe de travail interne Théories et pratiques scientifiques (TPS), il a suivi avec assiduité ses réunions pendant la durée de son mandat. », Robert Boure, *L'Histoire des SIC. Entre gratuité et réflexivité*, in Questions de recherche, n°10, 2006, p. 291. Dommage que la belle honnêteté intellectuelle de Robert Boure n'ait pas été suivie par son « école » de pensée.

## JEAN DEVEZE

### MILITANCE PROFESSIONNELLE ET OUVERTURE D'ESPRIT DU PERSONNAGE

#### MICHEL MATHIEN

#### Rappel d'un parcours original

Parisien de naissance, ayant fait quasiment tous son parcours scolaire et supérieur dans la capitale, tout en tenant compte d'un séjour de trois-quatre années à l'Université de Toulouse où il a été un militant

actif de l'UNEF, Jean Devèze a intégré la Faculté des sciences en 1959 en qualité d'assistant de physique. Ceci est dans la suite de sa formation initiale dans les « sciences dures » : baccalauréat en mathématiques élémentaires (1951), licence es sciences physiques (1957), puis DEA en électrochimie fondamentale et appliquée (1958). Titularisé par la suite comme maître-assistant en 1968 dans ce qui deviendra l'Université de Paris 7, il évolue progressivement vers les sciences humaines par une voie chaque fois concrète. En effet, il participe à la fondation du département audiovisuel qu'il dirigera de 1970 à 1977, à celle de son département d'éducation permanente en 1971 puis du Service d'enseignement à distance en 1973 dont il sera le premier directeur chaque fois. Il sera aussi nommé délégué pour les enseignements et la pédagogie de 1973 à 1976 par Michel Alliot, le président-fondateur de Paris 7.

Pendant cette partie de sa vie, il avait déjà été attiré localement par les réflexions relatives aux sciences de l'information et de la communication et avait participé, dès 1972, à la création du Comité qui deviendra la Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication (SFSIC) dont Jean Meyriat sera le premier président. Il sera membre du bureau en 1976, puis vice-président de 1980 à 1992 avant d'en être élu président de 1996 à 1998. Il avait alors succédé, après l'assemblée générale de Grenoble, à Jean Mouchon qui avait pris le relais de Bernard Miège en poste de 1990 à 1994. Concomitamment, Jean Devèze avait aussi été élu au collège des maîtres-assistants du jeune Comité consultatif des Universités (CCU) de 1975 à 1979. Il était dans la 52<sup>e</sup> section, celle des sciences de l'information et de la communication créée en 1974 et que présidait alors Robert Escarpit. L'instance nationale de qualification et de gestion des carrières des enseignants-chercheurs de l'enseignement supérieur devint par la suite le Conseil Supérieur des Corps Universitaires (CSCU) puis le Conseil National des Universités (CNU).

Entre-temps, sur le plan professionnel, il sera nommé maître de conférences en SIC à Paris 7 en 1985, puis professeur à la Faculté des Affaires Internationales de l'Université du Havre en 1990. Il avait soutenu sa thèse d'État ès lettres et sciences humaines en 1986 sur *Le sens de la flèche*, thèse de 2000 pages qu'il n'aura pas eu le temps d'exploiter de son vivant en raison de ses multiples engagements. Il quittera ensuite Le Havre, en 1993, pour l'Université nouvelle de Marne-la-Vallée où il terminera sa carrière en 1999 après s'être impliqué dans de nouvelles formations. Mais, comme les précédentes, celles-ci étaient liées à ses engagements dans les organisations liées à la communication comme l'Institut de recherches économiques et sociales sur les télécommunications (IREST) - à la création duquel il a été avec

Jacques Dondoux en 1975 et dont il a été membre du conseil d'administration de 1986 à 1991, ou le réseau « Carrefours Télématiques » dont il a aussi été un des fondateurs en 1982 et président de 1989 à 1992.

Dans ce parcours rapidement dressé, il est évident que les conjonctures locales, avec les liens personnels qui en ont résulté pour les actions menées, ont joué un rôle même si les explications ne sont pas toujours évidentes et explicites. Le hasard existe de ce fait ! Tout comme nos rencontres personnelles avec lui au cours des années 1980, dans le cadre de la recherche ou des colloques de la SFSIC. Nous ne pouvons donc éviter de mettre en rapport sa démarche scientifique initiale, avec l'ouverture philosophique en découlant, et les liens en ayant résulté pour nous-même en tant qu'élève d'Abraham Moles (1920-1992). Les deux « physiciens » s'étaient déjà rencontrés, ne serait-ce qu'au premier Congrès Inforcom que Jean Devèze avait mis en place à Compiègne en 1978 !

En effet, après une expérience professionnelle de douze ans dans la presse, nous avons repris des études de troisième cycle à l'Institut de psychologie sociale des communications à Strasbourg où nous avons aussi présenté notre thèse d'État es lettres et sciences humaines en 1987 !

### **Liens avec une démarche comparable**

Ainsi, Jean Devèze était intervenu en 1994 au colloque que nous avons organisé au Conseil de l'Europe à Strasbourg avec Élisabeth Rohmer-Moles sur l'œuvre d'Abraham Moles deux ans après son décès<sup>1</sup>. Sa communication avait alors porté sur « Les échelles d'Abraham ». Il y soulignait l'importance accordée par Moles aux « sciences de l'imprécis » (ou du « vague ») mais dont il louait l'effort pour en cerner les contours avec le recours à de la mesure<sup>2</sup>.

Mais la comparaison entre les deux « physiciens » ne s'arrête pas là. La conjoncture de leur fin de vie présente des corrélations concernant la trace de leur œuvre et de leur action. Si la comparaison entre les deux ne saurait objectivement s'établir sur leurs œuvres scientifiques et leurs implications dans un laboratoire ayant drainé de nombreux chercheurs dans une perspective pluridisciplinaire ou en marge d'une discipline, elle présente cependant une analogie par rapport au passage des témoins. Autrement dit, de la suite donnée à l'activité de chacun. Au colloque cité, Edgar Morin avait posé cette question qui l'avait conduit à faire une analyse très critique de sa propre discipline, la sociologie. Une analyse qui peut avoir sa place dans les sciences



sociales tout en louant l'originalité de l'œuvre « ouverte » de Moles avec les diverses réflexions suscitées<sup>3</sup>.

Que disait alors le jeune retraité du CNRS en résumé? Qu'avec le temps, une coupure se fait avec l'histoire. C'était ce qu'il appelait un premier obstacle à la liberté et à l'originalité de la recherche. Et de regretter le fait qu'il y a « très peu de sociologues historisés » dans une discipline qui nie la moindre réalité aux individus et qui s'interdit de penser pour être scientifique. Un deuxième obstacle dans le cadre d'une « *sociologie close* » réside dans la fracture qui sépare culture scientifique et culture humaniste. Or, il y a toujours une limite à la scientificité, en sociologie comme dans les sciences sociales dont les sciences de l'information et de la communication. Si la recherche dans nos domaines aspire à la plus grande scientificité possible, elle doit en reconnaître ses limites et « *assumer aussi la culture humaniste ou philosophique comportant le droit et la nécessité de la réflexion* ». L'absence de fondements épistémologiques constitue le troisième obstacle et ceux-ci ne sauraient être dissociés de la culture. Moles en avait, dans la musique, dans les arts et la philosophie.

Certains, comme Jean Devèze, le savaient déjà d'expérience. Il avait rappelé cette orientation dans l'un de ses derniers articles, et comme par hasard, sur Moles. L'affinité des modes de pensées et des perspectives de recherches et de réflexions dans le domaine de la communication, au sens général du terme, y a été précisée. Publié dans la revue *Hermès*<sup>4</sup> après sa mort, cet article avait été relu par Elisabeth Rohmer-Moles. Dans la même perspective, mais dans le précédent numéro de la revue, Anne-Marie Laulan - ancienne présidente de la SFSIC de 1986 à 1990 - avait elle-même souligné l'enjeu du débat des frontières disciplinaires qui ne sauraient être fermées sur elles-mêmes<sup>5</sup>.

C'était pour chacun une façon de rester profondément soi-même et de ne pas se fondre dans une discipline close, quitte à ce que cette attitude ait des conséquences néfastes sur les carrières et les logiques d'habillage et de normalisation également dénoncées par Morin dans le cadre évoqué. Autrement dit, une discipline n'échappe pas à l'observation sociologique et aux sciences du comportement. Quitte à ce qu'elle le fasse en silence! Jean Devèze avait entendu tout cela, tout en l'ayant aussi vécu et le vivant encore dans son propre cheminement de militant professionnel.

### **Au CNU pour la défense des sciences humaines et sociales**

Dans le contexte de l'époque, et dans la foulée de son premier engagement cité dans le Collège B, Jean Devèze avait créé une association

indépendante, l'Association nationale des enseignants-chercheurs en lettres et sciences humaines (ANECLESH), non réduite aux seules SIC. Ce « *physicien qui avait mal tourné* », pour reprendre une de ses « auto-qualifications », avait choisi cette voie dans le but de défendre « *les sciences humaines et les disciplines littéraires encore trop dévalorisées dans la communauté scientifique* ».

Nous le citons encore : « *à la différence d'un syndicat, l'ANECLESH regroupe, autour d'actions communes, des courants de pensée divers, non soumis aux pressions corporatistes, dans une liberté et une indépendance d'opinions politiques totales* ». Cet argument sera chaque fois repris et développé par la suite.

Après son intégration dans le corps des professeurs, il a été élu au Collège A en 1991. Nous lui avons succédé en 1997 à la moitié de son second mandat. Par sa démission, il avait voulu préparer la relève et assurer l'avenir de « sa » liste, mais surtout des idées et positions qu'il avait développées au sein de cette instance. Nous ne saurions répondre aux raisons pour lesquelles il nous avait déjà sollicité comme second de liste lors des deux élections antérieures. À l'époque, nous n'avions pas encore saisi tout l'enjeu représenté par le CNU !

En 1999, comme prévu, le relais est donc pris comme tête de liste dans le cadre de faire porter ses idées par l'ANECLESH. Nous avons été réélu et le second de la liste, Richard Bouché, a été désigné par tirage au sort suite à égalité de voix pour le dernier siège à pourvoir. Puis, il a été élu à la 1<sup>re</sup> vice-présidence. Jean Devèze en a été fier, notamment par rapport à sa conviction du bien fondé de son courant d'ouverture.

Puis, en 2003, et dans le même esprit, reconduction d'une liste mais sans référence à l'ANECLESH. Celle-ci n'avait pu se renouveler comme organisation nationale faute d'adhérents suffisants, mais aussi en raison de l'état de santé de son président qui l'avait fait dissoudre entre-temps. S'y trouvaient dans l'ordre : Mireille Vagné-Lebas, Jean-Luc Michel, Marie-Noële Sicard, Annie Bart, Marie-Claude Vettraino-Soulard, Roger Viry-Babel, Rémy Rieffel. Nous avons eu deux élus avec Mireille. Jean Devèze a encore connu ces résultats, y compris ceux des maîtres de conférences où Bernard Vuilleme avait pris le relais de Jean-Marc Fick. Malheureusement, il n'a pas connu l'élection du bureau où la présidence a failli nous échoir d'une voix (un collègue était absent) mais désigné ensuite comme 1<sup>er</sup> vice-président à l'unanimité. Lui comme moi, nous n'avons pas été contre les organisations syndicales. Nous en avons été même membres dans nos vies respectives. Mais, en l'occurrence, nous pensons qu'il ne leur appartient pas

de gérer, à elles seules, le recrutement des enseignants-chercheurs et leurs carrières. Et surtout après qu'ils aient obtenu la présidence de la section à partir de 1999 et selon le principe de l'alternance (Jean-François Tétu, Viviane Couzinet, Jean Davallon, Yves Jeanneret)<sup>6</sup>. Les rapports avec les employeurs sont davantage légitimes et crédibles dans d'autres instances ou structures.

Aux élections de 2007, nous n'avons obtenu qu'un seul siège au Collège A, mais sans perte de voix par rapport à 2003. Cela a été dû à la multiplication de candidatures dont certaines relevaient de visées personnelles à peine voilées et sur lesquelles nous n'allons pas faire d'autres commentaires. Pour le Collège B, Gloria Awad a été élue. Enfin, en 2010, nous avons passé le relais à Arlette Bouzon qui a conduit la liste aux élections suivantes avec David Douyère pour le Collège B.

Avec la constance de nos listes, nous avons gardé la conviction du bien fondé du « courant d'ouverture » et d'« intégrité » que Jean Devèze a toujours voulu défendre dans la plus grande transparence possible. Et ceci hors de toute logique de « réseau » ou de « chapelle », avec des « frères » ou « sœurs » et surtout des « camarades » comme déjà évoqué. Il n'appartient pas à ceux-ci de nous gérer et, *a fortiori*, quand ils ont parfois pu apparaître, dans notre discipline et d'autres, selon les conjonctures ou les circonstances, comme les principaux référents pour décider, voire les seuls, au niveau national comme au niveau local. Et cette position n'est pas en lien avec la « droite » comme certains de nos opposants l'ont affirmé. Quant on connaît les engagements extraprofessionnels que Jean Devèze a eus en tant que jeune adulte, notamment dans le domaine socio-éducatif<sup>7</sup>, on ne saurait accorder de crédit à des propos de ce genre.

C'est dire que, par rapport au passé des différents mandats au CNU, il y avait eu une évolution même si les débats n'étaient toujours pas suffisamment émergents pour clarifier bien des objectifs et des aspects relationnels au regard des finalités de cette instance-clé. Ceci pour son propre avenir comme pour celui de la discipline ! Pour nous, les dossiers n'étaient plus à examiner *in abstracto* et hors contexte de travail des impétrants face à des règles ou principes, certes utiles, mais qui ne sauraient apparaître comme strictement dogmatiques face à une orthodoxie établie.

### **Suites à la SFSIC, autre lieu d'engagement et de militance**

En souvenir de Jean Devèze, et du signe d'amitié de ses amis envers eux-mêmes, il serait malvenu d'ignorer les difficultés qu'il a rencontrées au cours de sa vie professionnelle, en particulier au sein de la

communauté universitaire. Commémorer ne saurait faire oublier les « coups reçus ». Notre ami, cela a été rappelé, avait de l'humour et une capacité à faire face aux situations sans jamais perdre espoir. Mais cela a été aussi une réaction à bien des épreuves et difficultés rencontrées en situation. La communauté universitaire n'est pas plus exemplaire qu'une autre. Pourtant, forte de ses compétences en bien des domaines, dont tous ceux qui touchent aux rapports humains, elle ne développe guère une propension à s'analyser elle-même. Ne serait-ce que, par exemple, à la suite des travaux et réflexions menés en son temps par Michel Crozier sur la sociologie des organisations et dont nous pourrions aussi commémorer l'anniversaire de sa mort en mai 2013!

Ainsi, après avoir passé le relais au CNU, Jean Devèze allait vivre une assemblée générale « exemplaire » de la SFSIC à Metz en 1998. Élu président à la suite de celle de Grenoble, il avait fait l'objet de vives attaques personnelles sans aucun rapport avec sa présente fonction et le cadre statutaire de cette rencontre. Lassé des dérives oratoires, nous avons dû le rappeler en séance eu égard aux pratiques réglementaires découlant de la loi de 1901. Mais nous savons aussi ce qu'il en est advenu. Dès la fin de l'assemblée, Jean m'a demandé de le reconduire en urgence en voiture... à notre hôtel car il sentait son cœur battre fort mal. Certes, il n'a pas eu de crise fatale. Avec ses médicaments *ad hoc*, du repos et de la détente, il s'est rétabli au bout de deux heures... Mais, certains ou certaines, qui nous avaient vus partir avec précipitation, n'ont pas demandé de nouvelles ensuite... Ceci pour dire que ce que chacun de nous peut montrer à l'autre n'est pas le ressenti profond.

## Un homme d'une grande humanité

Ces types de situation, et nous sommes réalistes, demeurent toujours d'actualité. Notamment dans le cadre actuel de la réforme universitaire et de la recherche où tout ce qui en découle sur le plan des relations et de la gestion des ressources humaines ne satisfait pas les professionnels de notre environnement de travail. Notre discipline n'a guère développé en son sein les connexions utiles et nécessaires pour un progrès commun. Les problèmes humains n'en conservent pas moins une actualité, en termes de modes d'observation et d'apports interdisciplinaires par rapport à l'action et au cadre de travail. Dans cette direction, une connexion pourrait aussi être faite avec les réflexions d'Yves Barel, contemporain de Crozier et de Devèze, sur les *paradoxes et contradictions* de tout système ou organisation, avec les divers *jeux internes* face à toute vision fonctionnaliste projetée dans sa mise en œuvre. Notre champ disciplinaire ne saurait envisager le

long terme sans autocritique et sans ouverture aux sciences humaines et sociales qui ne sauraient nous faire oublier les réalités de vie, dont les « coups reçus ».

Quitte à nous répéter, ce que chacun de nous peut montrer à l'autre ne se limite pas au ressenti profond et à la mémoire qui en reste, effective et affective, *de visu* ou non. C'est le sens du présent rappel mémoriel. Jean Devèze savait « tenir le coup » et résister en fonction des valeurs qui étaient les siennes, dans sa vie privée et sa vie sociale comme dans sa vie professionnelle. Même s'il n'a pas réalisé un ouvrage centré sur « la philosophie de la vie quotidienne », à l'instar d'Abraham Moles, cet autre « physicien ayant mal tourné », mais qui, lui, avait largement traité de la « psychologie de la vie quotidienne ». L'un et l'autre, et chacun à leur manière dans leur parcours spécifique de vie, s'opposaient à une « sociologie close » fondée sur la fracture séparant culture scientifique et culture humaniste.

Or, avec les SIC, nous sommes toujours dans les « sciences humaines ». Dans cette discipline universitaire qu'il a largement contribué à fonder et à développer dès son origine, Jean Devèze demeure d'une grande humanité. Finalement, avec son virage vers les SIC, ce physicien avait bien tourné !

## Notes

---

1. Michel Mathien (dir.), *Communication, espace et société. Actualité et perspectives des théories d'Abraham Moles*, Conseil de l'Europe, Association internationale de micropsychologie et de psychologie sociale des communications, Strasbourg, 1996, et notre article-conférence « Abraham Moles et la communication », pp. 15-21.

2. Jean Devèze, « Les échelles d'Abraham. Exposé gymnique et athlétique en deux temps et trois mouvements », *Communication, espace et société*, op. cit., pp.61-69.

3. Edgar Morin, « L'originalité de la recherche en sciences sociales et les cadres institutionnels. Conformité et liberté. Création et carrière. Gestion de l'innovation », op. cit., pp. 279-286.

4. Jean Devèze, « Abraham Moles, un exceptionnel passeur transdisciplinaire », *Hermès* 39, 2004, pp. 189-200.

5. Anne-Marie Laulan, « De l'utilité des querelles frontalières », *Hermès* 38, pp.118-120. D'où l'enjeu de la transdisciplinarité sur laquelle nous ne reviendrons pas ici. Cf. Michel Mathien, « L'étude des médias : un champ ouvert à la transdisciplinarité », in *Communication et Langages*, n° 106, 4<sup>e</sup> trimestre 1995, pp. 77-88 (communication

au Premier colloque mondial de la transdisciplinarité *À l'aube d'une nouvelle Renaissance*, Arrabida (Portugal), 2-6 novembre 1994.

6. Certes, sans vouloir faire ici l'histoire de la section, la présence syndicale, avec le Snes-Sup' et le SGEN-CFDT, s'est affirmée après la longue période de présidence de Charles-Pierre Guillebeau (directeur du CELSA-Paris IV), relayé brièvement par Jean-Baptiste Carpentier (idem) puis par Hugues Hottier (Michel de Montaigne-Bordeaux 3). Mais la présence syndicale n'est pas non plus sans enjeux politiques comme cela s'est notamment manifesté à la fin 2003 lors des nominations du tiers des membres de chaque section par le ministre Luc Ferry : face aux élus des syndicats de gauche il avait « repêché » des candidats non élus d'un syndicat autonome marqué à droite. Cf. Antoine Compagnon et Philippe Hamon, « Notre université soviétique », *Le Monde*, 16 décembre 2003.

7. Par exemple, en tant que militant, il a été président de la Fédération régionale des Maisons des jeunes et de la culture de la région parisienne de 1972 à 1974. Mais il a eu d'autres implications de ce genre qui ont fait que, en raison de nos engagements sociaux dont nous ne faisons pas état sur le plan professionnel, nous nous sommes vite entendus sur les problématiques humaines.

# **DANS L'ACTUALITÉ**

---

**Sur le thème MÉMOIRE ET SIC  
trois contributions**





## MÉMOIRES DES COLLECTIONNEURS D'OBJETS DE LA GRANDE GUERRE : CONNAÎTRE POUR SAUVEGARDER ET TRANSMETTRE

**AGNIESZKA SMOLCZEWSKA TONA\***

La mémoire en tant qu'objet de recherche théorique, conceptuel et réel, phénomène social, est devenue depuis une trentaine d'années une problématique majeure en sciences humaines et sociales (Lavabre, 2011). Les réflexions et recherches autour de cette problématique se sont tellement développées dans divers champs disciplinaires ces dernières années qu'on assiste aujourd'hui, écrit Jan Assmann « à une véritable explosion du thème de la mémoire et du souvenir » (Assmann, 2010, p. 9). Le présent numéro consacré aux travaux de recherche sur la mémoire en sciences de l'information et de la communication concourt à l'actualité de cette question et ses différentes contributions témoignent de la diversité des terrains investis dans notre discipline. Commençons donc par préciser le nôtre.

La mémoire dont il est question dans cette contribution est celle des collectionneurs d'objets de la première guerre mondiale. Précisons d'emblée que les collectionneurs qui nous intéressent ici ont ceci de particulier qu'ils exposent leurs collections d'objets dans des petits et moyens musées des deux guerres mondiales dans le Nord de la France et en Flandre occidentale, où ils font généralement eux-mêmes leur médiation auprès du public. L'essentiel de notre réflexion ici prend appui sur une enquête issue d'une recherche collective menée entre 2010-2013 dans le cadre du projet TEMUSE 14-45<sup>2</sup>. La visée principale de ce projet était de proposer et de tester une méthodologie permettant à ces collectionneurs-médiateurs la sauvegarde et la transmission de leur mémoire sur leurs collections d'objets exposées en musée, et leur permettre ainsi d'être éventuellement relayés dans leur médiation par d'autres animateurs ou médiateurs issus des institutions muséales. L'enquête menée dans ce cadre a consisté à interviewer et observer une dizaine de collectionneurs en situation de visite et de geste de médiation sur les sites d'exposition de leurs objets et collections (Gellereau & al. 2012). Notre terrain n'est donc pas forcément représentatif du monde des collectionneurs d'objets

\* Université de Lyon,  
F-69008 Lyon, France  
Université Lyon 1,  
ELICO, F-69622  
Villeurbanne, France.  
Mail: agnieszka.tona@  
univ-lyon1.fr

de guerre et de *militaria* en général, dans lequel la collection est une pratique d'appropriation d'objets essentiellement privative, parfois secrète, et qu'on ne voit pas, par définition.

On entendra donc par « mémoire » dans cette contribution, un ensemble de savoirs, de savoir-faire, de compétences et de représentations symboliques acquis et détenus et partagés dans le cadre d'une pratique ou d'une activité sociale, et plus spécifiquement, dans le cadre de la pratique de constitution d'une collection d'objets privée.

Observons toutefois que la pratique de collection n'est pas le seul cadre social où s'élabore et s'actualise la mémoire des collectionneurs que nous avons rencontrés : d'autres pratiques de mémoire y contribuent également. Ainsi, certains d'entre eux participent à des fouilles archéologiques sur les anciens lieux de combat, d'autres prennent en charge, restaurent et animent des sites et des lieux de mémoire (anciens champs de batailles, anciens forts, etc.). Tous visitent régulièrement des musées, bibliothèques ou centres de documentation spécialisés sur la première guerre mondiale et fréquentent des spécialistes de ce sujet (principalement des conservateurs de musée et d'autres collectionneurs). Et finalement, plusieurs d'entre eux sont à l'origine de la création de petits ou moyens musées privés ou associatifs où ils exposent leurs objets et collections et dont ils assurent l'animation auprès du public.

La mémoire dont il est question dans cette contribution a aussi ceci de particulier qu'elle se construit et se transforme à partir de restes et traces mémoriels de la Grande Guerre. Cette guerre, comme tout conflit, a eu ses protagonistes et témoins humains qui sont tous en passe de disparaître aujourd'hui : militaires au front, prisonniers de guerre, travailleurs volontaires ou forcés, populations civiles des territoires libres ou occupés militairement, etc. Mais elle a aussi et toujours ses protagonistes et témoins matériels : des objets (forts, armes, drapeaux, uniformes, médailles, etc.), documents (journaux de tranchées, lettres, affiches, romans, etc.) et d'autres traces qui façonnent encore certains de nos paysages (mémoriaux, monuments aux morts, cimetières, etc.). La mémoire qui est au cœur de notre réflexion ici est celle qui s'élabore à travers la fréquentation et l'interprétation de cette deuxième catégorie de témoins muets (Filippucci, 2013) de la Grande Guerre.

Ce qui la rend également singulière, c'est qu'elle est toujours vivante et éphémère. Elle l'est car les collectionneurs avec lesquels nous avons travaillé transmettent leurs connaissances sur leurs collections d'objets essentiellement en situation de médiation, lorsqu'ils se trouvent

devant le public venu visiter le musée. Tout converge dans ces musées à ce que les collectionneurs soient sollicités pour transmettre eux-mêmes la mémoire de leurs objets... l'absence dans certains lieux de dispositifs de médiation écrite comme étiquettes, cartels, panneaux explicatifs, etc., n'en est pas une preuve suffisamment convaincante ? Et lorsqu'ils la communiquent, ils le font uniquement au moyen d'un langage oral et corporel. Leur discours est en effet enrichi ou complété par une mise en scène gestuelle, caractérisée par trois types de gestes : des gestes qui renseignent sur la manière de saisir l'objet, de le tenir, de le manipuler (p.ex. celui qui montre comment utiliser une massue en bois pour serrer ou desserrer les raccords des pompes à eau...), des gestes qui miment le message véhiculé par le discours (comme celui qui représente une balle reçue au milieu du front pour illustrer la mort d'un soldat), et des gestes qui attirent l'attention du visiteur sur une vitrine, une pièce ou une de ses parties ou particularités (Smolczewska, Tona, 2013). Mais cette mémoire est aussi éphémère car la majorité de ces collectionneurs ne produisent ou ne gardent aucune trace documentaire de leurs pratiques de collection ou d'exposition. D'une manière générale, il n'existe pas de documents qui permettraient de matérialiser leur mémoire des objets, et des collections, ou projets muséaux auxquels ils les font participer : de même que leurs collections ne sont recensées dans aucune monographie, guide ou catalogue d'exposition, leurs objets ne sont pas inventoriés, numérotés, étiquetés, photographiés... Cette tendance générale est parfaitement résumée par cette réponse de l'un d'entre eux à une question sur sa manière de documenter sa collection : « *rien, tout est dans ma tête...* ».

Et finalement on retiendra de cette mémoire, qu'elle est plurielle, et qu'au fil du discours de médiation du collectionneur construit autour de la mémoire de l'objet, s'alternent et s'entremêlent d'autres mémoires, dont nous voudrions maintenant rendre compte.

Le point de départ le plus naturel pour présenter la pièce exposée est de parler de sa biographie culturelle, de l'histoire des différentes trajectoires et étapes dans sa vie sociale (Kopytoff, 1986 ; Gellereau 2011). Quand il s'agit d'un objet de collection, une étape importante dans sa biographie culturelle est celle de son entrée dans la collection où, en devenant un objet collectionné, et parfois exposé, elle acquiert des significations et valeurs nouvelles qui légitiment son intégration de la collection, sa conservation, son exposition, etc. Dans son discours de médiation, le collectionneur relate ainsi l'expérience de la recherche et de la découverte de l'objet, les traitements et techniques qu'il a dû appliquer pour le nettoyer, le restaurer et assurer ainsi sa sauvegarde matérielle, les projets auxquels il le fait participer, comme

celui, entre autres, de l'exposition. Un moment particulièrement intéressant de ce discours est la remémorisation de l'enquête mise en place autour de l'objet par le collectionneur pour l'identifier, l'authentifier, le documenter et le contextualiser. C'est cette enquête qui permet également au collectionneur de reconstruire, de manière plus ou moins précise, l'histoire de l'objet avant son intégration dans la collection, et de présenter au visiteur la pièce exposée en tant que chose usuelle, durant « sa vie utile » avant la guerre, en temps de guerre et éventuellement après la guerre.

La mémoire du collectionneur sur l'objet témoin de son monde et son époque d'origine nous renseigne sur les procédés et techniques de sa fabrication, sur ses matériaux constitutifs et leurs variations dans le temps, sur ses usages consécutifs et leurs évolutions vers d'autres usages, souvent détournés, sur ses lieux de production, d'usage, d'échange et de conservation, etc. Mais ce qui permet au collectionneur de rendre véritablement singuliers ces vestiges du passé ce sont leurs liens avec les hommes qui ont gravité autour de ces objets. Lors de leur médiation face au public, les collectionneurs tiennent à restituer l'histoire de la vie de ces hommes, principalement des soldats et des combattants au front, mais aussi de ces « passeurs d'objets » qui permettent de ne pas rompre le lien de continuité entre le monde d'origine de la pièce et sa collection. Il peut s'agir alors du civil qui a récupéré l'objet après la guerre pour le réutiliser dans sa vie quotidienne, de l'agriculteur qui l'a déterré en labourant son champ, de la personne qui s'en est débarrassée lors d'une brocante après l'avoir trouvé dans son grenier, du donateur qui l'avait hérité d'un membre de sa famille et qui l'a confié au collectionneur. Tout ceci dans le but de faire revivre et de perpétuer « *La mémoire des hommes... Parce que derrière ces objets, il y a aussi ces hommes qui ont souffert (...)* », comme nous le précise l'un des collectionneurs, en expliquant ses motivations pour exposer sa collection dans un musée.

Une autre caractéristique de tous ces collectionneurs est d'entrecouper la restitution de la biographie culturelle de la pièce présentée par des renseignements sur le territoire en lien avec cet objet. Les collectionneurs que nous avons interviewés, rappelons-le, vivent leur passion de collection dans la zone frontrière du Nord-Pas de Calais et de Flandre occidentale, l'une des principales zones d'affrontement militaire sur le front ouest durant la première guerre mondiale. Et ils ancrent tous leur pratique de collectionner dans ce territoire, dans ce qu'ils désignent par « *ce qui s'est passé chez nous* ». Le territoire détermine ainsi leur acte et geste de collecte : les objets en sont issus, ils y appartiennent, et sont sélectionnés et conservés pour cette raison. Grâce à cet ancrage au territoire les collectionneurs accumulent

des connaissances très poussées sur son histoire, sa géographie et topographie, ses acteurs, sa vie sociale et politique, etc. Ces connaissances, qui concernent tant le territoire au présent qu'au passé, permettent au collectionneur de se livrer à des comparaisons entre des représentations de ce territoire à différentes périodes de son histoire et de faire émerger deux types de relation entre son passé et son présent. D'une part, une relation de continuité qui souligne les traces mémorielles de la Grande Guerre, le plus souvent transformées au fil du temps, mais qui sont encore lisibles dans les paysages urbain et rural malgré la violence des événements et le temps passé (cimetières militaires, monuments commémoratifs, blockhaus, cratères d'obus, etc.). Et d'autre part, une relation de discontinuité qui donne à voir ce qui est absent, ce qui n'existe plus dans ce territoire présent par rapport à celui du temps de guerre : bâtiments, villages, activités, etc., détruits ou disparus et non reconstruits (Smolczewska Tona, 2013).

Mais ces collectionneurs sont également porteurs d'une autre mémoire, celle de la pratique du collectionnisme d'objets de la première guerre mondiale, dont ils sont à la fois les protagonistes et les témoins. En effet, beaucoup d'entre eux sont les initiateurs et/ou les principaux acteurs de cette activité dans le Nord de la France et en Flandre occidentale. Ils peuvent en conséquence relater tant sa genèse – lorsqu'on la considérait, il y a encore une trentaine d'années, comme sans intérêt et de ce fait, on la dévalorisait dans le milieu de la collection d'objets de guerre et de *militaria* – que ses évolutions actuelles. Leurs témoignages sur ce dernier point mettent principalement en évidence le récent changement de statut des objets de la Grande Guerre sur le marché des objets anciens : autrefois et longtemps marginalisés, ceux-ci deviennent désormais objets de collection, ce qui conditionne inévitablement, en les rendant bien plus difficiles, leurs modalités de circulation, d'obtention et de collecte. Les connaissances poussées du monde social dans lequel ils exercent et développent leur collection, permettent également à ces collectionneurs de nous renseigner sur les lieux d'obtention et de circulation des objets, les modalités d'acquisition et d'échange de savoirs et savoir-faire, les figures d'autorité ou les hérauts qui les inspirent, ou les principes éthiques et moraux qui les guident. Pour ce dernier point, évoquons ici en guise d'exemples, leur choix de démilitariser leurs armes et munitions ou leur ferme refus de collectionner et d'exposer des ossements humains ou des pièces acquises de manière immorale ou illégale.

Venons en maintenant à la problématique générale à l'origine de l'enquête collective menée dans le cadre du projet TEMUSE 14-45 : la sauvegarde et la transmission de la mémoire détenue par les collectionneurs-médiateurs d'objets de la guerre en vue de sa valorisation

muséale. Il est clair que pour que cette mémoire dure et existe au-delà du moment de sa communication, il est nécessaire de la rendre permanente, et donc de la transformer en une trace enregistrée sur un support. L'objet-média qui permet une telle inscription matérielle, et donc sa permanence, sa transmission et son appropriation par d'autres en temps et lieu différés, est le document (Smolczewska-Tona, Lamboux-Durand, Bouchez, 2012). La transmission de la mémoire au moyen de documents doit être accompagnée par une réflexion en amont sur plusieurs points: sur le contenu informatif du document (quels connaissances, savoirs, savoir-faire, etc. faudrait-il sélectionner pour s'assurer que la mémoire du collectionneur-médiateur puisse être transmise avec sa collection?, etc.), sur son contexte social (quels rôle et place devrait prendre ce document dans le contexte d'une collection muséale et de son système de gestion documentaire?, etc.), sur son format matériel (quels modes de représentation et/ou d'enregistrement – textuel, iconographique, audio, audio-visuel – permettraient de mémoriser les aspects forts et les caractéristiques de la mémoire du collectionneur-médiateur?), sur sa forme éditoriale (quelles formes discursives et éditoriales – guide touristique, catalogue d'exposition, etc. – correspondraient au mieux pour valoriser l'expérience du collectionneur-médiateur de ses objets et collection?, etc.).

Pour sauvegarder et valoriser les savoirs et savoir-faire des collectionneurs-médiateurs avec lesquels elle a travaillé, l'équipe TEMUSE 14-45 a fait le choix de proposer des courts documents multimédia structurés autour des points forts et capitalisables de la mémoire du collectionneur (mémoire de la biographie de l'objet, de l'enquête mise en place autour de l'objet, du territoire, etc.), et destinés à être annexés à des fiches inventaires des objets (Smolczewska Tona, Lamboux-Durand, Bouchez, 2012). En effet, seule la captation audiovisuelle permet aujourd'hui de sauvegarder et de restituer avec fidélité cette mémoire à long terme, et de permettre ainsi aux professionnels des musées – et aux publics – d'entendre, de voir, d'observer et de partager les formes d'expérience et de rapport aux objets que nous transmet le collectionneur lors de sa médiation.

## Bibliographie

---

- ASSMANN, Jan. *La mémoire culturelle. Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*. Éditions Aubier, 2010, 372 p.
- LAVABRE, Marie-Claire. *Paradigmes de la mémoire*. In *Transcontinentales* [En ligne], 5|2007, document 9, mis en ligne le 15 avril 2011, consulté le 16 avril 2014. URL : <http://transcontinentales.revues.org/756>
- FILIPPUCCI, Paola. *Mute Witnesses: ethnography and archaeology*

*encounter the objects of the Great War*. In GELLEREAU, M. (dir.), France : Actes du Symposium - TEMUSE 14-45, 2013. <http://hal.univ-lille3.fr/hal-00836347>

GELLEREAU, Michèle. Le récit de témoignage sur les usages comme reconstruction du sens des objets. In *Culture et musées*, n° 18, Arles, Actes Sud, 2011, p. 75-97.

GELLEREAU, Michèle, DA LAGE, Émilie, GANTIER, Samuel, LEBTAHI Yannick, SMOLCZEWSKA-TONA, Agnieszka, ZETLAOUI, Tiphaine, in GELLEREAU, Michèle (Dir.). Valoriser la mémoire des témoins et des collectionneurs d'objets des deux guerres mondiales : médiation, communication et interprétation muséales en Nord-Pas-de-Calais et Flandre occidentale. Rapport de synthèse TEMUSE 14-45. Laboratoire GERiCO - Projet INTERREG Tranmussites, département du Nord chef de file. Université Lille Nord de France - Université Lille 3, 2012.

KOPYTOFF, Igor. The cultural biography of things: commoditization as process. In *The social life of things. Commodities in cultural perspective*. Edited by Arjun Appadurai, Cambridge: Cambridge University Press, 1986, p. 64-91.

SMOLCZEWSKA-TONA, Agnieszka, LAMBOUX-DURAND Alain et BOUCHEZ Pascal. Pratiques de collectionneurs et de sauvegardes de leurs mémoires : objets de la Première Guerre mondiale en Nord-Pas de Calais et Flandre occidentale. Dans *ESSACHESS – Journal for Communication Studies*, 5(2(10)) :165–177, 2012.

SMOLCZEWSKA-TONA, Agnieszka. La préservation et la transmission des « mémoires » et de leurs spécificités dans le cadre du projet TEMUSE. In GELLEREAU, M. (dir.), France : Actes du Symposium - TEMUSE 14-45, 2013. <http://hal.univ-lille3.fr/hal-00836330>

## Notes

---

1. Le projet TEMUSE 14-45 : « Valoriser la mémoire des témoins et des collectionneurs d'objets des deux Guerres mondiales : médiation, communication et interprétation muséales en Nord-Pas de Calais et Flandre occidentale » a été mené par des chercheurs du laboratoire GERiCO (Groupe d'Études et de Recherche Interdisciplinaire en Information et en Communication) de l'Université Lille 3 et du laboratoire De Visu de l'UVHC. Il a été réalisé dans le cadre du programme transfrontalier INTERREG Transmussites 14-18 (TMS 14-45), piloté par le Conseil Général du Nord-chef-de file, de mise en réseau de musées et sites des deux guerres mondiales dans les Départements du Nord, du Pas-de-Calais et la Province de Flandre occidentale et contractualisé de 2010 à 2013 entre l'Université de Lille 3 et le Département du Nord.

## MÉMOIRE NUMÉRIQUE : ENTRE ÉDITORIALISATION ET GRAMMATISATION

LOUISE MERZEAU\*

### Actualité de la mémoire

Si la question de la mémoire occupe aujourd'hui une place de premier plan dans les débats sur les effets sociétaux, culturels ou cognitifs du numérique, ce n'est que récemment qu'elle a investi le champ des sciences de l'information et de la communication. Confinées dans un registre psychologique ou ethnologique, connotées par le trivial (folklores du quotidien) ou le trauma (mémoire des génocides), les études sur la mémoire ont longtemps éludé sa dimension technique, comme si le processus de mémorisation, *essentiellement humain*, devait échapper à la temporalité des artefacts. À l'exception notable des travaux se référant aux thèses anthropologiques et philosophiques de Leroi-Gourhan, Gille, Simondon et Stiegler sur *la technique et le temps*, la mémoire n'était globalement appréhendée dans son rapport aux médias qu'à travers une relation de contenu à contenant, où les dispositifs semblaient se contenter de recueillir des discours, des pratiques ou des représentations déjà constituées. Du côté de l'ingénierie scientifique et technique, *la mise en mémoire* de l'information a quant à elle été durablement appréhendée à partir des problèmes informatiques, logistiques ou économiques de l'inscription et de la numérisation, sans que les enjeux *mémoriels* de ces traitements soient réellement questionnés.

Nous faisons l'hypothèse que le retour au premier plan de cette problématique est lié à une stabilisation de l'hypersphère et à une certaine maturation de notre rapport au numérique. La conjonction de plusieurs évolutions contraint en effet aujourd'hui les problématiques infocommunicationnelles à envisager la mémoire comme une des dimensions de toute médiation.

Si elle est loin d'être achevée, la numérisation des contenus a atteint une masse critique désormais suffisante pour faire basculer la perception globale du patrimoine. Il ne fait plus de doute que l'ensemble des documents est voué à rejoindre à plus ou moins long terme des entrepôts numériques, dont l'ampleur et l'interconnexion soulèvent

\* Université Paris Ouest  
Nanterre – laboratoire  
Dicen-IDF. Mail : [louise@merzeau.net](mailto:louise@merzeau.net)



aujourd'hui moins des difficultés d'ordre pratique, que sociétal. Après avoir cherché comment faire migrer nos mémoires analogiques dans l'ordre digital, on se demande maintenant ce que nous allons faire de ces réserves et ce qu'elles vont nous faire.

Du côté des usages, la banalisation des outils numériques et des services en ligne a elle aussi contribué à faire de la mémoire une préoccupation nouvelle. D'une part, parce que l'obsolescence accrue des prothèses technologiques de notre quotidien nous expose au problème récurrent d'une pérennité hasardeuse. D'autre part parce que l'appréhension de ces dispositifs évolue dans le sens d'une relation moins instrumentale qu'environnementale. Après avoir été analysé comme support puis comme média, le numérique est de plus en plus pensé comme milieu ou environnement. *Pervasif*, *ambiant*, il n'est plus assimilé à une classe d'objets techniques ou un secteur d'activité à part, mais à un mode de vie, une manière d'*habiter l'époque*. Dans cette perspective, l'enregistrement et le stockage informatiques ne sont plus vécus comme des performances, mais comme des manières de s'inscrire dans le temps.

Enfin et surtout, c'est la radicalisation des enjeux économiques et stratégiques de la mise en mémoire qui a contribué à réorienter l'investigation scientifique sur ces questions. Si l'essor d'Internet a reposé dès l'origine sur des innovations relatives à l'engrammation des flux, c'est l'avènement d'un marché mondial des mémoires qui a changé profondément la donne. De fabricants de logiciels ou de matériels ou de marchands de contenus, les grands acteurs du web sont tous devenus des gestionnaires et des exploitants de nos traces – qu'elles soient documentaires, institutionnelles ou privées. Cette industrialisation de la mémoire n'a pas seulement placé les activités d'enregistrement et de traitement des traces au cœur des rivalités concurrentielles et des luttes d'influence. Elle a aussi, comme toute industrialisation, provoqué aliénation et prolétarianisation. Après avoir été saluée comme miracle d'une mémoire automatique et intégrale, la traçabilité numérique est en effet apparue comme l'effet pervers des performances mémorielles de l'informatique. Produisant un « rapport à la mémoire de plus en plus vécu par délégation, sinon par procuration [...], avec le risque de se trouver « privé » des dites mémoires au gré des fluctuations du cours de bourse de l'un des acteurs du Cloud ou du changement des conditions générales d'utilisation d'un service donné » (Ertzscheid, Gallezot, Simmonot, 2013), la nouvelle économie des traces a provoqué une singulière inversion. Après avoir revendiqué un devoir de mémoire, dans un temps où la préservation des traces était menacée, c'est désormais un droit à l'oubli que la collectivité réclame. Face à l'hypertrophie des stocks et surtout à la mainmise

de quelques firmes ou agences d'État sur leur administration, tout le monde s'accorde sur la nécessité d'une réflexion critique et d'une réappropriation.

## L'ère du déstockage

La thématique du droit à l'oubli a bien sûr davantage une valeur de symptôme que de véritable problématisation. Elle vient révéler que la mémoire qui s'effectue désormais *par défaut* (Rouvroy, 2009) est en fait une anti-mémoire. Évacuant les fonctions supérieures de l'oubli pour le reléguer dans les seuls registres du *bug* ou d'un retard bien-tôt comblé des techniques de traçage, l'économie des traces menace d'évacuer du même coup les fonctions cognitives et sociales de la mémoire. Loin d'être en excès, celle-ci est mise en danger, non parce que le numérique serait synonyme de présentisme, mais parce qu'il entretient la confusion entre stockage et mémorisation. Cette confusion procède à la fois d'une stratégie des acteurs intéressés à monopoliser les outils de traçabilité, et d'une mutation réelle des rapports hiérarchiques et chronologiques entre mémoire et oubli. Jusqu'à maintenant, les mnémotechniques servaient à prélever sur l'ensemble des productions humaines vouées à disparaître quelques fragments destinés à être sauvés et transmis. Aujourd'hui, leur rôle tend à s'inverser : intervenant *après* une mise en trace automatique et largement aveugle, elles serviront à filtrer, réagencer, oblitérer et déformer cette ombre numérique qui double toutes nos activités. Techniques d'adoption (Merzeau, 2001) et de projection, elles permettront de contrer l'emprise exclusive d'une logique de probabilité, qui cherche à calculer nos comportements à partir des traces que nous laissons.

Repensée comme *déstockage*, la mémoire numérique redevient ainsi, comme toutes celles qui l'ont précédée, une question d'appropriation et d'organisation avant d'être un problème de conservation. Pour les entreprises et les institutions comme pour les utilisateurs, le défi consiste à remettre en circulation les masses de données engrangées, pour produire de la valeur (économique et symbolique), inventer des connexions nouvelles et les assumer comme choix de société. Dans des registres différents, l'essor des *digital humanities*, la multiplication des pratiques de remix ou le développement de l'Open data sont les indices d'une même aspiration : sortir la mémoire des silos où elle est actuellement confinée à des fins de surveillance politique ou publicitaire, pour la ranimer, la partager, la *faire travailler*. L'enjeu est d'opposer à ce que les chercheurs brésiliens appellent la « mémoire métallique »<sup>1</sup> une mémoire réinvestie par des sujets – qu'il s'agisse d'individus, de communautés ou de groupes sociaux. Après un moment d'externalisation radicale de la mémoire, tout se passe donc comme

si un mouvement inverse d'intériorisation était nécessaire : réintégrer nos excroissances mémorielles dans des pratiques significantes, des incertitudes, des jeux. Dénoncer la complétude illusoire des *big data* pour réhabiliter l'incomplétude inventive qui définit notre condition.

## Mémoire assistée

Au seuil de cette nouvelle ère mémorielle, deux options opposées – mais sans doute complémentaires – se présentent : d'un côté une mémoire fortement éditorialisée, de l'autre une mémoire-ressource, construite sur des jeux de données structurées.

La première option consiste à recontextualiser les bribes d'information disséminées dans les réseaux par une inscription dans des lieux, des rituels, des récits. Dans un environnement où *l'on ne peut plus ne pas laisser de traces* (Merzeau, 2009), la question des lieux de mémoire se pose en effet avec une acuité nouvelle : où et comment peut-on encore commémorer, quand dominent les logiques de capture et de déliaison ? Dans les discours sur la présence en ligne, on insiste beaucoup sur les risques d'intrusion dans la vie privée et sur les mécanismes d'identification qui rendent de plus en plus difficile le maintien d'un anonymat. Pourtant, les phénomènes de décontextualisation et de grammatisation des traces ont sans doute une portée plus décisive encore. Condition de leur calculabilité algorithmique, la discrétisation et le détachement de nos empreintes affectent la structure même du tissu social en faisant passer des adhérences informatiques pour des adhésions. Suivis à la trace par les prestataires qui gèrent leurs comptes, les usagers sont invités à fabriquer sans cesse de la connexion pour densifier leur graphe. Mais un graphe n'est pas un groupe : il n'a ni mémoire, ni lieu. Il est certes désormais possible de remonter le temps sur son mur Facebook, mais cette anamnèse se fait hors partage. Elle permet de parcourir les minutes d'une existence connectée, pas de réactiver ses traces. La possibilité offerte de changer les dates ou de supprimer des statuts n'a d'ailleurs pas développé d'usages véritablement nouveaux. En tant qu'utilisateurs de la plateforme, les individus restent sous l'emprise du temps réel. C'est ce que révèle, à son corps défendant, une application comme *The Museum of me*. Présentée comme un service permettant de « créer et d'explorer une archive visuelle de sa vie sociale », le programme consiste à simuler une visite virtuelle dans des espaces où sont « exposées » les diverses données enregistrées dans son compte Facebook (amis, photos, géolocalisations, mots extraits des statuts et commentaires). Aussi séduisante soit-elle, cette application démontre en fait toute la distance qu'il y a entre mémoire et fouille de données. Car il ne suffit pas de modéliser des salles d'exposition pour faire d'un stock

de traces un lieu de mémoire. Ce qui manque à ce dispositif, c'est la possibilité d'écrire soi-même ses parcours mémoriels et de partager avec ses proches l'écriture même et pas seulement le résultat.

De *1000memories* à *109Lab* en passant par *Memory-life* ou *Memolane*, d'autres services de mémoire assistée ont été imaginés, avec l'intention explicite d'aider les utilisateurs des réseaux sociaux à « transformer la mémoire numérique en souvenirs »<sup>2</sup>. Davantage pensés comme des dispositifs d'éditorialisation, ces applications proposent d'assembler, d'organiser et de partager ses traces numériques afin de redonner sens à des données de plus en plus souvent captées hors de toute intentionnalité. Simples boîtes à souvenirs, frises chronologiques à survoler ou régies permettant de gérer toute une chaîne de traçabilité, depuis la numérisation de photos anciennes jusqu'à la scénarisation, les fonctions proposées sont variables. Mais, comme pour *The Museum of me*, la performance même de ces services en limite souvent les bénéfices sociocognitifs. Automatisant ce que les individus aspirent justement à faire par eux-mêmes, ils peinent à embrasser la complexité contextuelle et temporelle qui fait du souvenir un nœud narratif. Deux aspects importants doivent cependant être relevés. Premièrement, si l'offre servicielle se développe sur ces thématiques, c'est que les prestataires perçoivent chez les utilisateurs un *besoin de mémoire*, qu'ils traduisent de leur côté en promesse d'un nouveau marché. Il n'est que de voir les investissements et rachats de sociétés dans le monde des programmes de généalogie comme Ancestry pour s'en convaincre<sup>3</sup>.

Deuxièmement, ce besoin est de mieux en mieux identifié comme une aspiration à convertir ses traces en documents. La dimension documentaire inverse en effet la logique de captation : en reprenant la main sur la constitution de collections, l'utilisateur se trouve lui-même dans la position de chercher des traces et de connecter ses propres empreintes à des entrepôts publics ou collectifs. C'est probablement ce qui explique le succès d'une autre forme de mémoire assistée que sont les programmes de « pêle-mêle numérique » comme Pinterest. Relevant plus de la curation que de l'anamnèse, la mémorisation qui s'élabore ici consiste à fixer dans des espaces dédiés ce que le flux destine ordinairement à une consommation distraite et éphémère. Transférant dans l'environnement du web social une pratique ancienne, les *boards* ainsi constitués s'affichent avant tout comme des espaces d'élection, où l'arbitraire des choix vaut signature identitaire et lien communautaire. Même réduits à des fonctions basiques de nommage, de *tagging* et de *like*, ces services produisent bien une plus-value mémorielle en ce qu'ils valorisent socialement les opérations de cueillette et de montage, comme une sorte d'antidote à une traçabilité subie. Évidemment, cette mémoire est fragilisée par

la durée de vie limitée des applications elles-mêmes, qui passent de main en main et peuvent cesser leur service du jour au lendemain. Cela n'empêche pas qu'un nombre croissant d'institutions patrimoniales investissent ces espaces, pour y reconfigurer leur collection selon des catégorisations plus souples ou plus innovantes, mélangeant classements thématiques, événements, coulisses et détournements<sup>4</sup>. Dans ce cas, ce qui revivifie la mémoire réside moins dans le geste d'agrégation que dans le fait d'exposer au contraire la collection à la dissémination des réseaux. Ouvrant l'espace régulé de la bibliothèque ou du musée sur les jeux incontrôlables du commentaire et de la copie, le patrimoine rompt alors avec la communication institutionnelle pour jouer le jeu de la réappropriation mémorielle *au présent*.

### Récits de vies, récits de morts

Si la mémoire exige des lieux pour se déposer et s'organiser, son activation passe aussi par la construction de récits. Ce qui est en jeu, c'est alors la production d'une nouvelle unité de temps, à partir de traces ou de voix éparses, au sein même du flux informationnel. Un exemple de cette narrativité est donné par l'initiative du Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux qui a confié à une agence de communication la création et l'animation du profil fictif d'un poilu de 1914-1918<sup>5</sup>. Bientôt imité par le Mémorial de Caen, qui a créé quant à lui les comptes Facebook et Twitter d'un jeune Français engagé dans l'armée américaine pendant le Débarquement du 6 juin 1944<sup>6</sup>, ce dispositif représente un tournant important dans l'utilisation des réseaux sociaux à des fins mémorielles. Dépassant largement le simple coup promotionnel, ces profils ont été suivis par des millions d'internautes qui ont apparemment trouvé dans ces statuts et commentaires fictifs un écho et un enrichissement de leur propre mémoire familiale. Ce qui est frappant dans ces expériences, c'est la manière dont elles renversent le fonctionnement normal de la plateforme, qui interdit dans ses CGU l'ouverture de comptes qui ne renverraient pas à des personnes réelles et identifiées. Conçue pour produire du graphe, c'est-à-dire des grappes de données que les régies publicitaires pourront exploiter, l'architecture identitaire est ici détournée en une *histoire*, où se croisent imaginaire, conversation et documents<sup>7</sup>.

Si ces initiatives ont rencontré un tel succès et semblent avoir touché un ressort mémoriel particulièrement vif, c'est aussi parce qu'elles participent d'un travail de deuil collectif. Après avoir ignoré que toute société comporte plus de morts que de vivants, les plateformes de réseaux sociaux ont commencé à se pencher sur le traitement des données post-mortem. Elles ont alors mis en place des mécanismes afin que les profils des personnes décédées puissent être convertis en

mémoriaux, où les « amis » peuvent rendre hommage aux défunts. En fait, il fallait surtout instituer de nouvelles règles de fonctionnement, afin de bloquer la génération automatique de sollicitations, recommandations et autres notifications en direction des disparus ou de leurs proches : intrusives ou impertinentes pour les vivants, elles devenaient carrément obscènes pour les morts...

Il est encore trop tôt pour mesurer la portée réelle de ces nouveaux lieux de mémoire, et même s'ils en sont vraiment. Rien ne dit en effet qu'on puisse honorer nos disparus dans le même dispositif que celui où l'on conversait hier avec eux. Mais il faudra bien donner une place aux morts dans nos espaces de socialisation numérique. La réponse viendra peut-être davantage des blogs, plus aptes à convertir la perte en une écriture. C'est ce que donne notamment à penser celui de Daniel Bougnoux, tout entier happé par la disparition récente d'un fils qu'il raconte désormais de billet en billet, accompagné par un chœur de commentaires qui lui répondent et nourrissent en retour ses méditations. Comme il l'analyse lui-même avec une poignante lucidité, « la première évidence concernant l'expérience du deuil, c'est qu'elle demande impérieusement à être *publiée* ; devant la violence de l'arrachement dont il se sent victime, l'endeuillé en appelle désespérément aux autres, il demande à resserrer les liens. [Or les] deuils se ressemblent, et font mystérieusement la chaîne ; ils donnent l'occasion ou la chance de dire fortement *nous* » (Bougnoux, 2014). Produisant de nouvelles solidarités (une « société du deuil »), la mémoire extime qui s'écrit ici ne relève plus ni du proflage ni de l'exhibition : elle est transmission.

## Mémoire ressources

D'autres formes d'appropriation mémorielle – moins douloureuses – se développent du côté des activités de cocréation reposant sur le principe du remix. Ateliers créatifs, barcamps, hackatons... ces initiatives ont en commun de réunir une communauté pendant un temps donné, autour d'un stock de ressources utilisé comme matière première d'un projet. Explicitement inscrits dans la pensée de l'innovation ascendante et des biens communs, ces dispositifs se signalent par deux traits caractéristiques : l'événementialisation et la médiation. Ici, c'est d'abord l'intensité d'une séquence participative – fonctionnant elle-même comme contrainte – qui permet de *raviver* la mémoire. En phase avec le temps des réseaux, ces moments collaboratifs convertissent des objets, des lieux, des données et des métadonnées en une machine attentionnelle, où la sociabilité sert à faire converger des intentionnalités disparates autour d'un même objectif. Rabattant les hiérarchies sur un axe horizontal en plaçant chacun au centre d'une tâche, ces dispositifs de *co-working* constituent également des laboratoires de

gouvernance. Reposant sur un fonctionnement par équipe, ils parient sur des alliances inédites entre experts et amateurs, conservateurs et visiteurs, designers et hackers, etc. À travers l'échange des connaissances et le croisement des démarches, la médiation mémorielle des institutions se réinvente alors sous forme de coaching et de partenariat. Comme l'attestent les différentes éditions de *Museumix*<sup>8</sup>, loin de renoncer à leurs prérogatives, bibliothèques, musées, monuments et mémoriaux trouvent de fait dans ces configurations une nouvelle légitimation de leur fonction sociale, en remettant les ressources patrimoniales au cœur d'une activité de production – quand bien même les produits de cette activité ne seraient pas pérennes.

Ces événements se signalent également par l'articulation qu'ils mettent en œuvre entre une mémoire numérique et des lieux physiques, eux-mêmes réceptacles d'une mémoire locale vivante, mais souvent menacée de disparition faute de vecteurs actualisés. Ils rejoignent en ce sens des projets relevant davantage du design social, comme « Le réservoir à souvenirs »<sup>9</sup> à Nîmes ou « Droombeek »<sup>10</sup> aux Pays-Bas. Combinant le recours à des technologies de captation et de géolocalisation avec le recueil de souvenirs photographiques, oraux ou écrits auprès des habitants, ces initiatives inscrivent la dimension mémorielle dans la ville 2.0. Réflexion sur l'art d'habiter des espaces partagés, elles visent à jeter des passerelles entre les générations et à redonner aux cartographies l'épaisseur temporelle d'expériences de vie. Les traces enregistrées recouvrent alors une valeur de présence – en ligne et hors ligne –, dans un maillage dialogique des lieux et des temps qui convertit les histoires privées en repères collectifs.

Au lieu d'être *designée*, la mémoire-ressources peut aussi se déployer en jeux de données non éditorialisées, hors de toute mise en forme ou en récit. C'est le défi relevé par le Centre Pompidou virtuel, qui a fait le choix d'une approche entièrement repensée de la médiation numérique du musée. À égale distance de la simulation et de l'échantillon (album ou dossier mettant en avant une sélection de contenus), le site web recourt aux technologies du web sémantique pour agréger des données, documents et archives hétérogènes issues des différentes bases de l'institution. D'après Emmanuelle Bermès (2013), « le choix d'une approche documentaire peut paraître déstabilisant pour un site de musée, mais il se justifie pleinement si on considère la nature pluridisciplinaire de l'activité du Centre Pompidou. On capitalise ainsi sur la capacité des internautes à construire leur propre parcours en suivant les liens et en agrégeant les contenus suivant leurs propres centres d'intérêt ». En fait, il n'est pas dit que les utilisateurs parviennent aisément à s'appropriier les innombrables jeux de ressources proposés par le site, et beaucoup seront d'abord désorientés

par ce traitement grammatisé du patrimoine culturel et artistique. Pourtant, il est vraisemblable que la mémoire collective s'écrira et se transmettra de plus en plus par des techniques empruntées au web des données, en parallèle des projets incarnés par des communautés localisées. Bientôt, les institutions n'auront sans doute plus le choix entre l'éditorialisation forte des contenus en direction d'un public non spécialisé et la structuration des métadonnées à l'intention des usagers experts. L'interconnexion des réseaux et le développement d'un *continuum informationnel* exigeront en effet de satisfaire simultanément des besoins hétérogènes. Entre les *Jalons pour l'histoire du temps présent* de l'Ina<sup>11</sup> et JocondeLab<sup>12</sup> (projet d'alignement sémantique des métadonnées de la base Joconde avec DBPédia), il n'y aura plus qu'une différence de forme et d'échelle. Jeux de données et parcours mémoriels devront pouvoir s'alimenter mutuellement.

Si l'on cherchait pour finir une forme emblématique de cette nouvelle mémoire multimodale, l'ambitieuse expérimentation *Venice Time machine* conduite par Frédéric Kaplan à l'EPFL pourrait nous en donner un aperçu. Conçu comme une véritable machine à explorer le temps, le programme mise en effet sur la possibilité de reconstituer l'histoire environnementale, urbaine, humaine et culturelle de Venise en produisant une densité informationnelle telle qu'elle permettra d'« extrapoler à partir des données existantes et de "simuler" les données manquantes » (Kaplan, 2013). Alliant numérisation, agrégation, modélisation et invention, le projet inscrit résolument la mémoire numérique au carrefour de ce que Kaplan identifie ailleurs comme les deux futurs possibles du livre (et de toutes les représentations régulières) : fonction architecturante et immersive d'une forme close d'un côté ; fonction totalisante d'une tentation encyclopédique de l'autre.

## Bibliographie

---

- BERMÈS Emmanuelle (2013). « Des parcours de sens dans le Centre Pompidou virtuel », *BBF*, t.58, N° 5.
- BOUGNOUX Daniel (2014). « Blog et travail du deuil », *Le Randonneur*, posté le 10 avril 2014, [en ligne] <http://media.blogs.la-croix.com/blog-et-travail-du-deuil/2014/04/10/>.
- ERTZSCHEID Oilvier, GALLEZOT Gabriel, SIMMONOT Brigitte. (2013) « À la recherche de la "mémoire" du web », in Barats Christine (dir.), *Manuel d'analyse du web*, Armand Colin, p. 53-74.
- KAPLAN Frédéric. « Lancement de la "Venice Time Machine" », posté le 14 mars 2013 ; « Les trois futurs des livres-machines », posté le 10 février 2012 [en ligne] <http://fkaplan.wordpress.com/>.
- MERZEAU Louise (2001). « Techniques d'adoption », *Les Cahiers de médiologie*, N° 11, Communiquer/transmettre, p. 185-191.



MERZEAU, L. (2009). « Du signe à la trace, ou l'information sur mesure ». *Hermès* N° 53, Traçabilité et réseaux, CNRS éditions, p. 23-29.

ROUVROY Antoinette (2009) « Réinventer l'art d'oublier et de se faire oublier dans la société de l'information? », in S. Lacour (dir.), *La Sécurité de l'individu numérisé. Réflexions prospectives et internationales*, L'Harmattan.

## Notes

---

1. Proposé par Orlandi en 1996, et repris en 2006, cette notion est aujourd'hui retravaillée par Flavia Machado (voir « Mémoire, discours, numérique – la notion de mémoire métallique », présentation en ligne <http://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/759/files/2013/11/M%C3%A9moire-discours-num%C3%A9rique-la-notion-de-m%C3%A9moire-m%C3%Agtallique.ppt>)
2. Accroche de 109lab, <http://www.109lab.com/>.
3. Ancestry.com, qui vient de racheter 1000memories, est le plus important service en ligne de généalogie, avec environ 2,7 millions d'abonnés payants à travers l'ensemble de ses sites (surtout actifs aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en Australie), soit 50 millions d'arbres généalogiques contenant plus de cinq milliards de profils. Son business model repose sur la vente de droits d'accès à une base mondiale de 5 milliards de données officielles issues de divers organismes (actes de naissance, de mariage, de décès, actes paroissiaux, données d'immigration, etc.).
4. Voir par exemple les pages Pinterest du Musée des Beaux-Arts de Lyon ou du Rijksmuseum. Les galeries ouvertes par des institutions comme la BDIC sur Flickr relèvent du même principe.
5. Profil de Léon Vivien : <https://www.facebook.com/leon1914?fref=ts>
6. Profil de Louis Castel : <https://www.facebook.com/louiscastel44?fref=ts>
- 7 C'est ce même tressage de la fiction avec l'archive qu'explorera le projet PROFIL, que nous pilotons, dans le cadre du labex *Les passés dans le présent*. À partir de ressources issues du fonds de la BDIC, le travail visera à interroger le dispositif même du profilage, en expérimentant des méthodes de fouille, de narration et de visualisation ([http://passes-present.eu/fr/les-projets-de-recherche/prefiguration/partage-reconstitution-et-organisation-de-fictions#.UosGUC\\_6p1B](http://passes-present.eu/fr/les-projets-de-recherche/prefiguration/partage-reconstitution-et-organisation-de-fictions#.UosGUC_6p1B)).
8. <http://www.museumix.org>
9. <http://lereservoirasouvenirs.com>
10. <http://jaimemaville.blogspot.fr/2007/03/droombeek.html> (compte rendu du projet par Sandrine Herbert en 2007).
11. <http://fresques.ina.fr/jalons/accueil>
12. <http://jocondelab.iri-research.org/jocondelab>

## DU DOCUMENT PATRIMONIAL AU MONUMENT VIRTUEL : LES NOUVELLES MÉMOIRES DU PATRIMOINE

JESSICA FÈVRES DE BIDERAN\*

Raconter une histoire, telle est la mission assignée depuis plusieurs années maintenant à la valorisation patrimoniale. Si cette problématique commence à être bien étudiée dans les expériences de médiations culturelles traditionnelles (mise en exposition, visite guidée, animation historique, etc.), elle s'inscrit désormais dans la perspective des humanités numériques. Parallèlement, l'étude du patrimoine et sa diffusion au sein de l'espace public ne se conçoivent plus sans appareillage informatique et c'est ainsi que les institutions culturelles mettent en ligne bibliothèques numériques et autres expositions virtuelles. Ces expressions, dont il conviendrait d'interroger la pertinence, cachent en réalité une forêt de techniques et d'usages. Employés pour désigner tout à la fois les programmes de numérisation des institutions et les outils de diffusion et de partage de ces collections (sites web éditorialisés, banques de données, applications de découverte, etc.), ces objets entendent dans tous les cas combler le désir épistémique de découverte propre à chaque individu. Au-delà des divergences de techniques ou d'acteurs, le discours ambiant qui imprègne toutes ces productions promet en effet un accès généralisé au savoir historique et un archivage exhaustif du patrimoine grâce au substitut numérique.

### Des numérisations documentaires aux monuments virtuels

Les institutions culturelles développent en effet depuis plusieurs années leurs politiques d'accès à l'information. Détentrices de ressources patrimoniales, ces dernières accélèrent le processus de numérisation de leurs collections pour les mettre en ligne et donc pour les rendre accessibles au plus grand nombre. La médiation documentaire ainsi permise s'articule selon les codes et les logiques des professionnels du document et répond essentiellement aux besoins de consultation et objectifs de diffusion des experts du patrimoine (archéologues, historiens et historiens de l'art, techniciens des monuments historiques, conservateurs, médiateurs, etc.). Ces médiations

\* Université de  
Bordeaux 3, Institut  
Ausonius UMR 5607.

numériques, en tant que médiations outillées par le support informatique, contribuent de fait à la re-documentarisation généralisée du patrimoine. Conséquemment, et face à cette masse documentaire, ces pratiques placent les experts face à une injonction communicationnelle qui modifie leur activité. Simultanément à la multiplication des outils et méthodes informatiques, l'étude experte de ces spécialistes se double ainsi d'une valorisation de leurs connaissances qui emprunte de plus en plus souvent ses méthodes au monde de la fiction et hybride par conséquent histoire et mémoire. Si l'histoire se présente effectivement comme une construction savante fondée sur un discours critique offrant, certes, une sélection de faits, mais aussi une structuration du récit, la mémoire instaure la prééminence d'un vécu qui sacralise les souvenirs. Fonctionnant physiologiquement comme une re-construction, la mémoire conserve et restitue ces souvenirs, proches ou lointains, tout en les mythifiant. De fait, la circulation numérique de cette documentation patrimoniale, souvent érudite et complexe, transforme la notion même de patrimoine qui est désormais soumis à de multiples appropriations et relectures.

Enjeux de politiques culturelles de la part de collectivités soucieuses de mettre en valeur leur patrimoine bâti dont la conservation s'accompagne souvent d'importants investissements financiers, ces médiations numériques du patrimoine s'expriment en particulier dans les représentations virtuelles de monuments historiques. Les restitutions infographiques de sites anciens qui se multiplient et circulent dans l'espace public créent notamment de nouvelles images révélatrices de l'expansion iconique du patrimoine, des images numériques que l'on peut nommer monuments virtuels (Bideran, 2012). Prisés par le public, ces monuments virtuels répondent à une logique de valorisation profondément contemporaine ainsi qu'à un besoin d'illustration propre aux industries culturelles. Ces dispositifs interrogent par conséquent la mémoire que se construit notre société ; en tant qu'objets culturels, les monuments historiques sont en effet porteurs d'une certaine mémoire patrimoniale plus complexe à cerner que celle des structures de conservation traditionnelles comme les bibliothèques ou les musées dont les acquisitions révèlent les choix de mémoire. Les pratiques de restauration particulièrement, apparaissent bien souvent comme relevant de choix intellectuels, plus ou moins conscients, attestant d'une recherche d'un état idéal perdu sans que la légitimité de cet état soit véritablement interrogée. C'est alors que le champ du virtuel autorise les professionnels du patrimoine à créer des représentations qui s'étendent sur une large gamme interprétative qui va de la restitution scientifique la plus authentique à l'évocation historique plus ou moins fantasque.

Or, s'il est complexe de saisir de manière fine la réception de ces images par les différents publics auxquels elles s'adressent, revenir aux origines et analyser les premières médiatisations des productions infographiques patrimoniales permet de souligner la mise en place d'une mythologie véhiculée tant par les journalistes-vulgarisateurs que par les pionniers de cette pratique. À partir des premières expériences, qui s'étalent sur une dizaine d'années entre la fin des années 1980 et la veille des années 2000, sont en effet produits de nombreux discours sur ces monuments virtuels, discours qui élaborent une mythologie du passé retrouvé et sublimé par la technologie. Une nouvelle rhétorique est alors associée aux dispositifs infographiques qui font revivre le passé et offrent une représentation la plus fidèle possible, hyper-réaliste dans son information et irréprochable dans son contenu scientifique grâce à une interaction entre sciences exactes, ordinateurs et nouvelles méthodes d'investigation. " *Les technologies du futur font revivre le passé* ", " *Archéologie virtuelle, le passé retrouvé* ", " *Cluny III : le retour* ", autant d'expressions associées à ces premiers projets qui insistent sur la vision inédite et moderne qu'autorisent les capacités graphiques de l'ordinateur dans un temps où le réalisme est encore le but à atteindre, tant pour les ingénieurs que pour les spécialistes du patrimoine. Cette mythologie s'installe alors durablement et façonne peu à peu l'argumentaire entourant ces réalisations.

### **Les monuments virtuels, des lieux d'interprétation documentaire**

Justifiant ainsi leurs propres travaux, les scientifiques relaient ce discours qui, bien que plus nuancé, insiste sur la valeur heuristique de ces expériences informatiques. Le modèle tridimensionnel est en effet vécu comme une sorte de laboratoire où prennent place des tests infographiques qui permettent d'éprouver les suggestions formulées et de vérifier la fiabilité des propositions. La première phase de réalisation des monuments virtuels ainsi édifiés consiste de fait en un traitement d'un corpus documentaire extrêmement complexe : relevés, vues photographiques du site, représentations graphiques, vestiges épars qui peuvent être conservés dans différents lieux à travers le monde, travaux des prédécesseurs et données textuelles, autant de sources qui sont analysées puis confrontées à des modèles architecturaux analogues car appartenant aux mêmes ères chronologiques, géographiques et artistiques.

Cette compilation documentaire transforme par conséquent l'image de synthèse en une véritable synthèse graphique qui simule une vision des connaissances à un temps *t* de la recherche. L'avancée du raisonnement hypothético-déductif de l'historien et la pensée, extériorisée

et partagée entre chercheurs et infographistes grâce à l'écran d'ordinateur, sont alors simulées sur et par le monument virtuel qui se transforme en une structure de dialogue collaborative, informelle et interactive. Le modèle tridimensionnel est par conséquent assimilable à une image-outil, hybride de simulation, de mimésis et de manipulation qui s'apparente à une vision tactile. Et si les propos des commentateurs insistent davantage désormais sur les concepts d'hypothèses ou de propositions, ce que nous donne à voir ces monuments virtuels encore aujourd'hui, ce sont les capacités des sciences historiques à utiliser les outils d'investigation les plus pointus. Celles-ci, et l'archéologie en tête, ont en effet investi en moins d'une cinquantaine d'années dans de nouvelles techniques de prospection assurant une plus grande pertinence dans les résultats attendus. Radars ou scanners apportent effectivement des réponses inédites et tout un imaginaire technique s'empare alors des sciences historiques, imaginaire auquel se rattachent ces productions infographiques. Or, si les monuments virtuels permettent effectivement de mettre en place des méthodes efficaces de recensement et d'analyse des ressources documentaires, et donc de faire avancer la recherche, ils n'en demeurent pas moins des interprétations patrimoniales. En un sens, ils sont bien signes des temps et, parallèlement à la multiplication des centres d'interprétation de l'architecture et du patrimoine, fabriquent un discours scientifique, pédagogique et pragmatique.

Pourtant, ces images patrimoniales qui professent une réalité nouvelle sont les héritières de représentations anciennes qui influent directement sur les motifs iconographiques mis en œuvre. Ces figurations de sites archéologiques ou de monuments historiques restitués reprennent en effet une tradition mise en place dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle par les architectes Prix de Rome envoyés à la villa Médicis, les Restaurations de quatrième année. Il s'agissait alors d'étudier un monument antique puis d'en proposer une restitution graphique où le pittoresque prend alors souvent le pas sur la représentation de l'état « restauré » du monument. Ces mises en scènes paysagères firent de ces réalisations de véritables créations artistiques mais, corrélativement, les condamnèrent aux yeux des historiens. Or, l'accumulation de détails, la citation de décors, même anachroniques, sont autant d'éléments qui confèrent un effet d'histoire à ces grandes planches. De fait, l'observateur contemporain retrouve bien souvent dans ces monuments virtuels cet effet d'histoire qui use de détails environnementaux, de présences humaines habillées à l'antique ou à la mode médiévale, ce creusement de l'image qui permet de créer autant de scénarios parlant d'eux-mêmes et rendant aisément accessible un passé phantasmé.

## Les monuments virtuels, des lieux de mémoire à valeur hybride

À l'inverse cependant de ces créations anciennes, la solidité du contenu des monuments virtuels – du moins en contexte culturel – est aujourd'hui garantie par la présence de comités scientifiques œuvrant à ces restitutions. La représentation visuelle élaborée mobilise toutefois des partis pris esthétiques qui paraissent traditionnellement réservés à l'écriture fictionnelle. Les techniques infographiques offrent en effet, des possibilités d'illustration sans commune mesure avec les pratiques analogiques. Les textures élaborées appartiennent par exemple au registre du photoréalisme qui prétend rester fidèle à la réalité objective. Réalisées à partir de photographies numériques de matériaux anciens, de telles textures exigent des recherches scientifiques poussées afin de trouver des sites présentant des matériaux comparables. Des calculs informatiques permettent ensuite de simuler précisément la façon dont les matériaux réfléchissent et réfractent la lumière et ces effets atmosphériques sont évoqués de manière naturaliste. Privilégiant un style de copie réaliste, ces figurations patrimoniales offrent une vision plus intégrale que le dessin traditionnel, fut-il en perspective, de l'architecture ancienne. En outre, l'image de synthèse en deux dimensions utilisée pour illustrer des documentaires ou des ouvrages n'est que le sous-produit du monde virtuel en trois dimensions créé lors de la modélisation. La véritable révolution des monuments virtuels est de permettre à l'usager d'arpenter cet environnement numérique simulé informatiquement en s'appuyant sur deux grands principes cognitifs, l'interaction et l'immersion (visuelle, sonore et/ou haptique). Se construit par conséquent un nouvel imaginaire patrimonial qui fait se rencontrer deux mondes, un monde savant qui assure la véracité de la représentation, et un monde populaire qui emprunte les codes de la culture numérique. Pour autant, cette part évidente de création graphique reste impensée dans la communauté scientifique où elle semble au mieux vécue comme une nécessité permettant de rendre plus attractive ces images. Dans les faits, ce réalisme des textures et des environnements, ce besoin de « salir » les images pour leur donner une patine, de créer des effets atmosphériques, contribuent à donner à l'image la force de l'indicialité. L'observateur est alors immergé dans un temps et un espace qui peuvent n'avoir jamais existé sous cet état mais auquel il peut croire du fait même de ces signes. Et si représenter permet de rendre présent l'absent, alors ces monuments virtuels sortent de leur état de latence les monuments historiques et sites archéologiques ainsi fantasmés.

Dès lors, sur quel processus de transmission mémorielle s'appuient les monuments virtuels? Au début du xx<sup>e</sup> siècle déjà, Aloïs Riegl,

établissait une grille de lecture permettant d'analyser les monuments en leur attribuant des valeurs mémorielles, selon leur ancienneté, leur intérêt historique ou leur portée commémorative (Riegl, 1903). Signalant que les monuments historiques, en particulier, incarnent l'histoire *a posteriori* par la lecture qu'en proposent les générations qui en héritent, l'historien de l'art allemand pose de fait la question des représentations du passé que se façonnent les sociétés, réflexion poursuivie plus récemment par Pierre Nora et ces lieux de mémoire (Nora, 1997). Or, compte tenu de la mythologie entourant ces monuments virtuels ainsi que des modalités iconographiques de réception, il nous semble pertinent d'attribuer à ces derniers une valeur de mémoire, mémoire hybride d'actualisation et de projection. Les monuments virtuels bâtissent d'une part une mémoire qui actualise le savoir historique - selon d'ailleurs l'étymologie du terme virtuel, c'est-à-dire qui contient en puissance les conditions essentielles à son actualisation - en donnant corps aux informations contenues dans les ressources documentaires. Cette actualisation et l'interprétation des données scientifiques qui l'accompagne, nous projette d'autre part, dans un univers qui nous permet d'expérimenter et de partager des représentations patrimoniales communes. Au-delà de l'artificialité de ces créations u-chroniques, où réalité et fiction semblent se confondre, ces lieux de mémoire offrent de vivre un temps révolu et de convoquer un passé soudainement plus proche de nous et en lequel nous croyons grâce au recours à la technique.

Grâce à ce type de procédé le concept moderne de patrimoine s'élargit et préfère désormais aux grands discours de l'histoire, la multiplication des petits récits localisés et une narration illustrée par l'image. Ces restitutions infographiques composent une représentation du passé qui se voit incarné dans la figuration de moments historiques figés dans la vie des édifices, moments plus ou moins arbitrairement fixés et plus ou moins éloignés du modèle ou du plan d'origine. Les récits patrimoniaux anciens, basés sur les grands hommes, la nation, les grands monuments ou la vie d'un site sur la longue durée sont réactualisés : il ne s'agit plus de raconter de grandes épopées mais, dans la lignée des pratiques de visites patrimoniales et touristiques tant répandues, de proposer une vision d'un quotidien des hommes du passé. Les monuments virtuels se transforment conséquemment en de nouveaux lieux de mémoire irréels et pluriels qui circulent d'un média à l'autre, d'une communauté à l'autre et d'une technique à l'autre. Parallèlement, ils brouillent le rapport entre documentaire et illustration puisque l'image numérique, bien que porteuse d'informations historiques virtuellement contenues dans les archives et vestiges étudiés, est mise au service d'un récit éditorialisé et souvent doublé d'artifices qui font appel au sens (musique, mise en place du

relief, etc.). Les usages patrimoniaux de ces documents-monuments (Frayse, 2013) participent dans tous les cas à construire une mémoire qui devient collective par sa circulation et où coexistent plusieurs temporalités. Dans le même temps ils révèlent les enjeux culturels et politiques de transmission et de conservation du patrimoine qui animent aujourd'hui les pouvoirs publics.

## Bibliographie

---

FÈVRES - DE BIDERAN, Jessica. *Infographie, images de synthèse et patrimoine monumental : espace de représentation, espace de médiation* [En ligne]. Thèse de doctorat de l'Université Bordeaux Montaigne : 2012. Disponible sur : <http://www.theses.fr/2012BOR30025> [Consulté le 03/04/2014]

FRAYSSE, Patrick. Monument et document au musée Saint-Raymond, musée des Antiques de Toulouse. *Culture et Musées*, 2013, n° 21, p. 67-87.

NORA, Pierre (Dir.). *Les lieux de mémoire*, Paris : Gallimard, 1997, 3 vols.  
RIEGL, Alois. *Le culte moderne des monuments. Son essence et sa genèse*. (D. Wiczorek Trad.), Paris : Seuil, 1903, (rééd. 2013), 168 p.



## SOCIÉTÉS DU SAVOIR EN PROJETS

**GAËTAN TREMBLAY\***

En 2005, la participation de l'UNESCO au Sommet mondial sur la société de l'information (SMSI) a culminé avec la publication d'un rapport majeur invitant au dépassement de la société de l'information, *Vers les sociétés du savoir*. Dans ce rapport, l'UNESCO explique clairement que le développement des infrastructures technologiques ne suffira pas à lui seul à bâtir des sociétés respectueuses de l'équité et d'un développement humain et durable. Le rapport tourne ainsi le dos au déterminisme technologique, en appelant à une reconnaissance de la diversité des sociétés du savoir. Il met également en garde contre une marchandisation excessive des savoirs.

Bien des choses ont changé depuis 2005, comme en témoignent les rapports publiés récemment sur l'importance de l'information et des connaissances dans la société. La population mondiale a de plus en plus largement accès aux TIC, et en particulier à la téléphonie mobile et à l'information numérique, ainsi qu'aux médias. Or, la diffusion rapide et inégale des technologies numériques et l'accès accru aux contenus numériques n'écartent pas le risque que des sociétés du savoir, pourtant respectueuses des droits de l'homme et engagées sur la voie du développement durable et de la paix, soient menacées par la persistance des inégalités et de l'injustice sociale.

Le rapport que Robin Mansell et moi-même avons rédigé, *Renouveler la vision des sociétés du savoir vers la paix et le développement durable* (2013), prend appui sur la vision des sociétés du savoir formulée en 2005 par l'UNESCO. Nous proposons de renouveler cette vision, en mettant en relief ce qu'implique la stratégie de l'Organisation en termes de programmes d'action. La liberté d'expression, l'accès universel à l'information et aux connaissances, l'éducation et l'apprentissage de qualité pour tous et le respect de la diversité linguistique et culturelle sont certes des objectifs louables; mais l'UNESCO doit aller plus loin. La critique et le rejet des modèles simplistes fondés sur le déterminisme technologique et les approches autoritaires du sommet vers la base, ainsi que la priorité excessive donnée aux valeurs du marché constituent le fondement à partir duquel peuvent

\* Université du Québec, CRISIS.

être élaborées des initiatives pragmatiques en tenant compte de la diversité des situations concrètes rencontrées par les habitants des différentes régions du monde. Ces initiatives auront pour objectif de veiller à ce que, dans les sociétés du savoir, chacun soit amené à participer à son propre enrichissement culturel, à son autonomisation et à son épanouissement. Elles inviteront instamment les partenaires des secteurs privé et public et ceux de la société civile à mettre en commun leurs ressources et à agir de concert afin d'édifier des sociétés du savoir propices à la paix et au développement durable.

L'apprentissage est au cœur des sociétés du savoir. Le développement des réseaux numériques ouvre des possibilités extraordinaires d'éducation et d'apprentissage à tous les niveaux. Or, ce potentiel ne peut devenir une réalité concrète que si certaines conditions élémentaires sont satisfaites, et tout d'abord, des contenus de qualité et des éducateurs dûment formés. L'éducation de qualité pour tous, à tous les niveaux, doit figurer parmi les principaux objectifs des sociétés du savoir pour la paix et le développement durable. Seul un investissement suffisant en faveur de la formation des éducateurs permettra d'atteindre cet objectif. Sur le plan politique, la diversité culturelle et linguistique, essentielle à la participation aux sociétés du savoir, est un sujet de préoccupation tout aussi important. Si ces questions ne bénéficient pas de toute l'attention requise, les individus pourront certes se brancher sur les réseaux et accéder à l'information numérique mais l'éducation et l'apprentissage qui leur seront proposés n'auront pour eux aucune signification dans leur vie de tous les jours.

Le concept de savoir est plus complexe que celui d'information. Il ne peut être réduit au simple amalgame d'éléments d'information épars. Le concept de savoir suppose sens, organisation et structure. Il désigne des ensembles bien définis d'observations, d'analyses et d'interprétations cohérentes qui ont été élaborés au fil du temps et dont chaque nouvelle génération peut s'emparer à des fins de débat et de critique. L'accès au savoir, ce n'est pas uniquement l'utilisation d'appareils techniques et la disponibilité de stocks d'information, c'est aussi la participation à des processus d'apprentissage car il n'est pas de savoir sans apprentissage.

On sait en outre qu'une grande part de la production et de l'acquisition du savoir a lieu en dehors de l'école et du système éducatif formel. Les possibilités de l'apprentissage informel ou fondé sur l'expérience ont été multipliées grâce au développement des médias électroniques et des réseaux numériques. De plus en plus, la production et le partage du savoir s'effectuent de manière informelle. Le patrimoine de l'humanité, par exemple, est désormais accessible depuis chez soi pour tous ceux qui ont acquis les compétences nécessaires pour se connecter à Internet, le comprendre et l'utiliser à leur profit. Le savoir

s'acquiert en outre à la faveur des interactions et de la résolution des problèmes dans la vie de tous les jours, avec ou sans l'appui des réseaux numériques ou l'accès à l'information numérique. Il importe à cet égard de reconnaître que les sources et les types de savoir présentent une grande diversité et de réfléchir à la façon d'intégrer aux institutions et aux processus d'éducation formelle et informelle l'information non véhiculée par des procédés électroniques ainsi que les sources autochtones de savoir ou de sagesse. Ce qui implique d'accorder une attention particulière aux facteurs propres à chaque contexte qui influencent la façon dont l'utilisation des technologies et des services numériques s'intègre à la vie de chacun.

Le savoir est un moyen qui permet d'atteindre des objectifs d'ordre social et économique. Il est essentiel pour la socialisation culturelle, la participation politique et l'intégration aux marchés. Mais le savoir est aussi la voie de l'émancipation individuelle et collective; il a sa valeur propre. L'éducation revêt une importance cruciale pour l'autonomisation citoyenne, en particulier pour les jeunes. Très active dans ce domaine, l'UNESCO devrait continuer à s'appuyer sur son savoir-faire. Il en va en effet du renouvellement de la vision des sociétés du savoir: les enseignements tirés de l'expérience montrent bien qu'il ne suffit pas de privilégier les technologies d'apprentissage et l'accès aux compétences techniques (la saisie sur clavier par exemple) pour garantir que l'éducation permette à chacun de prendre son existence en main. On s'aperçoit de plus en plus que, dans les sociétés du savoir, il est nécessaire que la maîtrise de l'information et des médias englobe des compétences conceptuelles comme l'analyse critique et les méthodes novatrices de résolution des problèmes; des compétences pratiques permettant de naviguer dans les médias et les environnements d'information; et d'autres types de compétences comprenant notamment la constitution de réseaux sociaux, la citoyenneté numérique et les interactions interculturelles. À cela, il convient également d'ajouter les compétences qui permettent aux personnes handicapées de participer aux sociétés du savoir.

D'un point de vue utilitariste, la production du savoir est estimée pour sa valeur économique. Ce savoir, souvent qualifié de savoir « utile » ouvre l'accès à l'emploi et aide à renforcer la productivité des entreprises et la compétitivité des économies nationales. Accéder au savoir, c'est rendre accessibles l'information stratégique et les compétences professionnelles. Dans une telle perspective, et parce que le savoir peut contribuer à l'avantage concurrentiel, les personnes et les groupes qui produisent le savoir tendent à en limiter l'accès en contrôlant l'accès à l'information par l'application des droits de propriété intellectuelle.

On s'accorde en outre à reconnaître que la liberté d'expression est essentielle à la vie démocratique. L'accès au savoir à travers l'éducation et l'apprentissage formels et informels ne doit donc pas répondre uniquement à des besoins économiques. Il doit faciliter la liberté d'expression non seulement pour les plus privilégiés mais aussi pour chacun des citoyens. Réciproquement, le savoir ne peut que bénéficier de la liberté d'expression et de la création artistique, qui s'épanouissent lorsque le contexte est propice à la liberté. Les sociétés du savoir naissantes se trouvent dans une situation paradoxale, qu'il importe de reconnaître : trop souvent, dans certains pays, la multiplication des possibilités participatives offertes par les technologies numériques coïncide avec la détérioration du processus démocratique. Il est donc essentiel d'accorder à l'éducation la plus haute priorité afin de veiller à ce que chacun puisse participer aux sociétés du savoir et effectuer des choix en connaissance de cause en ce qui concerne son existence et la façon dont il est influencé, que ce soit sur les plans culturel, politique et économique, par l'accès aux technologies, aux réseaux et aux services numériques.

Si le but des sociétés du savoir consiste à promouvoir la paix et le développement durable, il faut impérativement garantir dans les stratégies d'action qu'à tous les niveaux les décisions favorisent l'intégration du savoir à la vie de tous de façon à ce que chacun en tire tout le profit possible tout en réduisant au minimum les effets négatifs. Il est nécessaire pour ce faire de tenir compte des objectifs de prospérité économique, de protection de l'environnement, d'équité sociale inclusive et de justice. S'il est essentiel de comprendre ce qui doit être mis en œuvre pour promouvoir les sociétés du savoir, il faut aussi se rendre compte que les intérêts des parties prenantes se modifient sans cesse. Le renouvellement de la vision de l'UNESCO sur les sociétés du savoir devrait nous faire prendre conscience de la nécessité d'adopter des mesures politiques pour soutenir de manière équilibrée un espace commun de l'information ouvert et une approche fondée sur le marché. Le contexte politique penche actuellement en faveur des stratégies fondées sur le marché, tandis que les interventions privilégient souvent la technologie et l'information numérique. Les responsables de l'élaboration des politiques doivent regarder plus loin que les « utilisations » des réseaux et des applications des TIC pour s'intéresser aux conditions (institutionnelles, réglementaires, financières, politiques et culturelles) qui déterminent ces utilisations, quelle que soit la technologie considérée, téléphonie mobile, médias sociaux ou bases de données.

La table ronde qui aura lieu au congrès de la SFSIC à Toulon début juin 2014, sous la présidence d'Indrajit Banerjee, directeur division Société de l'information de l'UNESCO, permettra d'échanger avec les auteurs et le discutant Pierre Mœglin.

## **QUESTIONS DE RECHERCHE**

---

**Sur la question LITTÉRATURE ET SIC  
quatre contributions.**



## DE L'INCOMMUNICATION À L'ÉBAUCHE D'UNE TRANSDISCIPLINARITÉ : LES RELATIONS ENTRE LES SIC ET LES SCIENCES DE LA LITTÉRATURE.

**BRIGITTE CHAPELAIN\***

Peut-on dire encore que la communication est une « nescience<sup>1</sup> », ou un impensé de la littérature (Bouchardon, Deseilligny, 2010), alors que depuis les origines la littérature subsume la communication, que les deux utilisent certains concepts communs avec des approches différentes révélant la porosité des frontières et qu'enfin les technologies du numérique ont initié et reconfiguré certaines expressions et pratiques de la littérature, en donnant accès, grâce à des médiations nouvelles, à une vaste information dans le domaine et à de nouvelles sociabilités ?

### **Une vieille cohabitation implicite**

Il a toujours été admis que le texte littéraire interagissait avec le lecteur, que les modalités de lecture développaient des habitudes culturelles et des usages sociaux très diversifiés. La critique littéraire émerge dès le Moyen âge<sup>2</sup> dans des ouvrages manuscrits et les premières formes de publicité<sup>3</sup> du littéraire apparaissent avec les premières revues imprimées. La reconnaissance d'une littérature médiatique, « forme spécifique et historiquement déterminée de la communication littéraire »<sup>4</sup> faisant suite à la littérature prémédiatique, « fondée sur la dynamique de réseau et les connections interpersonnelles au sein d'un espace public restreint »,<sup>5</sup> souligne les liens indissociables entre le texte, l'espace public et la pluralité des médiations.

Traditionnellement la littérature elle-même génère et développe des processus de communication endogènes et exogènes.

Le théâtre n'est-il pas un dispositif sollicitant des interactions entre les acteurs/personnages, les spectateurs, la scène et l'action dramatique ? La métaphore théâtrale a été d'ailleurs utilisée par Goffman pour décrire les règles des rites d'interaction sociale et de la représentation de soi. Le caractère pragmatique de la lettre, la structure

\* Université de Paris 13,  
LCP-CNRS

communicationnelle et la double énonciation font du lecteur des romans épistolaires un partenaire des échanges que l'auteur met en scène entre les personnages. (Calas, 2007). L'adresse au lecteur, l'énonciation polyphonique et la structure souvent dialoguée deviennent des processus d'écriture recherchés par les auteurs du nouveau roman dans la lignée de tentatives que l'on retrouve déjà dans des œuvres comme *Jacques le fataliste*. Ces nouvelles modalités intègrent le personnage comme être de parole et incitent le lecteur/spectateur à s'investir pour arracher le mystère de celui-ci (Sarraute, 1956) dans une volonté de renouveler le roman, notamment le statut du personnage.

### **Le contexte scientifique des années soixante**

L'évolution des sciences humaines et sociales des années soixante offre au questionnement littéraire des ouvertures théoriques : l'évolution de la rhétorique inclut désormais non seulement le message littéraire, mais également les codes analysés dans le contexte sociétal qui les produit (Barthes, 1966) et la refonte de certaines problématiques comme celle de la structure communicante de l'objet littéraire, de l'analyse de contenu, des processus génériques, des pratiques de lecture, de l'autonomie d'un champ littéraire et de la médiation de la littérature.

L'analyse du rôle du lecteur dans le processus de signification va être fortement renouvelée par les approches de Barthes et d'Eco et l'école de Constance, en particulier l'esthétique de la réception de Hans Robert Jauss. La sémiotique vient éclairer le fonctionnement des systèmes de codes et de signes présidant à l'écriture et à la compréhension des textes. Le texte littéraire au même titre que les textes langagiers, iconiques, audiovisuels des médias sont des messages qui constituent des récits, et qui révèlent « l'économie d'information que chaque société assigne à sa littérature (Barthes, 1966). Barthes préfère donner à la rhétorique un caractère informationnel plutôt que fonctionnel. L'analyse du discours va évoluer vers deux axes, la statistique textuelle devenant plus tard la logométrie, et une approche communicationnelle de l'analyse du discours alimentée par les travaux sur l'interactionisme de Goffman et la théorie de l'énonciation d'Émile Benveniste, impulsant de nouvelles approches de l'analyse du texte littéraire.

Les SIC en constitution assimilent une partie de l'influence de ces courants disciplinaires dont certains, comme nous venons de le voir, renouvellent l'approche théorique et les méthodes d'analyse des sciences de la littérature. C'est en rappelant ces trois objets que sont le lecteur, les codes et le texte que Jean François Tétu (2002) évoque dans le contexte de ces années des traces littéraires dans la composition des sciences de l'information et de la communication.



## La reconnaissance des SIC et l'éloignement

Les SIC, nouvelle discipline reconnue en 1974 par le CCU, s'émancipent de ce qui aurait pu être considéré comme une filiation épistémologique : les littéraires vont manifester durant de nombreuses années de la réserve et de la méfiance à l'égard de cette science benjaminienne et rejeter l'interdisciplinarité dans sa réflexion épistémologique. La création de filières technologiques et de formations diplômantes comme les maîtrises de sciences et techniques (MST) - même si certaines, spécialisées comme les métiers du livre ou de la documentation, sont proches des activités littéraires - ainsi que l'intégration de matières intitulées « expression et communication », « analyse des messages publicitaires » ou encore « journalisme » sont des facteurs décisifs au développement des SIC (Meyriat, Miège, 2002). Les études littéraires ne s'ouvriront pourtant que tardivement et lentement à des formations professionnelles autres que les métiers de l'enseignement et la recherche. Pour certains enseignants chercheurs, l'enseignement du journalisme, de la communication, de l'édition et des ateliers d'écriture jettent du discrédit sur leur discipline.

Les Sic et les études littéraires n'ont pas le même « territoire », pour reprendre la métaphore de Bruno Olivier (2002). Aux SIC la technique, les médias, la circulation des messages, les sujets émetteurs et récepteurs et les discours. Aux études littéraires l'histoire littéraire, la littérature française, la littérature comparée, la stylistique et la critique littéraire. Dans la crise actuelle que traversent les sciences de la littérature, même si elles se sont tournées vers des formations professionnalisantes interdisciplinaires, revient toujours « la dualité fonctionnelle entre la littérature comme objet de connaissance et objet culturel » (Schaeffer, 2011, Maingueneau, 2011). Les frontières en SIC, elles, restent poreuses à d'autres sciences comme la sociologie, l'anthropologie et l'argumentation. (Olivier, 2001).

Qu'en est-il des frontières établies avec la littérature? Oriane Deseilligny et Serge Bouchardon ont fait dialoguer des concepts communs aux deux domaines (2012). Ces chercheurs ont ainsi montré que leurs approches du lecteur sont complémentaires car l'activité de celui-ci s'est enrichie des théories de la réception et des usages romptant définitivement avec le déterminisme technique et social.

Prenons la notion de circulation. Si dans la théorie littéraire celle-ci renvoie au dialogisme (Baktine, 1978) ou à l'intertextualité, c'est-à-dire au rapport que les textes entretiennent avec les autres textes, -les textes nouveaux étant selon Barthes un tissu niveau de citations révolues- ou encore à la transtextualité (Genette, 1992), les

Sic s'interrogent actuellement sur la propagation des récits. Il peut s'agir de l'adaptation d'une œuvre littéraire dans une autre écriture médiatique comme l'adaptation en bande dessinée du *Petit prince* (Fragonara, 2013). Mais la convergence de la circulation des techniques, des genres culturels et de la diversité des pratiques des internautes pour accéder et partager des produits de divertissement et d'investissement personnel, a produit des phénomènes de narration augmentée. C'est ainsi qu'est parle de transmédia storytelling comme "un processus à travers lequel les éléments d'une fiction sont dispersés sur plusieurs plateformes médiatiques dans le but de créer une expérience de divertissement coordonnée et unifiée" (Jenkins, 2006). Plusieurs textes vont circuler sur différentes plateformes pour compléter un récit et créer un monde ou un univers : Harry Potter et l'œuvre de Tolkien sont les œuvres qui ont disséminé le plus de ces créations transmédias. Des axes de recherche et des colloques sont tenus en SIC sur cette question (Vetois, 2012, Denis, 2012, Bourdada, 2012, 2013, 2014).

En juillet 2013, le congrès de littérature comparée, dont le thème était « le comparatisme comme approche critique », ouvrait un atelier *Littératures, art et intermédialité*. À partir de la notion d'intertextualité se développe celle d'intermédialité qui questionne l'influence des formes médiatiques et artistiques sur l'écriture romanesque. Cette nouvelle catégorie est reconnue comme une nouvelle forme d'écriture *contaminée par les médias de l'information, par les réseaux et les écrans*. L'approche communicationnelle analyse les transpositions médiatiques, les expressions créatives et les pratiques dans un contexte de culture numérique. L'approche littéraire se concentre sur l'analyse des transferts sémiotiques et des éléments narratifs dans les processus d'écriture, et sur la place de la littérature dans la culture.

### **Le numérique : un attrait d'union**

L'utilisation des technologies du numérique et des réseaux a été le facteur important dans le rapprochement au départ très marginal de la littérature et de la communication. Des chercheurs indisciplinés<sup>6</sup> venant de la littérature, de l'informatique, de la communication, et des écrivains ont investi ces nouveaux territoires de création, d'information et d'échanges. Aux littéraires les questions de littérarité, de genre et de processus, tandis que les SIC se concentrent sur l'interactivité avec le lecteur, la médiation et les pratiques communicationnelles et culturelles qui en découlent.

Chacune des deux sciences s'interroge sur l'influence du dispositif technique : les littéraires sur l'écriture, l'énonciation et les nouveaux

ordres narratifs et les chercheurs en communication sur les expressions, les échanges et les relations. La création en 1989 du groupe de recherche Hubert de Phalèse<sup>7</sup> pour le développement des études littéraires assistés par ordinateur avec la liste de discussion de LITOR est concomitante avec la parution de la revue ALIRE<sup>8</sup>, qui privilégie le fonctionnement informatique sur le résultat créé et définit la littérature comme le processus générateur. Cette année-là également a lieu le colloque de Cerisy<sup>9</sup> sur l'imagination informatique de la littérature.

Cette convergence d'intérêt se porte sur les changements produits par le numérique dans les processus de ces nouvelles écritures, et dans les catégories génériques que celles-ci engendrent. Mais en quoi et comment les sciences de la littérature et celles de la communication s'y trouvent naturellement impliquées?

On désigne par e-critures tous ces différents textes numériques qui peuvent être encore regroupés sous les termes d'écriture numérique, cybertexte, cyberlittérature. Jean Clément distingue plusieurs catégories dans cette production littéraire :

- les textes générés par ordinateur avec l'aide de « littératiiciels » dont Jean Pierre Balpe est un des inventeurs et des expérimentateurs les plus connus. Cette littérature générative fabrique une infinité de textes sur un thème donné, ou une infinité de variations à partir d'une œuvre donnée : « *Générer un texte c'est développer à l'infini les possibilités d'un système composé de dictionnaires, de règles sémantiques et de contraintes rhétoriques.* » Cette littérature ne relève d'aucune inspiration, ni d'expérience originale, ni d'intention, ni de génie, ni d'individualité de l'auteur. J.-P. Balpe désigne cette littérature comme « *une littérisation de la technique* », car dans ses multiples et ses variations elle révèle avant tout ses possibles.
- la poésie animée par ordinateur. De caractère cinétique, sonore et dynamique le multimédiapoétique est le fruit d'un processus que son fondateur<sup>10</sup> appelle « *génération... qui fabrique un processus dont le texte constitue l'état observable instantané.* »
- les hypertextes littéraires nourris par une tradition littéraire de récits non linéaires. Il s'agit de récits interactifs constitués par une histoire, dans lesquels le lecteur intervient. (Bouchardon, 2012).

Enfin, mais sans clore cet inventaire, les expériences de lecture écrite collective, appelées aussi polyauctoriales, dans lesquelles le lecteur est aussi l'auteur, non pas seulement parce que sa lecture fait sens, mais parce qu'il participe à l'écriture, à l'exemple du roman

collectif ou des créations collectives multi médias. Les dispositifs interactifs qui développent ces formes d'écriture collective sont multiples. Sur les wikis, les blogs et les téléphones mobiles sont rédigés des romans collectifs et hypertextuels écrits en ligne.

L'émergence de ce champ de la littérature numérique développe des processus différents de créativité. Mais cette avant-garde est-elle vraiment de la littérature et quelle littérarité met-elle en œuvre? Le questionnement se porte également sur les processus génériques en train de se constituer, et en ce sens, comme le rappelle Serge Bouchardon, elle permet de réexaminer certains aspects de la littérature traditionnelle. Le genre ne vire-t-il pas au format (Bouchardon, 2008)? Et le format ne prépare-t-il pas au genre (Manovitch, 2006)? Le genre fait-il appel à des critères nouveaux tels la prise en compte du temps comme l'éphémère, l'instantané ou du mouvement comme la mobilité ou la variation?( Bootz, 2002)

Malgré des oppositions qui restent très fortes y compris dans le champ des SIC sur la création comme expérimentation formelle et le rôle du lecteur tout puissant, toutes ces questions de processus d'écriture et de genre renforcent l'idée d'un travail sur des concepts communs d'un point de vue littéraire et d'un point de vue communicationnel.

### **La reconfiguration de la médiatisation de la littérature : une approche transdisciplinaire**

Les portails, les sites et les blogs littéraires, sans parler des forums et des réseaux sociaux, se sont considérablement développés sur internet. Il semble qu'une approche transdisciplinaire ait toute sa pertinence pour interroger ces nouvelles médiatisations. En effet, l'analyse croisée de ces deux disciplines avec les apports méthodologiques de chacune d'entre elles permet de mettre en avant quatre notions clés communes : la redocumentarisation, les communautés, la controverse et l'ethos numérique.

#### ***La « redocumentarisation » de la littérature***

Les sites littéraires ainsi que les blogs d'écrivains et de lecteurs notamment donnent accès à une documentation constituée d'informations et de savoirs diversifiés.

L'actualité littéraire informe sur la sortie des livres, sur les écrivains et les événements comme les rentrées littéraires ou les prix littéraires; l'information spécialisée porte sur l'ensemble de la littérature mondiale, la littérature jeunesse et jeune adulte, les rééditions, sur des problématiques comme le plagiat, l'exploitation du fait divers, la

biographie ou encore la traduction. L'information scientifique littéraire en dehors de l'accès aux textes numérisés des grandes bibliothèques se trouve sur des sites universitaires, mais aussi éducatifs, car les didacticiens et les pédagogues ont saisi l'importance de tels outils pour l'enseignement de la littérature. Le symbole actuel de cette réussite de documentation scientifique est le site des recherches internationales sur les Mazarinades<sup>11</sup> (RIM) dont une bonne partie est enfin numérisée, notamment les 2.709 pièces de la collection de la bibliothèque de Tokio sous la direction de Patrick Rebollard et Tadako Ichimaru. Le colloque international pluridisciplinaire prévu en 2015 propose des thématiques où les SIC peuvent apporter une approche communicationnelle comme « la place des mazarinades dans un système de communication, circulation dans l'espace public, éclairage par comparaison avec d'autres contextes de déchaînement pamphlétaire... »<sup>12</sup>

Les portails, les sites et les blogs sont écrits en hypertextes et renvoient à d'autres textes pour compléter des recherches et ils présentent des listes de liens de plus en plus rigoureuses soit pas la classification offerte, soit par la richesse des adresses. La documentation est iconographique et de plus en plus multimédia. La relation au livre et à l'écrivain s'en trouvera à long terme modifiée car le premier contact risque d'être d'abord visuel au lieu de textuel. L'histoire littéraire telle qu'elle évolue doit intégrer ces formes communicationnelles de la littérature et devra prendre en compte l'histoire de la circulation des savoirs littéraires « comme une juxtaposition, une collation de textes fragmentaires liés à des chronologies différentielles. »<sup>13</sup>

« Redocumentariser », c'est laisser à un bénéficiaire la possibilité de réactualiser des contenus sémiotiques selon ses besoins et ses usages. (Salaün, 2002, Zacklad, 2007). Dans le cadre de ces dispositifs numériques la littérature passe donc comme d'autres domaines par une double « redocumentarisation » : celle des concepteurs et auteurs de portails, de sites et de blogs, mais aussi celle des internautes qui à leur tour vont réorganiser et traiter les documents sur des supports personnels. Mais la spécificité artistique et créative de la littérature rend encore plus intéressant le phénomène. Chaque internaute, expert ou amateur, affiche sa redistribution personnelle de la littérature.

### ***Les communautés littéraires***

Les termes communautés, cercles et cénacles<sup>14</sup>, dans l'histoire littéraire désignent des groupes réunis autour d'intérêts communs ou d'un mouvement fédérateur. En SIC les communautés sont reconstruites comme des formes organisationnelles et communicationnelles constituées autour d'intérêts ou encore de pratiques (Wenger, 1998)

se caractérisant par un engagement, un répertoire partagé et une entreprise commune.

Les blogs de lecteurs apparus en 2005 parmi tant d'autres catégories de blogs littéraires sont un exemple du renouvellement des communautés littéraires. Dans les blogs de lecteurs jeunes adultes, différentes littératures<sup>15</sup> se racontent, se discutent et se partagent. L'objectif commun est de faire connaître un livre, d'exprimer des avis en matière de littérature: l'écriture une pratique complémentaire de la lecture. Les auteurs de blogs peuvent être seuls, à plusieurs ou en équipes. Des blogs deviennent fédérateurs et abritent des internautes qui souhaitent devenir blogueurs. Les échanges se font entre blogueurs et commentateurs mais aussi de blogueur à blogueur. Souvent l'importance de la discussion et de la relation interpersonnelle est soulignée. De nombreuses activités, jeux et concours appelés challenges, swapps, book clubs et les Livres voyageurs sont organisés autour de la lecture et entretiennent un esprit communautaire. Une culture collective se construit par l'utilisation d'un vocabulaire spécifique, des références communes, des conseils échangés et des activités partagées.

Ces nouvelles communautés littéraires configurées sur le net poursuivent à l'instar de plus anciennes des formes de confraternités littéraires qui créent de la sociabilité, de la médiation et de la prescription. (Chapelain, 2013)

### ***La controverse littéraire***

La controverse littéraire se reconfigure sur Internet. La controverse « est un débat ayant en partie pour objet des connaissances scientifiques ou techniques qui ne sont pas assez assurées » (Latour, 1989). Jamais close, celle-ci génère à chacune de ses résurgences de nouveaux apports d'arguments et d'analyses. Une configuration triadique constituée par deux parties et un public pris à témoin anime la controverse qui est provoquée soit par un choc disruptif dû, par exemple, à une provocation du point de vue du contenu, à un bouleversement des cadres de discussion ou à une « *intensification des procédures dialogiques ordinaires* »<sup>16</sup>. La controverse autour du « manifeste de la littérature monde en français »<sup>17</sup>, notamment, selon lequel la langue, « libérée de son pacte exclusif avec la nation », ne reconnaîtrait que le pouvoir de la poésie et de l'imaginaire, a fait événement. Le débat en deux étapes s'est inscrit sur internet dans les blogs « La République des livres »<sup>18</sup> de Pierre Assouline et « Le Crédit à voyagé »<sup>19</sup> d'Alain Mabanckou. Les commentateurs ont mobilisé des ressources humaines (acteurs, écrivains, chercheurs), et non humaines (documentation, théories..), démontrant une grande culture littéraire

internationale et une réflexion sur la littérature dite francophone. Au fil de la controverse dans les deux blogs, les réactions d'abord politiques concernant la francophonie se sont déplacées vers la question de l'écriture, l'écrivain africain et la langue française (Chapelain, 2009). Cette controverse n'a pas été seulement un débat polémique qui n'est pas arrivé à stabiliser une vérité, mais le signe « *de nouvelles formes de sociabilité, de jeux rituels et de mise en mémoire*<sup>20</sup> ».

### ***L'ethos numérique de l'écrivain***

Ruth Amossy<sup>21</sup> croise la notion d'ethos discursif avec la conception de représentation de soi de Goffmann<sup>22</sup>. Il en ressort que l'ethos et l'identité sont liés et que l'image de soi se construit dans les énoncés différents de nombreuses situations de communication visant à attirer l'attention du récepteur, qu'il soit lecteur, téléspectateur ou internaute. Beaucoup d'écrivains ont initié des sites ou des blogs pour une meilleure reconnaissance et ont renforcé leur présence dans les réseaux sociaux. On peut parler à ce propos d'ethos numérique, qu'on peut analyser dans les différentes couches sémiotiques qui composent les pages de ces sites ou blogs. Cette notion d'ethos (Chapelain, 2010, Ducas, 2013) déjà présentes dans d'autres notions comme celles de postures littéraires<sup>23</sup> confère une dimension communicationnelle.

Certains écrivains à l'instar de Laurent Margantin ne conçoivent d'inscrire leur activités littéraires qu'au sein du réseau : « C'est mon lieu d'activité principal en tant qu'auteur, et je n'en ai pas d'autre, et ne veux surtout pas en avoir d'autre »<sup>24</sup> (Chapelain, Fort, 2014). Cet ethos numérique de militant du net nous laisse penser que les résistances aux conventions littéraires et les formes d'avant-garde ont trouvé refuge sur le réseau : celles-ci prennent en compte la technique comme invention processuelle, mais dans un même temps s'inscrivent uniquement dans la virtualité des supports du numérique.

### **Conclusion**

Qu'il s'agisse de notions conceptuelles, de nouvelles écritures, de ressources documentaires, de méthodes et de médiations l'éclairage transdisciplinaire des SIC et des sciences de la littérature semble incontournable. Des recherches engageant les sciences de la littérature et les sciences de la communication sont menées dans des laboratoires SIC<sup>25</sup>. D'autres chercheurs travaillent plus individuellement dans leurs laboratoires et s'impliquent dans des travaux et des colloques développés par des littéraires<sup>26</sup>. Des rencontres et des colloques comme ceux que nous avons évoqués se multiplient. Il semble que la transdisciplinarité sur des objets communs progresse.

Beaucoup d'interrogations et de domaines spécifiques à ces deux disciplines n'ont pas été évoqués dans ce texte. Les articles qui suivent montrent l'ampleur des questionnements et des applications qu'apporte un éclairage transdisciplinaire.

Sylvie Ducas nous montre que la notion de réseau éclaire la reconnaissance littéraire et le statut auctorial. Aurora Fragonara s'intéresse à l'adaptation du récit littéraire dans d'autres médias et aux processus de la narration transmédiate. Henri Hudrisier et Ghislaine Azemard nous expliquent l'actualité de la TEI inventée par des littéraires dans l'échange, l'analyse et le partage des corpus de textes .

## Notes

---

1. Ignorance

2. Uc de Saint Cyr comme exemple écrit au treizième siècle des vies de troubadours. Ces biographies s'accompagnaient en général de rapides appréciations de l'oeuvre . Roger Fayolle, *La Critique littéraire*, Collection U , Armand Colin, 1964, 430 p.

3. La médiatisation du littéraire dans l'Europe des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, Études réunies et éditées par Florence Boulerie, Centre de Recherches sur l'Europe Classique (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles).

4. Cf note précédente.

5. <http://www.interferenceslitteraires.be> ISSN : 2031-2790

Alain Vaillant, « De la *littérature médiatique* », dans Interférences littéraires/Littéraire interférenties, nouvelle série, n° 6, « Postures journalistiques et littéraires », S. dir. Laurence van Nuijs, mai 2011, pp. 21-33.

6. D.Wolton, 2002, 2014, L.Loty, 2000, 2014

7. Université de Paris 3 sous le direction de Michel Bernard fondé par Henri Behar.

8. Lecture, art, innovation, recherche, écriture fondée par Philippe Bootz, Frédéric Develay, Jean Marie Dutey, Claude Maillard et Tibor Papp.

9. Presses universitaires de Vincennes, 1991.

10. Philippe Bootz

11. [www.mazarinades.org](http://www.mazarinades.org)

12. [www.bibliotheque-mazarine.fr](http://www.bibliotheque-mazarine.fr)

13. Antoine Compagnon, *Du butinage numérique à l'écriture hyper-textuelle*, Le Monde 5 mars 2009.

14. Antony Glinoe, Vincent Laisney, *L'âge des cénacles*, Fayard, 2013.

15. De la littérature classique à des littératures spécialisées comme la SF, le gothique, la fantasy.

16. J.-L. Fabiani, Disputes, polémiques et controverses dans les mondes intellectuels, Vers une sociologie historique des formes de



débat agonistique, in *Comment on se dispute, Les formes de la controverse, De Renan à Barthes*, Mil neuf cent, Revue d'histoire intellectuelle Ed : Société d'études soréliennes, n°27,

17. Michel le Bris, Alain Mabanckou, Jean Rouaud (Coord), *Pour une littérature monde en Français*, Gallimard, 2007.

18. L'adresse du blog de Pierre Assouline a changé passouline.blog.lemonde.fr . Aujourd'hui : larepubliquedeslivres.com

19. www.lecreditavoyage.com, www.alainmabanckou.net

20. Cf. note 16.

21. *La présentation de soi, Ethos et identité verbale, L'interrogation philosophique*, PUF, 2010.

22. La mise en scène de la vie quotidienne,1, La présentation de soi, Paris, Ed de Minuit, 1959, 1973

23. Jérôme Meizoz, *La fabrique des singularités, Postures littéraires II*, Slatkine édition, Genève, 2011.

24. canetsdoutreweb.blog.lemonde.fr 12/10/2012.

25. Je pense plus particulièrement au GRIPIC, au laboratoire Paragraphe, au CREM et au laboratoire COSTECH.

26. Je pense en particulier aux séminaires, journées d'études et colloques organisés par Sylvie Ducas au Pôle des métiers du livre de l'université de Paris Ouest Nanterre La Défense.

## L'AUTEUR, DU TEXTE AU LIVRE. POUR UNE PENSÉE RETICULAIRE DE L'ÉCRIVAIN CONTEMPORAIN

**SYLVIE DUCAS**

La célèbre question sartrienne « Qu'est-ce que la littérature ? », celle non moins complexe « Qu'est-ce qu'un auteur ? » théorisée par Michel Foucault<sup>1</sup> avant que ne la revisite Antoine Compagnon<sup>2</sup>, et celle « Qu'est-ce qu'un livre ? » initiée par Kant<sup>3</sup> et explorée par des pionniers comme D.F. McKenzie<sup>4</sup> et Roger Chartier<sup>5</sup>, sont au cœur de la pensée du littéraire qui va être évoquée.

Le recours à un concept à valeur heuristique – le réseau – n'a pas pour but d'affronter d'autres théories littéraires et d'entrer dans le champ des luttes pour la définition légitime du littéraire, ni pour imposer quelque vision jugée supérieure à se vouloir nouvelle de l'auteur et de la littérature, ni même de profiter d'un effet de mode et de rabattre sur la littérature un concept emprunté à d'autres champs épistémologiques parce qu'il a le vent en poupe, pas plus pour sacrifier au goût présumé des études littéraires, héritières de la rhétorique ancienne, pour la métaphore. Sans céder au « vertige de l'analogie », il s'agit donc de rassembler les intuitions durables d'une recherche sous un concept opératoire : le réseau.

Le terme de « réseau » a trouvé avec Internet et plus largement avec les technologies du numérique et le web 2.0 un espace d'expression sans précédent, qui n'épuise pas toutefois les très nombreuses acceptions dont il fait l'objet dans d'autres domaines et dans des champs scientifiques variés dont les sciences de l'information et de la communication.

### Usages en sciences sociales

Ce concept né de l'histoire des sciences et des techniques aide aujourd'hui à penser le caractère profondément réticulaire de la plupart des organisations naturelles et sociales. La sociologie, dont une large part de mes travaux est tributaire, s'en est emparée, notamment celle d'Howard

\* Université Paris Ouest  
Nanterre La Défense,  
Pôle des Métiers du livre,  
CHCSC.

Becker dont la conception des « mondes de l'art » repose sur la double dimension, à la fois symbolique (les acteurs de ces mondes travaillent à la production du sens) et pratique (ils construisent des réseaux), les deux étant étroitement imbriquées : de même que le réseau est producteur de sens pour ceux qui en font partie, le sens crée du réseau... La dimension pratique des thèses beckeriennes selon lesquelles « l'art est le produit d'une action collective de coopération de nombreux agents. Ils coopèrent grâce à des présupposés communs, ils peuvent aussi coordonner leurs activités »<sup>6</sup>, aide à comprendre la dimension collective du réseau, par rapport à la simple interaction....Becker conçoit aussi le réseau comme un ensemble *hétéroclite*, non réductible à une réunion d'agents, puisqu'il se compose aussi d'objets qui matérialisent les croyances et les savoir-faire, d'institutions, de techniques, de pratiques et de conventions, d'où l'idée que l'esthétique n'est pas une essence ni une doctrine mais une *activité*. Le réseau suppose aussi un *ordre* : « Un monde de l'art se présente comme un réseau de chaînes de coopération qui relie les participants selon un ordre établi »<sup>7</sup>. Il est donc pour ses membres à la fois un ensemble de contraintes (chacun étant contraint par les attentes des autres), une ressource (chacun a avantage à adopter les conventions du groupe) et un problème ensemble (puisque'il propose d'établir des relations qui ne sont pas forcément évidentes), confirmant l'ambivalence du concept évoqué plus haut.

Le réseau ou le « monde » beckerien est donc beaucoup plus plastique et labile que le concept de « champ » théorisé par Bourdieu dans *Les Règles de l'art*<sup>8</sup>. Il en corrige plusieurs éléments réducteurs : jeu social abusivement réduit à des stratégies distinctives conscientes et calculées alors que l'inconscient et le fortuit hantent les actes et les discours ; rigidité et fixité de l'*habitus* ; déterminisme social excessif ; psychologie de l'individu trop sommaire quand tout discours se construit aussi dans l'affect, le fantasme et la pulsion ; et surtout déni de toute autonomie aux cultures dites « dominées » et position « légitimiste » portant attention au seul pôle « noble » de production restreinte. Le champ n'est donc pas un réseau ; il reste à tort prisonnier d'une vision monolithique, rigide et totalisante des réalités décrites, que corrige la pensée réticulaire, sensible quant à elle à l'hétérogène, à l'altérité comme à l'agir libre et fluctuant des membres qu'il connecte.

D'autres approches sociologiques acquises à la notion de réseau confirment l'intérêt à considérer notre objet - l'écrivain - hors de toute conception insulaire mais bien selon les logiques de groupes et de coopération que l'on défend, se fondre dans le réseau revenant à en accepter les règles et les conventions, ou du moins d'en jouer pour ne pas s'en exclure.

En sociologie de l'art, les passionnants travaux d'Antoine Hennion sur les médiations proposent une « nouvelle histoire sociale » prête à mettre « le social dans l'œuvre » et à imaginer des « acteurs enfin actifs »<sup>9</sup>. Ils enrichissent considérablement la notion de réseau en l'ouvrant à des éléments généralement négligés par les sociologues et les historiens de l'art : pour lui, les médiateurs ne sont pas seulement les experts ou publics avertis, mais aussi les amateurs (non pas à entendre comme le contraire des experts, mais conformément à l'étymologie, comme des passionnés), les objets, les discours, tous les mots et les choses qui font l'œuvre et que l'œuvre induit. Contre des oppositions binaires non dépourvues de hiérarchies de valeur et jugées périmées (production vs consommation ; artiste vs publics ; expert vs amateur), l'auteur prône la relation et l'*interdépendance* entre médiations hétérogènes..... Certes, à première vue, la faiblesse des médiations caractérise la littérature par rapport à d'autres arts, mais c'est peut-être parce que l'on néglige des médiateurs auxquels on ne pense pas : jurés, pairs, mais aussi une foule de professionnels qui animent la chaîne du livre et de multiples facettes du livre ou du dispositif paratextuel qui constituent la face cachée et invisible d'une reconnaissance d'auteur.

Dans l'héritage de Michel Serres, l'auteur du remarquable *Hermès10*, la médiologie d'un Régis Debray, en tant que théorie des médiations techniques et institutionnelles de la culture et pensée fondamentalement comparative, est le dernier domaine épistémologique dont on aimerait ici saluer les apports. Pensée du « dispositif véhiculaire »<sup>21</sup> des biens symboliques, des « corrélations en fonctionnement »<sup>22</sup>, la médiologie aide non seulement à comprendre combien les supports techniques de l'information dépendent étroitement des « rapports organisationnels à fonction stratégique, privés ou publics »<sup>23</sup> et des univers symboliques et sociaux, mais cette discipline est une pensée vivifiante du milieu, des réseaux qui l'innervent et des « relations sensibles de l'homme à l'homme »<sup>24</sup>. Pensée de la médiation elle aussi et de ses fonctions symboliques, elle croise et réconcilie technique et culture. Avec elle et appliquée aux objets qui nous intéressent, « la bibliothèque dépasse les capacités de notre mémoire, le livre est plus profond que son auteur »<sup>25</sup>. Car si « le livre ne fait pas le lecteur », l'institution bibliothécaire et l'institution éditoriale sont ces lieux instituant et médiateurs, ces « organisations matérialisées » capables d'« utiliser tour à tour le codex, l'imprimé, la radio et l'écran, selon les ressources disponibles, bref d'« épouser l'époque » ».<sup>26</sup>

### **Pour une approche réticulaire de la littérature et de l'écrivain**

Aussi diversement appréhendée soit-elle selon les champs et les disciplines scientifiques, la notion de médiation est proche de la pensée

du réseau qui nous occupe si tant est qu'on l'entend comme ce qui valorise le lien social et maintient la communication en régulant les relations entre individus, représentations et sociabilités, mais aussi et surtout ce qui permet de « restitue[r] une épaisseur sociale aux phénomènes de communication »<sup>27</sup>. Dans une très large acception, donc, elle désigne « un hybride de techniques, d'objets et d'intervention humaine »<sup>28</sup> une construction ou un dispositif complexe pétri de discours, de représentations, de valeurs, qui établit des relations, fait lien entre l'individu et le monde environnant (réel, social, imaginaire) et construit du sens<sup>29</sup>. Dans un article, j'avais défini cette médiation comme « ce dispositif qui instaure une relation entre l'auteur et la sphère publique dans laquelle il s'inscrit, mais aussi et surtout cet impératif social majeur de la dialectique entre le singulier et le collectif, et de sa représentation dans des formes symboliques<sup>22a</sup>. Autrement dit, la médiation engage aussi bien l'idée d'un espace de circulation (des objets, des discours, des usages), que celle d'un espace de sociabilité dans lequel prendre conscience de son appartenance collective, et celle enfin d'un espace de représentations à la fois réelles et symboliques, personnelles ou collectives, qui rendent possibles la structuration du sujet écrivain et la construction de son identité auctoriale dans la confrontation d'une pratique singulière (écrire) à une forme collective de représentation d'une appartenance culturelle (le livre). »

Si la notion de médiation suscite encore débats et questionnements<sup>21</sup>, l'intérêt du concept de « réseau » réside, lui, dans son caractère hybride et pluridisciplinaire qui permet de penser des correspondances ou des rapprochements, voire des articulations, dans une approche résolument décloisonnée. Il tient aussi à la dynamique et à la plasticité qu'il suppose, moins figé qu'un système, une structure ou un champ. En ce sens, il échappe aux limites d'une approche totalisante des phénomènes étudiés qui défendrait l'idée d'une structure ou d'un ordre homogène, fixe et monolithique, et à celles d'une approche rhizomatique défendant au contraire la mouvance et l'instabilité permanentes et chaotiques d'éléments hétérogènes au sein d'un tout. Or cet entre-deux<sup>22</sup>, ce jeu possible entre deux positions extrêmes, invite à faire se rejoindre les concepts de « réseau » et de « dispositif » (terme de plus en plus fréquemment employé dans mes travaux), tels que les articule Michel Foucault : « Le dispositif lui-même, c'est le réseau que l'on peut établir entre les éléments »<sup>23</sup>. On connaît le rôle fondateur des travaux du philosophe sur l'importance des discours mais aussi des procédures et des technologies dans la constitution des sociétés et nos travaux doivent beaucoup, il va sans dire, à la « fonction-auteur » qu'il a théorisée. Toutefois, la réflexion foucauldienne a, comme on le sait, pour inconvénient de connoter

négativement cette notion de dispositif ou de réseau entendu dans son acception technique et vu comme un instrument d'aliénation, de surveillance et de pouvoir. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à penser à *Surveiller et punir* ou à *L'Archéologie du savoir*. Sans nier le pouvoir normalisateur inhérent aux réseaux ou dispositifs techniques et panoptiques, ils ne se réduisent pas selon moi à lui et n'entravent pas la faculté de jeu et de liberté qui peut aussi y être à l'œuvre. De ce point de vue, la lecture de l'anthropologue Michel de Certeau, notamment dans *L'Invention du quotidien* - que prolonge le remarquable ouvrage *L'Ordinaire de la communication*<sup>24</sup> -, nuance ce point de vue en rappelant que dans notre société existe aussi un réservoir immense de pratiques muettes, « mineures » mais non moins opérantes et « qui n'en exercent pas moins une activité innombrable entre les mailles des technologies instituées<sup>25</sup> », notamment toutes les « tactiques » minuscules faisant partie des « pratiques ordinaires de la consommation<sup>26</sup>. » Les réseaux informels sont partie prenante du fait social, tout comme les réseaux d'amateurs, et participent de tout cet « embrouillamini de lignes superposées [qui] traverse le corps social qu'il semble à la fois irriguer et ligoter<sup>27</sup>. »

Or appliquée à la littérature, cette définition réticulaire a pour mérite de combattre une dichotomie binaire communément admise entre réseaux institutionnels et professionnels, supposés experts et « légitimes », d'une part, et réseaux amateurs, supposés passifs et « illégitimes », de l'autre<sup>28</sup>. À l'inverse, nous défendons l'idée que dans les réseaux sociaux et sociétaux comme au cœur de ce complexe mouvement qu'est la lecture, l'activité du lecteur dans la production du sens est coopérative, que la production de l'écrivain, même dans les secteurs ordinairement peu légitimés (productions populaires, industrie des loisirs, cultures médiatiques, littérature de grande consommation), n'est donc pas aussi docile et mécanique qu'on peut le croire, et qu'une histoire littéraire qui ne s'intéresse qu'à la littérature « distinguée », celle que Bourdieu situe sur le pôle de production restreinte du champ littéraire, ne dit sans doute pas tout de la pratique ordinaire des lecteurs et donc de la vie ordinaire des littératures.

Une approche réticulaire aide aussi à dépasser une autre dichotomie binaire, celle qui oppose réseaux institutionnels, d'un côté, et réseaux du texte et de l'œuvre, de l'autre. Par là, elle aide à revisiter de manière féconde toute une conception du littéraire et de l'auteur construite sur l'opposition classique entre un dehors et un dedans, une approche publique et une approche privée, et qui déplore - comme Bernard Pingaud notamment<sup>29</sup> - le statut double et contradictoire du sujet écrivain en opposant sans l'articuler la pratique littéraire, intime et privée, à un appareil social et institutionnel qui l'organise, pour mieux

exclure de la réflexion littéraire tout ce qui ne relèverait pas de la première approche, celle qui explore l'imaginaire de l'œuvre et décrypte le tissu du texte.

Plusieurs de nos travaux cherchent au contraire à penser cette articulation : une thèse, d'abord, construite de façon bipartite et plaçant en écho le temps long de l'histoire des prix littéraires et l'arrêt sur image sur les textes et les discours contemporains de lauréats et de jurés ; plusieurs articles, ensuite, interrogeant les postures d'écrivains dans la fabrique du roman, entre effets de groupe et efforts de singularisation, consécration et création, et de nombreuses études interrogeant la façon dont le discours auctorial s'accommode d'un *ethos* préalable<sup>39</sup> ou des représentations collectives et des stéréotypes que l'époque véhicule sur son statut réel et symbolique, et fonde son *ethos*<sup>31</sup> le plus souvent en les déconstruisant, comme s'il s'agissait en écrivant de se ménager un espace inédit de résistance et de représentation de soi en évitant un double écueil : celui des ruses du biographique et d'une image de soi comme grand écrivain, suspecte et obsolète, dont le texte érigerait le monument, mais aussi celui d'un effacement total de l'auteur dans un murmure blanchotien auquel l'aurait condamné la Textualité. Autrement dit, si la recherche sur l'auteur a toujours constitué un enjeu nodal de l'évolution de la critique littéraire depuis l'après-guerre, s'attacher à cet auteur particulier - de littérature - qu'est l'écrivain revient toujours à transiter entre ce dedans et ce dehors, à évaluer grâce à cette figure essentielle de la littérature les conditions de production des textes, les usages et la sensibilité littéraire d'une époque, mais aussi les normes culturelles et sociales avec lesquelles il interagit ainsi que les discours et figurations dont il est l'objet.

Malgré le constat barthesien de « la mort de l'auteur »<sup>32</sup>, il est donc intéressant que cette figure auctoriale ait repris toute sa place dans les problématiques des études littéraires, qu'il s'agisse d'étudier les représentations et figurations des acteurs du champ littéraire<sup>33</sup>, l'histoire littéraire des écrivains<sup>34</sup> ou bien l'étude de l'écrivain comme œuvre à part entière<sup>35</sup>. Plus encore, dans la continuité des analyses foucaaldiennes sur la « fonction-auteur »<sup>36</sup> et dans des avancées plus récentes de la recherche inspirées d'autres disciplines (histoire<sup>37</sup>, sociologie<sup>38</sup>, psychanalyse<sup>39</sup>, sciences de l'information et communication<sup>40</sup>...), elle gagne à être devenue une construction négociée entre diverses instances de l'institution littéraire (édition, critique, professions du livre et de la médiation culturelle, école, université...), à l'articulation d'un discours *de* l'œuvre et de discours *sur* l'œuvre qui échappent en partie à la maîtrise de l'auteur<sup>41</sup>.

Dans cet esprit, nous entendons l'écrivain comme un agent de production parmi d'autres et comme un dispositif, produit d'une construction socio-culturelle complexe, historiquement et médiatiquement déterminée. De ce point de vue, il s'agit de considérer l'écrivain comme ce type d'auteur particulier qui prend en charge la fonction-auteur assignée à ce discours spécifique qu'on appelle, depuis la modernité, « littérature ». À l'articulation entre ses écrits, les métadiscours qui les accompagnent et la réception de ses livres, l'écrivain peut donc être appréhendé comme une figure ou une construction signifiante, « objet de discours et de consommation (...) objet produit tant pas les autres que par lui-même » dans « un échange imaginaire », « cette représentation [étant] énoncée puis gérée, dans et par un ensemble de discours contradictoires, émanant de lieux différents et concurrents, qui ont pour fonction non de dire une « réalité », mais d'énoncer des signes qui permettront de mettre en place les conditions de recevabilité de ce donné sur le mode du plus vaste consensus possible. »<sup>42</sup>

Dans cette optique, on peut démultiplier les diverses focales et les différents faisceaux d'approche par lesquels défendre pareils définition et parti pris réticulaires : les réseaux institutionnels de reconnaissance littéraire ; les réseaux professionnels du livre qui font de l'auteur à la fois un maillon d'une chaîne éditoriale et le maillage imaginaire complexe de l'*auctor* ; les réseaux de mots et les faisceaux d'images par lesquels les médias écrivent l'auteur et déterminent pour partie son *ethos* et la façon dont l'écrivain peut en jouer, entre posture et imposture ; tout ce qui touche à l'auteur et au lecteur dans les rets du texte, dans la conquête d'une relation par le récit qui les unit et leur fait partager leurs horizons d'attente respectifs ; et enfin, l'auteur en réseau numérique et les nouveaux réseaux de l'auteur qui se dessinent sur Internet. Autant de pistes fécondes pour une contribution à une histoire culturelle de la reconnaissance littéraire et du statut auctorial, qui gagne à se nourrir du dialogue fécond entre la littérature et les sciences de l'information et de la communication.

## Notes

1. Michel Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur? », in *Bulletin de la Société française de philosophie*, 63e année, n° 3, juillet-septembre 1969, rééd. in *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, p. 789-821.

2. Antoine Compagnon, cours de licence, Université de Paris IV-Sorbonne, UFR de Littérature française et comparée, [www.fabula.org/compagnon/auteur.php](http://www.fabula.org/compagnon/auteur.php), consulté le 10 décembre 2012.

3. Kant la formule en 1798 dans les *Principes métaphysiques de la doctrine du droit*.



4. D.F. McKenzie, *Bibliography and the sociology of texts*, London, The British Library, 1986, La *Bibliographie et la sociologie des textes*, Paris, Le Cercle de la librairie, 1991.

5. Roger Chartier, *Écrit et cultures dans l'Europe moderne*, cours du Collège de France, [http://www.college-de-france.fr/media/roger-chartier/UPL62059\\_Chartier.pdf](http://www.college-de-france.fr/media/roger-chartier/UPL62059_Chartier.pdf), consulté le 5 mai 2011. Cette question sert aussi d'entrée en matière dans l'introduction du premier volume d'actes du séminaire que j'anime à Saint-Cloud [AL, 9-29].

6. Howard Becker, *Propos sur l'art*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 99.

7. Howard Becker, *Les mondes de l'art*, (1982), Paris, Flammarion, 1988, p. 59.

8. Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, 1992.

9. Antoine Hennion, *La passion musicale, une sociologie de la médiation*, Paris, éditions Métailié, 1993.

10. Michel Serres, *Hermès*, tome 1 - *La Communication*, Paris, Minuit, 1968, rééd. Le Seuil, coll. « Points », n° 171, 1984.

11. Régis Debray, « Histoire des quatre M », *Pourquoi des médiologies ?*, *Les Cahiers de médiologie*, n° 6, 1998/2, p. 12.

12. *Ibid.* p. 23.

13. *Ibid.*, p. 13.

14. *Ibid.*, p. 21.

15. *Ibid.*, p. 22.

16. Régis Debray, *Introduction à la médiologie*, Paris, PUF, 2000, p. 9.

17. Jean Caune, « Les territoires et les cartes de la médiation ou la médiation mise à nu par ses commentateurs », *Les Enjeux de l'information et de la communication 2010*, dossier 2010, p. 1-11. URL : [www.cairn.info/revue-les-enjeux-de-l-information-et-de-la-communication-2010-page-1.html](http://www.cairn.info/revue-les-enjeux-de-l-information-et-de-la-communication-2010-page-1.html).

18. *Ibid.*

19. Nous sommes donc très proche ici du sens qu'Antoine Hennion, après Becker, donne au terme dans *La Passion musicale, une sociologie de la médiation*, *op. cit.*, lorsqu'il évoque la nature fondamentalement collective de toute forme de création.

20. Bernard Lamizet, *La Médiation culturelle*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 9.

21. Jean Caune, « Les territoires et les cartes de la médiation ou la médiation mise à nu par ses commentateurs », *op. cit.* Voir aussi l'appel à communication du GDRI OPuS 2 CNRS lancé à l'occasion des 17<sup>e</sup> journées internationales de Sociologie de l'Art autour de la question des *Mondes de la Médiation Culturelle*, jeudi 17, vendredi 18 et samedi 19 octobre 2013 Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3.

22. Hugues Peeters et Philippe Charlier, « Contributions à une théorie du dispositif », *Hermès*, n° 25, 1999, p. 15-16.

23. Michel Foucault, *Dits et écrits (1954-1988)*, tome III, Paris, Gallimard, 1994, p. 299.
24. Michel de Certeau et Luce Giard, *L'Ordinaire de la communication*, Paris, Dalloz, 1983.
25. Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien*, tome 1, *Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. 81.
26. *Ibid.*
27. Michel de Certeau et Luce Giard, *L'Ordinaire de la communication*, *op. cit.*, p. 5.
28. On pense à Pierre Bourdieu ou à Gisèle Sapiro sur ce point.
29. « La non-fonction de l'écrivain », *L'Arc*, n° 70, 1977.
30. Ruth Amossy, *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Genève, Delachaux et Niestlé, 1999.
31. Voir sur ce point mes analyses du chapitre 4, « Ethos et réseau ».
32. Roland Barthes, « La mort de l'auteur », 1968, in *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984.
33. Björn-Olav Dozo, Anthony Glinoyer, Michel Lacroix (dir.), *Imaginaires de la vie littéraire. Fiction, figuration, configuration*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.
34. Bruno Curatolo (dir.), *Les Écrivains auteurs de l'histoire littéraire*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2007 ; Michel Murat, Marielle Macé, Jean-Louis Jeannelle, Vincent Debaene (dir.), *L'Histoire littéraire des écrivains*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2012.
35. Nathalie Laviaille et Jean-Benoît Puech (dir.), *L'Auteur comme œuvre. L'auteur, ses masques, son personnage, ses légendes*, Orléans, Presses universitaires d'Orléans, 2000.
36. Michel Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur? », *Bulletin de la société française de philosophie*, vol. 63, n° 3, 1969, rééd. in *Dits et écrits (1954-1988)*, I, Paris, Gallimard, p. 789-821.
37. Robert Darnton, *Gens de lettres, gens du livre*, Paris, Odile Jacob, 1992 ; Alain Viala, *Naissance de l'écrivain*, Paris, Minuit, 1985 ; Jean-Marie Goulemot et Daniel Oster, *Gens de lettres, écrivains et bohèmes. L'imaginaire littéraire, 1630-1900*, Paris, Minerve, 1992.
38. Howard Becker, *Les Mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988 ; Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art*, Paris, Seuil, 1992 ; Bernard Lahire, *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, 2006 ; Nathalie Heinich, *Être écrivain*, Paris, La Découverte, 2000.
39. Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Grasset, 1972, rééd. Gallimard, coll. « Tel », 1985 ; Michel Schneider, *Voleurs de mots. Essai sur le plagiat, la psychanalyse et la pensée*, Gallimard, 1985 ; Sarah Kofman, *L'Enfance de l'art. Une interprétation de l'esthétique freudienne*, Galilée, 1985.

40. Bertrand Legendre et Corinne Abensour, *Entrer en littérature*, Paris, éditions Arkhê, 2012.

41. José-Luis Diaz, *L'Écrivain imaginaire. Scénographies auctoriales à l'époque romantique*, Paris, Champion, 2007; Dominique Maingueneau, *Le Discours littéraire*, Paris, Armand Colin, 2004; Jérôme Meizoz, *Postures littéraires : mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine, 2007, et *La Fabrique des singularités. Postures littéraires II*, Genève, Slatkine, 2011.

42. Daniel Oster, *Passages de Zénon*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 129-130.

## LES FORMES DE LA RÉAPPROPRIATION DU RÉCIT LITTÉRAIRE À TRAVERS D'AUTRES MÉDIAS : LES CAS DE L'ADAPTATION ET DE LA NARRATION TRANSMÉDIATIQUE

AURORA FRAGONARA\*

Bien qu'ils soient des domaines de recherche séparés, littérature et SIC sont susceptibles d'interagir quand la question de la narration dans des différents médias est convoquée.

Tel que la théorie de la transécriture le montre (Gaudreault et Marion, 1998), la narration, en tant que mode de représentation des événements réels ou fictifs, est une activité complexe, réalisée grâce à l'interaction entre deux configurations sémiotiques : celle propre à la fable adaptée (le contenu narratif) et celle propre au média-support où l'adaptation aboutit. Ainsi, les différents médias (livre, BD, cinéma, théâtre, jeu vidéo...) possèdent une structure qui leur permet de présélectionner les contenus qu'ils « hébergent » lors de la migration et qui oriente la structuration de la fable au sein du récit (la narrativité intrinsèque). Également, les fables sont aptes à se « mouler » dans certains médias plutôt que dans d'autres, à partir de leurs caractéristiques spécifiques (la narrativité extrinsèque)<sup>1</sup> (Gaudreault et Marion, 1998 : 47).

Cette approche fournit le présupposé pour étudier les formes possibles de migration d'une fable d'un média à un autre. Sans prétendre épuiser l'ensemble des cas de figures possibles, nous nous focalisons ici sur deux pratiques narratives qui préfigurent des rapports différents entre le média-source (le livre en tant qu'œuvre littéraire) et le média-cible : l'adaptation et la narration transmédiatique. À ces fins, nous étudierons les dynamiques de l'adaptation et de la narration transmédiatique à travers deux exemples : *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry pour l'adaptation et *Harry Potter* de J. K. Rowling pour la narration transmédiatique. *Le Petit Prince* est étudié sous l'angle de l'adaptation (en BD par Joann Sfar et au théâtre par Virgil Tanase), en raison de sa nature hybride. Il est effectivement un iconotexte (Mountadon in Renonciat, 2006 : 24), c'est-à-dire un récit construit grâce à la coopération de parole et image, qui maintiennent leur

\* Université de Lorraine, CREM.

autonomie typographique. En revanche, la saga de *Harry Potter* est étudiée dans sa manifestation transmédiatique, notamment les productions des récits de fanfiction, publiés sur le site *The Daily Prophet*<sup>2</sup>.

Nous nous servirons de la transécriture en tant que présupposé formel commun à partir duquel nous dégagerons les principes logiques qui règlent ce transfert d'un contenu narratif d'un média à un autre et d'un récit à un autre.

Ensuite, nous analyserons ce transfert en termes de réappropriation du récit. Nous montrerons que cette réappropriation est possible grâce à un travail d'interprétation à partir du contenu narratif et que les acteurs de cette activité d'interprétation parviennent à acquérir des statuts différents vis-à-vis des notions d'auteur et de public selon le type de réappropriation.

### **L'adaptation du *Petit prince* et la narration transmédiatique de *Harry potter*: présupposé formel commun et principes logiques différents.**

Dans un article publié sur le site de *FastCompany*, Henry Jenkins explique la différence entre adaptation et transmédia en termes d'identité de l'histoire qui migre d'un média à un autre (adaptation) et de dispersion des éléments de la même histoire dans différents médias<sup>3</sup> (narration transmédiatique).

Cette opposition entre transfert de la totalité d'une histoire et totalité d'une narration reconstruite à partir des éléments disséminés dans plusieurs médias se retrouve dans les exemples que nous avons choisis. *Le Petit Prince* en BD ou sur scène raconte entièrement l'histoire du conte, il ne la mutile pas de séquences narratives importantes, ni s'écarte de la trajectoire narrative établie par Saint-Exupéry en développant d'autres récits à partir des personnages et des épisodes. En revanche, la narration transmédiatique de *Harry Potter* présente les traits de la dispersion d'une narration dans plusieurs médias. Les récits rédigés par les fans s'inspirent de la série de J. K. Rowling, mais l'utilisent de manière libre pour la construction des récits autonomes venant « se greffer » sur le tronc de l'histoire de départ et se situant dans le même univers fictionnel.

Les deux cas de figure possèdent un trait commun : le transfert du matériel d'un média à un autre. Ce trait commun s'explique par l'inscription de ces objets sémiotiques dans le cadre théorique de la transécriture. L'adaptation du *Petit Prince* en BD est possible, et surtout facilitée, en vertu de la narrativité intrinsèque des deux médias

(iconotexte et BD) qui prévoient la présence et l'interaction des codes iconique et verbal dans les deux textes. La structure du récit en séquences dialogales facilite également le passage aux médias cibles (BD, théâtre) visés.

De la même manière, les fanfictions d'*Harry Potter* se développent suivant une logique transécriturale, à partir de la narrativité extrinsèque propre à la fable. *Harry Potter* se prête au passage au transmédia grâce à son caractère de saga *fantasy*, qui se manifeste par une grande variété de personnages et, par conséquent, de trajectoires narratives à approfondir, toujours à l'intérieur d'un même univers fictionnel.

En tant que saga, *Harry Potter* participe effectivement de la dynamique de création des mondes, qui ne peuvent pas être contenus dans un seul objet médiatique (livre, film...) (Wolf, 2013 : 2), parce qu'ils sont composés d'un espace-temps très détaillé et d'un ensemble considérable de personnages susceptible d'évoluer.

En envisageant les médias comme des « moules » capables d'in-former des contenus (les fables), la transécriture se révèle ainsi être le présupposé formel commun entre l'adaptation et la narration transmédiatique. À partir de ce principe commun le transfert de la fable est géré selon des principes logiques différents : celui de l'équivalence du noyau narratif<sup>4</sup>, dans le cas de l'adaptation<sup>5</sup>, et ceux de complémentarité et de substitution pour la narration transmédiatique<sup>6</sup>.

## Le travail d'interprétation

L'analyse menée jusqu'ici établit un cadre statique où deux pôles émergent : le récit source et sa reprise adaptative ou transmédiatique, selon le principe logique associé à la pratique transécriturale. Toutefois, la question de l'adaptation et de la narration transmédiatique en tant que processus menant du récit adapté-source à son adaptation-cible peut être approfondie. À ces fins, une troisième instance est convoquée. Le travail d'extrapolation et de nouvelle insertion d'une fable d'un média à un autre nécessite en effet d'un agent que nous appelons ici instance d'adaptation ou de narration transmédiatique<sup>7</sup>. Cette instance accomplit ce travail d'extrapolation/insertion grâce à un acte d'interprétation du texte littéraire qui précède le « moulage » dans le média-cible. Les principes logiques d'équivalence et de complémentarité/substitution peuvent ainsi être compris comme les critères dont l'instance se sert pour orienter son activité d'interprétation et de création. Afin d'élucider les dynamiques interprétatives de ces pratiques, il est nécessaire d'interroger les modalités d'intégration de ces principes dans le travail d'interprétation des instances.

### ***Adaptation et posture érotétique***

Dans le cas d'une adaptation, le principe d'équivalence oriente et canalise la liberté de l'activité interprétative face au texte. Le but étant celui de transférer un noyau diégétique d'un média à un autre, l'instance d'adaptation l'extrapole intégralement et le transfère. L'extrapolation de ce noyau présuppose une posture que nous qualifions d'érotétique (du verbe grec « érôtan », interroger), à l'instar de la définition proposée par Francis Jacques (2002). La posture érotétique face à un texte situe l'interaction entre lecteur-interprétant et texte dans l'horizon de l'interrogation. Le texte est porteur d'un noyau narratif qui n'est pas donné en amont, mais qui se dévoile tout au long de la narration, par conséquent le lecteur ne peut le saisir entièrement qu'à la fin de la lecture. Par ce fait, le texte intègre à son intérieur la dimension de la quête du noyau et de l'interrogation. Afin de comprendre et interpréter un texte, le lecteur doit ainsi se situer dans le même horizon d'interrogation que le texte et suivre le déploiement de cette quête. Il s'ensuit qu'il ne s'interroge pas sur le texte, mais il s'interroge sur le noyau *via* le texte (Jacques, 2002 : 10). Dans le cas d'une adaptation, l'extrapolation du noyau narratif suite à interrogation rend le lecteur-adaptateur conscient du parcours générateur du noyau en question. Cette prise de conscience permet à l'adaptateur d'abstraire le noyau de son média originel et de le reproduire sans l'altérer substantiellement lors de la transposition dans une autre configuration médiatique. C'est le cas du *Petit Prince* adapté au théâtre : son noyau narratif demeure identifiable et inaltéré dans l'adaptation théâtrale même si un renversement dans l'ordre des séquences a été réalisé, afin d'adapter la fable aux exigences médiatiques d'une narration *in præsentia* sur scène. Dans le but de rétablir l'ordre chronologique pour assurer une narration au temps présent, le départ de l'astéroïde est devenu le premier épisode représenté, alors que dans l'iconotexte ce fait antécédent est narré vers la moitié du conte.

### ***La narration transmédiate et l'œuvre ouverte***

Contrairement aux adaptations étudiées, le travail d'interprétation concernant la narration transmédiate de *Harry Potter* touche au public des fans et à leurs pratiques de réappropriation. Les jeunes fans-journalistes de *Harry Potter* projettent leurs pratiques de réappropriation au-delà de la simple appartenance à des communautés d'interprétation (Esquenazi, 2007 :199), censées restituer leur vision de l'œuvre. En publiant sur Internet leurs contes, cette communauté de fans parvient à combiner interprétation et expression personnelle. Deux raisons peuvent être évoquées afin d'expliquer cette réappropriation créative : la première, soulignée par Jenkins, est la possibilité d'identification avec un personnage (par ex. Hermione pour les jeunes filles) ou avec une situation (l'école), la seconde relève de la configuration propre au récit,

qui détermine son « ouverture ». Tout récit possède un caractère sélectif qui implique l'omission de certains épisodes et l'adoption d'un point de vue spécifique au profit d'une certaine unité chronologique de l'histoire (Klinkenberg, 2000 : 178). Toutefois, ces omissions peuvent également être considérées comme autant d'ouvertures, de trajectoires narratives à développer. Les fanfictions peuvent ainsi être appréhendées comme la manifestation du caractère ouvert de l'œuvre littéraire *Harry Potter*. Certains personnages et épisodes fonctionnent ainsi de déclencheurs parce qu'ils deviennent les points de départ pour une narration complémentaire ou bien une version alternative d'un épisode (par exemple la jeune journaliste du *Daily Prophet* qui a choisi comme avatar la sœur d'Harry Potter<sup>8</sup>). Par conséquent, cette ouverture ne concerne pas seulement la liberté d'interprétation octroyée aux lecteurs de la part d'une œuvre ouverte en tant que « *message doté d'un large éventail de possibilités interprétatives* » (Eco, 1965 : 11). Lorsqu'elle s'exprime à travers la rédaction de fanfictions, cette activité interprétative s'apparente à l'œuvre en mouvement, une sous-catégorie de l'œuvre ouverte, qui demande au lecteur une collaboration quasi matérielle avec l'auteur, afin de « *faire* » l'œuvre (Eco, 1965 : 25)<sup>9</sup>. L'œuvre en mouvement nécessite ainsi d'un travail d'organisation autonome de la part du destinataire à partir de l'ensemble des possibilités fournies par l'auteur (Eco, 1965 : 34). L'approche créative de la communauté des fans peut être mise en parallèle avec celui de l'interprète d'une œuvre en mouvement. En créant leurs propres histoires à partir du matériel fourni par le récit source, les fans d'Harry Potter ne s'inscrivent pas seulement dans un univers fictionnel, mais ils contribuent matériellement à sa création (Wolf, 2012).

## Conclusion

Adaptation et narration transmédiatique peuvent être rapprochées grâce au même principe formel transécritural, mais ils diffèrent en termes de présupposés logiques qui les régissent, ainsi qu'en termes de pratiques et d'instances de production et d'interprétation. Dans le cas de la narration transmédiatique, la combinaison du présupposé formel transécritural, des principes logiques (complémentarité et substitution) et des pratiques interprétatives de la part de la communauté des fans permet d'entamer une réflexion sur le statut de l'auteur. Grâce aux fanfictions du *Daily Prophet*, le public des fans accède au statut d'auteur en gérant sa propre création-interprétation d'un fragment de l'univers narratif *Harry Potter*, qui devient par ce fait un produit multi-autorial (Jenkins, 2006, 179). Au contraire, dans le processus adaptatif, les rapports auteur-adaptateur-public demeurent plus hiérarchisés. L'adaptateur, à la fois lecteur d'une œuvre émanant d'un auteur et réalisateur d'une version équivalente, occupe une place intermédiaire entre l'auteur et le public touché par l'adaptation qu'il a réalisée.



## Bibliographie

---

- ECO Umberto, 1965, *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil.
- ESQUENAZI Jean-Pierre, 2007, *Sociologie des œuvres : de la production à l'interprétation*, Paris, Seuil.
- GAUDREULT André et MARION Philippe, 1998, *Transécriture et médiatique narrative : l'enjeu de l'intermédialité*, in Gaudreault André et Groensteen Thierry, 1998, *La transécriture pour une théorie de l'adaptation (littérature, cinéma, bande dessinée, théâtre, clip)*, Québec, Colloque de Cerisy, Éditions Nota Bene et Centre national de la bande dessinée et de l'image, pp. 31-52.
- HERMAN David, 2004, *Towards a transmedial narratology*, in Ryan Marie-Laure, *Narrative Across Media : The Languages of Storytelling*, Lincoln, University of Nebraska Press.
- KLINKENBERG Jean-Marie, 2000, *Précis de sémiotique générale*, Paris, Seuil.
- JACQUES Francis, 2002, *De la textualité*, Paris, J. Mouton.
- JENKINS Henry, 2006, *Convergence culture : where old and new media collide*, New York-London, New York University Press.
- ODIN Roger, 2000, *La question du public. Approche sémio-pragmatique* in *Réseaux*, n° 99, volume 18, pp. 49-72.
- RENONCIAT Annie, 2006, *Un livre pour enfants ?*, in Cerisier Albin, *Il était une fois... Le Petit Prince*, Paris, Folio Gallimard, pp.15-44.
- WOLF Mark J.P., 2012, *Building Imaginary Worlds : The Theory and History of Subcreation*, New York and London, Routledge.

## Notes

---

1. Nous avons recours ici à une certaine abstraction modélisante du transfert d'un contenu d'un média à un autre. Comme le remarque David Herman, il existe des degrés dans la capacité adaptative des médias (Herman, 2004 : 55).

2. Le site n'est plus disponible en ligne. Les récits analysés ici font partie des exemples cités par Henry Jenkins dans *Convergence culture* (2006 : 169-205).

3. Cf. <http://www.fastcompany.com/1745746/seven-myths-about-transmedia-storytelling-debunked>: « *Transmedia Storytelling refers to any strategy involving more than one media platform. The entertainment industry has long developed licensed products, reproducing the same stories across multiple channels (for example, novelizations). Increasingly, broadcast content is also available on line. And many films are adopted from books (or now, comic books). None of these necessarily constitute transmedia storytelling. In transmedia, elements of a story are dispersed systematically across multiple media platforms, each making their own unique contribution to the whole. Each medium does what it does best - comics might provide back-story,*

*games might allow you to explore the world, and the television series offers unfolding episodes.* » (nous soulignons). Même si le terme « adopter » peut prévoir une acception plus large par rapport au verbe « adapter », il nous semble que, compte tenu du contexte, des propos, des exemples donnés et de l'objectif de Jenkins, les deux verbes peuvent ici être compris en tant que synonymes.

4. Nous proposons ici le mot « *noyau* » comme traduction du « *gist* » narratif et invariable identifié par David Herman (2004 :54).

5. Si le principe de l'équivalence est respecté dans le cas de l'adaptation du *Petit Prince*, nous remarquons que l'adaptation s'autorise parfois à une certaine autonomie vis-à-vis de la fable adaptée. Songeons par exemple à la fin de *Diamants sur canapé* radicalement changée et exprimant une morale différente par rapport à celle du conte-source (*Petit déjeuner chez Tiffany*). Au vu de ces exemples de liberté partielle, nous considérons le principe d'équivalence non pas normatif mais heuristique, parce qu'il nous fournit « *un cadre conceptuel permettant de questionner ce qui se passe dans le réel* » (Odin, 2000 : 56) et nous permet de distinguer l'adaptation de la narration transmédiatique : de manière générale, nous dirons qu'une adaptation tend vers l'équivalence par rapport au récit source, alors que la narration transmédiatique se développe suivant d'autres principes logiques.

6. Ces dynamiques se retrouvent dans les fanfictions écrites par les fans d'Harry Potter sur le journal en ligne, *The Daily Prophet*. Les fans y peuvent envoyer des articles relatant la vie de Poudlard. Les jeunes journalistes ont souvent l'habitude de se créer un avatar qui leur permet de se situer à l'intérieur de l'univers fictionnel. (C'est le cas de la fille qui se présente comme étant la cousine d'Hermione). Ci faisant, ils inventent des personnages et de nouvelles histoires ou bien réécrivent les épisodes des livres d'un point de vue différent.

7. Ce rôle d'instance peut être rempli par différents agents selon le contexte socio-économique de la création : le bédéiste pour la BD, le/les scénariste(s) plus une équipe de tournage pour un film, le dramaturge et sa troupe de théâtre pour la mise en scène...

8. Henry Jenkins, *Convergence culture*, p. 175.

9. À ce sujet, nous rappelons ici l'exemple de la *sonate 3* de Pierre Boulez, cité par Umberto Eco (1965 : 16). Cette partition prévoit plusieurs combinaisons toujours possibles et également acceptables laissées au choix des musiciens. L'œuvre est ainsi ouverte non seulement au niveau formel, en tant que non conclue, mais aussi parce qu'elle fait appel à des destinataires qui deviennent interprètes et agissent sur sa configuration communicationnelle.

## LA TEI : UN COLLÈGE MONDIAL ET UN OUTIL COMMUN POUR LA RECHERCHE EN LITTÉRATURE

**HENRI HUDRISIER\* et GHISLAINE AZÉMARD\*\***

Force est de constater que l'édition littéraire devient pour partie numérique, certes moins vite que l'édition scientifique ou technique, mais très inexorablement. Partir en voyage ou même en week-end en décidant de lire uniquement sur sa tablette numérique, lire plus commodément dans les transports en commun, préférer la lecture électronique parce qu'elle permet d'adapter le format à un handicap (même léger), redécouvrir des textes anciens facilement accessibles en numérique, nombreuses sont les raisons de bouleverser nos habitudes de lecture. L'impact tant technique que socio-économique de l'accroissement de la part de l'édition numérique sur toutes les professions du livre (auteurs, éditeurs, libraires, imprimeurs ou distributeur numérique), est un sujet d'étude passionnant pour le chercheur en SIC, mais ce n'est pas le sujet de notre texte<sup>1</sup>.

Nous nous focaliserons sur la question de la médiation de l'information et de la communication pour ce qui est de la recherche littéraire ou même plus largement de l'enseignement de la littérature ou de son appréhension patrimoniale et bibliothéconomique.

En effet, les fonds anciens des grands patrimoines de littérature (poésie, théâtre, roman et autres) sont désormais l'objet de campagnes systématiques de numérisation (publique, associative ou industrielle). D'autre part, depuis plus de 25 ans, un collège mondial de chercheurs en Humanités digitales (associant en synergie des chercheurs en informatique, en littérature et des bibliothéconomes<sup>2</sup>), s'est organisé en réseaux de recherche, d'échange et d'intelligence collective de la textualité numérique et de son appréhension académique: c'est le TEI Consortium<sup>3</sup>. Leurs premières rencontres qui avait pour objectif de définir un format commun de description et d'analyse des textes a effectivement abouti à l'issue de la réunion au Vassar Collège (en novembre 1987) à la publication des « principes de Ploughkeepsie<sup>4</sup> », puis à des éditions successives des Recommandations de la TEI<sup>5</sup>. Ce qui

\* Université de Paris 8,  
ITEN-Unesco

\*\* Paris 8, Paragraphe,  
LEDEN.

est fondamental à comprendre, c'est que la TEI, en sus d'être un collègue solidaire de chercheurs sur la textualité est aussi un « langage » (ou plutôt un format d'échange) qui fonctionne sur une collection de plus de 300 balises conformes aux « recommandations » qui permettent<sup>6</sup> sectoriellement de répondre aux besoins d'analyse, de traitement et d'échanges pour la recherche en poétique, en études théâtrales, en étude de la prose, en étude des manuscrits, des dictionnaires, des appareils critiques... Cette communauté TEI devient d'année en année plus visible et plus incontournable. Il importe d'en comprendre la démarche, d'en décrire ses fonctions d'usage et de souligner les transformations épistémologiques que cela induit dans toutes les recherches en sciences sociales mais particulièrement en littérature.

### **L'extrême diversité du fait littéraire et le très large éventail de ses facettes d'analyse**

Le fait ou l'œuvre littéraire peut-être en effet observé selon quantité de facettes de médiation :

- son élaboration (sa génétique en quelque sorte, du manuscrit à l'œuvre avec les questions historiques et d'analyse littéraire que cela pose)
- son édition (sur quel support, sur quel média) selon éventuellement plusieurs états d'édition, versions, traductions ou éditions bi(multi)lingues, illustrations, voire adaptations pour différents médias papier ou numérique mais aussi supports sonores, adaptations radiophoniques ou cinématographiques,
- son interprétation par le lecteur qui selon la thèse chère à Eco<sup>7</sup> en devient un nouvel auteur.
- sa reconstitution savante à partir de fragments (c'est le cas notamment de l'étude des littératures antiques).
- son étude proprement littéraire et stylistique; l'étude de sa logique narrative ou de son évolution dramatique; des études de concordance (et renvois) à l'intérieur d'une œuvre, d'une école, d'une époque bref l'histoire littéraire.

Le fait littéraire peut-être aussi pris en compte sous sa facette patrimoniale, en termes de corpus plus ou moins vastes par exemple: le théâtre de Claudel, l'œuvre de Claudel, le théâtre français du XX<sup>e</sup> siècle, la littérature française, telle ou telle thématique de la poésie européenne, etc<sup>8</sup>.

En élargissant encore le débat il est clair qu'on pourra aussi s'intéresser à des corpus de littérature orale. Dans ce cas les recueils linguistiques (corpus oraux) constitueront le matériau de base, à charge pour l'ethnolinguiste d'en assurer une première analyse et travail

d'interprétation comparé (si possible en faisant appel à plusieurs informateurs et si possible en diachronie), puis en synergie avec le linguiste, le spécialiste de littérature orale pourra ajouter ses couches d'analyse plus proprement littéraire.

Autres catégories de corpus littéraires, les littératures anciennes qui comme la littérature romaine ont pu être « éditées en multiple »<sup>9</sup> bien qu'étant cependant manuscrites. Ces œuvres littéraires retransmises à travers des manuscrits (de première, seconde, troisième mains ou plus), relèvent-elles, en amont de leur étude littéraire conventionnelle, d'une approche surtout fondée sur la construction « d'appareils critiques », qui permettent la mise en œuvre d'une étude comparée des versions, variantes, lacunes, analyse des « mains manuscrites », datations comparées, interprétation des sources, suivi des pages éventuellement dispersées en divers lieux de conservation, comparaison des traductions, censures, édulcoration, erreurs de recopie, etc. L'ensemble de ces tâches de recherche relevant d'une discipline elle aussi classique : l'étude des manuscrits anciens<sup>10</sup>.

### **L'indispensable mise en place grâce à la TEI d'une interopérabilité des approches de recherches**

En brossant ce rapide panorama des facettes dont peuvent relever l'analyse littéraire nous avons seulement voulu faire entrevoir l'extrême diversité de ces approches et des méthodologies afférentes que l'on connaît ou que l'on peut imaginer. Et pourtant, comme toute discipline scientifique (et la recherche littéraire est une science humaine) il est indispensable que tous ces travaux de recherches littéraires puissent être cumulatifs au-delà de la constatation triviale que toutes les publications savantes qui en rendent compte peuvent être désormais globalement repérables, sinon accessibles sur Internet (soit directement en mode caractères, soit moins directement en mode « images<sup>11</sup> » ou plus indirectement encore sous forme de papiers imprimés). En soulignant qu'il importe que les recherches littéraires soient cumulables, nous ne nions pas que l'étape bibliographique de rassemblement de la littérature savante sur tel ou tel fait ou œuvre littéraire soit une exigence princeps (cela est vrai pour toute science). Ce sur quoi nous insistons, c'est que les différentes recherches réalisées en numérique puissent être partiellement ou totalement échangeables, cumulatives, recalculables, potentiellement reprises et prolongées grâce à leur potentiel de normalisation et d'interopérabilité. Tel est le projet central des Humanités digitales et tel fut dès le début de la première réunion du Vassar College, l'hypothèse primordiale des membres de la Text Encoding Initiative. Soulignons ce que dit Lou Burnard, professeur à Oxford et fondateur historique de la TEI : « un texte est quelque chose

d'abstrait : la construction d'une communauté de lecteur. L'encodage explicite cette abstraction afin de mieux la gérer. ».

Commençons par rappeler le dessein global des Humanités digitale et de la TEI, qui constitue sa composante collégiale majeure et son outil princeps d'instrumentation normalisée et interopérable. Nées prioritairement en Amérique du Nord et dans le monde anglophone à la fin des années 80, les Humanités digitales et la TEI constituent une innovation majeure dans le champ épistémologique des recherches littéraires et des SHS en général. On peut pronostiquer en effet, que lorsque leur appropriation par la communauté savante des SHS, des recherches littéraires et des recherches en Art sera complète, il est certain que ces sciences « dites molles » accéderont de plein droit au statut de sciences humaines expérimentales : elles cesseront de fonctionner avec comme outil presque unique le partage d'argumentations textuelles pour devenir des sciences qui partageront des véritables « paillasses numériques de laboratoire ». C'est en effet le cahier des charges que les grandes institutions fondatrices de la TEI ont donné : baliser des documents (au début essentiellement des textes) tant sur le plan référentiel que structurel et sémantique pour que des corpus relevant des Humanités puissent non seulement être digitalisés de façon cohérente, mais pouvoir être échangés, cumulés, traités de façon sémantique dans un environnement SGML puis désormais XML. C'est en effet sur ce substrat XML auquel est associé le vaste métamodèle que constitue les *Guidelines* de la TEI-P5 que peuvent s'éditer de façon totalement interopérable et normalisée l'ensemble des travaux se réclamant du label Humanités digitales.

Dès lors, la mutation du statut de sciences dites molles à expérimentales s'impose, comme s'imposera à terme, l'obligation, pour les chercheurs en SHS et notamment en littérature, de se comporter pour gérer leurs données comme en sciences expérimentales et exactes, donc de revoir (ou plutôt d'adapter numériquement et collégalement) leurs méthodes. En effet, les chercheurs (même en littérature) devront aussi à terme, définir en consensus des fondements descriptifs et des cadres de raisonnements communs normalisés. Cela ne signifie aucunement qu'ils aliéneront leur liberté d'hypothèses, ni qu'ils devront restreindre leurs diversités de desseins de recherches et d'écoles de pensées. De façon logique et obligatoire (comme condition *sine qua non* d'appartenance à la communauté scientifique), chaque chercheur devra prendre en compte le fait « grands corpus numériques » et l'obligation de contribuer à leur mise en ligne, augmentation en valeur ajoutée et structuration collective. Chaque chercheur devra de plus considérer comme indispensable s'accorder en consensus pour ce qui est de ses formats d'échange, ses modalités de structuration et de

traitement commun des corpus et ce, dans toutes les sous disciplines, écoles de pensée, voire en granularité plus fine dans chaque laboratoire. Dès lors, les travaux de chaque chercheur peuvent se cumuler à d'autres. Les résultats des travaux effectués peuvent être facilement recalculés, vérifiés, bref répondre à des exigences normales dans les sciences expérimentales et exactes. Ces exigences ne sont pas exorbitantes, mais il est patent qu'une proportion non négligeable de chercheurs en littérature, en SHS ou en Art s'exonère encore aujourd'hui de ces nouvelles règles qui sont la conséquence inéluctable de la numérisation structurée et balisée des corpus de SHS. Pour certains, tout se passe encore comme si l'introduction du numérique, des réseaux et des langages balisés ne devait en rien bouleverser leurs méthodologies, leurs règles d'échange des résultats, leurs modalités d'édition et surtout leurs modes d'accumulation de corpus.

En sommes, nous dirions que pour réussir complètement la mutation du monde des Humanités, les Humanités digitales doivent non seulement être connues, mais il faut aussi que toutes les communautés savantes (notamment en littérature) se les approprient, pour qu'enfin la mutation soit complète au point d'invalider *a priori* toute recherche ne s'inscrivant pas dans une démarche ne tenant pas compte des nouvelles règles. C'est d'ailleurs ce qui devient obligatoire dans le continent américain et dans les grands pays d'Europe du nord : les conservateurs de bibliothèques présents à Rome à l'Université la Sapienza pour le colloque TEI en octobre 2013 l'ont souligné unanimement : « désormais, un projet de financement de bibliothèque numérique qui ne se fonde pas sur la TEI est systématiquement refusé ». Souhaitons-nous (au prétexte que la Francophonie est moins avancée en la matière que monde anglophone) refuser de nous inscrire dans le progrès du traitement numérique de la recherche littéraire ? D'ailleurs ce risque devient d'année en année de moins en moins vrai : l'École des Chartes, l'ENS, le CNRS sont particulièrement en pointe sur ces sujets même si une communauté agissante de chercheurs traditionnels refuse obstinément de s'inscrire dans cette modernité : querelle des *sorbonnards* contre les Humanistes !

Bref, de multiples facteurs transforment aujourd'hui très en profondeur non seulement les *habitus* du chercheur, mais les *habitus collectifs* des chercheurs qui se trouvent confrontés à une contradiction majeure : être écartelés entre l'exigence grandissante de « jouer en équipe » alors que la plupart des systèmes d'évaluation des chercheurs sont encore conçus pour privilégier l'originalité individuelle et la concurrence avec ses partenaires directs. Il est en effet indéniable que la mise en commun des ressources, les ressources ouvertes, les Humanités digitales tendent à gommer la propriété individuelle des

travaux au bénéfice d'une méta-propriété des objets de sciences devenant « Biens communs » même s'ils doivent être travaillés avec assiduité et détermination par des individus rassemblés en collège mondiaux qui tendraient de plus en plus à renouer avec les civilités de bonne compagnie qui avaient cours à l'Académie des Lynx, au tout début du 17<sup>e</sup> en Italie.

### Les enjeux SIC de la recherche littéraire

N'oublions pas la position du chercheur en SIC dont les enjeux sont évidemment distincts des enjeux du chercheur en littérature. Il se doit particulièrement d'étudier les processus d'innovation, d'appropriation et d'usage de la TEI.

On peut comprendre à la rigueur que le spécialiste de littérature qui a consacré trente ans de sa vie à approfondir l'œuvre de tel ou tel poète, répugne à voir la totalité de ses recherches, numériquement instrumentalisées, pour devenir ipso facto un bien commun mondialement partageable et cumulable avec d'autres recherches recoupant les siennes. De fait cette crainte peut être largement compensée par d'autres satisfactions et mêmes des positions de pouvoir que peut lui apporter sa compétence s'il sait s'adapter ad minimum aux règles de l'édition des corpus numériques et aux nouveaux enjeux de la recherche collégiale. Il trouvera aussi dans la recherche collaborative mondiale en réseaux des satisfactions scientifiques d'une échelle beaucoup plus vaste que ce que pouvait lui apporter ses pratiques des rencontres présentes et le long et patient travail toujours recommencé de la consultation des fonds des réserves des bibliothèques dont il avait l'intuition qu'elles devaient contenir quelques « pépites ou faits littéraires jusqu'ici inconnus ». Ces découvertes, ces nouvelles hypothèses étaient ensuite transmises à la communauté des chercheurs du domaine sous la forme exclusive de publications ou de communications, ce qui faisait certes avancer la recherche littéraire, mais uniquement par l'ajout d'un métadiscours sur la littérature.

Dans les vastes pans de la littérature ancienne et moderne qui deviennent numériques<sup>22</sup>, les corpus TEI grandissent d'année en année. Pour les jeunes générations de chercheurs en littérature la question ne se pose plus désormais : c'est dans la recherche en Humanités digitales et notamment en TEI qu'il faut s'inscrire. Ils sont des « digital natives » et s'ils se plient quelquefois au conformisme sorbonnard, c'est uniquement par crainte, mais à terme d'une génération les « mandarins non digital natives » auront tous disparus.



Dès lors il est urgent, pour nous chercheurs en SIC, de bien comprendre les enjeux émergents et de ne pas épouser de vieilles querelles. Le survol des différentes facettes de recherche littéraire est pour nous essentiel parce qu'il nous permet de comprendre comment se nouent les questions d'information et de communication. La première distinction qui nous paraît fondamentale, c'est de comprendre que tous les objets de scientifiques (et la littérature n'y échappe pas) sont l'objet de deux niveaux schématiques de formalisme : un premier niveau de formalisation consensuelle des concepts généralement admis par toute la communauté de la discipline et un second niveau de formalisation des hypothèses innovantes d'une école de pensée, ou mieux, d'un ou plusieurs chercheurs isolés posant des hypothèses ou communiquant des résultats. C'est grâce à l'interaction entre ces deux niveaux de formalisation que la recherche scientifique avance. Sur un état de l'art dans un consensus partagé par la communauté de la recherche littéraire (il existe des manuels de métrique française, anglaise, arabe, latine, etc. les figures de style sont décrites, tous les auteurs de littérature mondiales, leurs œuvres, leurs héros, les genres littéraires, sont décrits, analysés et globalement admis par tous), le chercheur véritablement innovant devra invalider des positions « classiquement admises », augmenter, spécifier, raffiner des modes de structuration ou d'analyse qui fonctionnent bien dans la communauté des chercheurs : par exemple découvrir et décrire un poète toscan très peu connu, le rattacher à une école plus large, montrer qu'il fut le premier inventeur « primitif » d'une forme de métrique jusqu'ici inconnue, mais bien connue dans sa période d'émergence première. La TEI donne à tout chercheur innovant des outils et des modes de balisage pour spécifier des attributs voire proposer de nouvelles balises. Sur le premier niveau des modalités de descriptions consensuelles largement partagées (celui par exemple de la description des vers en ligne, de leur association en groupe de vers (tercet, quatrain, sonnet, etc.) de leur nombre de pieds, de leur scansion et de leur arrangement tonal, de leur structure interne (hémistiche), de leur types de rime (riche ou pauvre, embrassées ou alternée, masculine ou féminines), il pourra proposer de décrire une structure connue de façon jusqu'ici inédite. Ainsi, dans la plupart des cas un texte sera qualifié structurellement, référentiellement et sémantiquement par des balises : par exemple en théâtre, les trois balises fondamentales <speaker> (intervenant du dialogue); <speech> (fragment de dialogue); <stage> (didascalie), permettent de répondre en volume relatif, à 80 % des besoins de balisage. Sur ce niveau princeps évidemment consensuel, mais fondamental pour l'échange, l'originalité du chercheur consistera<sup>33</sup> à articuler un deuxième niveau permettant qualifier ce premier niveau. Certains attributs (ou structures de 2<sup>e</sup> niveau) peuvent être triviaux (spécifier un speaker en le liant à un membre d'une liste des personnages), établir des typologies de didascalies (déplacement,

postures, décor, costumes...); mais d'autres permettent de décrire ce qui est au cœur de l'originalité de la recherche littéraire par exemple une interprétation stylistique, une description originale de la narrativité, de gérer les personnes, les lieux de façon très documentée, interactive et inter-œuvre ou autre exemple plus technique, proposer un ordre (paginer), des feuilles de manuscrit dont l'ordre est inconnu ou dont la pagination actuellement reconnue est supposée fautive par le chercheur.

Dans tous les cas le chercheur en littérature (et plus largement le chercheur en SHS), partagera son temps, comme en sciences expérimentales, en période de dépouillement, de rassemblement, de structuration numériques des corpus (qui peuvent être pour parties plus ou moins automatisées) et des périodes plus créatives. C'est en effet en confrontant les données de ses propres corpus, en les liants (grâce à l'interopérabilité) à d'autres corpus, en comparant ses méthodes et ses modes de structuration à ceux d'autres chercheurs d'un sous-collectif TEI mondial, en calculant ces différentes dimensions structurales, sémantiques et référentielles qu'il innovera véritablement tout en reversant ses travaux pour donner de la valeur scientifique ajoutée à la totalité des patrimoines littéraires codés en TEI.

Nous aimerions conclure en balayant rapidement quelques niveaux d'usages qui nous intéressent particulièrement.

La Chaire ITEN–Unesco nous paraît être évidemment destinée à cibler de la recherche littéraire comparée avec des territoires linguistiques aujourd'hui peu impliqués par la TEI: c'est ce que nous avons commencé à mettre en œuvre en Chine<sup>24</sup> et au Maghreb (HumanitéDigitMagreb, BNBf, MEI&TEIeuromed<sup>25</sup>).

Un autre point qui nous paraît fondamental consisterait à lier (dès le lycée) la pédagogie de la littérature à l'élaboration consensuelle de grand corpus littéraires, voire de corpus de littérature étrangères<sup>26</sup> ou comparées (étude des langues). Cette dernière hypothèse permettant la constitution de patrimoines numériques balisés dans leur dimension triviale par des lycéens ou des étudiants de 1<sup>er</sup> cycle, nous paraît être très fructueuse dans la mesure où elle permettra à bas coût de constituer des vastes corpus littéraires exhaustivement numériquement mais aussi interopérativement balisés ce qui multipliera exponentiellement les potentiels de recherche littéraire<sup>27</sup>. Cela permettra aussi d'impliquer très tôt les *littéraires* aux niveaux véritablement intéressants de la recherche littéraire.

Autre enjeu qui n'est pas celui-là l'axe d'étude direct des deux auteurs, l'intelligence sémantique des textes et la traductique d'il y a 20 ans dépendait surtout de l'investissement des industriels du domaine pour établir et associer un contexte. Désormais l'ISO s'est associée avec le TEIconsortium pour produire une norme de description des traits linguistiques<sup>38</sup>. En appliquant cette norme permettant de qualifier (en grande partie avec des automates logiciels) aux patrimoines littéraires<sup>39</sup> de telle ou telle langue, on est actuellement en passe de faire progresser la traductique et l'intelligence automatique des textes dans des domaines qui semblaient jusqu'ici impossible à résoudre, par exemple traduire la poésie et les figures de style.

## Notes

---

1. Captation et redéfinition des activités et rôles respectifs, devenir des droits d'auteurs, des copyrights, des formats (e-book) ouverts ou verrouillés et des potentiels de leur interactivité.

2. L'Association for Computers and the Humanities, l'Association for Computational Linguistics (ACL) et l'Association for Literary and Linguistic Computing (ALLC).

3. Text Encoding Initiative Consortium, 30 Addison St., Arlington, MA 02476 USA. le « TEI Consortium » est une institution sans but lucratif financée par ses 64 membres, parmi lesquels on peut compter : \*le Reacsearch Technologies Service à l'Université d'Oxford (UK), \*le Scholarly Technology Group à l'Université Brown (Rhodes Island -USA), \*l'Electronic Text Center et l'Institute for Avenced Technologies in the Humanities à l'Université de Virginie (USA), et un pôle francophone à Nancy composé de l'ATILF, de l'INIST et du LORIA mais aussi l'OpenEdition (portail de publication en sciences humaines et sociales créé par le Centre pour l'édition électronique ouverte financé par le CNRS, l'EHESS, l'Université d'Aix-Marseille, l'Université d'Avignon, la Fondation Calouste Gulbenkian et Google).

4. Ploughkeepsie (NY ; USA) est la ville où est situé le Vassar Collège.

5. Première édition en 1994, la version TEI P5 la plus récente : P5: Guidelines for Electronic Text Encoding and Interchange; by the TEI Consortium; edited by C.M. Sperberg-McQueen and Lou Burnard for the ACH-ALLC-ACL Text Encoding Initiative Version 2.6.0. Last updated on 20th January 2014, revision 12802

6. En instrumentant ce balisage dans un environnement d'édition XML.

7. Umberto Eco, *Lector in fabula* Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs (traduction par Myriam Bouzahr), Editions Grasset, 1979, 315 pages

8. Hudrisier, garance & henri. Les enjeux culturels et didactiques de la lecture assistée par ordinateur, in *Le français aujourd'hui*, n° 129, 2000 *Ordinateur et textes une nouvelle culture*.

9. Selon Danielle PORTE, (*Rome: l'esprit des lettres*, Paris, La découverte, 1993, 193 p) au temps d'Auguste une œuvre littéraire pouvait être « éditée » jusqu'à 2000 exemplaires qui étaient lus dans les plus lointains territoires de l'Empire.

10. L'étude des manuscrits modernes (postérieurs à l'invention de l'imprimerie) relevant plutôt de la génétique textuelle. Notons au passage l'étude génétique, elle aussi passionnante, (mais selon quelles sources?), des manuscrits littéraires de l'ère numérique.

11. Pour le chercheur en littérature, les corpus « disponibles en mode image » peuvent être un avantage voire indispensable dans la mesure où ils permettent d'accéder à une mise en page (notamment les frontispices, lettrines et autres culs-de-lampe) d'édition anciennes ou bibliothèques annotées d'auteurs. Les Recommandations (Guidelines) TEI dans les chapitres « étude des manuscrits » et « documents primaires » définissent précisément des « processus standards de synergie » entre mode image et texte numérisé qui permettent aux chercheurs d'utiliser ces mécanismes et de se consacrer aux hypothèses à forte valeur ajoutée des aspects visuels du texte.

12. Surtout des langues européennes mais pas seulement, Chine, Japon, Corée, monde arabe.

13. En général avec des attributs mais aussi avec des balises plus sémantiques, voire des balises codant des variantes, des datations, etc.

14. Institut de la Communication à l'Université de Wuhan.

15. HumanitéDigitMagreb (projet financé par l'ISCC-CNRS), BNB (Bibliothèque Numérique Franco-Berbère, projet financé par l'Organisation Internationale de la Francophonie), MEI&TEIeuromed (Music Encoding Initiative et TEI pour la musique et la poésie euro-méditerranéennes; projet financé par la MSH Paris Nord)

16. Cette hypothèse nous paraît notamment pouvoir être très fructueuse pour des lycéens en diaspora.

17. Hudrisier, H. & Romary, L. (2003). Le balisage normalisé des concepts et documents en liaison avec les normes de l'EAD. Colloque *Normes & standards pour l'apprentissage en ligne*, Versailles, 19/03/03. En ligne (consulté le 16/03/04): [http://www.initiatives.refer.org/Initiatives-2003/\\_notes/\\_notes/henri.htm](http://www.initiatives.refer.org/Initiatives-2003/_notes/_notes/henri.htm)

18. *Gestion des ressources linguistiques: les structures de traits (ISO TC 37/SC 4) et représentation des langues*, Colloque de l'Association des informaticiens de langue française (AILF), sous le haut patronage de la Délégation générale à la langue française et aux langues de France (DGLFLF), Paris, 2009

19. Et même aux patrimoines textuels en général.

## LA BD UN OBJET D'ÉTUDE QUI ENRICHIT LES SIC

ÉRIC DACHEUX

La communication est un objet des SIC. Un objet encore marginal, mais déjà un objet ancien. En 1968, sortait la traduction française de « Understanding Media » dont le chapitre 17 était consacré aux bandes dessinées. Huit ans plus tard, la revue Communications consacrait un numéro à la BD (le 24), tandis que A. Mattelart et A. Dorfman sortaient « Donald l'imposteur ». Le neuvième Art n'a donc pas attendu le vingt et unième siècle pour voir les sciences de l'information et de la communication (SIC) s'intéresser à lui. Mais si cet intérêt n'est pas nouveau, il demeure anecdotique. C'est dommage car la BD offre de nombreuses pistes pouvant renouveler la recherche en SIC ! Faute de place, nous n'allons, ici, n'en évoquer que deux : les médias et le sensible.

### La BD : une invitation à renouveler les études médiatiques

Le premier intérêt de la BD dans le domaine des études médiatiques est, selon nous, de reposer la question de la définition du mot média. En effet, pour des théoriciens de la BD comme Will Eisner (2009) et Scott Mc Loud (1999) ou des chercheurs en communication comme MC Luhan (1968) et Éric Maigret (2012), la BD est un média. Mais cette définition reste minoritaire tant parmi les spécialistes de la BD que parmi les chercheurs en communication. Du coup, cette définition non consensuelle permet de poser la question de la définition théorique : qu'est-ce qu'un média ? Traditionnellement, cinq traits servent à caractériser un média : des caractéristiques techniques singulières, une industrie culturelle particulière, une médiation spécifique entre un émetteur et le public, une programmation, la diffusion d'information. Bien sûr, on peut rajouter d'autres traits caractéristiques comme le projet politique (Wolton, 2009) ou le contrat de communication (Chareau, 1997). Mais, au fond, peu importe car plus on complexifie cette définition et plus on en restreint l'utilisation à trois médias de masse : la presse écrite, la radio et la télévision. Or, une telle restriction conduit à se poser des questions sans fin sur la nature d'Internet et, surtout, pousse à sous estimer la diversité du paysage médiatique français. En dehors des médias de masse appartenant

\* Université Blaise Pascal, EA 4647, Communication, innovation sociale, et ESS.  
Mail : eric.dacheux@univ-bpclermont.fr

à des groupes de communication et s'adressant au grand public, se sont, en effet, développés des médias appartenant à des collectivités publiques (commune, pays, département, etc.) ou à des organisations (entreprises, syndicats, associations, etc.) qui ciblent un public particulier. Ces médias sont, aujourd'hui, fabriqués par des professionnels et ont une diffusion non négligeable : plus de 1,5 million d'exemplaires pour « Valeurs Mutualistes », le magazine de la MGEN ! Une définition trop complexe du mot débouche donc sur une conception très précise mais aussi très étroite de ce qu'est un média. Du coup, cette complexité conduit à exclure la BD de cette notion, mais conduit également à refuser le terme « média » pour définir le livre, le téléphone, le jeu vidéo, Internet, etc. Une telle exclusion est préjudiciable car elle réduit beaucoup trop la focale et empêche de saisir la globalité des interactions complexes à l'œuvre dans la réalité empirique. Pourtant, en unifiant tous les outils de communication non directe (qui ne se déroulent pas en face à face) sous le terme « média », on se donnerait le moyen théorique d'étudier au plus près la réalité empirique caractérisée par la circulation/transformation d'un support à un autre (de la BD papier, à la BD numérique en passant par la BD devenue dessin animé, par exemple) ce que l'on nomme « l'intermédialité » et qui constitue, pour nous, le deuxième enjeu médiatique de la BD. Le troisième est lié à la singularité du média BD, puisque si cette dernière possède certaines caractéristiques d'un média de masse, elle se développe aussi, d'une certaine manière, contre eux. En effet, si la BD délivre des informations sur le monde, ces informations obéissent moins à une logique de normalisation professionnelle (celle des journalistes) qu'à une logique artistique d'expression de soi. La BD, comme le cinéma, est un média artistique. C'est justement cette présence forte du langage artistique dans le dispositif communicationnel de la BD qui fait qu'elle n'est pas perçue par le grand public comme un média de masse. À l'inverse, parce qu'elle ne nécessite ni musée ni salle spécialement équipée, la BD n'est pas vécue comme l'espace de sacralisation de l'artiste, mais comme le terrain de jeu du lecteur qui, en se confrontant à un univers singulier, se construit sa propre perception du monde. Ce jeu entre média et art, interroge du coup, quatrième point, la notion de journalisme, puisque d'une part, la BD a vu se développer un nouveau genre : la BD de reportage ; tandis que des revues de journalisme utilisent partiellement (La revue XXI) ou totalement (La revue dessinée) la BD comme moyen d'information. Dès lors, en intégrant ce phénomène on peut relativiser, nous semble-t-il, les causes technologiques souvent avancées pour comprendre la crise du journalisme et proposer d'autres explications comme, par exemple, la négation d'une subjectivité qui ne semble pourtant plus être un obstacle à la réception de l'information ou l'envie du public de trouver, dans l'information, une esthétique informationnelle qui soit

différente de l'esthétique publicitaire. Le dernier point est sans doute celui qui est le plus traité actuellement par les étudiants de master ou de thèse s'intéressant à la BD : le numérique. Quel est l'impact du numérique sur la BD ? Une BD numérique est-elle toujours une BD ? Le numérique permet-il de découvrir de nouveaux talents ou de proposer de nouveaux modèles économiques pour l'industrie de la BD ? On le voit, la BD est, ici, un élément utile de comparaison : assiste-t-on, pour tous les médias, à une lente convergence ou, assiste-t-on, au contraire, à un même processus historique récurant : une hybridation entre médias permettant à chacun d'évoluer et d'affirmer sa singularité ?

### **La BD un révélateur de la dimension sensible de la communication**

La communication n'est pas - n'en déplaise à Habermas – uniquement un agir rationnel. Elle repose sur un rapport dialogique entre le sens et le sensible (Boutaud, Defour, 2013). Étudier la BD permet de placer au cœur des SIC cette dimension sensible de la communication trop souvent négligée. Par exemple, en communication politiques, l'étude des BD - qu'elle concerne des héros qui comme XIII ou Tintin sont impliqués dans des complots politiques, des biographies dessinées de leader politique (Che Guévara, de John F. Kennedy), des œuvres de propagande (Captain America aux Usa, la revue Le Téméraire sous Vichy, etc.), ou des critiques humoristiques de la vie politique (la face Karchée de Sarkozy, Quai d'Orsay, etc.) - ne peut que conduire à signaler la dimension esthétique des communications et des actions politiques. Pas de mise en sens du politique sans mise en scène et mise en forme, nous enseigne chaque album de BD évoquant la communication politique ! De même, les succès internationaux de comics trip (Superman, Barman), de manga (Naruto, Dragon Ball Z) et de BD francophones (Tintin, Astérix) permet de s'interroger sur la mondialisation de l'esthétique. Pourquoi ces BD, si inscrites dans des traditions culturelles si locales, parviennent-elles à toucher des publics internationaux ? Pourquoi, au contraire, certaines aires culturelles, sont-elles réticentes à des BD qui sont un succès partout ailleurs (Astérix, qui est sans doute la BD la plus vendue dans le monde, n'a jamais percé aux USA) ? Du coup, on voit surgir une troisième question : celle de la réception. Simplement, la nature du média BD invite à dépasser les problématiques traditionnelles de la réception (les œuvres médiatiques comme produits culturels hégémoniques se heurtant aux ressources culturelles des publics, ou comme modèles de comportements permettant de faire face à ses problèmes relationnels), pour s'intéresser à la création mise en œuvre par le récepteur. En effet, cette réception créatrice est particulièrement visible dans la BD où c'est le lecteur

qui fabrique le mouvement et procède au montage des séquences. Quatrième question, celle de la matérialité. La multiplication des formats, l'apparition de BD créées spécifiquement pour smartphone ou la présence de planches originales dans les musées invite le chercheur à s'interroger sur la dimension esthétique des dispositifs de communication. Lire une planche de BD case après case sur son smartphone, en rétro-projection sur grand écran, dans un album cartonné A3 ou dans un format souple A5 ce n'est pas simplement utiliser des techniques différentes, c'est aussi vivre des expériences esthétiques différentes. Enfin, la BD invite à prendre plus sérieusement en compte la question du temps et de l'espace dans la communication. Dans *La dynamique du capitalisme*, Braudel insiste sur le fait que le capitalisme découpe l'espace entre un centre qui attire les richesses et une périphérie qui est exploitée, vidée de ses ressources. L'espace n'est pas ouvert, il est contraint : toutes les routes conduisent à Rome, c'est-à-dire à la capitale économique du monde. Et si l'histoire de la mondialisation est celle des changements de centres (Venise, Amsterdam, Londres, New York), celle du capitalisme est celle de la domination du centre sur la périphérie. Cette structuration intangible de l'espace semble, au premier abord, être présente dans la BD puisque le lecteur doit suivre, case après case, le découpage voulu par l'auteur pour parvenir au bout de l'histoire. Or, en réalité, si les conventions de lecture (en Europe, de gauche à droite et de bas en haut), orientent le lecteur dans un sens déterminé, la planche de BD, du fait même qu'elle peut être saisie dans sa globalité en un coup d'œil, invite à remettre en cause la notion de centre. Le lecteur n'est pas contraint par l'espace iconique proposé par l'auteur, il peut lire la double page en commençant par n'importe quelle case. Mais, nous dit Braudel, le capitalisme, c'est aussi une vision singulière du temps. Le temps du capitalisme est le temps court, « *time is money* ». La globalisation financière et la possibilité de déplacer, d'une place boursière à une autre, plusieurs milliards en quelques secondes, n'ont fait que renforcer cette immédiateté. Mais ce temps court n'est pas celui de la marche en avant à pas forcés mais du surplace, de la stabilité. Il s'agit de naturaliser ce qui est, de faire comme s'il existait des lois économiques immuables, comme si la chute du mur avait entraîné la fin de l'histoire (Fukuyama, 1989). Ce surplace frénétique propre au capitalisme semble, dans une vision sémiologique purement structurale, l'apanage de la BD populaire. C'est, en tout cas, ce qu'établit Umberto Eco dans son célèbre article consacré à Superman. Pour lui, le héros ne vieillit jamais. La trame narrative de la BD est ainsi construite pour supprimer ce qui est la condition de la liberté : la distinction entre le passé, le présent et le futur (Eco, 1976). Cette analyse structurale est aujourd'hui dépassée. D'une part, parce que de nombreux héros de BD vieillissent (à l'image de Blueberry, par exemple). D'autre part, parce que la BD ne se réduit



pas aux aventures de superhéros. De nombreuses BD, à l'exemple des albums parus dans la collection « Jour J » (Delcourt), s'amuse à jouer avec le temps, à montrer que ce qui est aurait pu ne jamais advenir : et si les Russes avaient fait les premiers pas sur la Lune ? (*Les Russes sur la Lune*). Et si l'attentat d'Hitler avait été un succès (*Block 109*) ? On touche là, à la vraie puissance de la BD : la double capacité à s'abstraire du temps celle de l'auteur (qui prend le temps de construire une histoire hors de notre temps) et celle du lecteur (qui reconstruit à son rythme le temps du récit). La BD révèle à chacun la jouissance que procure d'être l'unique gestionnaire de son temps.

Ancrée depuis presque 50 ans dans les SIC, la BD reste un objet peu exploré. Pourtant, elle touche à l'essence même de la communication, l'écart entre l'intention de l'auteur et la réception créative du récepteur.

## Bibliographie

---

- BOUTAUD J.-J., DUFOUR S., « L'extension du domaine du sacré », *Questions de communication*, N° 23, 2013.
- BRAUDEL, F., *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, 2008 (1985).
- CHARAUDEAU P., *le discours d'information médiatique. la construction du miroir social*, Paris, Nathan, 1997.
- Communications, *La bande dessinée et son discours*, Communications, N°24, 1976.
- HERMÈS, *La Bande dessinée : art reconnu, média méconnu*, Hermès, n° 54, 2009.
- ECO U., « Le mythe de Superman » ; *Communications*, N° 24, 1976.
- EISNER W. *Les clés de la Bande dessinée T1 l'art séquentiel*, Paris, Delcourt, 2009.
- Communication et langage, *Bande dessinée : le pari de la matérialité*, Communications et langages, N° 167, 2011.
- FUKUYAMA, F., « La fin de l'histoire », *Commentaire*, N° 47, 1989.

## LE GROUPE DE RECHERCHE *LILITH* DE LA SFSIC : ACTIVITÉS ET PERSPECTIVES

Par *LILITH*

### Historique et particularité du groupe

*Lilith* est un Groupe d'Étude et de Recherche (GER) de la Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication (SFSIC). Ce fut à l'origine un atelier de recherche se nommant « *sujets et organisations* » (2007 à 2009). Cette thématique trop vaste nous a conduits à préciser notre terminologie pour nous orienter (2009-2011) vers l'étude de L'Invisibilité de L'Individu au Travail à travers l'Histoire (d'où l'acronyme *LILITH*).

2011-2014 marque le tournant culturel et technologique de notre approche avec, toujours au centre de nos préoccupations, la place de l'individu au travail et la communication.

Une présentation publique aura lieu lors du congrès de la SFSIC à Toulon, le vendredi 6 juin 2014 à 14 heures comme il y en avait eu une en 2012 au congrès de Rennes (*Lilith*, 2012b).

*Lilith* fonctionne sous forme de séminaires bimestriels en groupe restreint, de journées d'études biannuelles et de colloques tous les deux ans. Les **séminaires** sont l'occasion de partager notes et commentaires de nos lectures respectives, de critiquer les travaux des uns et des autres avant publication, de discuter autour de terrains d'investigation et de rédiger en commun, communications, articles et ouvrages. Les **journées d'études** permettent de faire venir des invités, de présenter publiquement nos travaux et de favoriser les échanges avec le public. Elles sont ouvertes à tous et offrent l'opportunité de devenir membre du GER en participant aux réunions de *Lilith*. Il est alors important de s'engager pour au moins deux ans et d'être présent régulièrement aux séminaires selon les modalités de partage qui nous tiennent à cœur. Les **colloques** sont organisés par *Lilith* avec les exigences scientifiques internationales.

Quand on est membre de *Lilith*, on s'engage à faire vivre nos recherches en causant et riant sérieusement (Lilith, 2011). Ceux qui participent à l'aventure peuvent en témoigner : nous espérons tous avec impatience le regard et l'écoute bienveillante de chacun lors de notre séminaire bimestriel pour lequel nous avons rédigé la note de lecture ad-hoc, critiqué l'article en cours du collègue, préparé la journée d'étude ou le colloque, écrit à plusieurs à distance, etc. Cet espace de recherche suspendu au-delà des disciplines scientifiques s'appuie en effet sur l'estime, notion clé que nous avons amplement étudiée. C'est l'estime que nous avons les uns pour les autres (enseignants, chercheurs, cadres, entrepreneurs, parents, bénévoles) et celle que nous avons pour notre public (lecteurs, collègues, étudiants, invités). Nos rencontres aiguisent notre curiosité grâce aux idées qui fusent, à la liberté de ton, aux échanges où se mêlent nos envies de comprendre et de questionner. Nous partageons le vrai plaisir de la dispute intellectuelle, celle qui nous pousse dans nos retranchements et nous oblige à avancer. *Lilith* est ainsi un espace de ressourcement, un endroit où le flux des échanges est dans un relatif équilibre. Cet aspect informel est productif, non pas dans l'immédiateté qui s'impose quotidiennement, mais dans un temps plus long, celui qui permet des maturations lentes et l'illumination créative. En ce sens, *Lilith* est un vrai atelier de recherche, déconnecté des impératifs de résultat et de productivité. Nous avons pourtant sacrément produit ces trois dernières années.

## Nos productions

Durant la période 2011-2014 plusieurs journées d'études, publications et événements scientifiques ont scandé la vie du groupe.

La thématique de la **reconnaissance** est au cœur de nos recherches depuis plusieurs années et continue de faire l'objet de publications dans les revues en SIC (Vacher & Andonova, 2011). Le regard historique nous permet d'éclairer des mécanismes contemporains qui articulent reconnaissance et individualisation du travail (Kogan, Le Bis, 2012). Dans la continuité de ces travaux, nous coordonnons le numéro 44 de la revue *Communication & Organisation* (Andonova & Vacher, 2014) qui porte sur les multiples facettes que la **visibilité** peut revêtir en milieu professionnel. Devenue la norme, la visibilité est recherchée, voire imposée dans les entreprises, mais elle est aussi revisitée et parfois contournée par les individus au travail (Kogan, 2014).

Une autre thématique du groupe Lilith, **l'interculturel**, fait également l'objet de réflexions partagées. Deux communications ont ainsi été présentées (Andonova, Vacher, Wilhelm, 2011; Vacher, Andonova, Wilhelm, 2012) sur les pratiques interculturelles et le vivre ensemble,

ainsi que sur l'usage des TIC à l'épreuve de l'interculturel au sein des contextes culturels différents (allemand, espagnol et bulgare).

Le 5 octobre 2012, le GER *Lilith* a organisé, avec le laboratoire CRESAT de l'Université de Haute-Alsace, une journée d'étude autour des **scènes de la communication** où culture, médias, technologie et travail se croisent (Lilith, 2012a). Les thématiques abordées étaient les suivantes : l'écoute flottante au travail (Béatrice Vacher, 2013); le faire vivre interculturel ou se pose les questions de la reconnaissance et de l'identité dans trois associations extra-internationales (Yanita Andonova et Carsten Wilhelm); le document comme trace du passé sous le double regard de l'histoire et de l'ethnologie (Isabelle Le Bis et Anne Monjaret) et enfin, les outils numériques et les circuits courts de la consommation biologique (Anne-France Kogan).

Un colloque scientifique, organisé par les membres du *Lilith* en collaboration avec l'Université du Québec, a lieu en mai 2014 à l'ACFAS, sur l'injonction de créativité et la création sous contrainte. Il interroge la thématique de la **créativité** en explorant les parallèles entre le monde du travail et le secteur culturel, grâce au rôle joué par le numérique.

L'expérience de l'écriture collective a souvent été un propulseur pour les membres de *Lilith*. Des communications et des articles rédigés à plusieurs mains sont ainsi le fruit de discussions sur la terminologie et les concepts utilisés, les lectures incontournables et la pertinence des cadres théoriques mobilisés. Cette expérience est allée jusqu'à la rédaction d'un ouvrage de vulgarisation à sept auteurs ! Cette œuvre collective a été l'occasion d'une critique publique au cours d'une journée d'étude organisée au Clémi à Paris (Lilith, 2012c). Scientifiques et lecteurs grand public ont bousculé notre première version et nous avons du remettre notre écriture sur l'établi. Parallèlement, une réflexion sur les modalités de co-rédaction de cette œuvre a fait l'objet d'une communication au congrès ACFAS en 2013 (Wilhelm, Vacher, Monjaret, 2013). Le résultat est non seulement une publication aux presses des Mines (« *Vive la technologie ? Traité de bricolage pour épris de liberté* ») mais également la création d'une nouvelle collection : « **Les carnets de Lilith** » aux presses des Mines. Nous attendons vos réactions sur le blog de la collection : <http://www.les-carnets-de-lilith.fr/>.

Deux autres ouvrages sont en cours de finition : l'un, toujours à partir de la question technologique, compare des histoires contemporaines et médiévales pour approfondir la réflexion sur notre façon de voir le monde. L'autre livre est un parcours sur la place du jeu dans l'entreprise. Un premier aperçu est disponible en ligne à partir de la communication (Monjaret & Andonova, 2014).

## Nos perspectives

Pour les deux années à venir (2014-2016), le groupe continue les travaux de lecture et d'écriture partagés tout en réalisant une recherche collective. L'ensemble permettra de confronter théorie et terrain sur nos thématiques qui, tout en restant centrées sur l'individu au travail, approfondissent les approches culturelles. Il s'agira de croiser plusieurs dimensions de la culture : historique, anthropologique, artistique et professionnelle, sans oublier les dimensions écologiques et éducatives. S'agit-il de diversité culturelle ? Nous ne sommes déjà pas d'accord sur ces termes, alors rendez-vous en 2016 !

Les discussions autour d'un terrain commun, pouvant combiner les questionnements propres à *Lilith* avec les problématiques individuelles, nous ont amenées à choisir le secteur du TRM (Transport routier de marchandises). En effet, la forte concurrence du secteur, et le poids des pays d'Europe de l'Est et du Sud permettent d'établir des comparaisons et d'appréhender les différentes formes de cultures (pays, métier, travail, loisir, etc.). Celles-ci seront interrogées au niveau du processus d'individualisation que nous avons abordés à plusieurs reprises dans nos séminaires. Nous continuerons à mobiliser la théorie de la reconnaissance car celle-ci participe, par exemple, à la compréhension des pratiques numériques dans les différentes sphères, privées, professionnelles ou publiques (Kogan, 2014). Le projet collectif est de prolonger cette perspective par des études de cas et de nouvelles réflexions que nous avons eues lors de nos dernières séances.

Par exemple, la question de la technologie nous montre à quel point nous sommes liés, dépendants des autres, d'autant plus quand cela ne fonctionne plus. La complexité technique nous renvoie alors à la complexité humaine qui l'a fabriquée (Vacher, Andonova, Kogan, Le Bis, Monjaret, Ravalison, Wilhelm, 2014). Cela nous amène à de nouvelles questions liées notamment à la notion de responsabilité qui nous paraît importante pour interroger la diversité culturelle de l'individu et la diversité des formes de travail. Par exemple, la montée de la logique gestionnaire et de ses dispositifs de normalisation tend, dans la sphère productive, à diluer la responsabilité et à l'orienter vers un respect de la règle au détriment d'un bien commun organisationnel. Comment alors les tâches ayant recours à une forme de confiance, dans la mesure où tout ne peut être écrit, s'articulent-elles ? Sont-elles encore visibles ? Dans des situations imprévues, qui peut dire « *c'est mon job. Je m'en occupe !* » ? Comment se pose la question de la responsabilité collective ?

**Publications Lilithiennes 2011-2014 :** \_\_\_\_\_

ANDONOVA Yanita, VACHER Béatrice (2014), Nouvelles formes de visibilité des individus en entreprise: technologie et temporalité », *coordination et introduction de la thématique du numéro 44 de la revue Communication & Organisation*.

ANDONOVA Yanita, ROBERGE Jonathan, KOGAN Anne-France, WILHELM Carsten (2014), « Injonction de créativité et création sous contrainte: parallèles entre secteur culturel et monde du travail à l'épreuve du numérique », *colloque ACFAS*, 12-13 mai, Université Concordia, Montréal (Canada).

ANDONOVA Yanita, VACHER Béatrice, WILHELM Carsten (2011), « Pratiques interculturelles et vivre ensemble. Analyse conjointe de trois organisations associatives », *Colloque Org&Co Les communications organisationnelles. Des concepts aux pratiques*, Nice, 31 mai-1<sup>er</sup> juin.

LILITH (2014), « Technologie, travail, culture et communication: bilan et perspectives », *présentation des GER*, XIX<sup>e</sup> congrès de la Sfsic, Université de Toulon, 6 juin.

LILITH (2012a), « Scènes de communication. Quand la culture dialogue avec la technique », *journée d'étude Lilith autour des relations entre communication, culture, médias, technologie et travail*, Campus Fonderie, Université de Haute Alsace, 5 octobre.

LILITH (2012b), « L'invisible individu au travail à travers l'histoire: bilan et perspective », *présentation des GER SFSIC*, XVIII<sup>e</sup> congrès de la Sfsic, Rennes, 1<sup>er</sup> juin.

LILITH (2012c), « Critique publique de l'ouvrage collectif en cours – Vive la technologie? », *journée d'étude Lilith*, Clemi, Paris (invités: Sylvie Chevrier, Valérie Lépine, Hélène Castonguy, Antoine d'Heygère), 23 mars.

LILITH (2011), « La recherche en causant », *Les cahiers de la SFSIC*, n°6, printemps.

KOGAN Anne-France, LE BIS Isabelle, (2012), « De la confession auriculaire à l'entretien individuel, un parallèle troublant », in Delaye & Lardellier (dir.) *Entreprise et sacré, regards transdisciplinaires*, Hermès Lavoisier, Paris.

KOGAN Anne-France (2014), « Lost in transportation. Visibilité du fret, invisibilité sociale », *Communication & Organisation*, n° 44.

MONJARET Anne, ANDONOVA Yanita (2014), « L'entreprise, un terrain de jeu communicationnel pour les salariés. Aux frontières du travail et du hors travail », *colloque international 'Travail et Loisirs'*, CRIPIC, Celsa, Paris Sorbonne.

VACHER Béatrice, ANDONOVA Yanita, KOGAN Anne-France, LE BIS Isabelle, MONJARET Anne, RAVALISON Naly, Wilhelm Carsten (2014), *Vive la technologie? Traité de bricolage pour épris de liberté*, Presses des Mines, Paris

VACHER Béatrice (2013), « L'écoute flottante : la place du corps dans l'action collective », *Les cahiers de la SFSIC* n° 9, 99-106

VACHER B., ANDONOVA Y., WILHELM C. (2012), « Usage des TIC à l'épreuve de l'interculturel », *IVème Congrès de la Société latine de la communication sociale* - table ronde Franco-Espagnole, Tenerife 4-7 déc.

VACHER Béatrice, ANDONOVA Yanita (2011), « Reconnaissance dans les organisations. Précisions terminologiques », *Communication*, vol.28/2 (Laval, Québec).

WILHELM Carsten (2013), « Quand la culture dialogue avec la technique », *Les actes du CRESAT*, n°10, p.99-105 (suite aux journées d'études de *Lilith* à l'Université de Mulhouse).

WILHELM Carsten, VACHER Béatrice, MONJARET Anne (2013), « Expérience d'écriture multi-auteurs hybride, en ligne et en coprésence : une étude de cas », *colloque 'Les enjeux de la lecture numérique'*, congrès ACFAS, 7 mai 2013.

## SÉMINAIRE INDUSTRIALISATION DE LA FORMATION CONTRIBUTION À UNE HISTOIRE DE LA NOTION D'INDUSTRIALISATION DE LA FORMATION

**PIERRE MŒGLIN\***

Le Séminaire « Industrialisation de la Formation » (Sif) tiendra une séance ouverte dans le cadre du congrès de la Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication, à Toulon, le 6 juin prochain de 14 heures à 16 heures. Les échanges y seront consacrés à l'histoire et à la genèse de la notion d'industrialisation appliquée à l'éducation, à l'occasion d'une anthologie en préparation composée de 21 textes publiés entre 1913 et 2012. Dans cette anthologie chaque texte est présenté et commenté par un ou plusieurs participants du collectif formé de vingt participants et anciens membres du Sif et de trois chercheurs associés à ses travaux de longue date. L'ouvrage paraîtra à la fin de l'année 2014.

À l'origine de ce projet, il y a près de quatre ans, un constat : celui de l'ignorance de la question de l'industrialisation éducative par un grand nombre de spécialistes de l'enseignement, des outils et médias éducatifs, de la communication et des industries culturelles en général. Surprenante surprise, en effet, lorsqu'ils découvrent que les termes « industrialisation » et « éducation » peuvent être accolés ! Plus surprenante encore, leur surprise lorsqu'ils s'aperçoivent que la formule « industrialisation de l'éducation » ou son équivalent – qu'à tort ils tiennent pour un oxymore récent – figure en fait déjà, il y a plus de cent ans, chez de nombreux théoriciens et experts états-uniens, canadiens et même français.

Du constat de l'oubli actuel des anciennes tendances industrielles en éducation et de la surévaluation corrélative des tendances nouvelles découlent d'emblée deux objectifs : premièrement retracer la dynamique du projet industriel depuis son origine ; deuxièmement en reconstituer le paradigme ainsi que les diverses et successives concrétisations. Tel est le premier but du projet dont les prémices et les grandes lignes seront exposées lors de la séance de Toulon : proposer

\* LabSic, Université  
Paris 13, Pres Sorbonne  
Paris Cité. Maison des  
sciences de l'Homme  
Paris Nord. Mail : Pierre.  
Moeglin@wanadoo.fr.



une approche compréhensive et critique des mutations industrielles du système éducatif à travers ce que des experts reconnus en disent à des époques différentes.

Au-delà des chercheurs travaillant sur l'histoire des technologies et des industries éducatives, cette séance intéressera ceux qui s'attachent à la question de la médiatisation et à l'approche communicationnelle des organisations d'enseignement. Y seront également abordés des problèmes plus généraux d'économie politique critique et des questions méthodologiques et épistémologiques liées à l'analyse historique du patrimoine théorique de notre discipline.

La séance sera divisée en deux parties : la première sera consacrée à l'évocation de plusieurs de ces textes par ceux qui en assurent la présentation et la mise en perspective dans l'anthologie ; la seconde partie s'ouvrira à une réflexion sur l'histoire de la notion d'industrialisation. Les échanges s'appuieront sur le texte introductif de cette anthologie, qui sera mis à la disposition des participants.

Ce texte comprend deux volets. Sous le titre « le poids des préjugés », le premier dénonce et démonte cinq idées reçues faisant obstacle à une pensée claire de la question de l'industrialisation éducative. Ces idées couvrent le spectre qui va du postulat de l'incompatibilité entre organisation industrielle et institution éducative, passe par la sous-évaluation systématique des réalités industrielles de l'éducation, inclut le refus de considérer ces réalités dans leur pluralité, s'étend à l'idée que cette industrialisation s'imposerait partout sans rencontrer d'objection, avant de déboucher sur le postulat (inverse du premier) de l'inéluçtabilité d'une révolution industrielle des manières d'enseigner et d'apprendre. Ainsi, depuis la croyance en l'impossibilité de toute industrialisation éducative jusqu'à la certitude de son omniprésence, ce volet passe-t-il en revue cinq attitudes répandues dont, fort de sa neutralité axiologique, il montre quelles idées reçues les sous-tendent et pourquoi ces idées sont fausses.

Consacré aux dispositions méthodologiques guidant la sélection et l'interprétation des 21 textes retenus, le second volet (« les conditions d'une anthologie historique ») traite de la réalisation du travail. Il y est question de la grille de lecture appliquée à ces textes et de l'accent mis plus particulièrement sur les références que leurs auteurs font à trois traits distinctifs du projet industriel éducatif : technologisation, rationalisation, idéologisation. Il est probable que, pour étudier les modalités concrètes de ce projet, au-delà de ce qu'en disent ces textes, d'autres marqueurs d'industrialisation auront à être sollicités,

mais les trois qui viennent d'être indiqués devraient suffire à éclairer l'éventail des points de vue en lice.

Éventail en effet, car ces textes ne représentent aucun moment ou mouvement en particulier et leur recueil ne vise pas non plus la cohérence d'un corpus. Ce recueil ne recherche pas davantage la linéarité d'une histoire des idées ou la qualité rhétorique d'un florilège de morceaux choisis. Il fournit encore moins les matériaux d'une enquête sociologique sur une communauté d'experts. Le but ultime de cette anthologie est à la fois plus simple et plus ambitieux : offrir la plus grande diversité possible de points de vue sur l'industrialisation éducative, sur une période aussi large que possible et en se montrant aussi attentive aux avis émergents qu'aux conceptions bien établies. Et par là familiariser le lecteur avec les raisons pour lesquelles, en dépit des censures, exagérations et malentendus, la question de cette industrialisation revient si régulièrement, chargée d'enjeux si différents à chaque fois. Ce faisant, le lecteur se persuadera, espérons-le, de l'intérêt heuristique de cette question pour appréhender plus généralement les mutations de l'accès à l'éducation et à la culture aujourd'hui.

*Fondé en 1989 et animé depuis cette date par Pierre Mæglin, le Sif fonctionne à raison d'une journée tous les mois et demi, soit six réunions par an, auxquelles s'ajoutent une ou deux manifestations publiques. Le Sif a été labellisé par la SFSIC en 1993. Il réunit une vingtaine de membres cooptés et ses travaux interdisciplinaires portent, dans une perspective critique, sur les modalités et les enjeux de l'industrialisation de la formation initiale et continue. Ils sont structurés autour des trois axes suivants : l'analyse des outils et médias éducatifs, du manuel aux réseaux numériques ; l'étude des méthodes pédagogiques et des modèles organisationnels visant à aligner les modes de fonctionnement de l'enseignement sur celui des entreprises ; l'examen des stratégies des acteurs et des institutions, notamment dans le cadre de la territorialisation des industries éducatives. Ces travaux donnent régulièrement lieu à des colloques et publications : articles, numéros spéciaux de revue, ouvrages.*

# Dossier

---

## **La place des dispositifs socio-techniques d'information et de communication (DISTIC) dans les différentes situations de recherche )**

Laboratoire I3M

Coordination : Natacha Cyrulnik Et Herve Zenouda



## INTRODUCTION

### LES DISPOSITIFS SOCIOTECHNIQUES D'INFORMATION ET DE COMMUNICATION (DISTIC), UN CONCEPT TRANSVERSAL POUR LES RECHERCHES DU LABORATOIRE I3M.

**PAUL RASSE\***, **MICHEL DURAMPART\*\*** et **NICOLAS PÉLISSIER\*\*\***

Martin Heidegger et Jacques Ellul le pressentaient il y a plus d'un demi-siècle : la technique a changé de statut<sup>1</sup>. Depuis les grecs, elle était considérée comme un moyen et une activité humaine, elle désignait un ensemble d'instruments assignés chacun à une fin. Dans la période moderne, sa rencontre avec la science, son industrialisation, sa généralisation à tous les domaines de la vie quotidienne à partir de la diffusion planétaire du modèle fordiste, et plus récemment son déploiement dans le champ de l'information-communication, l'ont transformée en milieu environnant irriguant la société dans son ensemble. Dominique Janicaud, relisant Heidegger, voit dans ce changement « *une nouvelle disposition par rapport aux choses et aux manières de les organiser* ». Dans son appréciation du dispositif (*Gestell*) comme destinée de la technique, il estime qu'elle devient décisive pour tous les aspects de la vie, voire « *totalitaire et destinale* », car personne ne peut vraiment y échapper.

Il s'agit donc bien, dans une nouvelle perspective épistémique, de penser les transformations du monde en mettant en évidence les interactions souples et puissantes des technologies avec leur environnement, en fonction de forces structurantes, coercitives, mais dont le sens n'est jamais tout à fait donné et dont la direction peut toujours être détournée par l'usage qu'en font les sujets. Tel est le projet scientifique du laboratoire I3M, dont les chercheurs mobilisent le concept de dispositif pour leurs travaux sur les technologies de l'information et de la communication.

### Le dispositif, essai de définition

Dans les années 1970, Michel Foucault utilise l'idée de dispositif pour penser l'histoire sociale de façon moins mécanique que ne le fait Louis Althusser, au cours de la même période, avec son célèbre texte sur les appareils idéologiques d'Etat<sup>2</sup>. Cependant il n'en fait pas véritablement

\* UNSA, rasse@unice.fr

\*\* USTV, michel.durampart@univ-tln.fr

\*\*\* UNSA, pelissiero6@gmail.com

un concept, et il faut attendre un entretien publié en 1977 pour qu'il précise l'usage qu'il en fait : Le dispositif lui-même c'est « *le réseau qu'on établit entre ces éléments (...) un ensemble résolument hétérogènes comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales philanthropiques; bref du dit aussi bien que du non-dit (...)* ». Et d'ajouter « *Le dispositif a donc une fonction stratégique dominante... Le dispositif donc est toujours inscrit dans un jeu de pouvoir, mais toujours lié aussi à une ou des bornes du savoir qui en naissent, mais, tout autant, le conditionnent.* »<sup>3</sup>

Ce n'est que trente ans plus tard que Giorgio Agamben, dégage et reprecise le point de vue foucauldien en distinguant deux grandes entités : d'un côté, « *les êtres vivants ou les substances* » ; de l'autre, « *les dispositifs à l'intérieur desquels les êtres vivants ne cessent d'être saisis* ». Entre les deux, il ajoute « *les sujets, qui résultent du corps à corps entre les vivants et les dispositifs* »<sup>4</sup>. Selon lui, jamais une société n'aura permis à ce point l'assujettissement, la dé-subjectivité des sujets, tant les individus sont aliénés, tant les dispositifs pénètrent au plus profond de nos existences pour les modeler et les contrôler. Mais si les sujets sont saisis par leur environnement technologique, ils en sont aussi les acteurs : « *Au développement infini des dispositifs de notre temps, correspond le développement tout aussi infini des processus de subjectivation* »<sup>5</sup>.

## Une nouvelle approche de la technique et du temps, au prisme du jeu social

Dans une époque caractérisée par l'accélération, au sens où l'entend Hartmut Rosa<sup>6</sup>, le concept de dispositif met l'accent sur les mouvements sociohistoriques longs pour donner du sens aux univers en perpétuelle mutation. Et cela vient en complément de l'analyse systémique qui, si elle a le mérite de prendre en considération la complexité des interactions, dans son effort de modélisation, aurait tendance à figer les représentations dans une approche synchronique des phénomènes étudiés. L'analyse en terme de DISTIC, en privilégiant l'approche diachronique, y ajoute le mouvement et l'incertitude qu'il provoque.

Quelques grandes découvertes ont sans doute transformé le monde, telles que le train et la machine à vapeur au XIX<sup>e</sup> siècle, ou l'ordinateur et la connectique aujourd'hui. Mais elles ne sont pas pour autant des *Deus ex machina*, bien au contraire, elles sont le résultat d'un lent processus engagé sur la durée, jalonné d'une succession d'innovations et de perfectionnements se déployant en cascade<sup>7</sup>. Pour exister et se développer, la plupart des technologies doivent s'insérer dans les systèmes déjà en

place et coopérer avec eux. Elles dépendent des milieux environnants et de la filiation avec les techniques qui les ont précédées, des voies qu'elles ont ouvertes les unes après les autres en transformant la société. Qu'un chaînon manque, et voilà une lignée d'innovation bloquée pour longtemps. Car les technologies se développent pour autant qu'elles s'inscrivent dans les logiques coercitives, socialement structurantes. Elles sont, sinon portées, du moins admises par les pouvoirs en place, qui souhaitent les organiser et les développer autant que les canaliser et contrôler leur usage au nom de la sécurité collective par exemple.

Même lorsqu'elles sont imposées de l'extérieur, notamment au travail, les technologies doivent se faire adopter par les usagers, qui, en fonction du contexte et par divers processus de subjectivation, s'efforcent toujours de se les réapproprier pour gagner en liberté, parfois de les contourner ou d'inventer de nouveaux usages inattendus. Car le sujet n'est jamais complètement passif, mais toujours acteur du système dans lequel il s'insère. Il peut résister ou se soumettre, voire anticiper les transformations sociotechniques. Mais il n'est jamais qu'un des éléments constitutifs d'une humanité d'autant plus solidaire que les technologies de la communication tissent des liens de plus en plus étroits entre ses composantes.

Ainsi, l'intérêt du concept de dispositif tient non seulement à ce qu'il permet d'accéder à la complexité des situations étudiées, mais encore de prendre en considération le fait que celles-ci sont toujours en mouvement, en train de se transformer. Cela vaut en particulier pour les technologies de la communication. Plus que nulles autres, elles bouleversent les modes de vie, les façons de travailler, d'être ensemble, en même temps qu'elles s'inscrivent dans la lignée de grandes mutations économiques et sociales globalisées qui brassent toutes les cultures versées désormais dans le même chaudron de la mondialisation.

### **Les Dispositifs Socio-Techniques d'Information et de Communication (DISTIC)**

Le concept de DISTIC part du principe que les technologies de l'information et de la communication construisent leurs utilisateurs autant qu'elles sont façonnées par eux. Elles constituent des dispositifs issus de processus d'interaction entre des utilisateurs (producteurs, consommateurs, usagers, citoyens) qui sont aussi des sujets socialisés et un ensemble hétérogène de techniques. Car l'environnement technologique n'est pas neutre. Il forme le sujet en instaurant des normes économiques, ergonomiques, des pratiques acceptées ou imposées. Il est lui-même formé et déformé par des individus isolés ou agissant en réseaux.

La prise en considération des utilisateurs dans le processus de conception des technologies est un élément caractéristique de la période actuelle post-fordienne. Jusqu'alors, à quelques exceptions près, les technologies étaient conçues par des ingénieurs les expérimentant au sein de leur laboratoire, mais sans toujours tenir compte des attentes et besoins des consommateurs. Ceux-ci étaient ensuite convaincus par la publicité et le marketing de l'intérêt et de la fiabilité des produits fabriqués en masse. La crise des chocs pétroliers sonne le glas des trente glorieuses et met en exergue les limites de ces modèles taylorien et fordien<sup>8</sup>. Dans les années 1980, il devient évident de prendre davantage en compte les consommateurs. Les premières études s'attachent surtout à monter les écarts entre les usages prescrits et usages réels observés. En France, elles sont notamment menées par des chercheurs en SIC ou issus de disciplines connexes, à l'image de Dominique Boulier, Serge Proulx, Josianne Jouët, ou encore Jacques Perriault. Ces derniers évoquent, dans la lignée des travaux fondateurs de Michel de Certeau, un « détournement » des usages prescrits, une réappropriation de la technique par les usagers<sup>9</sup>. Parallèlement, les acteurs de l'innovation (chercheurs, politiques, financeurs) qui avaient depuis longtemps remarqué la fertilité des réseaux de coopération informels mais denses, s'efforcent de développer les interactions au sein des technopoles ou des *clusters*. Mais il s'agit là de dispositifs institutionnels qui misent sur la proximité géographique et technique et des acteurs<sup>10</sup>.

À partir des années 1990, dans le sillage des travaux du Centre de Sociologie de l'Innovation des l'Écoles des Mines, des chercheurs tels que Madeleine Akrich, Michel Callon et surtout Bruno Latour mettent en évidence le rôle des usagers, médiations, traductions, dans le processus de conception et même d'innovation<sup>11</sup>. Mais pour l'essentiel, le téléphone, l'ordinateur et Internet demeurent des outils onéreux, utilisés principalement dans le cadre d'activités professionnelles soumises à l'autorité et au contrôle de l'entreprise. Cependant, la digitalisation des données et leur circulation à coût zéro faible bouscule très vite les règles du jeu et ouvrent de nouvelles perspectives pour la recherche en SIC.

### **Pour un anti-utilitarisme des recherches sur les dispositifs socionumériques**

Le concept de DISTIC s'efforce de prendre en considération la technologie dans sa totalité. D'une part, il l'analyse pour elle-même dans la complexité des interactions scientifique et technique qu'elle met en jeu. D'autre part, il la sonde au travers des processus historiques longs dans lesquels elle s'insère, comme des transformations qu'elle entraîne dans l'organisation générale de la société : industrialisation



des activités humaines, individualisation des relations, mutation des identités professionnelles et sociales, reconfiguration des cultures... Les chercheurs d'I3M, en conséquence, s'efforcent d'étudier comment se mettent place et se développent les processus de coopération, au plus près des acteurs sur le terrain. Dans le cas de certaines recherches appliquées, ils s'interrogent sur la façon de renforcer et d'orienter les interactions dans des processus de co-construction innovants. Par ailleurs, ils tentent de montrer comment, par-delà les chaînes d'innovations en apparence anecdotiques, les technologies de l'information et de la communication agissent dans la durée et convergent avec d'autres pour transformer les représentations et les pratiques sociales dans les médias, la culture, les organisations, etc.

À l'aune de quelques grands axes de recherche présentés et développés dans le présent dossier, ils prennent la mesure et le sens des mutations à l'œuvre et les resituent dans une perspective critique inspirée par la philosophie de l'École de Francfort, la pensée française post-moderne, les théories de la réception ou plus récemment les *Cultural and Gender Studies*<sup>12</sup>. Au-delà des recherches plus récentes sur les dispositifs sociotechniques au sein des SIC<sup>13</sup>, il s'agit d'actualiser le concept au regard de travaux de recherches plus anciens qui ne l'ont probablement pas assez mis en lumière, mais aussi de le retravailler au regard du développement des TIC, en l'utilisant comme appareillage méthodologique permettant de saisir dans leur complexité et leur dimension historique les profondes mutations caractéristiques de la société de l'information et de la communication. Dans cette lignée, on peut citer les travaux plus récents de Daniel Peraya, Didier Courbet, ou des chercheurs I3M...

À la cyberutopie qui draperait la technologie de vertus intrinsèquement éducatives et émancipatrices<sup>14</sup> (ou inversement aliénantes et oppressives), le concept de DISTIC oppose un ensemble d'interactions complexes, de technologies et de sujets qui s'en emparent, et non pas tel ou tel élément (les médias, l'internet, le téléphone, les manifestations...) dont on pourrait isoler les effets mécaniques. Bien que voisin des concepts connexes d'appareil ou de système, il accorde une place centrale aux capacités des usagers à résister à ces contraintes, à s'en affranchir voire les détourner à leur avantage. Pour mieux explorer cette dimension, le laboratoire I3M, en coopération avec le laboratoire ELLIAD (Université de Franche Comté) et l'Institut des Sciences de la Communication du CNRS, a organisé en 2013-2014 un séminaire itinérant (Paris, Nice, Montbéliard) sur les Usages des Dispositifs Socio Numériques (UDSN), s'ajoutant au séminaire interne du laboratoire mené sur ces questions depuis 2008.

Enfin, le DISTIC permet de questionner et de revisiter à nouveaux frais la notion de dispositif qui, à l'aune de ces dernières années, avait tendance à devenir un concept fonctionnel, utilitaire, ancré dans une perspective opératoire et pragmatique. Comme l'écrit Françoise Bernard<sup>15</sup> : « *Il est troublant par ailleurs de mesurer combien le concept de dispositif forgé pour une pensée critique (Foucault) est devenu en se généralisant, un concept pour fonctionner.* » Les recherches menées par l'3M tendent à lui redonner une dimension ancrée dans la pluralité disciplinaire, la pensée critique, bien au-delà des seules questions d'agencement, de processus et procédures, en reposant la question des différentes formes de médiations à l'œuvre dans les dispositifs.

L'étude des DISTIC suppose une méthodologie plurielle et adaptée à leurs objets, combinant des travaux sur les différentes instances formant un dispositif, de la production à la réception, en passant par les produits et leur design. Éprouvée par le passé sur des objets tels que la formation à distance, les moteurs de recherche, les technopoles, les musées ou les parcs naturels, cette méthode pragmatique met en avant les acquis des recherches de terrain pour en tirer des réflexions plus théoriques en matière d'épistémologie des sciences de l'information et de la communication, et plus largement des sciences sociales.

De ce point de vue, les recherches récentes menées au sein d'l3M ont exploré divers contextes situés dans les organisations de la connaissance et de la culture (médiation culturelle, relations entre arts et technologies, éducation, enseignement, apport des dispositifs numériques dans la formation en milieu industriel...). Les chercheurs mobilisés ont, à chaque fois, tenté de fonder une démarche méthodologique revendiquée et fondée dans une traduction de cette manière d'envisager les dispositifs sociotechniques. À partir d'une mixité d'approches quantitatives et qualitatives, impliquées et distancées, de méthodes projectives (scénario d'usages), d'observations en situation, les chercheurs d'l3M proposent un cadre d'action : « *Ces méthodologies doivent désormais porter sur la capacité des chercheurs à aller au delà d'un processus compréhensif et interprétatif (basé uniquement sur des données déclaratives) pour tenter d'expliquer les phénomènes observés à partir de mesures objectives et dans l'action des usagers.* »<sup>16</sup>.

### **L'Euroméditerranée, un terrain de prédilection pour la recherche sur les DISTIC**

Cette dynamique féconde est un atout en vue d'approches plus internationales et comparatives dans le bassin géopolitique privilégié par les chercheurs d'l3M : l'Euro-méditerranée. Le croisement des médias traditionnels et des nouveaux outils de communication à distance

avec des mobilisations sociales sans précédent est en train de transformer en profondeur les sociétés des deux rives de la Méditerranée<sup>27</sup>.

Les changements en cours interrogent notamment le rôle des dispositifs sociotechniques d'information-communication pour expliquer l'émergence de nouveaux espaces publics. Le positionnement du laboratoire I3M permet une attention sensible et une analyse prospective de ces problématiques, en rapport avec les milieux académiques des pays concernés. Plusieurs initiatives ont eu lieu dans ce sens, elles se fédèrent actuellement au sein d'un consortium visant à créer un Observatoire de la circulation des savoirs et des mutations sociales et médiatiques en Euroméditerranée. Il inclue des chercheurs d'I3M dans un Groupe de Recherche International soutenu par le CNRS à partir d'une proposition située sur les pays du Maghreb (GDRI COMED, IRMC).

Dans une logique d'articulation des problématiques de développement des pays du bassin méditerranéen avec celles des pays d'Amérique Latine (voir les travaux du RCMFM à ce sujet<sup>28</sup> et ceux du réseau TICEMED), il semble opportun de constituer un réseau transcontinental de recherches qui puisse mobiliser le DISTIC comme un outil d'analyse opératoire et pertinent pour renouveler notre vision des rapports entre médias, communication et société.

Le dossier qui suit, met en évidence la diversité des sujets et des terrains sur lesquels les chercheurs du laboratoire I3M, ont engagé des travaux à la lumière du concept de DISTIC.

## Notes

---

1. HEIDEGGER M., *La question de la technique*, 1953, in *Essais et conférences*, Éd. Gallimard, trad. André Préau, 1958, p. 9-48, ELLUL J., *La technique ou l'enjeu du siècle*, Economica, Paris, 2008, 1re éd: 1954. Et aussi LEMEILLET A., 2012, [Http://appli6.hec.fr/amo/Public/Files/Docs/301\\_fr.pdf#page=8&zoom=auto,0,336](http://appli6.hec.fr/amo/Public/Files/Docs/301_fr.pdf#page=8&zoom=auto,0,336)

2. ALTHUSSER L., *Positions (1964-1975)*, Paris: Les Éditions sociales, 1976, pp. 67-125, 1re édition parue dans *La Pensée* en 1970.

3. FOUCAULT M., Entretien de 1977, *Dit et écrit*, volume III, page 299 et suivantes.

4. AGAMBEN G., *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, Rivages poche, petite bibliothèque, 2011, 1re édition en italien 2007, pp. 30 et 31.

5. Idem p. 33.

6. ROSA H., *Accélération: une critique sociale du temps*, La Découverte, 2013, 1re édition en langue française 2010.

7. Voir par exemple: BAUDET J., *De la machine au système: Histoire des techniques depuis 1800*, éd. Vuibert, 2004. RASSE P., sous la dir. de, *La mondialisation de la communication*, in Les essentiels d'Hermès, Ed. CNRS, 2010, pp. 20 et suivantes.

8. RASSE P., *La rencontre des mondes, Diversité culturelle et communication*, éd. Armand Colin, 2006, chapitre VII, pp. 149 et suivantes.

9. JAUREGUIBERRY F. et PROULX S., *Usages et enjeux des technologies de communication*, Eres, 2011, pp. 50 et suivantes.

10. ARASZKIEWIEZ J., (dir.), *L'héritage d'une Utopie, essai sur la communication et l'organisation de Sophia Antipolis*, Edisud 2003. ARASZKIEWIEZ J., MASONI-LACROIX C., RASSE P. (dir.), *Réseaux d'innovation*, de l'Harmattan, 2008. Voir aussi CARRE D., LEFEBVRE G. et MADEUF B., Les pôles de compétitivité, territoires d'innovation, *Hermès*, n° 50, 2008.

11. AKRICH M., CALLON M., LATOUR B., (Dir.), *Sociologie de la traduction*, textes fondateurs, Presses de l'Ecole des Mines, 2006.

12. ALBERTINI F. et PELISSIER N., (Dir.), *Les sciences de la communication à la rencontre des Cultural Studies*, Paris, L'Harmattan, 2009.

13. APPEL V., MASSOU L., BOULANGER H. (Dir.), *Les dispositifs d'information et de communication: concepts, usages, objets*, Bruxelles, De Boeck, 2010.

14. MOROZOV E., *The Net Delusion: The Dark Side of Internet Freedom*, New York, Public Affairs, 2011.

15. BERNARD F., Le lien communicationnel en organisation, *Sciences de la société*, n° 50/51, mai/octobre 2000, pp. 25-45.

16. BONFILS P., DURAMPART M., Environnements immersifs et dispositifs numériques: Études expérimentales et approches distancées, In BERNARD F., MEYER V., *Méthodes expérimentales en communication*, *ESSACHESS - Journal for Communication Studies* vol. 6, n° 1 (11), 2013.

17. BERNARD F. et DURAMPART M., (Dir.), *Savoirs en action, Culture et réseaux méditerranéens*, Ed. CNRS, 2013.

18. RASSE P., CAILLER B., *DISTIC et développement social: une vision française*, La Crujia ediciones, Buenos Aires, 2013 - CORNU L., HASSANALY P. et PELISSIER N., *Information et nouvelles technologies en Méditerranée: 20 ans de coopération en réseaux*, Paris, L'Harmattan, 2010.

## SAVOIR, POUVOIR, SUJET : DE LA DOMESTICATION DE L'ÊTRE AU MONDE SANS COUTURE DES TECHNOLOGIES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION

JACQUES ARASZKIEWIEZ\*

Que la notion de dispositif ne s'impose qu'*a posteriori* et comme par extraction de l'œuvre de Michel Foucault selon le commentaire que cet auteur lui-même en effectue « à distance » constitue déjà un aversissement suffisant. Il faut dire en premier lieu que la notion de dispositif n'est pas une notion que l'on plaque sur un corpus pour en déduire de façon mécanique ou constructiviste un résultat.

Que la mythique Caverne puisse être considérée, comme le fait Jean-Louis Baudry, comme un dispositif — et qu'alors ce dispositif constitue le levier qui permet à Platon de montrer la voie pour accéder au monde des idées et ainsi d'extraire *a priori* la République du corps même de la philosophie — semble épaissir encore le mystère. Il faut soumettre en second lieu l'idée que le dispositif, qu'il soit *a priori* utilisé comme appareil<sup>1</sup> ou repéré *a posteriori*, se constitue comme représentant d'une sorte d'altérité insaisissable qui ne peut logiquement être située qu'en dehors du champ des sciences humaines et sociales en général. En ce sens la prolifération du concept de dispositif peut être conçue au mieux comme la résultante d'un malentendu et au pire comme une tentative de mystification.

Qu'enfin cette notion puisse constituer une passerelle entre les œuvres de Deleuze et Foucault peut apparaître comme une chose naturelle compte tenu du statut d'extra-territorialité du concept. Mais il faut alors rappeler en troisième lieu que cette évidence soudaine de la notion de dispositif n'est que le produit d'un calcul complexe, une résultante en somme<sup>2</sup>.

Une partie des sciences de l'information et de la communication et des sciences sociales continue donc de trouver dans la notion de dispositif une forme de recours voire de nécessité. On peut bien sûr se

\* UNSA, mail :  
araszkie@iutsoph.  
unice.fr

limiter à une sorte de contingence pour expliquer le phénomène. Le caractère flou du concept et sa capacité à contribuer « à la *formulation d'une problématique ancienne et récurrente qui est celle du statut des objets techniques* (Jacquinot-Delaunay et Monnoyer, 1999, 11) » s'adapterait parfaitement à la nouvelle donne liée au développement proliférant des technologies de l'information et de la communication.

On peut aussi retourner cette proposition. Le dispositif constitue un instrument de mesure de la révolution numérique à laquelle les sciences de l'information et de la communication sont confrontées. Il agit tout d'abord comme repère au sein des sciences sociales notamment par la dimension critique qu'il impose de nous rappeler l'importance de l'expérience en tant que dimension réelle du sujet ; il agit ensuite comme un analyseur qui permet de rendre compte d'une sorte de renversement copernicien : le décentrement du sujet<sup>3</sup> ; il agit enfin comme révélateur d'une société qui se voudrait sans couture.

*« Ce que j'essaie de repérer sous ce nom c'est, premièrement un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques, bref: du dit, aussi bien que du non-dit, voilà les éléments du dispositif. Le dispositif lui-même, c'est le réseau qu'on peut établir entre ces éléments »,* voici la réponse toujours citée de Michel Foucault quant à sa définition du dispositif.

À suivre Deleuze dans sa lecture de Foucault (Deleuze, 1986, 14-21), il faudrait tenter de situer cet énoncé dans trois tranches d'espace : un espace collatéral associé ou adjacent, formé par d'autres énoncés qui font partie du même groupe ; un espace corrélatif qui définit le rapport de l'énoncé avec ses sujets, ses objets et ses concepts ; et un espace complémentaire de formations non discursives (institutions, événements politiques, pratiques et processus économiques). Or si l'espace associé des énoncés a qualitativement peu varié même s'il a quantitativement beaucoup augmenté, l'espace complémentaire subit quant à lui une intense variation liée au développement des technologies de l'information et de la communication. Le passage des dispositifs aux dispositifs sociotechniques d'information et de communication, s'il assure une mise en phase de la notion, n'est pas neutre. Le prédicat *sociotechnique d'information et de communication* spécifie le dispositif. Il le surcode. S'il agit comme un agent permettant de rendre homogène l'approche, le prix de cette mise en phase semble une sorte de soumission à l'environnement sociotechnique d'information et de communication.

Gilles Deleuze indique que « *Dans tout dispositif, nous devons démêler les lignes du passé récent et celles du futur proche : la part de l'archive et celle de l'actuel, la part de l'histoire et celle du devenir, la part de l'analytique et celle du diagnostic*. Si Foucault est un grand philosophe, c'est parce qu'il s'est servi de l'histoire au profit d'autre chose : comme disait Nietzsche, agir contre le temps, et ainsi sur le temps, en faveur je l'espère d'un temps à venir (Deleuze, 1988, 191) ». Le dispositif est en ce sens un interprète de la condition humaine. Il peut en permettre une lecture tragique ou eschatologique. Le tragique, c'est l'idée que nous dépendons d'une antériorité absolue et que notre présent est le résultat d'un scénario écrit d'avance. Autrement dit, notre présent est déterminé par le passé et nous n'y pouvons rien. Le dispositif est alors synonyme de *fatum*. En philosophie, on appelle ça un régime d'hétéronomie. L'eschatologie, au contraire, c'est l'idée que le présent vise un à-venir, qu'il est missionné pour construire le futur. Même si cet à-venir a d'abord été missionné par l'hétéronomie comme dans la Bible, la modernité voudra se donner elle-même pour mission de construire son futur. Là, nous sommes en régime d'autonomie. Et le dispositif devient *fortuna*, ferment de la création, de l'innovation, de la *cross-fertilization* dirait Pierre Laffitte, fondateur de la technopole de Sophia Antipolis<sup>4</sup>.

Une place pour le sujet, une saisie du temps articulée à une construction de l'espace, les dispositifs définissent le plan de consistance de l'étant et ne cessent de nous interroger sur la manière dont cet étant se produit. La difficulté tient à ce qu'avec les dispositifs, le construit apparaît comme donné. Compte tenu de cette dimension idéologique<sup>5</sup>, l'analyse des dispositifs conduit la plupart du temps à ne pas cesser d'en constater les effets de réel, de virtuel ou de sujet associé. Il faut donc tenter de rendre compte de quelques plis et replis caractéristiques de la notion pour espérer se soustraire tant aux effets de masquage que de dévoilement inhérents au fonctionnement des dispositifs.

## Le dispositif comme repère

Les pièces originales du procès fait à Robert-François Damiens, des extraits de la Gazette d'Amsterdam du 1<sup>er</sup> avril 1757, une citation d'un texte de 1937, *Damiens le régicide*, ainsi débute *Surveiller et punir* de Michel Foucault. Nous sommes dans la plus grande confusion, perdus, effarés. Les témoignages se succèdent, se répètent, se complètent. Se donnent à voir la chair tenaillée, à percevoir les horribles cris et à inscrire l'attention portée de l'exempt Bouton. L'officier de police décrit en effet avec une extrême minutie toutes les opérations qui doivent être conduites pour vaincre la résistance du corps du supplicié. Il enregistre l'attitude du condamné et les énoncés que ce dernier produit. Le parricide ne supplie pas qu'on l'épargne mais qu'on le pardonne. Le

corps du parricide est le corps d'un régicide puisque Damiens a porté atteinte au corps du roi en tant que sujet. Mais s'il souffre, il semble également qu'il contemple sa souffrance. Un au-delà de l'humanité qui est pourtant l'humanité elle-même s'inscrit dans le supplice. En plein développement des environnements immersifs, des sensations que ces environnements peuvent produire, du « drill » qui vient se substituer en tant qu'automatisme aux apprentissages, il faut souligner que les dispositifs séparent ce qui est à l'intérieur de ce qui est à l'extérieur et permettent de préciser les conditions de maintien à l'intérieur ou de franchissement des limites de l'étant. La notion de dispositif renvoie à l'expérience en ce qu'elle constitue la dimension réelle du sujet<sup>6</sup>.

### Le dispositif comme analyseur

En 1988, Deleuze rend hommage à Foucault avec son article « Qu'est-ce qu'un dispositif ? ». En 2006, l'ouvrage de Giorgio Agamben consacré au dispositif reprend le titre de l'article de Deleuze. Pas une seule fois cependant, Deleuze ni son article ne sont cités par Agamben. Pour comprendre cet effacement plutôt surprenant, il faut revenir au rapport Deleuze-Foucault. À reprendre l'interrogation d'Isabelle Gavillet : « *Mais Gilles Deleuze se livre-t-il réellement à une lecture symptomale de l'œuvre de Foucault en pointant ce qui, dans le « dispositif », aurait échappé à son auteur lui-même ?* (Gavillet, 2010, 24) », il apparaît que la réponse est bien évidemment inscrite dans la question. Il s'agit d'un commentaire méta-théorique de Deleuze qui lui permet de manifester sa dette immense à l'égard de Foucault sans pointer ce qui différencie son approche de celle de l'auteur de *Surveiller et punir*. Ce grand raffinement, mélange d'humilité et d'humour échappe à Agamben. Si les dispositifs doivent toujours impliquer un processus de subjectivation, pour Agamben, aujourd'hui : « *Au développement infini des dispositifs de notre temps correspond un développement tout aussi infini des processus de subjectivation. Cette situation pourrait donner l'impression que la catégorie de la subjectivité propre à notre temps est en train de vaciller et de perdre sa consistance, mais si l'on veut être précis, il s'agit moins d'une disparition ou d'un dépassement, que d'un processus de dissémination qui pousse à l'extrême la dimension de mascarade qui n'a cessé d'accompagner toute identité personnelle* (Agamben, 2007, 33) ». D'un côté donc, un dispositif au sens foucauldien du terme qui inclut la notion de sujet pour mieux montrer « *comment, dans une société disciplinaire, les dispositifs visent, à travers une série de pratiques et de discours, de savoirs et d'exercices, à la création de corps dociles mais libres qui assurent leur liberté de sujet dans le processus même de leur assujettissement* », de l'autre : « *[...] les dispositifs auxquels nous avons à faire dans la phase actuelle du capitalisme [qui] n'agissent plus sur la production*



*d'un sujet, mais bien par des processus que nous pouvons appeler des processus de désobjectivation.* (Agamben, 2007, 43) ». Mais de deux choses l'une : ou bien il faut supposer l'existence de dispositifs de subjectivation d'un côté et de dispositifs de désobjectivation de l'autre, les uns et les autres coexistants, ce qui serait surprenant, ou bien il faut supposer que la conception du dispositif proposée par Agamben ne suffit pas pour rendre compte de ce paradoxe d'un sujet désobjectivé. C'est même sous le jour de ce paradoxe que l'approche deleuzienne évacuée par Agamben fait retour. Si la notion de dispositif permet de saisir sous la plume de Deleuze l'œuvre de Foucault, c'est parce que sous cet angle le dispositif se trouve surdéfini par l'encombrante notion de sujet. À suivre Deleuze, sans doute faudrait-il plutôt se référer aux arrangements collectifs d'énonciation, au socius (au corps sans organe) d'une part et aux machines désirantes d'autre part. C'est dire qu'il convient dès lors de s'écarter de la notion de sujet, de son immanence et de sa transcendance pour entrer dans les rapports de force induits par la machine capitalistique portée par les technologies et les flux d'information pour lesquels le sujet n'a plus que le statut d'épiphiénomène.

### **Le dispositif comme révélateur**

Dans son article « Les 'vues' de l'esprit », Bruno Latour rejette tout grand partage et s'intéresse aux techniques d'inscription. Plutôt qu'au sujet, Latour s'intéresse aux objets pour autant qu'ils soient mobiles, immuables, présentables, lisibles et combinables : *« Il faut inventer des dispositifs qui mobilisent les objets du monde, maintiennent leur forme et puissent s'inspecter du regard. Il faut surtout que toutes ces formes puissent se combiner à loisir et se travailler de telle sorte que celui qui les accumule dispose d'un surcroît de pouvoir. (63-34) »* Loin d'un déterminisme technologique, ce qu'il faut alors cartographier, c'est un système dit Latour qui fournisse en même temps les informations sur les acteurs humains et non-humains afin de comprendre la stabilité du pouvoir. À la suite de Foucault, ce que produit Latour, avec la sociologie de la traduction, c'est la volonté de casser la grande unité du Savoir et du Pouvoir, telle qu'elle a été mise en place par tous les kléptocrates avec la naissance de l'Etat en Mésopotamie et en Égypte. C'est une lutte contre la domination par un savoir secret que détient le dominant, savoir transmis par l'au-delà et que l'on ne doit jamais partager avec les dominés.

### **Conclusion**

L'apparition du concept de DISTIC peut apparaître comme bien trop raisonnable dans les implications que ce concept génère. Et cette raison même peut être source de dangers d'autant plus inquiétants qu'ils

restent mal identifiés. Non pas le dedans et le dehors mais le monde sans extérieur et sans couture de l'information et de la communication, plus d'exécuteurs des basses œuvres confrontés à la résistance obstinée des corps mais du sociotechnique et de l'usage policé de dispositifs essentialisés et abstraits de toute réflexion philosophique : voilà le dispositif posé comme concept. Voici les règles pour le parc humain d'un être domestiqué. Les technologies de l'information décentrent pendant cet être du dispositif. Les dispositifs sociotechniques d'information et de communication, c'est dans un même mouvement le refoulement de la présence du non humain dans l'humain et partant le refoulement de l'humain du centre du dispositif. Dans ce monde décentré du sujet, la colère et le ressentiment ne peuvent sans doute plus, contrairement à ce propose P. Sloterdijk dans *Colère et temps*, être géniaux. Via les DISTIC, il va falloir inventer de nouvelles manières d'apprendre et de permettre à l'humain de rester le berger de l'être. Si les professeurs, les journalistes, les politiques, les artistes et quelques autres resteront des éducateurs avec la mission d'éduquer les peuples au nom de la promesse démocratique, il risque de plus en plus de manquer d'éducateurs pour éduquer les éducateurs.

## Bibliographie

---

- AGAMBEN G., 2006, *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, Paris, Payot & Rivages, 2007.
- GAVILLET I., 2010, « Michel Foucault et le dispositif : question sur l'usage galvaudé d'un concept », dans Appel V., Boulanger H., Massou L., *Les dispositifs d'information et de communication. Concepts, usages et objets.*, Bruxelles, Ed. De Boeck Université, pp. 17-38.
- BAUDRY J.-L., 1978, *L'Effet Cinéma*, Paris, Ed. Albatros.
- DELEUZE G., 1986/2004, *Foucault*, Paris, Ed. de Minuit.
- DELEUZE G., 1989, « Qu'est-ce qu'un dispositif ? », *Michel Foucault philosophe. Rencontre internationale. Paris, 9, 10, 11 janvier 1988*, Paris, Ed. le Seuil pp. 185-195.
- FOUCAULT M., 1975, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- LATOUR B., 2006, « Les 'vues' de l'esprit », dans Akrich M., Callon M., Latour B., *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, Presses des Mines : pp. 33-69.
- SLOTERDIK P., 2006, *Colère et temps*, Paris, Meta-Éditions, 2007.

## Notes

---

1. La Caverne peut être considérée comme un dispositif ; dans le texte la République cependant, Platon l'utilise comme un levier, un appareil de base pour extraire du monde un régime de vérité.

2. L'oscillation infra-appareil/métab-dispositif est caractéristique des dispositifs : le dispositif en tant que dispositif contextuellement stabilisé intègre l'appareil de base de niveau *infra* et le dispositif en tant que descripteur de niveau *méta*.

3. Ce décentrement s'effectue au profit des données et des flux : l'écriture informatique invite à une société data-centrique ; s'ouvre une discussion concernant les humanités numériques qui dépasse le cadre du présent article.

4. Pierre Laffitte et Michel Callon ont donné au sein de l'École des Mines l'impulsion nécessaire à la création du Centre de Sociologie de l'Innovation.

5. C'est bien évidemment l'appareil de base pour reprendre l'expression de Jean-Louis Baudry qui est porteur de la fonction idéologique : par exemple, l'élosion de l'appareil caméra comme lieu de la production dans le dispositif cinématographique.

6. On ne peut s'empêcher de souligner une forme de symétrie entre l'expérience de Damien qui se situe virtuellement à l'extérieur du dispositif pour mieux le réintégrer réellement (au prix de sa propre disparition) et l'expérience du sujet dans les environnements immersifs, ces derniers incluant réellement les sujets pour leur offrir virtuellement une extériorité comme espace de possibilité.

## AXE 1

# CULTURE ET ACCULTURATION AU NUMÉRIQUE : DES ENJEUX CLEFS POUR LES ORGANISATIONS DE LA CONNAISSANCE

**LAURENT COLLET\***, **MICHEL DURAMPART\*\***  
et **MAUD PÉLISSIER\*\*\***

La forte proximité des jeunes avec les dispositifs numériques dans leurs pratiques communicationnelles et informationnelles quotidiennes a conduit certains chercheurs à employer à dessein la notion de « culture numérique » (Lardellier, 2006) pour qualifier non seulement les usages spécifiques, mais aussi les codes et les valeurs propres à cette génération. Or, l'emploi de cette notion n'est pas neutre et signifie que les usages actuels des dispositifs numériques d'information et de communication induiraient de nouvelles pratiques communicationnelles modifiant progressivement le rapport à soi, aux autres, et finalement au monde.

Dans la lignée de ces réflexions, nous avons cherché à analyser les dynamiques d'acculturation au numérique pour les organisations de la connaissance et de la culture, notamment, qui sont au premier chef concernées par les bouleversements en cours.

Nous voudrions, dans le cadre de ces cahiers, mettre plus particulièrement l'accent sur une triangulation qui va permettre de passer en revue les publics/apprenants, les ressources et démarches liées à l'activité même et le vécu des acteurs de ces organisations parce que nous pensons que les Sciences de l'Information et de la Communication doivent rendre compte des nouveaux rapports entre communication et transmission.

\* USTV, laurent.collet@univ-tln.fr  
\*\* USTV, michel.durampart@univ-tln.fr  
\*\*\* USTV, maud.pelissier@univ-tln.fr

### **La culture numérique comme une ressource à valoriser**

La génération, qui est née et a grandi avec les technologies numériques de l'information et de la communication, est loin d'être homogène au regard des usages qu'elle en fait et de ses capacités à en faire

usage. De nombreuses recherches ont rapidement battu en brèche cette image d'une génération de Digital Natives qui, étant née avec Internet entretiendrait une relation quasi « naturelle » avec cette technologie. Il est souvent pointé la « superficialité » des appropriations des outils numériques des plus jeunes (la capacité à en faire usage), et d'employer à l'inverse l'expression de « naifs numériques » pour les caractériser. Il faut rappeler aussi que les usages restent, pour l'instant, circonscrits à l'univers des loisirs et de la sociabilité (Donnat, 2009).

L'enjeu clef réside dans la possibilité que cette supposée culture numérique soit intégrée dans une perspective de bien-être économique et social, l'inclusion numérique désignant plus largement « *la capacité de chacun à savoir mobiliser ces technologies, compétence fondamentale à l'heure du poids croissant de l'économie de la connaissance* » (Ministère de l'économie numérique, 2013).

Dans le cadre de l'observatoire des TIC de la région Paca, nous avons abordé cette question en cherchant à montrer si les jeunes mobilisent leurs connaissances et savoir-faire en « exportant » leurs usages communicationnels et informationnels dans la dynamique d'élaboration de leur trajectoire professionnelle (Pélicier, Perocheau, Collet, Boutin, Gasté, 2013). Les résultats de cette étude empirique montrent que malgré un degré de connaissances honorable, pour la majorité d'entre eux (70 % des personnes interrogées ont trouvé les bonnes réponses à un quizz de 10 questions posées), et un usage massif des réseaux sociaux dans leurs pratiques de communication, seule une minorité exploitent leur « culture numérique » dans la perspective de leur insertion et orientation professionnelle. Cette étude complète les résultats précédents en montrant que si un apprentissage formel est indispensable pour atténuer la diversité du degré de maîtrise, encore faut-il qu'ils soient capables de mobiliser ces nouvelles pratiques de communication et d'information dans des contextes autres que ceux liés au loisir et aux relations inter personnelles. L'enjeu de l'acculturation au numérique renverrait donc à une forme de capital économique, social et culturel.

### **La médiation au cœur des jeux d'acculturation au numérique pour les organisations de connaissance.**

En tant que lieux de production et de transmission du savoir, les institutions éducatives sont au cœur des enjeux actuels posés par l'avènement de cette culture numérique. Entre démocratisation de l'accès au savoir, sociétés de contrôle et mutations du capitalisme, l'école est sans cesse soumise à de nouvelles contraintes hétéronomes. Et les dispositifs sociotechniques d'information et de communication

(DISTIC) censés cadrer la transmission des savoirs prolifèrent dans la sphère scolaire et à sa périphérie pour répondre à ces nouveaux défis. Ainsi apparaissent de nouveaux espaces de communication, dans lesquels la production de sens est profondément bouleversée.

Ces espaces sont massivement « chronophages » selon les enseignants. Sont-ils également addictifs et ludiques ? La question est en cours de traitement dans le cadre d'un projet de recherche financé par le Conseil général des Alpes maritimes pour mener une enquête dans des lycées et collèges des Alpes-Maritimes, afin d'analyser les mécanismes expliquant les mauvais résultats scolaires des adolescents et préadolescents français lors des enquêtes PISA en dépit ou à cause des usages massifs des T.I.C. à l'école et au domicile familial par les adolescents et préadolescents.

Nous avons également étudié, au travers d'une recherche-action menée avec le CRDP (Centre Régional de Documentation Pédagogique de la région Paca), la mission d'accompagnement des usages numériques en milieu scolaire. Dans ce travail, nous avons cherché à retracer les pressions exercées sur l'école, en tant qu'institution, sur les médiateurs et récepteurs de la connaissance, lors d'expérimentations visant à favoriser l'emploi du numérique à l'école. Notre interrogation portait sur les modalités de valorisation des outils numériques afin de montrer que la dynamique d'appropriation observée pouvait déboucher vers un nouveau devenir fixant les pratiques en milieu scolaire.

De ce fait, l'acculturation numérique situe un enjeu encore peu exploré. En effet les acteurs pédagogiques, élèves ou enseignants sont régulièrement convoqués pour légitimer les innovations déployées avec volontarisme à tous les niveaux de l'institution scolaire. Ces usagers, pourtant, ne semblent ni complètement associés ni totalement absents du processus d'élaboration (cadre de fonctionnement) et de diffusion des innovations qui pourtant les concernent en premier lieu dans le cadre d'usage. Peuvent-ils se reconnaître dans les objets et processus innovants mis, au mieux, à leur disposition, voire qui leur sont imposés ? Comment déceler dans la boîte noire de l'innovation des signes tangibles de l'implication de l'utilisateur visé ? Pour cela il est nécessaire d'éclairer les traces des usagers inscrites dans l'objet innovant à la lumière des communications entre les différents acteurs (Moeglin, 2005).

Si on suppose que la fonction principale de la médiation de l'enseignant est de favoriser/faciliter le processus d'accès, de transmission, de traduction en jouant le rôle de tiers intermédiaire symbolique, l'un

des enjeux est de s'interroger sur ce qui constitue l'essence du métier d'enseignant à l'heure d'une médiation aux savoirs qui devient de plus en plus technique. Ce phénomène est d'ailleurs mis en perspective dans une recherche menée dans le contexte de l'enseignement à distance dans les universités, notamment l'université virtuelle de Tunis. L'exploration scientifique montre comment les apprenants mettent en place un processus d'autorégulation de l'apprentissage tant nécessaire dans un environnement où l'espace prend une autre forme et renforce le sentiment d'isolement (Zimmerman, 2011). Malgré une volonté de situer les dispositifs en réponse aux besoins de ses apprenants, ceux-ci les détournent en se réfugiant dans d'autres outils non institutionnels qu'ils importent à partir de leurs pratiques professionnelles et privées et une tendance se manifeste qui consiste à négliger le dispositif institutionnel ou à s'en servir passivement.

Pour autant, le « tout numérique » peut-il préserver la mission originelle? C'est une question qui a été abordée lors d'une étude visant à mettre en évidence la dynamique d'appropriation de dispositifs numériques (sites web et médias sociaux) pour les acteurs de la lecture publique (Collet, Durampart, Pélissier, 2011; Collet, Pélissier, 2011), il a été montré comment face à une dynamique d'acculturation balbutiante et naissante, les acteurs de la lecture publique s'en remettaient aux « mains du marché », aux solutions clés en main proposées par les concepteurs de sites webs dédiés. Leur culture numérique était très hétérogène et d'un niveau insuffisant pour introduire un questionnement de plus grande ampleur sur leur rôle de médiateur et la place d'une communication médiatisée. D'où l'observation d'une uniformisation forte dans la communication en ligne des Bibliothèques étudiées.

### **La médiation au cœur des enjeux d'acculturation au numérique pour les organisations apprenantes**

Les institutions du savoir ne sont pas les seules institutions concernées par ces enjeux d'acculturation au numérique. Dans le cadre d'une recherche/action menée avec un avionneur, il nous apparaît que c'est bien l'enjeu d'une organisation apprenante à partir d'une intelligence partagée en situation, qui implique à la fois une refondation des processus documentaires dans des situations actives, pro actives (Bonfils, Durampart, 2013). Cet enjeu de l'insertion des dispositifs numériques dans des processus et des activités de formation implique consécutivement une capacité de réflexivité au sein même de l'organisation dans un va-et-vient entre intériorisation des connaissances environnantes et extériorisation de processus d'informations/apprentissage vers l'environnement. Pour autant, il convient d'éviter la tentation

d'évacuer les questionnements sur les nouvelles tensions et déformations induites par ces dispositifs à partir d'un projet et d'une intelligence commune qui ne soient pas seulement imposés au nom d'objectifs commerciaux ou d'une imposition littérale d'une conformité à la réglementation figée.

En conséquence, la question de l'organisation apprenante fixe sans doute une nouvelle dimension de l'entrée des organisations/institutions dans le recours à une démarche de réflexivité qui peut s'entendre comme une évolution vers l'auto apprentissage du fait de l'intégration des technologies intelligentes et des dispositifs numériques. Ceci confirme bien une autre manière d'envisager les DISTIC. Pour autant, dans le programme REVE plus ancien, il apparaissait déjà que l'engagement dans un réseau volontaire permettait d'envisager d'une autre façon l'action auprès des enfants en souffrance. Sans qu'il soit question de recourir aux dispositifs techniques, il était bien question dans le cadre de l'engagement de demander aux acteurs d'entrer dans une logique collaborative en replaçant leurs motivations du côté d'une chaîne de valeurs partagées en situant l'enfant lui-même comme acteur du réseau. Ceci impliquait alors un acte d'engagement de la part de l'acteur, qui à la fois transformait et resituait son action et son regard sur l'enfant en souffrance dans une perspective que l'on pourrait qualifier de quasi « Latourienne ».

## Conclusion

Au-delà de l'hétérogénéité manifeste des différentes entités que nous avons eu l'opportunité d'étudier, (l'école, la bibliothèque, l'entreprise), toutes ont pour point commun d'être confrontées en tant qu'organisation apprenante à la question délicate et complexe de l'appropriation des technologies et dispositifs numériques d'information et de communication dans leur projet de production, transmission et diffusion de savoirs.

En constatant un risque d'éloignement des missions et des vocations premières des organisations concernées, la question de l'acculturation au numérique nous semble constituer un des enjeux centraux pour ces organisations, qui courent le risque d'une asymétrie radicale entre une émancipation individuelle et une imprégnation cognitive collective (Hutchins, 1995) pourtant étroitement mêlées l'une et l'autre.



## Bibliographie

---

- BONFILS P., DURAMPART M. (2013), Environnements immersifs et dispositifs numériques. Etudes expérimentales et approches distancées, *Experimental Methods in Communication*.
- BERNARD F., MEYER V. (coordination) (2013), *ESSACHESS - Journal for Communication Studies*, Vol 6, N° 1(11), Montpellier, pp. 107-124.
- COLLET L., DURAMPART M., PELISSIER M. (2013), Le rôle des bibliothèques départementales à l'épreuve des services à distance et de la numérisation, *Recueil d'articles sélectionnés du XVIII<sup>e</sup> congrès de la SFSIC (2012)*, « Contribution des sciences de l'information et de la communication au débats publics ».
- COLLET L., PELISSIER M.(2012), Les bibliothèques départementales conquises par le web 2.0, *Actes de 15<sup>e</sup> Colloque international sur le Document Electronique-novembre 2012*, Tunis, novembre 2012.
- DONNAT O. (2009), *Les pratiques culturelles des français à l'ère numérique. Enquête 2008*, Ministère de la culture et de la communication.
- DURAMPART M. (2013), Les savoirs et pratiques dans tous leurs états : Prolifération des savoirs en action, appropriation, disséminations, à l'ère de la diversité des supports technologiques et des contextes d'usage, in *Recherches actuelles en Sciences de l'Information*, Papy F. (sld), Hermès Lavoisier, 30 pages, Paris, pp. 201,238.
- HUTCHIN E. (1995), *Cognition in the wild*, Cambridge, MA, MIT Press.
- LARDELLIER P. (2006), *Le pouce et la souris. Enquête sur la culture numérique des ados*, Fayard, 230 p.
- Ministère de l'Economie Numérique intitulé (2013), « Citoyens d'une société numérique : accès, littératie, médiations, pouvoir d'agir : pour une nouvelle politique d'inclusion ».
- MCEGLIN P. (2005), « Outils et médias éducatifs : une approche communicationnelle. » Grenoble, Pug, 296 p.
- PELISSIER M., PEROCHEAU G., COLLET L., BOUTIN E., GASTE D. (2013), *Rapport d'étude « la culture numérique chez les 16-24 ans »*, Observatoire des TIC, Région Paca.
- ZIMMERMAN B. (2011). Motivational sources and outcomes of self-regulated learning and performance. In B. J. Zimmerman, & D. H. Schunk (Eds.), *Handbook of selfregulation of learning and performance* (pp. 49-64). New York, Routledge.

## FOCUS SUR LES TERRAINS DE RECHERCHE CRDP, MÉDIATHÈQUES, OB TIC, EN RÉGION PACA

**LAURENT COLLET\***, **MICHEL DURAMPART\*\***  
**ET MAUD PÉLISSIER\*\*\***

Depuis trois ans, nous menons une série de travaux de recherche sur les usages des tablettes numériques au sein d'institutions liées à la transmission du savoir et de la culture : les bibliothèques départementales de prêt en France et des collèges et lycées du Var.

Nous avons pu constater que si le numérique fait partie du quotidien des BDP et écoles, les spécificités du Web 2.0 et les dispositifs mobiles numériques ne font pas partie du quotidien des institutions étudiées : en 2012, sur 96 BDP, seules 51 possédaient un site web indépendant de leurs institutions de tutelle, les conseils généraux, dont aucun pensé en termes de responsive design, c'est-à-dire capable de s'adapter au dispositif technique avec lequel on pouvait se connecter.

L'éducation nationale est bien équipée en micro-ordinateurs, connexion à Internet. De même un portail collaboratif permet aux élèves, enseignants et parents de se mettre en relation, de travailler en ligne, d'accéder à des ressources pédagogiques. Mais les activités pédagogiques et les contenus sont pensés pour l'écran d'un micro-ordinateur et les objets nomades sont en phase d'expérimentation.

Deuxième constat, les institutions étudiées doivent faire avec des offres marchandes existantes et des architectes, qui à travers des fonctionnalités diverses cherchent à fixer des usages :

- nous avons pu repérer qu'un site web de BDP sur trois proposait la fonction google map pour localiser géographiquement ses locaux alors que les BDP ne travaillent pas avec les usagers finaux des bibliothèques et n'ont pas besoin d'être géolocalisées. Cependant, l'API est gratuite et est devenu une fonctionnalité standard dans tout site web (Collet, Pelissier, 2013).

- pour les collèges et les lycées, nous avons également pu constater qu'un dispositif technique existait et proposait des fonctionnalités. Ces fonctionnalités organisent un ensemble de services de bases (annuaire, authentification unique, catalogue, gestionnaire de

\* USTV, laurent.collet@univ-tln.fr  
\*\* USTV, michel.durampart@univ-tln.fr  
\*\*\* USTV, maud.pelissier@univ-tln.fr

contenus, etc.) dans un ensemble de workflows définis pour chaque catégorie d'utilisateurs. Caractéristique déterminante, la plate-forme Corrélyce n'héberge aucun contenu, mais assure, de façon transparente pour l'utilisateur, la mise en relation avec des contenus externes conservés chez les éditeurs. Ce dispositif rencontre un succès mitigé car les fonctionnalités ne favorisent pas la formation des usages.

Troisième constat, l'appropriation du numérique et de la formation des usages a lieu dans l'arrière boutique des institutions :

- des formations sont proposées à l'utilisation de netvibes, scoop-it ou pearltrees, qui permettent de partager des signets de sites web. Dans ces signes, on peut trouver des bibliothèques d'ouvrages numérisés gratuits. On trouve également des blogs d'analyse du métier de documentaliste par les documentalistes eux-mêmes. On peut notamment noter de nombreux blogues sur la question de l'éco-système du livre numérique où il n'existe pas de plate-forme unique d'accès aux œuvres mais une multitude d'offres (Collet, Durampart, Pelissier, 2013).

- Le CDDP du Var est un acteur local important d'expérimentation de l'usage de tablettes numériques dans les collèges et lycées. Le déploiement de ces expérimentations passe par de longues séances de formation des enseignants, de paramétrages techniques des dispositifs.

Si l'acculturation au numérique des jeunes est un enjeu de société, elle l'est également pour les institutions liées à la culture et au savoir. L'appropriation est lente parce que les acteurs doivent faire avec des offres marchandes ne favorisant pas le passage aux logiques du web 2.0.

## Bibliographie

---

COLLET L., DURAMPART M., PELISSIER M. (2013), Le rôle des bibliothèques départementales à l'épreuve des services à distance et de la numérisation, Recueil d'articles sélectionnés du XVIII<sup>e</sup> congrès de la SFSIC (2012), « Contribution des sciences de l'information et de la communication aux débats publics ».

COLLET L., PELISSIER M. (2012), Les bibliothèques départementales conquises par le web 2.0, *Actes de 15<sup>e</sup> Colloque*

## ÉTUDIER LES ENVIRONNEMENTS IMMERSIFS EN MILIEU INDUSTRIEL : LE CAS DE LA FORMATION CHEZ EUROCOPTER

**PHILIPPE BONFILS<sup>\*</sup>, LAURENT COLLET<sup>\*\*</sup>,  
MICHEL DURAMPART<sup>\*\*\*</sup>, DAPHNÉ DUVERNAY<sup>\*\*\*\*</sup>  
et DENIS GASTÉ<sup>\*\*\*\*\*</sup>**

Dans cette contribution, il s'agit de témoigner d'une recherche qui s'inscrit dans l'étude des Dispositifs Socio-Techniques d'Information et de Communication (Distic) et plus particulièrement des usages d'environnements immersifs dans le cadre d'un déploiement de nouveaux moyens de formation en milieu industriel (société Eurocopter). Cette recherche vise à démontrer que les environnements immersifs peuvent se concevoir autant que s'analyser au croisement d'une démarche d'ingénierie méthodologique (étude, tests et enquêtes, récits d'usage) et d'une réflexion scientifique qui redonne du sens et de la valeur à la médiation (Peraña, 2010) sur supports numériques face aux enjeux des mutations de l'apprentissage en contexte industriel (présentiel ou distanciel).

Pour le partenaire industriel, il est question de redéfinir de nouvelles problématiques de formation, dans des processus très réglementés par la sécurité aérienne, à travers le déploiement de nouveaux dispositifs numériques de simulation.

Pour le laboratoire de recherche I3m, les enjeux scientifiques portent sur l'étude de nouvelles formes de médiations pédagogiques (transmission des savoirs, interactions sociales, gestion de l'information et de la communication), et l'analyse d'usages de nouveaux supports d'apprentissage en cohérence avec les contraintes et les représentations des acteurs (Bonfils & Gasté, 2012).

Pour mener à bien cette recherche, plusieurs étapes du projet ont déjà fait l'objet d'un travail, dont la fin est prévue en 2014 :

– Mise en place d'une première série d'entretiens pour analyser les pratiques de formation et d'apprentissage et les besoins des acteurs

\* USTV, bonfils@univ-tln.fr  
\*\* USTV, laurent.collet@univ-tln.fr  
\*\*\* USTV, michel.durampart@univ-tln.fr  
\*\*\*\* USTV, duvernay@univ-tln.fr  
\*\*\*\*\* USTV, gaste@univ-tln.fr

concernés, puis pour identifier leurs stratégies et leurs modèles organisationnels. Veille par la suite sur les dispositifs existants.

- Mise en évidence d'un récit d'usages à partir d'un scénario pédagogique global de l'apprenant structuré autour de trois cas d'usages pertinents. Ce récit a été utilisé comme objet frontière entre les donneurs d'ordre et les formateurs suivant des règles d'écriture formalisées (Collet, 2014). Il a donné lieu à plusieurs versions, éliminant des hypothèses ou en faisant émerger de nouvelles.

- Analyse ergonomique des éléments de conception des interfaces et des contenus de trois démonstrateurs pour tester les trois situations d'usage identifiées. Une fois les démonstrateurs développés par un troisième partenaire du projet (société Nexter training).

- Mise en place d'une série de tests d'usages avec captations vidéos et audio ainsi que des entretiens semi-directifs post-tests. Des premiers tests ont eu lieu aux Usa (Dallas décembre 2013), en Allemagne (Donauwörth, mars 2014), et sont programmés dans d'autres pays (France et Asie).

Dans l'état actuel de la recherche, il ressort que tenir compte des contextes de formation permet de varier les stratégies pédagogiques et facilite l'usage de nouveaux dispositifs numériques de formation : découverte d'un hélicoptère par l'intermédiaire d'une tablette tactile, entraînement à la pratique en centre de formation dans des univers immersifs, maintien du contact et échanges via des réseaux sociaux privés entre apprenants et instructeurs en distanciel (Debos & Duvernay, 2013). Ainsi, comme annoncées en introduction, ingénierie méthodologique et réflexion critique permettent de concevoir des dispositifs de formation où les supports numériques s'inscrivent dans un contexte qui donne du sens à de nouveaux usages (Bonfils & Durampart, 2013). L'entreprise formatrice devient elle aussi une entreprise apprenante car elle fait évoluer ses dispositifs de formation en fonction de nouveaux usages et de nouveaux contextes, entre distance et présence, processus synchrones et asynchrones, individualisation et collégialité de l'acquisition des savoirs. Il est bien question de favoriser des retours d'expérience et des relectures des situations entre apprenants, mais aussi entre ceux-ci et les instructeurs afin de faire évoluer leur rôle vers une plus grande contextualisation et un enrichissement de leurs apports.

## Bibliographie

---

BONFILS P., DURAMPART M. (2013). « Environnements immersifs et dispositifs numériques : Études expérimentales et approches distancielles », In Bernard, F. & Meyer, V. *Méthodes expérimentales en*

*communication* ESSACHESS Journal for Communication Studies vol. 6, n° 1 (11)/2013.

BONFILS P., GASTE D. (2012). « Le corps et le langage dans les environnements immersifs de type « serious game » : entre sujet, point de vue et représentation d'avatar ». In Vacher, B., Le Moëne, C., Kiyindou, A., (dirs), *La contribution des sciences de l'information et de la communication aux débats publics*, (pp. 57-66), Ed L'Harmattan, Paris.

COLLET L. (2014). Dispositif discursif visant l'énonciation d'idées nouvelles en innovation : les règles d'écriture des récits d'usage, Cahiers de narratologie. *À paraître*

DEBOS F., DUVERNAY D., ELY F. (2013), « Twitter : questionnement sur les usages par les pro-fessionnels de la communication », dir. Pelissier, N., Gallezot, G., Ed : L'Harmattan

PERAYA D. (2010). Des médias éducatifs aux environnements numériques de travail : médiatisation et médiation. In V. Liquète (Ed.). *Médiations* (pp. 35-48). (Collection Les Essentiels d'Hermès). Paris : CNRS.

## L'ADDICTION DES ÉLÈVES AUX ÉCRANS : MYTHE OU RÉALITÉ ?

**DANIEL MOATTI\***

Les objectifs de ce projet de recherche financé par le Conseil général des Alpes maritimes sont bien circonscrits. S'intégrant dans la recherche générale du laboratoire I3M sur le rôle des Dispositifs socio-techniques d'information et de communication (Distics), il s'agit, dans le cadre de l'axe relatifs aux « enjeux des distics : *Formation, apprentissage et dispositifs techniques* », après une enquête menée dans des lycées et collèges des Alpes-maritimes, d'analyser les mécanismes expliquant les mauvais résultats scolaires des adolescents et préadolescents français lors des enquêtes PISA en dépit ou à cause des usages massifs des T.I.C. à l'école et au domicile familial par les adolescents et préadolescents. Les pratiques numériques adolescentes des TIC restent massivement « chronophages » ainsi que le signalent les enseignants (Virginie Malin, 2005). Sont-elles addictives et restent-elles essentiellement ludiques ?

### L'idéalisation des usages des technologies de l'information et de la communication

Des chercheurs comme Seymour Papert (1981) et Marc Prensky (2001), l'inventeur du concept de « Digital natives », ont voulu démontrer qu'une jeunesse née avec les technologies de l'information et de la communication domine mieux les objets qui en sont issus que les adultes devenus « les immigrés de l'ère numérique ». Idée reprise dans notre pays par Alexandre Moatti (2011) et Michel Alberganti (2000). La sociologue, Audrey Messin (2007) et le pédagogue, Jean Heutte (2008) soutiennent qu'Internet est un vecteur incontournable d'appropriation de la culture et des savoirs. Les chercheurs de la Harvard Medical School Center for mental Health and Media (2008) posent comme postulat que des jeux vidéo très violents et sexuels comme le Grand Theft Auto seraient bénéfiques aux enfants. C'est la voie de la « remédiation technologique » largement suivie par les responsables politiques nationaux et locaux.

\* UNSA, Daniel.  
MOATTI@unice.fr

## Une remise en cause des usages adolescents des TIC

Les améliorations attendues de l'usage des écrans multiples dans l'appropriation des savoirs et de la culture n'apparaissent pas comme étant pas à la hauteur des investissements technologiques, humains et financiers. L'enquête internationale menée dans 57 pays place la France en mauvaise position. Sur 500 000 élèves testés, les jeunes Français se situent sous la moyenne. « What the Internet is doing to our brains, Is Google making us stupid? » phrase emblématique de la remise en cause du tout numérique par Nicholas Carr. Jusqu'à la validité des jeux vidéo sérieux qui est mise en doute par les psychologues Alain Lieury et Sonia Lorant (2008) qui estiment que la valorisation des « serious games » tient plus de la promotion publicitaire que de réelles études.

Le terme d'addiction apparaît, surtout depuis la prise de conscience du temps passé par les préadolescents et les adolescents devant les jeux vidéo (Philippe Meirieu, 2004). En France, à la demande de parents affolés, depuis 2006, de nombreux centres médicaux spécialisés se consacrent à la cyberaddiction.

## De l'observation attentive à l'analyse

Les réponses apportées à un questionnaire détaillé par près de 700 élèves et jeunes patients des services de pédopsychiatrie du CHU de Nice permettront d'appréhender les dimensions réelles de ce phénomène. Est-ce un épiphénomène ou au contraire touche-t-il une large part de la population scolarisée ? Répondre à cette question, c'est aussi répondre à la demande des collectivités locales quant à la rentabilité de leurs énormes investissements dans le numérique éducatif à l'École.

## Bibliographie

- ALBERGANTI M. (2000), *A l'école des robots, informatique, l'école et vos enfants*, éd Calmann-Lévy, coll. Cybermondes, 299 p.
- CARR N. (2008), "Is Google making us stupid?", *The Atlantic* du 1<sup>er</sup> juillet 2008, <http://tinyurl.com/8jpvknb>
- MEIRIEU P. (2004), *Faire l'école, faire la classe*, éditions ESF, collection pédagogies.
- MESSIN A. (2007), *La culture ordinaire de l'écran. L'usage social d'Internet par les jeunes adultes*, thèse, Institut français de presse – Université de Paris 2, Assas.
- PAPERT S. (1981), *Jaillissement de l'esprit, ordinateurs et apprentissages*, éd. Flammarion, coll. Champs, 304 p.
- PRENSKY M. (2001), « Digitals natives, digitals immigrants » in *On the horizon*, MVB University Press, vol.9, n° 5, octobre 2001



## ENGAGEMENT ET RÉSEAU : UNE EXPÉRIENCE DE RECHERCHE-ACTION-REVE

ISABELLE PYBOURDIN\* et LUCIA GRANGET\*\*

Cette réflexion porte sur les ressources construites par les territoires dans le but de faire coopérer des acteurs professionnels complémentaires issus de milieux hétérogènes. Elle se fonde sur l'étude d'une expérience de recherche-action Réseau Enfance et Vie Éducative (REVE) menée pour une collectivité territoriale, dont l'ambition est de construire une communauté de pratiques basée sur des valeurs et des expériences partagées. L'objectif est de déterminer si une structure de médiation globale permettait de mieux prendre en compte les besoins éducatifs de l'enfant en souffrance et de proposer rapidement des solutions adaptées à sa personnalité et à ses besoins.

### L'engagement par le lien : ciment du réseau

Le projet s'intéresse à la problématique de l'engagement volontaire d'acteurs professionnels en vue d'accompagner des enfants en difficultés d'apprentissage et/ou de vie. L'autonomie des acteurs est privilégiée, en référence au paradigme de la *Troisième voie* (Giddens & al., 2006). La démarche s'inspire de l'éthique du développement durable par la valorisation des principes de participation, d'approche globale et équilibrée des territoires et de partenariat. L'objectif consiste à favoriser d'une part, un décloisonnement inter professionnel et inter institutionnel entre différents acteurs intégrant un réseau et d'autre part, de placer l'enfant et sa famille au cœur du dispositif. L'accompagnement de l'enfant est envisagé en tant que partie d'un système complexe, diversifié, en interaction permanente et nécessitant des interventions intersectorielles et participatives (Boutang, 2007). L'appartenance au réseau induit le partage de valeurs communes et à la mise en œuvre de pratiques professionnelles indissociablement liées. L'enfant se situe au cœur des préoccupations des membres, ni agent, ni acteur, il devient l'auteur de son projet personnel. La constitution d'un tel réseau réticulaire et distribué favorise la mise en place d'outils et de dispositifs centrés sur l'activité d'accompagnement, le travail d'organisation et l'intensification des relations entre les acteurs professionnels.

\* Mail : isapyb@wanadoo.fr

\*\* USTV, Mail : granget@univ-tln.fr

## L'engagement exige une autre forme de communication

La problématique exposée relève du champ de la communication des organisations. L'hypothèse interroge en quoi l'action collective et concertée est un facteur d'amélioration de l'accompagnement des enfants. Le réseau constitue une forme organisationnelle souple qui privilégie la coordination. Toutefois, l'apprentissage d'une nouvelle organisation du travail par les acteurs au sein de cette coordination est nécessaire car chacun est issu d'un univers professionnel différent.

Le lien entre ces acteurs se tisse sur la base d'une nouvelle intentionnalité inter individuelle pour comprendre autrui, coordonner l'action et favoriser l'engagement. Les communautés de pratiques ainsi établies représentent des groupes d'individus partageant un même centre d'intérêt et se caractérisant par le tissage de liens forts. Ce dernier suppose un décloisonnement de l'activité de chacun : chaque intervenant devient relais pour les autres. La coopération s'effectue au cas par cas, selon un problème concret à résoudre, en fonction du domaine de compétence sollicité. La communication entre les acteurs dépasse le simple flux entre deux entités, situées dans un organigramme. Il est indispensable d'élaborer un processus de communication circulaire orientée vers l'intercompréhension et le sens selon le paradigme de la signification. Elle s'inscrit dans une problématique du lien, du sens, de l'action et de l'interaction qui valorise l'intentionnalité des acteurs locaux, contribue au développement de leur coopération et de leur mise en confiance réciproque au plan local. Les réseaux peuvent donc représenter des manières de faire du lien au sein d'un territoire.

L'engagement dans REVE souligne le désir de lien, mais aussi un désir du "Grand Autre". On assiste à un retour de l'idée de symbole entendu comme ce qui met ensemble, ce qui jette ensemble dans le même objet ou le même projet. L'engagement suppose, en amont, la reconnaissance d'un contrat explicite passé entre des acteurs qui décident librement de partager une même visée. La vie du réseau repose, alors, sur un symbolisme fort : un contrat de confiance, la cohabitation d'une diversité d'expériences, une mémoire collective, des valeurs morales et humaines, soit les signes de l'alchimie du lien pour que la « *mayonnaise sociale* » prenne (Bougnoux, 2008). Tout l'enjeu du réseau consiste à questionner les pratiques professionnelles locales, à les enrichir de points de vue diversifiés et d'expériences concrètes. Le réseau REVE se conçoit comme une clinique de l'activité qui pense le travail comme la possibilité de pouvoir agir ensemble sur le monde et sur soi-même.

## Bibliographie

---

- BOUGNOUX D. (2008), « La fonction symbolique créatrice de lien », in Batazzi, C., Masoni Lacroix, C. (Dir), *Communication, organisation, symboles*, Revue MEI, n° 29, L'Harmattan, Paris, p. 7-17.
- BOUTANG Y. M. (2008), *La société pollen, nouvelle économie politique à l'ère du capitalisme cognitif*, Paris, Hachette, coll. Pluriel.
- GIDDENS A., DIAMOND P., LIDDLE R. (2006), *Global europe, Social Europe*, Cambridge, Polity Press.

## AXE 2

**COMMUNICATION DES ORGANISATIONS,  
TERRITOIRES ET TIC AU CŒUR DU CHANGEMENT  
ET DU DÉVELOPPEMENT DURABLE****FRANCINE BOILLOT-GRENON\* et FRANCK DEBOS\*\***

Notre point de départ est que l'organisation, – entreprises, collectivités, ONG, institution territoriale, etc. –, tend à se revendiquer écocitoyenne, ce qui sous-tend qu'elle s'arroge un rôle d'animateur de territoire, facteur d'innovation et de changement dans le domaine public, professionnel mais aussi privé (De Backer, 1998 ; Cohen-Bacrie, 2006).

Dans un contexte de crises économiques répétitives depuis l'éclatement de la bulle Internet en 2000 avec comme points d'orgue la crise des « Subprimes » (2007) et actuellement la crise de la dette souveraine, les citoyens se considèrent comme les premiers impactés par ce contexte difficile et de fait, la grande majorité d'entre eux veulent repenser les modèles économiques et sociétaux actuels. Les aspects économiques et sociaux du développement durable sont donc naturellement mis en exergue. Ils rejoignent les aspects environnementaux déjà omniprésents, comme en témoigne la longue liste des « situations insoutenables » actualisée par J. Theys (2002). Ils s'adosent à un pilier culturel encore émergent mais renforcé par les effets d'une mondialisation agissante. Car la mise en visibilité des problématiques du développement durable « par des voies d'entrée planétaires par trop totalisantes et globalisantes (...) (et) invite à de nécessaires et difficiles ré-enracinements dans le local » (T. Berryman, 2004-2005). Elle convie à penser le territoire et les nouvelles façons d'aborder l'espace et le temps, les patrimoines et les identités individuelles et collectives. Elle nécessite une mise en culture du développement durable basée sur *une pédagogie de l'appartenance et de l'engagement, apte à résoudre de façon féconde les tensions entre identité et altérité, entre globalité et localité, deux couples de forces caractéristiques de la globalisation.* (L. Sauvé, 2006-2007). Elle convoque une

\* UNSA - boillot@unice.fr

\*\* UNSA - debos@unice.fr

communication dans, par et à partir le territoire visant *une mise en liaison ou en re-liaison destinée à résoudre les crises et à favoriser de nouvelles alliances sociales et territoriales* (M. de Certeau, 1993).

Dans ce contexte, le développement durable appelle de nouvelles formes de communication et de nouvelles pratiques de médiation. Celles-ci assurent, dans l'espace public, la co-construction et l'appropriation singulière par leurs acteurs des informations qui constituent la culture collective caractéristique d'une identité, d'un groupe social ou d'un pays, à un certain moment de son histoire et de son projet. Car, si la communication exerce une fonction de médiation dans l'espace social, c'est qu'elle organise et structure les expressions des appartenances dont les acteurs sociaux se réclament dans cet espace. Les questions liées au développement durable et à l'écocitoyenneté (Roesch, 2003) apparaissent ainsi au cœur des questions de sociabilité et de médiation culturelle que couvre le champ de recherche des sciences de l'information et de la communication.

Cet axe du laboratoire se focalise sur deux champs interconnectés : celui de la communication du développement durable des organisations dans toutes ses composantes : environnementale et économique mais aussi sociale et culturelle ; et celui de la communication écocitoyenne et de la médiation des patrimoines des territoires dits durables.

Il prend aussi en compte plus particulièrement l'impact majeur des TIC, les opportunités et risques qu'elles engendrent notamment au plan du dispositif communicationnel. Car depuis la fin des années 1990 et l'émergence successive du consommateur et du consommateur « 2.0 », on assiste à une véritable restructuration du rapport de forces entre le citoyen et les acteurs de son environnement en faveur du premier (Maillet 2008). Le développement d'Internet coïncide donc avec un besoin d'interactivité renaissant qui se manifeste fortement chez les individus et reflète un désir de considération, de participation à toutes les facettes de la vie sociale, culturelle, économique et politique de la société dans laquelle ils se situent.

Par exemple, du point de vue économique, l'individu désire s'impliquer directement au sein de la politique commerciale de l'entreprise afin de devenir un partenaire à part entière pour cette dernière qu'il estime souvent obéissant à une logique marchande très forte et souhaite qu'elle adopte un comportement responsable. De plus, on observe récemment que l'innovation partagée entre concepteur et utilisateur tend à se déplacer de plus en plus vers l'utilisateur final (P Musso, L Ponthou, E Seulliet 2007). Le consommateur attend donc

de la part des entreprises et de leurs marques qu'elles soient plus respectueuses, responsables et proches de leur quotidien. Ils sont prêts à différer leurs achats, à renoncer à certaines marques, achètent moins mais achètent des produits de meilleure qualité. Les valeurs centrales de son comportement sont l'authenticité, le pragmatisme et la simplicité. L'individu veut reprendre en main son destin, devenir acteur de sa propre vie et de fait est plus actif dans ses choix de consommation. Il faut également préciser que, dès 1996, les travaux du CREDOC avaient mis en exergue le développement de thèmes liés à la consommation engagée et intégrés dans leurs critères d'achat comme l'écologie, le soutien à une cause humanitaire ou sociale, la préférence pour la production nationale ou pour les produits du terroir. Toujours sur le plan économique mais avec une dimension sociétale, il apparaît que les citoyens sont de plus en plus méfiants du positionnement responsable des entreprises et notamment de celles occupant une position prépondérante sur leurs marchés (bien que ces dernières aient renforcé leur démarche de RSE) et que pour la majeure partie d'entre eux, les actions et projets intégrant le développement durable sont plus légitimes lorsque ces derniers sont portés par une institution politique territoriale ou une association. De fait, les citoyens associent de façon accrue les actions en termes de développement durable aux politiques ainsi qu'aux collectivités locales (ETHICITY, 2008). Dans le même ordre d'idée 80% des Français estiment que résoudre les impératifs du développement durable implique une transversalité des actions entre entreprises, représentants des collectivités territoriales et les individus en tant que consommateurs et « citoyens ». Ces derniers ont une vision plutôt optimiste sur l'efficacité d'une action globale et partenariale entre l'État, les collectivités territoriales, les entreprises et les citoyens.

Cela oblige ainsi le dirigeant et le décideur à considérer sa responsabilité et ses objectifs comme un arbitrage permanent entre les intérêts et les objectifs des groupes et des individus, qui sont ou se sentent directement ou même indirectement touchés par sa structure.

Si l'organisation est au centre d'intérêt divers, ne peut-on pas imaginer qu'elle puisse aussi être un lieu idéal d'échanges de conceptions, un lieu de négociation sur les valeurs du développement durable (Laville, 2009), un lieu singulier et actif où confronter les théories des sciences de l'information et de la communication ? Un grand nombre de nos recherches s'intéressent ainsi aux dispositifs de communication mis en œuvre par les organisations dites responsables et aux médiations sociotechniques opérées autour des nombreuses innovations à haute valeur technologique qui caractérisent ce secteur.

Nous pouvons illustrer nos propos en citant trois de nos projets de recherche convoquant des publics internes et externes à l'organisation (cf. focus connexes) :

– Un premier projet, Infini Drive, soutenu au plan national car s'inscrivant dans des investissements d'avenir, confronte les théories de la communication des organisations, de la communication scientifique et de la communication éducative sur le terrain de l'entreprise. Il interroge les étapes, principes et contraintes d'un dispositif de communication du changement capable de favoriser l'usage de véhicules électriques par des salariés de La Poste et leur participation à une R&D à forte dimension technologique, économique et organisationnelle (les infrastructures de recharge intelligentes).

– Plus centré sur le pilier social et sociétal du développement durable, le projet concernant les technologies numériques dans le champ du travail social et médico-social vise à étudier l'impact des TIC au niveau de l'accompagnement et de la création de pratiques individuelles et collectives au plan professionnel dans les activités afférentes au secteur de la santé (plus particulièrement dans les champs du social et du médico-social) qui s'inscrivent dans une démarche de co-construction tripartite entre l'utilisateur, la technologie numérique et le professionnel. Ce projet traduit avec pertinence la nécessité de recherches actions pour saisir et identifier les évolutions du travail du salarié (en l'occurrence les travailleurs sociaux) par le biais de dispositifs innovants associés aux TIC.

– Concernant les publics externes de l'organisation et leurs interactions, le projet Openrj (Dispositif Pacalabs) a valeur d'exemplarité. Celui-ci traite du phénomène de l'« *Open Knowledge* » à travers l'« *Open Data* ». Il s'intègre dans une logique d'approche par les usages qui doit permettre d'élaborer un écosystème de la libération des données entre une organisation et des communautés d'utilisateurs. Plus globalement, il s'agit de réinterroger la dimension pratique et sociale de diverses démarches de reconfiguration des savoirs au sein d'un écosystème ouvert autour d'une innovation technologique pouvant être qualifiée d'innovation sociétale.

Par ailleurs, cette conversion atteint aussi progressivement les institutions et les collectivités en charge du devenir territorial. Si l'on prend l'exemple récent des espaces protégés (et notamment des parcs nationaux), ou encore celui de la gestion de projet de territoires dits durables (Agenda 21, par ex.), on constate une forte évolution des modes de consultation et de collaboration avec les citoyens. Cette ouverture est encore timide et malmenée dans un pays où la culture de « délégation de pouvoir » est un frein majeur du changement. Et où la globalisation n'a que faire des décisions locales voire citoyennes...

Mais elle primordiale car « c'est essentiellement à l'échelle des territoires que pourront être construites, démocratiquement, les articulations indispensables entre les dimensions sociales et écologiques du développement durable. S'en abstraire serait, inversement, réduire ce dernier à une politique intelligente de gestion économique des ressources communes ou des risques. » (Theys, 2002). Ces modalités de concertation, de participation et de co production constituent donc des dispositifs d'information et de communication foisonnants et potentiellement importants. Plusieurs recherches du laboratoire s'y intéressent également, en lien avec les espaces à enjeux (parcs naturels, éco vallées, sites patrimoniaux, etc.) ou encore selon les problématiques de l'intelligence territoriale qui questionnent les DISTIC accompagnant l'émergence d'un territoire coopératif et apprenant par l'engagement d'acteurs autour d'un projet commun. Nous citons ici un exemple parmi nos recherches (cf. point focus connexe) : le projet EcoBalade financé par la région PACA s'inscrit dans une logique de médiation institutionnelle. Il a pour objet un service de découverte et de sensibilisation à la faune et la flore d'un territoire donné par lequel un usager peut identifier une espèce, marquer une observation et partager ses découvertes au sein d'une communauté d'utilisateurs. Par la mise en action d'information, EcoBalade instaure et développe des échanges, un lien social entre les participants, en l'occurrence un groupe de baladeurs et par ce biais permet de reconsidérer des espaces naturels à forte connotation touristique dans une logique d'éco apprentissage et dans leur fragilité.

Nous relèverons pour conclure que, dans l'ensemble du présent axe 2 du laboratoire, la question des TIC n'est pas obligatoire mais qu'elle est toujours sous-jacente. Que cela soit dans le secteur économique ou le secteur sociétal, les dispositifs numériques associés à la notion de développement durable permettent d'identifier, de créer et de développer des communautés de pratiques sur le modèle de Wenger (1998), communauté fédérée par un projet commun, avec des processus collaboratifs basés sur la participation et un système d'intérêts cohérents, vers la co-construction d'une culture d'échange voire de réciprocité. Nous retrouvons pareillement les facteurs clés de succès isolés par Wenger : des outils simples, une convergence entre l'intérêt individuel et l'intérêt collectif, des résultats utilisables rapidement.

Et nous remarquerons que la question du changement traverse aussi toutes les recherches de l'axe 2. Car la communication du développement durable vise dans l'idéal une véritable révolution culturelle. Elle peut être interprétée de différentes façons. Soit de façon globale en référence avec cette « attention au futur » (J.-M. Lucas, 2012) qui est le but ultime de la notion. Soit de façon socioculturelle en référence



à un « faire territoire » et un « bien vivre ensemble » inscrit dans un présent actif et citoyen. Soit de façon promotionnelle et utilitaire, si l'on pense aux comportements d'achat et d'usages visés le plus souvent en externe ou en interne par les entreprises et les gestionnaires... De fait, nombre des recherches de cet axe interroge la communication du changement et ce, en lien avec l'actualisation d'une identité et d'un projet territorial, en lien avec la culture et les comportements écocitoyens à forte valeur ajoutée sociale, écologique, culturelle et/ou encore en lien avec l'appropriation d'objets sociotechniques innovants.

## Bibliographie

---

- COHEN-BACRIE B. (2006), *Communiquer efficacement sur le développement durable : de l'entreprise citoyenne aux collectivités durables...*, Lyon, DEMOS, 133 pages.
- LAVILLE E. (2009), *L'entreprise verte*, troisième édition, Paris, Pearsons - Le village mondial, 416 pages.
- LUCAS J.-M. (2012), *Culture et développement durable. Il est temps d'organiser la palabre*, coll. Révolitic, Éditions Irma, Paris.
- MUSSO P., PONTTHOU L., SEUILLET E. (2007) *Fabriquer le futur 2*. Paris: Le Village Mondial, Pearsons Education, 307 pages.
- THEYS J. (2002), « L'approche territoriale du « développement durable », condition d'une prise en compte de sa dimension sociale », *Développement durable et territoires* [En ligne], Dossier 1, mis en ligne le 23 septembre 2002, consulté le 3 décembre 2013. URL : <http://developpementdurable.revues.org/1475>; DOI : 10.4000/developpementdurable.1475.
- WENGER E. (1998), *Communities of Practice : Learning, Meaning, and Identity*. Cambridge, University Press, 318 pages.

## CONSTRUIRE UNE RECHERCHE SUR LA COMMUNICATION DU CHANGEMENT À PARTIR D'UNE R&D SUR LES VÉHICULES ÉLECTRIQUES ET LEURS BORNES INTELLIGENTES DE RECHARGE

**FRANCINE BOILLOT-GRENON\***, **PEGGY CADEL\*\***,  
**EMMANUEL MARTY\*\*\***, **MATHILDE ROYER\*\*\*\***,  
**VALÉRIE HAUCH\*\*\*\*\*** et **HÉLÈNE LEDOUBLE\*\*\*\*\***

L'ADEME prévoit, pour 2050, le remplacement massif des véhicules thermiques en France, notamment par des véhicules électriques (VE). Mais ce passage pose de nombreux problèmes technique, organisationnel, humain et territorial. Ce cadre situe la R&D Infini Drive sur le standard d'infrastructure de recharge électrique. Soutenue par les Investissements d'Avenir, elle réunit cinq entreprises (ERDF, La Poste, Docapost BPO, G<sup>2</sup>mobility, Greenovia) et trois laboratoires (Armines, Loria et I3M) qui expérimentent en vraie grandeur le déploiement des VE et le test de leurs bornes intelligentes dans les entreprises. Notre équipe interroge la communication du changement à mener auprès des salariés de La Poste. Une communication qui vise à favoriser l'appropriation par les salariés des VE et de leur charge intelligente, leur adhésion ainsi que leur participation à la R&D et, plus largement, l'évolution culturelle en faveur de la mobilité durable. Nous envisageons le test des VE et de leurs bornes comme un dispositif socio-technique d'information et de communication (DISTIC). Il relève ici fortement du champ technique, le « dispositif » étant d'ailleurs *l'af faire d'experts et de professionnels techniciens...* et visant *l'efficacité d'optimisation des conditions de réalisation [...] selon une logique de moyens en vue d'une fin* (Peeters, Charlier, 1999). Mais si « *les dispositifs nous renvoient aux objets, à la technique [...], ils renvoient [...] également aux sujets qui expérimentent, utilisent, détournent, s'approprient, jouent avec les dispositifs, ou sont pris par eux, contraints ou fascinés* (Hert, 1999). De fait, le dispositif Infini Drive confronte éléments non humains (VE, bornes, outils de mesure...) et humains (salariés usagers, managers, directeurs du site et des sièges, clients, installateurs, chercheurs...). Et génère un DISTIC foisonnant, notamment sur le site de déploiement, lieu de notre intervention. Les salariés y sont

\* UNSA, boillot@unice.fr  
\*\* UNSA, cadel@unice.fr  
\*\*\* UNSA, emmanuel.marty@unice.fr  
\*\*\*\* UNSA, mathilde.royer@unice.fr, Laboratoire I3M, EA3820, Université Nice Sophia Antipolis et Université de Toulon  
\*\*\*\*\* UNSA, hauch@unice.fr, Laboratoire GREDEG, UMR 7321, CNRS et Université Nice Sophia Antipolis  
\*\*\*\*\* USTV, ledouble@univ-tln.fr, Laboratoire BABEL, EA2649, Université de Toulon

mis en situation singulière. Ils vivent le remplacement total des véhicules thermiques par des VE, la mise en œuvre et les aléas des bornes de recharge, l'intervention des équipes techniques et de recherche. La communication interne formelle et informelle s'avère essentielle et constitue le cœur de notre recherche. Celle-ci étant en cours, nous relèverons surtout les deux axes qui la structurent.

Une première interrogation porte sur l'adaptation du contexte de communication interne du salarié, avant et pendant l'arrivée du véhicule électrique. Au moyen d'entretiens et d'une analyse de la littérature interne de l'entreprise, nous cherchons à appréhender le contexte socio-culturel et organisationnel du projet et à identifier les axes communicationnels employés pour traiter des VE, du développement durable et de l'innovation. La création d'une ontologie spécifique a permis de procéder à des analyses de discours fondées à la fois sur la statistique textuelle (Lebart & Salem, 1994) et sur une représentation conceptuelle et sémantique des textes (Gruber, 1993). Elle vise à évaluer le degré de cohérence et d'adaptation de la culture interne de l'entreprise nécessaire à l'appropriation de ces nouvelles technologies et à l'acculturation du salarié. Notre deuxième axe questionne les processus communicationnels relatifs à l'usage lui-même. Les apports théoriques (principalement la sociologie des usages, la communication du développement durable [Marty et al., 2008], la communication scientifique et technique et l'accompagnement au changement [Soparnot, 2009]) ont permis de tester sur le site professionnel des modules de communication d'accompagnement des salariés usagers, en privilégiant les démarches ascendantes et de co-construction; ces observations étant complétées par des entretiens auprès des communicants, des managers et des salariés. Nous avons ainsi relevé que le DISTIC organisé par cette R&D fait jouer au salarié cinq rôles moteurs. Professionnel lié à un métier, salarié appartenant à une entreprise, il s'affirme aussi ici comme usager, expérimentateur, veilleur de l'innovation, pionnier-ambassadeur et écocitoyen-habitant. L'expérimentation permet aussi de repérer le rôle des accompagnants, les moments clés du projet et les leviers et freins communicationnels. Au final, ces deux axes visent à identifier les phases, les principes et les difficultés d'un dispositif de communication du changement capable de favoriser l'appropriation d'une innovation de l'électromobilité par les salariés d'une entreprise.

## Bibliographie

---

GRUBER T. (1993), A Translation Approach to Portable Ontology Specifications. Appeared in *Knowledge Acquisition*, 5(2), p. 199-220.

- HERT P. (1999), Internet comme dispositif hétérotopique, in *Hermès* 25, *Le dispositif, entre usages et concepts*, Ed. du CNRS, Paris, p.94
- LEBART L. & SALEMA. (1994), *Statistique textuelle*. Dunod, Paris.
- MARTY E., BURGUET A. & MARCHAND P. (2008), La communication environnementale : des discours de sensibilisation ? [En ligne]. *Actes du 14<sup>e</sup> colloque CNRIUT*, 29-30 mai 2008, Lyon.
- PEETERS H., CHARLIER P. (1999), Contributions à une théorie du dispositif, in *Hermès* 25, *Le dispositif, entre usages et concepts*, Ed. du CNRS, Paris, p. 16
- SOPARNOT R. (2009), *Vers une gestion stratégique du changement : une perspective par la capacité organisationnelle de changement*, *Management & Avenir*, vol.8, n° 28, p. 104-122.

## ÉCOBALADE : UN DISPOSITIF MOBILE

SYLVIE P. ALEMANNO\* et LORRYS GHERARDI\*\*

Projet de Recherche et Développement financé par la Région PACA, le service écoBalade s'inscrit dans une logique de médiation institutionnelle promue par la Communauté d'Agglomération TPM. Cet organisme territorial valorise son territoire par le service écoBalade dont l'objectif est de favoriser une dynamique participative et éco citoyenne créant de la conversation sur la biodiversité locale. Pack technologique (smartphone et plateforme web) d'un guide-nature numérique, l'écoBalade est un service de découverte de la faune et la flore d'un territoire donné. L'utilisateur peut identifier une espèce, marquer une observation et partager ses découvertes au sein d'une communauté d'utilisateurs.

L'écoBaladeur contenu dans l'objet smartphone est l'élément représentatif du système écoBalade et suivant notre approche hologrammatique et métonymique, il représente tout un dispositif. À propos du dispositif, notre réflexion est portée par la perspective pragmatique (Dewey, Mead). Nous articulons la phénoménologie de Shutz, fondée sur le monde concret et vécu (*lebenswelt*) et l'interactionnisme (Goffman, Becker, l'école de Chicago). Enfin le constructivisme de Berger et Luckman qui avancent que nous construisons notre réalité par nos actions.

L'objet réel (smartphone) par son nomadisme, est engagé dans l'action et engage dans l'action, les acteurs. L'environnement (nature) favorise l'interaction dynamique acteur-environnement. En effet, sur le principe énaactif (Varéla) qui décrit ce couplage homme-environnement dans l'expérience partagée, dans la cognition située (les retours d'expériences, les réunions de concertation et de co-conception) et incarnée (les co-présences des acteurs; ERIC comme inter-médiateurs, population cible, concepteurs, chercheurs lors des sorties de terrain), le collectif (sorties en groupe) a le potentiel de l'appropriation (jeu, plaisir, gratification) par l'imitation, la coordination, l'ajustement à un environnement de personnes et de choses (Thévenot).

\* UNSA, sylvie.parrini-alemanno@unice.fr

\*\* UNSA, lorrays.gherardi@unice.fr

Dans le cas de l'écoBaladeur, il s'agit d'un dispositif (Foucault, Agamben) que, dans une logique analytique, nous définissons comme dispositif socio-signifiant (socio-technique ou sémio-technique), « en

relation » et « de médiation » (Appel, Heller). L'écoBalade est compris comme ce type de dispositifs, « construits sociaux issus de processus d'interaction entre des individus (tout à la fois producteurs, consommateurs, usagers, citoyens) et un ensemble hétérogène de techniques » comme nous le pensons dans le laboratoire I3M.

L'appropriation de l'objet nomade a soulevé de nombreuses représentations que nous pouvons résumer en des assertions utiles :

- La compréhension de cet objet nomade passe par une anthropotechnique (Wisner, Geslin),
- L'appropriation de l'objet est relative aux modalités de l'usage du smartphone à contenu naturaliste. Objet-collectif, il est porté par tous les membres du groupe (appropriation collective). Cet objet communicant ouvre les connaissances sur les formes sociales « d'appropriations » des objets techniques, de ces « choses » qui nous entourent, impliqués dans les processus de transfert (rejet, adaptation),
- C'est un objet-jouet marqué par une ludicité et une interactivité inoffensive, cinétique car sa taille autorise son nomadisme, intelligent, il donne les informations demandées sur la nature, congruent, il ne parle que de la nature,
- Objet dans l'action, il accompagne et se substitue à la présence du naturaliste, offre une liberté d'aller et retour, de pause, d'accélération.

La construction de l'écoBalade permet la mise en action d'informations qui, par sa gamification établit une communication et des échanges entre les participants, créant ainsi du lien social dans le groupe de baladeurs. La transmission d'informations provoque ainsi un changement dans le comportement des usagers et de fait un engagement (Bernard) par l'appropriation du dispositif, processus de la dynamique communicationnelle. L'existence de cet outil va développer une conscientisation de l'écotourisme, éco-apprentissage, éco-connaissance et porte en soi le potentiel de changement global de comportement vis-à-vis de la protection de la planète. Le dispositif qui contient le système écoBalade induit cet élargissement des espaces à reconsidérer dans leur fragilité. L'application écoBalade va créer la fonction, l'organe, l'écologie elle-même. Elle est à redéfinir selon l'aspect stratégique du dispositif (Foucault).

## Bibliographie

---

- AGAMBEN G. (2007), « *Qu'est-ce qu'un dispositif?* », trad. Martin Rueff, Paris, Éditions Payot & Rivages, p. 31.
- APPEL V., HELLER T. (2010), « Dispositif et recherche en communication des organisations ». In *Les dispositifs d'information*

*et de communication. Concept, usages et objets*, APPEL Violaine, BOULANGER Hélène, MASSOU Luc (Éds), Bruxelles: De Boeck, pp. 39-58.

GESLIN P., et al. (2002), « Les formes sociales d'appropriations des objets techniques, ou le paradigme anthropotechnologique », *Ethnographiques.org*, n° 1-avril 2002.

HALBWACHS M. (1997), « La mémoire collective », Albin Michel, Paris.

PEETERS H. et CHARLIER P. (1999), « Contributions à une théorie du dispositif », In *Le dispositif entre usage et concept*, JACQUINOT-DELAUNAY Geneviève et MONNOYER Laurence (dir.), Hermès, vol. 25, p. 15-23.

SIMONDON G. (2012), « Du mode d'existence des objets techniques », Aubier, Paris.

## INTERROGER L'ACCÈS ET LA RÉUTILISATION DE DONNÉES LIBRES

**CÉLINE MASONI LACROIX<sup>\*</sup>, LORRYS GHERARDI<sup>\*\*</sup>,  
PAUL RASSE<sup>\*\*\*</sup>, CLAUDINE BATAZZI<sup>\*\*\*\*</sup>,  
PEGGY CADEL<sup>\*\*\*\*\*</sup>, NATACHA CYRULNIK<sup>\*\*\*\*\*</sup>  
et FRANCK DEBOS<sup>\*\*\*\*\*</sup>**

Le financement territorial de la recherche scientifique offre l'opportunité de développer de la recherche appliquée au sein de consortiums pluridisciplinaires. Sous les injonctions de transparence et de participation citoyenne, et dans le cadre de la promotion de technologies innovantes redynamisant un territoire, les laboratoires de recherche en sciences sociales interrogeant la question des usages, ont intérêt à intégrer de tels consortiums. Il s'agit alors de rester vigilant quant à la réception et la compréhension de notre méthodologie d'enquête et d'analyse sur les usages et les usagers, qui légitime notre positionnement scientifique. Il s'agit encore d'adopter une distance critique face aux attentes différenciées des nombreux acteurs, face au terrain et aux retours d'usages auxquels nous sommes confrontés et qui remodelent nos « manières de faire » de la recherche au cœur d'un dispositif où interagissent les objets, les techniques, les usagers et les chercheurs.

Dans le cadre du projet Pacalabs OpeNRJ, financé par la Région PACA, nous avons engagé une recherche sur les usages axée sur l'ouverture de données et le partage d'expériences liées à la consommation énergétique de bâtiments à usage collectif. Notre consortium réunit des acteurs pluridisciplinaires : le CSTB, le laboratoire I3M, en partenariat avec des acteurs professionnels et territoriaux : QUALISTEO, une entreprise qui développe des solutions de mesure et d'analyse des consommations énergétiques des bâtiments et une collectivité territoriale : la Communauté d'Agglomération de Sophia Antipolis. Nous visons le recrutement et l'équipement d'organisations publiques et privées régionales, prêtes à s'engager dans la collecte et la diffusion libre de données énergétiques de leurs bâtiments, sur un serveur dédié.

\* UNSA, celilac@

orange.fr

\*\* UNSA, Lorrays.

GHERARDI@unice.fr

\*\*\* UNSA, rasse@

unice.fr

\*\*\*\* UNSA, Claudine.

BATAZZI@unice.fr

\*\*\*\*\* UNSA, cadel@

unice.fr

\*\*\*\*\* UNSA, natacha.

cyrulnik@unice.fr

\*\*\*\*\* UNSA, debos.

franck@wanadoo.fr



L'« *Open Data* », l'ouverture ou la libération de données, peut être rapprochée du mouvement plus général de l'*Open Knowledge*, de la diffusion de connaissances libres. Elle s'est aussi rapidement instaurée sur le socle de l'ouverture de données publiques. Renouvelant la question de la transparence démocratique, le mouvement n'est encore adopté que par un nombre restreint de collectivités territoriales, en France, mais suscite un réel intérêt du côté des différents acteurs publics et privés du territoire.

La perspective principale de la connaissance, dimension qui s'attachera plus précisément à définir ce que sont les données, quelles sont les pratiques professionnelles, de recherche et citoyennes qu'elles génèrent et qui peuvent se constituer en connaissance, construit notre approche amont de l'accès public à un dispositif sociotechnique de diffusion de données ouvertes, données qu'il s'agira encore de réutiliser, en visant leur appropriation par les usagers. Cette approche par les usages vise la construction d'un écosystème de la libération de données. D'un point de vue méthodologique, notre communauté d'usagers, typologisée en offreurs et utilisateurs de données, est soumise à différents questionnaires, entretiens semi-directifs, recueil de témoignages par le biais de récits d'expérience, instaurant une approche ethnographique qualitative de ces usagers et de leurs usages. Nos outils d'enquête et d'analyse visent l'évaluation et la co-construction de services, générés par l'ouverture des données énergétiques et territoriales, services qui produiront de nouveaux usages. Or, les premières avancées de la recherche sur les innovations et les usages liés à l'ouverture de données, montrent la place prépondérante qu'occupent les *Lead-Users*, ou les usagers-concepteurs aux fortes compétences techniques (Von Hippel, 2005; FING, 2011), dans ce type de projets. Notre programme de recherche comprend l'organisation d'un Hackathon, s'adressant principalement à ce type d'usagers, afin de co-construire de nouveaux services générés par la libération des données. Il est intéressant de croiser la « domination » des compétences techniques de cet environnement à nos premiers éléments d'enquête. Ceux-ci suggèrent, parmi la communauté d'experts interrogés, un manque d'aisance vis-à-vis des données ouvertes et de leur utilisation.

Notre interrogation devient plus aiguë: en quel sens l'usage d'une technique n'est-il pas limité à un groupe primaire, mais peut s'inscrire dans un collectif plus large (Cf. Flichy, 2008)? En quel sens l'ouverture de données peut-elle donner accès à une connaissance pratique, c'est-à-dire articulant savoirs, savoir-faire et compétences, en vue d'usages sociaux partagés? De manière plus générale, nous aspirons à ce que la question de l'ouverture des données sous l'angle

des usages nous permette de réinterroger la dimension pratique et sociale de différents processus de reconfiguration des savoirs au sein d'un écosystème ouvert.

### **Bibliographie**

---

FLICHY P. (2008), « Techniques, usage et représentations », *Réseaux*, n° 148-149.

FING, 2011, « Guide Pratique de l'ouverture des données publiques territoriales », en ligne <http://fing.org/?Une-campagne-autour-de-l-OpenData>, consulté le 2 septembre 2013.

VON HIPPEL E. (2005), *Democratizing Innovation*, The MIT Press, 216 pages, en ligne <http://www.mit.edu/people/evhippel/books.htm>, consulté le 12 novembre 2013.

## LES TECHNOLOGIES NUMÉRIQUES DANS LE CHAMP DU TRAVAIL SOCIAL ET MÉDICO-SOCIAL

VINCENT MEYER\*, ELISE DARAGON\*\*,  
SYLVIE ALEMANO-PARINI\*\*\* et CLAUDINE BATAZZI\*\*\*\*

Les technologies du numérique et de l'Internet sont déjà étudiées dans de nombreux champs professionnels où elles contribuent à générer ou à accompagner des pratiques individuelles et collectives dans des relations au travail, désormais résolument en réseaux. Le Conseil supérieur du travail social (Romier, 2001) s'était intéressé, il y a plus de dix ans, à ces développements alors à leurs balbutiements pour en signaler, classiquement, les enjeux et les écueils. Désormais, ces technologies sont de plus en plus mobilisées dans les champs professionnels du social et du médico-social et plus généralement, dans le monde de la santé (Alemanno, 2014). Nous pouvons maintenant caractériser les premiers impacts sur les pratiques professionnelles et sur les modes de communication dans les organisations de ces champs.

Pour penser ces évolutions et impacts, nous les intégrons à la notion plus vaste de Dispositifs Sociotechniques d'Information et de communication (DISTIC), en référence à l'appropriation personnelle et aux usages qui en découlent, eux-mêmes fortement inscrits dans un vaste contexte culturel et social. Ainsi loin d'entraîner la disparition du travailleur social et des professionnels de la santé, ces dispositifs numériques s'insèrent dans un processus de co-construction tripartite entre l'utilisateur, la technologie numérique et le professionnel. Pour saisir et qualifier ces transformations, il est indispensable d'initier une observation des pratiques de terrain mises à l'épreuve par ces technologies. En lien avec un groupement national ([www.gepso.com](http://www.gepso.com)), nous déployons un nouvel espace de recherche pour mesurer le transfert des connaissances et des « innovations » vers les établissements sociaux, médico-sociaux et sanitaires comme vers le champ de l'animation (Daragon, Carton, 2013).

Il s'agira de développer des Recherches-actions (RA) – dans douze sites de la région PACA confrontés à ces problématiques de plus en plus prégnantes. Quel rôle inédit joue le travailleur social dans l'appropriation

\* UNSA, Vincent.  
MEYER@unice.fr  
\*\* UNSA, daragon@unice.fr  
\*\*\* UNSA, sylvie.parrini-alemanno@unice.fr  
\*\*\*\* UNSA, Claudine.  
BATAZZI@unice.fr

de ces technologies? Quels autres usages se construisent, au cœur d'un processus de réflexivité entre usages et savoirs? Dans quelle mesure, le travail social comme forme de médiation dans la relation à l'autre, est-il remodelé par ces technologies? Enfin, comment ces dernières participent-elles d'un nouvel imaginaire de la condition de la dépendance et des handicaps? Les premières observations nous permettent déjà d'avancer que les professionnels eux aussi imaginent et s'impliquent dans le développement d'outils à forte valeur technologique ou à visée « éducommunicationnelle » (Bonjour, Meyer, 2013).

Fondée sur une logique inductive, cette démarche suggère également une autre grille de lecture des usages et des « innovations » suscitées. Ces évolutions participent d'une « sociotique » (Meyer, 2004) qu'il faut problématiser à nouveaux frais car ces technologies et leurs promoteurs/développeurs sont placés au cœur d'un vaste système d'enjeux contemporains, entre préoccupations économiques, stratégies politiques, cadres juridiques, dispositions éthiques et symboliques (Batazzi, 2013).

Un colloque interdisciplinaire (septembre 2014) nous permettra de poser les bases de ces RA avec un questionnement qui ouvre aussi sur le champ de la santé *i.e.* quels seraient les dispositifs et usages des technologies numériques à développer dans les établissements et services sociaux et médico-sociaux, et à quelles conditions? Ce colloque sera l'occasion de qualifier des retours d'expérience sur les usages, comme d'éventuels détournements de différentes fonctionnalités des objets propres aux technologies numériques. Ce faisant, il s'agira d'évaluer les modes de coopération ou d'investissement souhaitables entre les professionnels, leurs décideurs, les chercheurs et les développeurs.

## Bibliographie

---

ALEMANNI S.P. (2014), L'engagement dans le métier à l'épreuve des mutations organisationnelles; les professionnels de santé, *in L'engagement, de la société aux organisations*, Sous la direction de Richard Delays et Pascal Lardellier, Paris, L'Harmattan.

BATAZZI C. (2013), *Pour une lecture symbolique des organisations: une mise en perspective communicationnelle de la question de la forme*, Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches, garant le Pr. Pascal Lardellier, Université de Bourgogne.

BONJOUR A., MEYER V. (2013), « Éducommunication, stimulation cognitive et évaluation des pratiques: un triangle vertueux pour la prise en charge du handicap mental? », *MEI* 36, Handicap et Communication, pp. 181-190.

DARAGON E., CARTON E. (2013), *L'animation – Parcours de professionnels*, Paris, Ed. l'Harmattan Paris.

MEYER V. (2004), *Interventions sociales, communications et médias- L'émergence du sociomédiatique*, Paris, Ed. L'harmattan.

ROMIER G., 2001, *Les nouvelles technologies de l'information et de la communication et travail social*, Rapport du Conseil supérieur du travail social à la ministre de L'Emploi et de la Solidarité, Rennes, Ed. EHESP.

## AXE 3

CULTURE ET DISPOSITIFS DE CRÉATION  
ET DE MÉDIATION

FRANCK RENUCCI\* et HERVÉ ZÉNOUDA\*\*

Les relations se distendent entre les chercheurs proches de la création artistique et leurs instances représentatives en Sciences de l'Information et de la Communication (SIC) (nous n'aborderons pas ici les questions liées à la culture mais uniquement celles qui concernent les arts et la création). Exceptés le MICA, le CREM, le groupe EPIN du Costech ou Paragraph, aucun laboratoire en SIC n'affiche comme thématique la création ou les arts dans ses axes de recherche, contrairement à d'autres pays en Europe ou en Amérique du Nord. Peu de revues référencées par l'Aeres ou le CNU en SIC sont concernées par ces thématiques ; on note toutefois l'intérêt du design pour *MEI*, des écritures émergentes pour *Communication et langages* ou encore du cinéma pour *Communication*. La présence de Louise Merzeau confère à *Medium* une dimension artistique mais la revue n'est pas « classante » en Sic. De leur côté des groupes de recherche ne sont pas suffisamment valorisés par les institutions : l'UMR Acte, le CIM ou encore Paragraph avec la collaboration d'Imad Saleh et de François Soulages, et les études d'Alexandra Saemmer. On constate enfin un faible nombre de chercheurs proches de la création artistique au CNU des SIC. Ceux-ci produisent des ouvrages qui tout en aiguisant notre curiosité ne nourrissent pas suffisamment les courants de pensée en SIC. À la suite de Jacques Perriault (2010) évoquant Pierre Schaeffer, des chercheurs vivent une certaine solitude disciplinaire.

Ce qui distingue un chercheur en SIC intéressé par la création artistique des autres chercheurs, n'est pas l'objet artistique, les discours qui le traversent, les processus de création, les dispositifs de médiations et de médiation, mais un rapport au *contemporain* comme le définit Giorgio Agamben (2008) avec la notion d'*inactuel*. La contemporanéité n'est pas commandée par le fait d'actualité mais par un écart avec son époque, qui permet de la saisir. Le contemporain est d'autre part « celui qui fixe le regard sur son temps pour en percevoir non les lumières mais l'obscurité » (Agamben, *ibid.*, p. 19).

\* USTV, renucci@  
univ-tln.fr

\*\* USTV, zenouda@  
univ-tln.fr

L'art contemporain met l'ombre en lumière. Le chercheur en SIC qui s'intéresse à la création contemporaine a donc un rapport singulier avec une zone d'opacité elle-même constitutive de la communication humaine : le processus de communication prenant en effet appui – en détournant l'expression de Roman Ingarden – sur un lieu d'indétermination. La création contemporaine, en s'exposant, montre qu'elle sait y faire avec un impossible à saisir, un réel. La rationalisation jusqu'à l'extrême d'un processus de communication, pour faire science, fait que de cet impossible un exclu, et crée en corollaire un monde sans réel qui n'est pas celui de la communication humaine.

### **Rapprochement entre les écoles d'art et l'Université**

Aujourd'hui, la demande faite aux écoles d'art françaises de s'inscrire dans le format Licence, Master, Doctorat dynamise les collaborations entre écoles d'art et universités. De nombreux projets de recherches-actions basés sur la création voient ainsi le jour dans le cadre universitaire dont le colloque « L'université : espace de création (s) » qui a eu lieu à Grenoble en octobre 2013 en a bien montré la richesse et la diversité. De leur côté, les UFR SIC ont un rôle central et spécifique à jouer tant la création contemporaine est aujourd'hui traversée de toute part par des problématiques liées à l'information et à la communication. La pensée artistique contemporaine est en effet, et en particulier dans son rapport à la technique et aux nouvelles technologies, travaillée par les notions de réception, de médiation, de support, de relation, de dispositif ou d'interaction. Un travail théorique est à effectuer pour accompagner au mieux ces rapprochements et contribuer à la clarification de concepts communs pour une meilleure circulation entre les deux disciplines dans une reconnaissance des spécificités de chacune. Pour exemple, encore récemment, la question de la recherche académique n'était pas nommée dans les écoles d'art françaises alors que la recherche par la création, de son côté, fait partie depuis longtemps de la pédagogie de ces mêmes écoles. À la suite de Jean-Marc Lévy-Leblond, nous insistons sur le fait que ces recherches sont basées sur des fondements méthodologiques et épistémologiques différents, d'où l'intérêt de leurs rencontres.

### **Apports des SIC : l'interdisciplinarité et un rapport singulier à la technique.**

L'interdisciplinarité est un atout pour les SIC. Pourtant, l'intérêt pour les questions relatives à la création est minoré par l'institution. Leurs chercheurs, intéressés par la création, ne marquent pas assez leurs différences et leurs points de convergences avec ceux qui sont dans les champs de l'esthétique. Plusieurs thèmes de recherche ont les

mêmes dénominations : la réception, la médiation, la relation. Cela ferait croire qu'il y a concordance entre ces thématiques en esthétique et en SIC. Elles ne sont pas de même nature. Il existe une originalité propre au SIC : celle du regard du chercheur structuré par l'interdisciplinarité. Des auteurs en SIC le manifestent dans leur façon d'agencer leurs points de vue : rapport entre sciences, techniques et culture (Caune, 2013); articulation entre « esthétique et prothétique dans les champs postmodernes » (Hillaire, 2013, p. 101), déambulation dans des zones étrangères, indéterminées où nous amènent des artistes (Mons, 2013), représentation de la création « par une dialectique entre l'expression singulière d'une appartenance collective et l'expression collective d'un idéal esthétique dont est singulièrement porteur le sujet » (Lamizet, 2012, p. 412), ou enfin quand Daniel Bougnoux (2006, p. 146) pose la question de l'officialisation d'« un art positionné entre l'urine et la ruine ? ». Un enfermement n'est pas nécessaire pour faire discipline avec une interdisciplinarité féconde. Or les SIC ont perdu l'esprit d'aventure qui les avait constituées : l'interdiscipline voulant se faire discipline tend à exclure l'indiscipline. Le désordre créateur est loin d'être présent même si le numérique a permis de créer des formes nouvelles de collaboration. On notera avec intérêt le travail de recherche-action de Serge Bouchardon (2014) ou encore la recherche-crédation évoquée par Jean-Paul Fourmentraux soulignant la « valeur créativité » comme un enjeu économique mondial (« Art et science. L'ère numérique », in *Art et science, Les essentiels d'Hermès*, CNRS Éditions, 2012). Il existe pour les SIC un rapport singulier à la technique. Nous l'évoquons dans un interlude par un détournement de plusieurs titres - en caractère gras - du paragraphe « Le machinisme artistique » de *Machines à communiquer. 1. Genèse des simulacres* (Pierre Shaeffer, Paris, Seuil, 1970, pp. 36-41). Les titres sont les mêmes en ajoutant quelques lignes actuelles.

### Interlude

**« Au rendez-vous du Progrès, Machines et Art se font des politesses »**. En 2014, le rapport de l'individu à la technique n'est pas marqué, comme en 1970, par un partage entre le refus, le progrès ou le compromis, mais plutôt par l'indifférence et le fait que l'individu est traversé par la technique. Il prétend devenir transparent.

**« Pour les intouchables, les machines sont des objets »**, l'artiste des années 70 niait la fonction de l'objet technique, aujourd'hui le mélange homme-machine fait que la fonction revient au premier plan. Enki Bilal et son *Mécahumanimal* l'a bien compris.



« **Pour les progressistes, les machines sont le sujet** », les mathématiques ont marqué la composition musicale. Aujourd’hui il ne s’agit plus de trouver la formule du compositeur mais celle de l’interprète.

« **Pour les accessoiristes, les machines sont bonnes à tout faire** ». Si Schaeffer a demandé un plateau nu dans le spectacle vivant, la tendance actuelle est à l’élimination du hors-champ et à l’immersion.

« **Ainsi s’annoncent les soldes du Parnasse** ». Les muses de la création furent transformées dans les années 50-70 par les techniques d’enregistrement et de reproduction. Ces muses réapparaissent de nos jours sous la forme de surfaces numériques lisses. Le vingtième siècle a absorbé la profondeur du réel pour un monde de surfaces.

« **Les machines à faire ne sont plus celles** » qui ont permis de dominer la force. Désormais, l’imprimerie 3D va conquérir le monde des objets. Les machines à penser décrites en 70’ comme des mégalo-logiques sont les ancêtres de notre monde où algorithmes aident à la décision.

Enfin « **voici les machines à percevoir et communiquer** », nouveaux outils qui font quasiment disparaître les relais pour créer un autre rapport à l’espace et au temps, « **capables de capter et de transmettre** » tout.

### **La communication comme nouveau rapport à l’objet artistique**

Dans tous les champs de la création artistique, les N.T.I.C. ont depuis quarante ans modifié en profondeur les rapports auteur/spectateur s’inscrivant dans des courants forts de l’esthétique contemporaine (esthétique de la réception, désœuvrement et ouverture de l’objet artistique). Dès le début des années 80, Fred Forest et Mario Costa développent une esthétique de la communication où la notion de relation prime sur celle d’objet. Si l’esthétique de la communication, prolongée aujourd’hui par l’esthétique relationnelle de Nicolas Bourriaud, souligne que “ce qui fonde l’œuvre, ce n’est plus l’objet de sa représentation ni ses codes de représentation, mais le moyen par lequel on la perçoit”, les dispositifs technologiques aujourd’hui entérinent ce postulat en façonnant l’œuvre au gré du parcours personnel du spectateur, offrant ainsi une œuvre adaptée à chacun. L’ouverture de ces dispositifs aux réseaux et à la présence à distance de multiples spectateurs/usagers en font, de fait, des DISTIC.

Du côté de la musique et des arts audio, les nombreux bouleversements des règles de production, de diffusion et de réception du

sonore, rendent les outils de la musicologie classique particulièrement limités, voire impuissants à appréhender le fait sonore contemporain. En effet, la montée en puissance du timbre qui se fait, le plus souvent, au détriment de paramètres plus traditionnels (hauteur, durée, rythme...), la révolution technologique qui fait émerger de nouvelles compétences et en affaiblit d'anciennes, l'extrême diversité des pratiques sonores contemporaines qui rend difficile l'utilisation des mêmes outils d'analyse pour les appréhender, la porosité grandissante des arts savants et des arts populaires qui démultiplie les situations de réception et les instances de légitimation, le rapprochement avec d'autres formes d'expression qui modifie le langage musical dans son rapport à d'autres systèmes sémiotiques imposent à l'analyste musical la nécessité de s'approprier des outils conceptuels qui lui viennent de disciplines variées comme l'anthropologie, la sociologie, l'esthétique, la sémiologie ou l'analyse des médias qui peuvent être appréhendées via le champ transdisciplinaire des Sciences de l'Information et de la Communication.

Concernant la danse, le processus d'écriture chorégraphique - la production d'un geste, d'un phrasé, d'une composition au sein d'un collectif réunissant un chorégraphe et des danseurs interprètes - pose des questions de communication : malentendus, épreuve de l'altérité, saisie des « accidents », événements nécessaires à la mise en présence d'un corps qui dit par le geste. Parfois, ce qui est donné à voir n'est pas ce qui est ressenti de l'intérieur par le danseur. Le but est alors de tenter de s'entendre, de s'accorder au minimum sur ce qui est vécu par chacun. En définitive, un danseur ne cherchera pas à produire du mouvement lors de son entraînement, mais à goûter qualitativement des réponses données par son propre corps. Des schémas et dessins sont écrits : des *Danses tracées*. Puis apparaît ce qui reste : ce qui va être montré. L'épure a rapport avec le processus d'abstraction artistique. Un état n'existe que pour être porté sous le regard de l'autre, le public. Là commencent en général d'autres problèmes pour l'artiste : une incompréhension nouvelle se fait jour par le jeu des interprétations multiples opérées par les spectateurs.

### **Cet axe est constitué de quatre focus de recherche**

*Natacha Cyrulnik* nous propose une réflexion sur l'apport de l'audio-visuel dans une démarche de recherche-action pour l'analyse de différentes situations d'appropriation d'usages écocitoyens dans une optique créative, participative et responsable.

*Linda Idjéraoui-Ravez* interroge les nouvelles écritures du patrimoine de l'altérité. Face à la notion d'« hyperculture globalisante » l'auteure

propose la notion de « interculture » qui interroge les principales caractéristiques de la notion de Tardif.

*Franck Renucci* et *Hervé Zénouda* présentent leur démarche tant dans les recherches académiques (publications et manifestations scientifiques) que dans des dispositifs pédagogiques innovants au sein de l'UFR Ingémédia.

*Marcin Sobieszczanski*, quant à lui, revient sur la notion de *dispositif* et en retrace la genèse dans les débuts du cinématographe. Face au concept de *dispositif*, il avance celui d'*effet de média*.

## Bibliographie

---

AGAMBEN G. (2008), *Qu'est-ce que le contemporain ?*, Rivages poche/Petite Bibliothèque.

BOUGNOUX D. (2006), *La crise de la représentation*, La Découverte.

BOUCHARDON S. (2014), *La valeur heuristique de la littérature numérique*, Hermann, collection « Cultures numériques », Paris.

CAUNE J. (2013), *Pour des humanités contemporaines*, PUG.

FOREST F. (2006), *L'œuvre-système invisible : Prolongement historique de l'Art sociologique, de l'Esthétique de la communication et de l'Esthétique relationnelle*, Paris, L'Harmattan.

HILLAIRE N. (2013), *La fin de la modernité sans fin*, L'Harmattan.

LAMIZET B. (2012), *La médiation culturelle*, L'Harmattan Communication.

LEVY-LEBLOND J-M. (2010), *La science n'est pas l'art. Brèves rencontres...*, Hermann.

MONS A. (2013), *Les lieux du sensible. Villes, hommes, images*, CNRS Editions.

PERRIAULT J. (2010), *Les solitudes disciplinaires de Pierre Schaeffer*, INA.

## L'APPORT DE LA DIMENSION ARTISTIQUE AU SEIN D'UN DISPOSITIF AUDIOVISUEL DANS LE CADRE DE TROIS RECHERCHES – ACTIONS

NATACHA CYRULNIK\*

Dans le cadre de trois recherches-actions, un dispositif audiovisuel s'est proposé comme un moteur pour analyser les différentes situations d'appropriation d'usages écocitoyens dans une optique créative, participative et responsable.

Lors de la première recherche-action sur le théâtre-forum écocitoyen en 2008, la thématique principale était de prolonger la démarche du théâtre - forum initié par Augusto Boal (1977) par une démarche audiovisuelle. Alors que Boal décrit un processus de transformation qui permet de passer du statut de spectateur à celui d'acteur (le « *spect'acteur* »), la caméra proposait d'accompagner cela tout en suscitant auprès des participants une reformulation phénoménologique (Paillé et Mucchielli, 2005) face à la caméra. Puis, la projection de ce documentaire construit à partir de ces situations incitait à son tour les spectateurs à s'engager encore plus dans leur démarche écocitoyenne à travers les échanges dans la salle lors du débat à l'issue de la projection. Une approche médiologique se met en place « *sur ces milieux, indissociablement sociaux et techniques, qui façonnent et recyclent nos représentations symboliques, et nous permettent de tenir ensemble* » (Bougnoux, 1998 : 67). Ainsi un dispositif socio-technique s'est mis en place sur la base des interactions humaines (Agamben, 2006), accompagné de l'apport artistique du théâtre puis du cinéma comme moteur pour entrer en action. Le fait de se mettre en situation sur scène, puis de reformuler ce qu'il s'est passé face à la caméra comme dans la salle, en veillant à donner une meilleure représentation de soi, aide à s'engager un peu plus dans ses comportements écocitoyens dans notre cas. Ce dispositif audiovisuel propose ainsi une méthode (Cyrulnik, 2008) basé dans un premier temps sur l'outil caméra auquel est associée la dimension artistique comme un moteur d'expression lié à l'expérience proposée (Dewey, 1934 ; Ardenne, 2004).

\* UNSA, Natacha.  
CYRULNIK@unice.fr

Dans une logique assez proche, une autre recherche-action intitulée Ecofamilies initiée en 2012, a été menée avec une caméra donnant lieu à un film documentaire alors que l'acte de création lui-même était proposé cette fois aux participants dans le cadre d'un living lab. Ceux-ci étaient invités à écrire des scénarios d'usages ou à dessiner l'application qu'ils auraient souhaité voir exister afin de mieux gérer leur consommation au sein de leur habitation. L'apport de la dimension créatrice était encore présent comme un moteur d'engagement personnel. L'art offre ici un processus de transformation pour s'engager toujours plus dans la société en tant que citoyen du monde. Ce dispositif socio-technique s'appuie sur des considérations artistiques, en partant de données intimes liées à leurs pratiques écologiques quotidiennes pour en créer une vision universelle (Menger, 2002 ; Meirieu, 2003). Ce processus de transformation par l'art rappelle ainsi notre problématique écocitoyenne du départ qui cherche à mieux définir la place de l'homme au sein du monde. L'art s'articule ici avec l'écocitoyenneté dans une vision politique.

Dans le cadre de la dernière recherche-action avec à la fois cette dimension artistique et responsable selon ce dispositif, OpeNRJ en 2014, c'est principalement la représentation de soi à travers le récit qui est fait devant la caméra qui va être observée, quand les experts en informatique interrogés vont venir témoigner des solutions technologiques qu'ils préconisent pour proposer des données énergétiques libres d'accès. Le dispositif propose alors avec la caméra, une représentation de soi, l'articulation d'une pensée et surtout la composition du récit de cette expérience.

Dans chaque démarche de recherche citée, il est question de processus de transformation par l'art avec l'aide de l'outil caméra. Le dispositif évolue, mais à chaque fois, la place de l'homme et sa représentation au sein de son environnement sont interrogées. Ce dispositif associe technique audiovisuelle, dimension artistique, dimension créative, dimension écocitoyenne, dimension participative et dimension politique par une représentation de soi (notamment face à la caméra) et une représentation collective (notamment dans le film ou lors du débat) pour « mieux-être-au-monde » (Schaeffer, 1999).

## Bibliographie

---

- AGAMBEN G. (2006), *Qu'est-ce qu'un dispositif?* Paris, Rivages Poches, Petite bibliothèque  
BOAL A. (1977), *Théâtre de l'opprimé*, Paris, Ed. La Découverte Poches, 1996

MENGER P. M. (2002), *Portrait de l'artiste en travailleur – Métamorphoses du capitalisme*, Paris, Ed. Le Seuil.

MEIRIEU P. (2003), *Libre parole*, Entretien réalisé par J.-P. Daniel dans le cadre des journées de Porquerolles, DVD-Carnet de route de l'Alhambra Cinémarseille.

PAILLE P., MUCCHIELLI A. (2005), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, A. Colin.

SCHAEFFER J.-M. (1999), *Pourquoi la fiction ?* Paris, Seuil.

## CONFRONTER LA CRÉATION ARTISTIQUE ET LA THÉORIE EN SIC EN RECHERCHE ET EN PÉDAGOGIE

FRANCK RENUCCI\* et HERVÉ ZÉNOUDA\*\*

Au cœur de nos préoccupations se trouve l'affirmation toujours reformulée de la singularité de l'humain en prise à de nouvelles formes coercitives comme l'évaluation généralisée et automatisée, la réification numérique ou les dérives du post-humanisme et de l'homme augmenté. De ce point de vue, la création artistique nous semble représenter un espace irréductible de résistance et d'émancipation. Ainsi, dans nos méthodes d'investigations, les démarches d'artistes ont été utilisées, soit comme point de départ à une réflexion plus large, soit à l'inverse en contrepoint à des enjeux de société spécifiques. Cette imbrication création artistique et recherche en S.I.C., que nous revendiquons comme spécificité, nous la retrouvons tant dans nos articles écrits à quatre mains que dans nos expériences pédagogiques de recherches-actions au sein de l'UFR Ingémédia.

Plusieurs articles co-signés ont ainsi été l'occasion d'affiner notre méthode d'analyse qui cherche à associer différentes approches analytiques. Pour exemple, « *De l'intelligence artificielle à l'inconscient artificiel: l'objet petit a, une exposition d'Antoine Schmitt* », présenté initialement à la conférence SIANA09, prend comme point de départ le travail de l'artiste numérique Antoine Schmitt et plus précisément sa référence à une notion centrale de la théorie Lacanienne l'« objet petit a ». Cette notion, qui renvoie à un espace indéfinissable en amont de toute représentation et de tous désirs suppose un positionnement qui s'oppose radicalement aux politiques actuelles qui manifestent une réification du sujet, avec en corollaire ses normes et ses évaluations. Nous avons avancé la notion « d'inconscient artificiel » fondée comme « l'intelligence artificielle » sur le simulacre (les tests de Turing) renvoyant ainsi au questionnement sur l'essence de l'humain. « *Aux frontières de l'homme-interfacé* » présenté au colloque H2PTM2013, prolonge ce questionnement dans les rapports aux données qui nous entourent et la manière dont elles changent nos définitions du naturel et de l'artificiel, de l'humain et du non-humain... Une définition de

\*USTV, renucci@univ-tln.fr

\*\* USTV, zenouda@univ-tln.fr

« *l'homme-interfacé* » est ainsi proposée et discutée. Nous illustrons notre propos par le travail de l'artiste visuel et sonore Ryoji Ikeda pour qui les données sont à la fois le contenu et le sujet de son œuvre rendant ainsi visible l'invisible et audible l'in audible.

Dans le souci d'un dialogue entre les sciences de l'art et les S.I.C., nous avons organisé en mai 2013 (en partenariat avec le conservatoire de Plaisir et en étroite collaboration avec la musicologue Lenka Stranska) un colloque de trois jours intitulé « *MEDIUM IS MESSAGE: Son – Image – Geste: une interaction illusoire?* » centré sur les relations images/sons dans les dispositifs numériques. Ce colloque interdisciplinaire a été l'occasion de réunir des chercheurs venus des plusieurs disciplines autour des questions de la technologie dans la création artistique et de l'hybridation contemporaine de l'image et du son. Les actes du colloque feront l'objet d'une publication à l'automne 2014. Le 18 avril 2012, la question de l'articulation pédagogie - recherche, entre le monde culturel, l'UFR Ingémédia et le laboratoire I3M fut posée en présence de nombreux artistes lors des 6<sup>e</sup> journées scientifiques Neptune de l'Université de Toulon.

Enfin, les expériences de recherches-actions dans le cadre de réalisations collectives avec la licence professionnelle TAIS-TCSA (Technologies Créatives pour les Arts du spectacle et le Son) ont été le lieu d'un partenariat riche avec l'ensemble de musique contemporaine de Toulon *Polychronies* et le compositeur Jean-Michel Bossini avec pour objectif la conception et la réalisation de pièces musicales (mais pas seulement) jouées en concert public. Les étudiants sont, dans ce cadre, à la fois techniciens (responsable de la diffusion sonore et visuelle), concepteurs (des différentes interactions temps réel avec les instrumentistes) et producteurs de contenus (de sons, de textes, d'images). Deux triptyques ont été ainsi réalisés : la série « *Dodécailite* » et la série des « *Nano-opéra* ». Cette expérience pédagogique originale a souligné des questions de fond comme la collaboration entre étudiants de spécialités différentes (technologie du son, musique, théâtre), la place de la technologie dans cette interdisciplinarité, l'intermédialité... et a fait l'objet de deux communications scientifiques (colloque « *Université: espace de création(s)* » à l'Université Stendhal – Université Pierre Mendès France de Grenoble en octobre 2012 et au colloque « *Communication du symbolique et symbolique de la communication dans les sociétés modernes et postmodernes* » organisé par ESSACHESS et l'ORC IARSIC à l'université Paul Valéry de Montpellier 3 de Béziers en novembre 2012).



Ainsi la création artistique, comme objet d'étude ou comme éclairage à des sujets de société, est bien au cœur de nos préoccupations et de nos méthodes d'investigations.

## Bibliographie

---

RENUCCI R., ZENOUDA H. (2012), *Vertige de l'horizontalité*, actes du colloque *Communication du symbolique et symbolique de la communication dans les sociétés modernes et postmodernes*, ESSACHESS et l'ORC IARSIC.

BOSSINI J.-M., RENUCCI R., ZENOUDA H. (2012), *Une expérience pédagogique de recherche-action: une « réalisation collective » appliquée à la création musicale*, Espace de création(s), Université de Grenoble.

RENUCCI R., ZENOUDA H., (2013), *De l'intelligence artificielle à l'inconscient artificiel: l'objet petit a, une exposition d'Antoine Schmitt*, SIANA09, L'imaginaire numérique, mars 2009 parue dans *Savoirs et Action*, CNRS Éditions (sous la direction F. Bernard et M. Durampart)

## DISPOSITIF VS EFFET

MARCIN SOBIESZCZANSKI\*

Parmi tous les médias, c'est le média cinématographique qui bénéficie aujourd'hui de la théorie de *dispositif* la plus aboutie. Essayons de retracer la genèse de ces études. Jeremy Bentham écrit en 1780 dans *Le Panoptique* : « the field of inspection might be dilated to any extent. » (Bentham, 1995, p. 29-95). Le bâtiment circulaire imaginé par son frère à l'usage des manufactures éprouvant les problèmes de surveillance de la qualité de produits et de prévention des accidents professionnels, peut également servir de prison, d'école ou d'hôpital. L'omniprésence de l'*inspection* visuelle est sa première caractéristique, et elle reste en étroite relation avec les panoramas circulaires dans le domaine des arts visuels de la même époque. Cette *inspection* a les attributs suivants :

- la couverture maximale du champ de vision,
- la circularité conjuguée à la cinétique corporelle et à sa kinesthésie, et spécialement l'ensemble de mouvements et de sensations qui servent à l'exploration des espaces perceptifs : visuel, auditif, olfactif voire gustatif et tactile,
- le contrôle de la distribution des pôles d'activité et de passivité perceptive, - on y retrouve les techniques cognitives présentes dans toutes les réalisations historiques de type immersif : (monitoring/ vision),
  - la possibilité de déclenchement d'interventions physiques,
  - la possibilité de contrôle psychologique des agents/patients,
  - la possibilité de l'autocontrôle de l'agent individuel et social, conséquence qui découle du contrôle précédent.

Cette unité de pensée de Bentham revêtant simultanément plusieurs formes : architecturale, morale, étatique et pragmatique. Michel Foucault, dans *Surveiller et punir : Naissance de la prison*, la généralise et la scelle d'un seul concept, celui de *dispositif* (Foucault, 1975, p 328). La même année 1975, Jean-Louis Baudry propose, sur le plan des médias et des techniques artistiques, la définition des pratiques cinématographiques en tant que *dispositif* appelé *appareil à simulation* et visant à produire un effet psychologique global chez le spectateur.

\*UNSA, marcin.  
sobieszczanski@unice.fr

Les effets *réalisants* du dispositif de Bentham vont plus loin que les effets cinématographiques de Baudry, sans doute parce que la psychologie de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle n'était qu'une discipline préscientifique, restant fortement entachée de l'amalgame de la religion, de la proto-psychologie d'observation à la Franz Joseph Gall, de la morale, des idéologies et de la pragmatique sociale. Mais ce qu'on sait aujourd'hui de la pratique cinématographique issue de l'acculturation au cinématographe à l'échelle mondiale depuis plus de 100 ans, confirme assez bien les intuitions de Bentham, prononcées un siècle plus tôt, concernant le régime social de la vision panoptique. Là, où la reprise du dispositif benthamien perpétrée par Baudry prône un effet onirique, proche des effets observés et théorisés par Freud à l'époque des balbutiements du cinéma, les résultats expérimentaux obtenus depuis les années 1990 (Bordwell, Carroll, 1996) constatent chez les spectateurs du cinéma différents effets inverses, au niveau, à la fois, de la cognition « centrale » (*top-down*) et de la perception périphérique (*bottom-up*). Ces résultats sont confirmés aujourd'hui par le chercheur canadien Bernard Perron (Perron, 2002, p. 7-202)

Tous ces effets relèvent de différentes stratégies perceptives et de différents types de traitement cérébral. Ils peuvent converger momentanément, à une étape donnée de l'évolution des techniques de la réception et produire un *effet massif*, mais peuvent aussi bien apparaître séparément, les uns parallèlement aux autres, ou se produire momentanément, les uns après les autres, et disparaître.

Comme le dit le théoricien hollandais d'*apparatus* (l'équivalent anglais du mot dispositif), Frank Kessler (Kessler, 2003, p. 21-34), il faut rendre le dispositif susceptible d'historicité. Effectivement, selon cette critique, les théoriciens du dispositif voulaient le voir en tant que générateur des effets psychologiques absolus, ce qui les oblige à constater ses différents états de maturation, jusqu'au déclin. À ce titre il faut lui substituer un autre terme, plus fondamental, comme l'est *effet de média*, le mécanisme qui conserve l'efficacité de la transmission bilatérale, émetteur/receveur et receveur/émetteur, du message et apparaît à la jonction outil/sujet, à la jonction de plusieurs caractéristiques techniques et perceptives.

## Bibliographie

---

- BENTHAM, J. (1995), *The Panopticon Writings*. Ed. Miran Bozovic (London: Verso, 1995). p. 29-95  
BORDWELL D., CARROLL, N., (dir.) (1996), *Post-Theory: Reconstructing Film Studies*, Madison: University of Wisconsin Press

BORDWELL D. (1985), *Narration in the Fiction Film*, Madison: University of Wisconsin Press.

FOUCAULT M. (1975), *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard.

PERRON B., 2002, « Faire le tour de la question », in *Cinémas : revue d'études cinématographiques/Cinémas: Journal of Film Studies*, Cinéma et cognition, Volume 12, numéro 2.

KESSLER F. (2003), « *La cinématographie comme dispositif (du) spectaculaire* », *Cinémas : revue d'études cinématographiques/Cinémas: Journal of Film Studies*, vol. 14,

## AXE 4

### INFORMATION, MÉDIAS ET TRANSMÉDIA : DES NARRATIONS CONVERGENTES

NICOLAS PÉLISSIER\*

#### Des programmes aux dispositifs médiatiques

Dans une première étape de son développement (2003-2006), le laboratoire I3M a choisi de traiter séparément, dans des chantiers distincts, ses recherches sur les nouveaux systèmes d'information issus des réseaux numériques (*Information Science* dans les pays anglo-saxons) et celles portant sur la production au quotidien des médias d'actualité (*Journalism and Media Studies*).

Le premier de ces chantiers, intitulé « Les moteurs de recherche » sur Internet : une vision du Monde ? », coordonné par Gabriel Gallezot et Éric Boutin (voir focus infra), a tenté de prendre la mesure des changements opérés par les nouveaux outils de recherche d'information sur le Web sur l'organisation des connaissances de ses usagers et fournisseurs, en s'interrogeant sur leur résonance dans le corps social en termes de transformations des pratiques informationnelles (notamment celles des chercheurs, analysées et approfondies dans un programme ultérieur). Ce travail collectif a donné lieu à un séminaire international à Bucarest en 2005 et a débouché sur de nombreuses contributions consignées dans l'ouvrage sur le moteur Google publié en 2009.

Un deuxième chantier, aux objectifs plus larges, a souhaité cerner la production d'informations d'actualités à trois niveaux : le contexte socio-économique (globalisation, évolution technologique), la restructuration des organisations médiatiques (concurrence, diversification, nouveaux contextes managériaux : voir Cailler, 2003 et 2006) et enfin la mutation de l'identité et des savoir-faire des journalistes professionnels, mis à l'épreuve de la production amateur s'autoalimentant au sein du Web alternatif (Pélissier, 2003 et 2006 : voir focus infra). Constatant la difficile émergence d'un nouveau paradigme pour les *Media Studies*, les chercheurs de ce chantier se sont plus précisément

\*UNSA, pelissiero6@gmail.com

penchés sur la question devenue centrale des dispositifs médiatiques, suite à l'invitation de Guy Lochard au séminaire d'épistémologie du laboratoire autour du numéro d'*Hermès* sur les dispositifs. Ils ont alors décidé d'élargir leurs réflexions ciblées sur la production et la réception d'information (voir notamment Courbet et alii, 2004) aux questions de médiations, de narration et de mise en scènes propres à tout programme médiatique. Un tournant qui les a par ailleurs conduits à interroger davantage la place de la culture et des identités dans les processus de communication médiatisée, à la lumière notamment des travaux sur la liberté d'expression en Méditerranée initiés par l'Observatoire des Médias de l'Arc Latin (OMAL : Ravaz, Lucien et Chaudy, 2006).

### **Au croisement des médiacultures : du Monde à la Méditerranée**

Ce *Cultural Turn* dans les approches des phénomènes de médiatisation, ainsi que l'intégration des travaux de Marie-Joseph Bertini proposant une nouvelle épistémologie des SIC à la lumière des *Gender Studies*, ont produit depuis 2006 une reconfiguration des recherches autour de l'Axe « Médias, Genre et études culturelles », devenu en 2011 « Nouvelles formes de sociabilités et nouvelles pratiques d'écriture ».

L'originalité de cette réorientation paradigmatique a consisté à mobiliser de façon convergente les travaux portant sur les médias, le journalisme et les réseaux numériques et ceux menés dans le champ interdisciplinaire plus large des *Cultural, Gender and Post-Colonial Studies*. S'appuyant à cet effet sur le concept de « médiacultures » développé par Éric Maigret et Éric Macé (2005), ainsi que sur les recherches insistant sur le rôle essentiel des médias et des journalistes dans la production symbolique d'imaginaires collectif (Debray, 2000 ; Lardellier, 2002 ; Macé, 2006), les chercheurs de cet axe ont souhaité penser à nouveaux frais la question des identités et des représentations.

Les travaux de Natacha Cyrulnik sur la fonction socio-culturelle du documentaire audiovisuel (2008), ceux de Nicolas Pélissier et Serge Chaudy sur le journalisme participatif en ligne (2009), ceux d'Arnaud Lucien sur les mises en scène médiatiques des juges et de la justice (2009) ou ceux de Daniel Moatti sur les imaginaires du numérique éducatif (2010) ont contribué à alimenter cette nouvelle réflexion. Dans le sous-champ plus spécifique des études de genre, les ouvrages de Karine Espineira sur la transidentité dans les médias (2008) et de Marie-Joseph Bertini sur la construction sociale et journalistique de la différence sexuelle (2009) sont allés aussi dans cette direction.

La dimension socioéconomique des médiacultures a suscité par ailleurs des recherches plus ciblées, à l'image du numéro des *Cahiers de Champs Visuels* sur « La longue marche des télévisions locales » (Cailler et alii, 2010) et du contrat « Les intermittents du spectacle : de la culture aux médias » (2006-2008), financé par la région PACA avec l'association Avignon Festival Off. Le point central de la recherche a été la démonstration de la convergence croissante, postulée par les nouveaux paradigmes des SIC et des sciences économiques et sociales (travaux sur le capitalisme « cognitif » ou « culturel » : Boltanski/Chiapello, Moullier-Boutang, Menger, Stiegler, Rifkin...), entre les organisations professionnelles culturelles et médiatiques (Pélissier, 2008 ; Lacroix et Pélissier, 2008).

Plus largement, un groupe de chercheurs d'I3M (Bertini, 2009 ; Albertini et Pélissier, 2009) a tenté de réfléchir, sur un plan plus épistémologique, aux interactions entre SIC et CS (*Cultural Studies*). Constatant des divergences politiques, théoriques, voire méthodologiques entre ces deux traditions académiques longtemps séparées par la Manche et l'Atlantique, ils ont aussi mis en évidence de nombreux points de croisement : intérêt commun pour les médias et leur réception différenciée, pour les cultures populaires et les mouvements sociaux de réappropriation des messages médiatisés, pour l'impact de la mondialisation de la communication sur les identités locales, pour la remise en cause des conceptions élitistes de la légitimité culturelle, pour les nouvelles formes de sociabilité engendrées par les technologies en réseaux, pour la montée en puissance de l'amateurisme dans la production médiaculturelle ou pour les rapports de force entre centre et périphérie, nationaux et immigrés, métropolitains et diasporiques, hétérosexuels et *queers*, etc. Ils ont enfin montré que le concept de dispositif, au travers des apports de certains auteurs associés à la *French Theory* (Cusset, 2003) tels que De Certeau, Foucault ou Deleuze, pouvait constituer une boîte à outils heuristique permettant un dialogue facilité entre SIC et CS (voir Gavillet, 2012). Ces apports féconds ont permis au laboratoire I3M d'être partie prenante du comité scientifique et membre organisateur du congrès mondial *Crossroads in Cultural Studies* (Paris, UNESCO, juillet 2012).

Notons enfin qu'une large partie des recherches et manifestations I3M dans le domaine des médiacultures se déroulait dans ce territoire privilégié qu'est le *bassin méditerranéen*. Qu'il s'agisse des Premières Rencontres Euroméditerranéennes de Tanger, du colloque Neptune « Populisme, Communication et Démocratie » (2008) ou des différents événements scientifiques organisés par le *Réseau Méditerranéen des Centres de Formation Multimédia* (RMCFM, aujourd'hui *Réseau*

*Transméditerranéen de Recherches en Communication*, RTRC) dont I3M est partenaire depuis sa création, nombreuses ont été les occasions de discuter des interactions entre médias, identités, cultures et technologies en Méditerranée (voir notamment Cornu, Hassanaly et Pélissier, 2010). Un grand nombre des travaux menés dans le cadre du *Pôle Sud Est Méditerranée* de l'ISCC du CNRS (voir Durampart et Bernard, 2013) ont également concerné cette thématique très riche à l'origine de programmes de recherches et de nombreuses thèses de doctorat.

### **De l'information... à l'information : le défi de l'ingénierie des connaissances**

Constatant une extension de la notion d'information englobant à la fois la donnée digitale traitée par les organisations et la nouvelle d'actualité produite, commentée et recyclée par les rédactions de presse, les chercheurs I3M ont décidé depuis 2013 d'associer dans un nouvel axe les recherches sur l'information et celles sur le journalisme : dans l'indistinction des profondeurs du Web, mais aussi à sa surface brassée par les grands moteurs de recherche, l'information « chaude » des médias d'actualité coexiste de plus en plus, pour le pire comme pour le meilleur (voir les ambiguïtés du *Data Journalism*), avec l'information « refroidie » circulant au sein des machines à communiquer. Au plan socioéconomique, ce phénomène se traduit par un *processus d'informationnalisation* de nos sociétés (Miège, 2004) et par un rapprochement croissant entre industries des médias et industries du numérique (Sonnac et Gabziewicz, 2012). C'est dans cette nouvelle perspective que des travaux précédents conduits sur *l'intelligence informationnelle et territoriale* (ceux de Gabriel Gallezot, Éric Boutin, Yann Bertacchini notamment) ont évolué vers la thématique plus large des *l'ingénierie des connaissances*, portée aussi par des chercheurs tels que Denis Gasté, Daphné Duvernay et Michel Durampart. Dans un contexte d'opulence informationnelle, cette ingénierie a pour objet l'analyse et le traitement de données en vue d'en extraire une information fiabilisée, visuelle, synthétique, à forte valeur ajoutée. Elle mobilise des travaux dans le domaine de l'analyse de données, du traitement de leur visualisation (cf séminaire animé par Gabriel Gallezot et Emmanuel Marty), de la recherche d'information et de la découverte de connaissances.

### **Des médias... aux médias : le storytelling, de l'emprise à l'émancipation ?**

Un autre type de convergence est à l'œuvre entre ces mêmes industries des médias et celles de la culture et du divertissement.



Ce mouvement induit de nouvelles stratégies de concentration en matière de production et de design des contenus, mais aussi de nouvelles opportunités en matière d'écriture, de scénarisation et de participation plus active du public (Jenkins, 2007), notamment au travers de la perspective de valorisation crossmedia et transmédia de ces contenus.

À ce propos, les travaux menés par certains chercheurs d'I3M, en coopération avec le laboratoire LIRCES (Pélessier et Marti, 2012 et 2013) ont amené à reconsidérer les recherches critiques produites en France sur les récits médiatiques. Il s'agit notamment de prouver que les hyper-narrations de certains sites participatifs ou *Fan Fictions* (Lacroix, 2012), les nano-narrations produites sur Twitter (Eyries, 2013) ou les tentatives néo-réalistes de certains courants du journalisme d'investigation (revue *XXI* par exemple) peuvent constituer des contre-récits émancipatoires par rapport au *storytelling* dominant des grandes organisations marchandes mondialisées. Précisément parce que le récit, qu'il soit médiatique ou transmédia (voir focus : Cailler et Lacroix, 2012), est lui aussi un dispositif à la fois contraignant et libérateur, qui détermine son public tout en étant co-construit par lui... comme l'ont montré dans les années 1980 Paul Ricoeur ou Umberto Eco, et plus récemment les travaux de l'Observatoire du Récit Médiatique de Louvain (Lits, 2008).

## Bibliographie

- BERTINI M.-J., « Le Gender Turn: ardente obligation des SIC », *Questions de communication*, n° 15, juillet 2009, pp. 93-104.
- CAILLER B., Dir., « Une architecture du son », *Les Cahiers de Champs Visuels*, n° 1-2, 2006 ; « La longue marche des télévisions locales », *Les Cahiers de Champs Visuels*, n° 6, 2010.
- COURBET D., CABROL C. et alii, « Psychologie sociale, traitements et effets des médias », *Questions de communication*, n° 5, 2004.
- CYRULNIK N., « Médiations symboliques pour la construction d'une représentation au sein d'une cité », *MEI*, n° 29, Paris, L'Harmattan, 2008, pp. 181-191.
- DEBRAY R., *L'emprise*, Paris, Gallimard, 2000.
- EYRIES A., in PELISSIER N., GALEZOT G., *Twitter, un monde en tout petit?*, Paris, L'Harmattan, 2013.
- LACROIX C., « Le transmédia: terrain d'acculturation communicationnelle des publics? », in PELISSIER N., MARTI M., *Le storytelling*, Paris, L'Harmattan, 2012, pp. 53-72.
- LACROIX C., PELISSIER N., *Les intermittents du spectacle*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- LITS M., *Du récit au récit médiatique*, Bruxelles, INA/De Boeck, 2008.

MAIGRET E., MACE E., *Penser les médiacultures*, Paris, Armand colin, 2005.

PELISSIER N., MARTI M., Dir., *Le Storytelling : succès des histoires, histoire d'un succès*, Paris, L'Harmattan, 2012 ; *Storytelling et tension narrative*, Paris, L'Harmattan, 2013.

RAVAZ B., LUCIEN A., CHAUDY S., *Mémoires, identités, communication : l'événement dans l'espace euroméditerranéen*, Université du Sud Toulon Var, Actes du colloque, 2006 ; « Populisme, représentation et démocratie », Université du Sud Toulon Var, Actes du colloque 2010.

## MACHINES À MÉDIER ET PLATEFORMES À CONSOMMER

GABRIEL GALLEZOT\*

Dans ce focus nous observerons deux « terrains » d'analyse. Il s'agit plus précisément de deux objets étudiés selon une méthode agile : analyser un dispositif socio-technique d'information et de communication (Distic) avec les prismes des différentes méthodologies et théories mobilisées par des chercheurs du laboratoire I3M et des chercheurs « externes » spécialistes de l'objet étudié. Ces deux études se sont respectivement déroulées entre 2005-2009 et 2011-2013 et ont fait l'objet de publications (Simonnot B & Gallezot G. ; 2009) (Pelissier N. & Gallezot G. ; 2013)

Les Distic sont des artefacts, des « *construits sociaux issus de processus d'interaction entre des individus (tout à la fois producteurs, consommateurs, usagers, citoyens) et un ensemble hétérogène de techniques. Les dispositifs construisent leurs utilisateurs autant qu'ils sont façonnés par eux.* ». Observer Google et Twitter comme Distic c'est tenter de dépasser les analyses parcellaires, uniquement orientées usage, média, organisation ou technique pour comprendre, dans sa complexité, ce qui se joue dans un ensemble d'actants. C'est aussi décrypter des plateformes emblématiques du web pour apporter des réponses aux interrogations sur leur influence sociétale. C'est encore travailler le concept même de Distic, l'éprouver, le développer à partir d'analyses de terrains notamment dans le cadre de l'axe « Information, Média, Transmédia » du laboratoire.

L'étude du dispositif « Google » cherche à passer au-delà du fonctionnement intrinsèque de ces services pour mettre en débat les valeurs qu'ils promeuvent et les pratiques dont ils font l'objet. Dans l'entonnoir de Google se joue à la fois la contraction de « tout le web » dans la onebox, devenue indispensable, et la construction d'un discours auto-justificatif et moralisateur qui en retour inonde tout le web. Double circulation en entonnoir. Pour une partie des usagers, la méconnaissance des outils de recherche tend à objectiver les résultats fournis par Google. Ce phénomène nous semble lié à l'intelligibilité

\*UNSA, Gabriel.  
GALLEZOT@unice.fr

des typologies et techniques documentaires, des techniques (algorithmiques) stochastiques et à la surcharge informationnelle. De l'autre côté, nous avons des usagers désorientés par la déconstruction/reconstruction de leur univers documentaire. En cause la versatilité des services, des sources, des interfaces d'interrogation, rythmée par les rachats et les fusions d'entreprises, ainsi qu'à l'évolution des techniques. L'observation du dispositif « Google » s'est ainsi effectué selon un fil rouge, une certaine progression entre la perte d'intelligibilité (flou cognitif) et une perte de repères (flou sémiotique). Google (*search engine*) comme entonnoir c'est un dispositif capable de créer des médias adaptés à chacun, des « web-médias » : la liste de résultats (l'information) encapsulés dans une page de publicité par la régie publicitaire « google ». A l'échelle de Google Inc on peut parler de *deep-media* où c'est l'utilisateur qui est encapsulé dans le dispositif tant son immersion dans les différents services est profonde.

Autre dispositif étudié, Twitter propose des fonctions très variées : du microblogging à la recommandation, en passant par le partage de contenus et de liens, d'outil de veille et de promotion personnelle, de réseau social et professionnel... Mais comme pour Google, si les fonctionnalités de la plateforme sont à comprendre, elle ne constituent pas le cœur de nos analyses. A l'amorce de nos recherches les travaux consacrés à Twitter relevaient soit d'approches très quantitatives (Computer Sciences), soit d'approches orientées « marketing-management » qui envisagent surtout une exploitation commerciale du dispositif à des fins de profilage et de gestion de l'e-réputation. Une fois encore c'est la notion de Distic avec des approches qualitatives que chaque chercheur a travaillé avec notamment la mise en évidence de quatre caractéristiques fortes de Twitter : un avènement de la forme courte et du commentaire « sans fin » ; un média à niveau élevé mais très sélectif de viralité ; un régime de visibilité très spécifique ; enfin, un dispositif sociotechnique qui embarrasse les organisations médiatiques autant qu'il les alimente. Deux axes ont servi de fil conducteur aux synthèses des travaux. Le premier envisage Twitter sous l'angle du passage d'un statut de dispositif sociotechnique controversé à celui de nouveau média social attractif et investi de nombreux espoirs. Le second se situe dans une zone-frontière entre tentative de rationalisation et pratique d'un braconnage épistémologique qui interroge plus particulièrement les divers usages professionnels de la plateforme.

Pour conclure en une ligne nous avons observé des Distic qui sont des machines à médier et plateformes à consommer, à la fois formidables vecteurs de l'activité humaine et pâles reflets marchandisés de nos êtres.

## Bibliographie

---

SIMONOT B. & GALLEZOT G. (Direction) (2009), *L'Entonnoir: Google sous la loupe de Science de L'information et de la Communication*, C&F éditions, 246p.

PELISSIER N. & GALLEZOT G. (Direction) (2013), *Twitter Un Monde En Tout Petit*, Communication et Civilisation, Harmattan, 260p.

## JOURNALISME ET DISTIC : UN CHOC DES DISPOSITIFS ?

NICOLAS PÉLISSIER\*

Considéré comme un dispositif éprouvé et influent (voir contribution introductive de Jacques Araszkievitz), le journalisme doit composer de nos jours avec des DISTIC qui enrichissent ses pratiques, mais qui déstabilisent aussi son identité et ses savoir-faire acquis au fil des générations.

Partant d'un constat critique formulé au moment de la constitution d'i3M et portant sur la difficulté des organisations médiatiques à faire émerger un nouveau paradigme en matière de stratégie de diffusion, d'écriture de l'information et de travail journalistique au quotidien (Pélessier, 2003; Boszkowski, 2004), nous avons choisi d'explorer les mutations du journalisme sur ses marges, voire à l'extérieur de ses frontières.

Dans un premier temps, notre intérêt pour l'autopublication Web, qui a débouché sur un double numéro de la revue *Réseaux* (Cardon et alii, 2006), est issu d'une comparaison entre les sites de presse en ligne et les blogs traitant d'actualité. Nous avons montré alors que ces derniers développaient des pratiques éditoriales bien plus hypertextuelles, multimodales, interactives et innovantes que celles des médias de référence. Prenant acte, ces derniers ont réagi de façon très contradictoire : tout en accordant une faible crédibilité aux sources puisées dans la blogosphère, ils ont décidé peu à peu d'héberger et d'intégrer sur leurs sites officiels les blogs réalisés par leurs salariés, collaborateurs et lecteurs avisés. Ils ont ainsi réagi à cette soudaine concurrence périphérique par l'intégration de celle-ci, que d'aucuns assimilent à une tentative de récupération.

Un constat similaire a été réalisé à propos des usages des plateformes collaboratives dites « citoyennes » à des fins journalistiques. Ainsi, les professionnels du journalisme ont préféré créer leurs propres structures éditoriales participatives (Rue8g, Mediapart, Slate...) de façon à garder la main sur la production alternative réalisée par les amateurs : si le citoyen peut contribuer à la production d'informations d'actualité

\*UNSA, pelissiero6@gmail.com

sur ces plateformes plébiscitées par les internautes, c'est de plus en plus sous le contrôle vigilant d'une profession souhaitant préserver sa fonction d'infomédiaire traditionnelle (Trédan, 2007; Pélissier et Chaudy, 2009).

D'autant que cette production amateur, aux yeux des professionnels comme des apprentis journalistes, n'a pas la même légitimité et crédibilité que celle réalisée par les organisations labellisées. D'où la difficulté à évoquer le statut et les fonctions légitimes de cet « ordinaire du journalisme » (Ruellan, 2007) dans la formation professionnelle, comme nous l'avons constaté dans le programme de recherche international I3M intitulé « Tous journalistes ? » et financé par l'ISCC du CNRS en 2010-2011 (Amey et alii, 2013).

Parallèlement, dans le cadre d'autres programmes I3M portant sur Google et Twitter, nous avons constaté cette même dynamique apparemment contradictoire de concurrence/réappropriation, tout en mettant en évidence la grande diversité des usages de ces DISTIC par les journalistes. Dans le cas de Google (Pélissier et Diallo, 2009) : manque de recul des professionnels interrogés par rapport à un dispositif qui s'impose comme une évidence sous les apparences d'une fausse neutralité qui les conduit à privilégier les sources les plus notables; dans le cas Twitter (Pélissier et Diallo, 2013), usages plus concentrés sur une minorité active, mais aussi plus diversifiés (veille, diffusion de scoops, promotion personnelle, affirmation corporative, etc.), dans une dimension plus réflexive de vigilance déontologique. En retour, ces usages variés font évoluer les pratiques, du « journalisme artificiel » promu par Google Inc., au journalisme « ambiant » et décentralisé favorisé par Twitter.

L'utilisateur de l'information d'actualité sort-il gagnant de cet entrecroisement de dispositifs de plus en plus complexes ? Les travaux de Franck Rebillard, Nikos Smyrniaios et du chercheur I3M Emmanuel Marty sur le pluralisme de l'information en ligne montrent plutôt des *phénomènes de redondance et recyclage* liés aux modes de traitement des données dans le cyberspace (Rebillard et alii, 2012).

D'où l'importance de la formation professionnelle d'un journaliste se devant d'être de plus en plus averti et préparé par rapport à ces transformations dont il pourrait être l'un des principaux agents... à la condition de reconsidérer activement sa place dans les économies convergentes de l'information, de la création et de la connaissance.

## Bibliographie

---

- AMEY P., LAZAR M., PELISSIER N., et alii (2013), « Schools of Journalism Facing Participative Web », *Journal of Applied Journalism and Media Studies*, Vol. 2, (2), p. 355-370.
- BOSZKOWSKI P. (2004), *Digitizing the News*, Cambridge, MIT Press.
- CARDON D. et alii (2006), "Autopublications"/"Les Blogs", *Réseaux*, 137/138.
- PELISSIER N. (2003), « Un cyberjournalisme qui se cherche », *Hermès*, p. 99-108.
- PELISSIER N., CHAUDY S. (2009), « Le journalisme participatif et citoyen en ligne : un populisme dans l'air du temps ? », *Quaderni*, 70, p. 89-102.
- PELISSIER N., DIALLO M. (2009), « Les sources numériques des journalistes et le rôle moteur de Google », *Communication*, Vol 27 (2), p. 253-261.
- PELISSIER N., DIALLO M. (2013), « Le journalisme est-il soluble dans Twitter ? », in PELISSIER N., GALLEZOT G. (2013), *Twitter, un monde en tout petit ?*, Paris, L'Harmattan, p. 163-178.
- REBILLARD F. (Direction) (2012), « Internet et pluralisme de l'information », *Réseaux*, 167.
- TREDAN O. (2007), « Le journalisme citoyen en ligne : un public réifié », *Hermès*, 47, p. 115-122.



## LE TRANSMÉDIA : UN CONCEPT PROTÉIFORME, UNE PLURALITÉ D'ENJEUX

OLIVIER DUBUQUOY\*, DENIS GASTE\*\* et NICOLAS ROMAIN\*\*\*

Le terme **multimédia** a vécu depuis deux décennies de nombreuses définitions, interprétations comme le terme **numérique** en son temps (M. Doueihy). L'émergence du terme **transmédia** est aujourd'hui à la croisée d'enjeux conséquents. Une stratégie transmédia ne peut se réduire à une déclinaison de médias à partir d'une œuvre vers une diversité de médias (cross-media). Elle se caractérise par **une mutualisation** de la création et de la production dans une démarche créative, technologique et marketing. Sur le volet de **la Création**, la démarche transmédia interroge les formes narratives, le processus de création artistique et la nature juridique de l'œuvre collective et des droits associés au titre de son exploitation. Sur le volet de **la Technologie** (*comprise ici dans son sens étymologique « état de l'art » incluant à la fois les compétences, les savoir-faire et les procédés dans un domaine donné*), cette démarche questionne la définition des savoirs, la division cognitive autant que technique du travail. C'est un nouveau modèle de l'artisanat, pour l'économie numérique, qui doit être structurée autour du management de la création et de l'innovation. Sur le volet du **Marché**, le transmédia bouleverse les modes de financements habituels (crowd funding), incite au renforcement des stratégies de marketing viral (community management), au développement par les usages (Alpha ouverte) et au croisement des usages (cross-play).

Pour autant, ce terme « transmédia » mobilise de façon plus particulièrement forte les concepts d'écriture, de narration à travers la notion de storytelling, d'architecture de contenus, laissant ainsi penser qu'il ne concerne que le domaine de la conception. Il nous apparaît opportun d'élargir son champ d'investigation et d'intervention à d'autres domaines, relevant à la fois de l'ingénierie, des modalités d'écriture, de la structure même des actifs composant ces nouvelles productions, mais aussi des nouvelles convergences d'acteurs et des nouvelles logiques organisationnelles de production.

\* USTV, dubuquoy@univ-tln.fr  
\*\* USTV, gaste@univ-tln.fr  
\*\*\* directeur stratégie et recherche FORGE animation, nicolas@forge-animation.com

Multi, Rich, Cross, Trans, nombreux sont les préfixes attachés au terme média pour tenter de cerner les spécificités ou enjeux de telle ou telle évolution dans le domaine de la conception/production de contenus numériques. Ne pouvant ici prétendre disséquer chacune de ces spécificités, il nous apparaît important de porter un regard spécifique sur la notion de Rich média. Celle-ci, dans sa dimension opérationnelle, s'inscrit dans toute démarche permettant de créer un enrichissement conséquent dans son couplage de tout signal (image et/ou son) capté avec tout signal généré ou calculé, et ceci dans les deux sens du couplage. Au-delà des bénéfices déjà largement analysés dans le domaine des processus de médiatisation des contenus, cette fécondation croisée génère des potentialités nouvelles dans l'élargissement des champs de compétences mobilisés tels que la métrologie, la robotique, les technologies de traitement de signaux au service de nouvelles capacités de scénarisation. C'est dans ce cadre et avec ces objectifs d'hybridation entre art et techniques que se mettent en œuvre les nouveaux équipements de TELOMEDIA au sein d'un nouvel écosystème numérique du centre-ville de Toulon. Ces espaces de création et de production permettent ainsi de développer des partenariats et des collaborations dans le domaine de la science, de l'image, de l'édition, des médias, du patrimoine, des arts et des spectacles.

Le cœur du transmédia, comme tout autre récit, se nourrit de différentes unités informationnelles et communicationnelles d'origines sémiotiques variées. Cependant, la nature spécifique de ce récit se nourrissant progressivement d'interactions nombreuses avec des supports et des acteurs très variés induit la nécessité d'une gestion modulaire des différentes unités. Dans ce cadre, l'émergence du « Media Asset Management » permet de gérer ces unités narratives en tant qu'actifs (assets). Ceux-ci sont porteurs d'une structuration riche et complexe distinguant **l'essence** (c'est-à-dire le matériau narratif sous ses différentes matérialités: texte, images, sons...) et les **métadonnées**, c'est-à-dire les données descriptives s'agrégeant et enrichissant le processus complet de conception, production et partage de l'unité narrative tout au long de sa conception et ses différentes médiations avec ses différents publics.

Dans un autre registre, la spécificité du transmédia se situe aussi dans l'organisation même des processus de travail tendant vers une intensification d'une **démarche collaborative** de travail et une convergence de métiers et compétences au service de tels projets. D'une approche structurante, séquentielle des processus de production au sein de chacun des secteurs d'activités relevant de ces domaines, nous voyons émerger de nouvelles approches croisées, collaboratives, tant

au sein même des logiques de travail, notamment avec les **approches itératives** de type « méthode agile », qu'au convergence de métiers (animateurs, infographistes, designer, architecte contenus, game designer...).

## Bibliographie ---

BOLTANSKI L. ET THEVENOT L. (1991), *De la justification les économies de la grandeur*, Edition Gallimard.

DOUEIHI M. (2013), *Qu'est-ce que le numérique?* Édition PUF, octobre 2013

TAKEUCHI H., NONAKA I. (1986), *The New New Product Development Game*, Harvard Business Review

JENKINS H., GREEN J., FORD S. (2013), *Spreadable Media. Creating value and meaning in a networked culture*, NYU Press

ROSE F. (2011), *The Art of Immersion. How the Digital Generation Is Remaking Hollywood, Madison Avenue, and the Way We Tell Stories*, W. W. Norton & Co

SCHWABER K., BEEDLE M. (2002), *Agile Software Development with SCRUM*, Pearson Technology Group.

## DISPOSITIF TRANSMÉDIA : D'UNE LOGIQUE À UN ÉCOSYSTÈME

BRUNO CAILLER\* et CÉLINE MASONI LACROIX\*\*

Qu'elles soient énoncées par des acteurs éminents du marché médiatique (Koster, 2002 ; Pratten, 2010) ou se positionnent au croisement des domaines académique et fan (Hill, 2002 ; Jenkins, 2007), différentes approches du transmédia avancent deux dimensions principales : un univers fictionnel augmenté par des créations de contenus et l'expérience unifiée d'un public engagé, dimensions qui convergent vers un marché en mutation. Nous qualifions doublement la dimension « trans », qui met en jeu les dimensions relationnelles horizontales existantes entre différents acteurs et entités d'un dispositif, tout autant qu'une dimension de synthèse, de verticalité de celui-ci. Ainsi, nous attachons-nous à déterminer si une logique transmédia anime le marché du divertissement, où les financements, les formats et les codes narratifs télévisuels restent encore dominants, partant à envisager la construction d'un écosystème du marché français du transmédia, qui articule des dimensions économiques, narratives et participatives.

Une première approche typologique laisse apparaître quatre grands types de transmédia. Les **outils transmédiés** (SMS, blog, sites associés, outils de géolocalisation, logiciels de tracking...) interrogent la mise à disposition d'une ou de plusieurs interfaces, qui définiront les degrés d'engagement et donc d'écriture du produit transmédia, en même temps que celle du niveau d'équipement des publics. Le **transmédia de connivence**, héritier des formes participatives des médias (dont la télévision participative), prolonge un concept de programmes ou d'articles à travers le principe de recommandation et d'expression d'opinion. Ce type de transmédia, à écriture scénarisée, est aujourd'hui massif, et sa mise en œuvre relativement bon marché. Viennent ensuite les transmédiés à écriture fictionnalisante, pour lesquels l'engagement sollicite un parcours dans et par la narration, la collaboration restant le plus souvent centrale. Nous avons, dans un premier temps, différencié le **transmédia webcentré**, comme certains webdocumentaires, non lié à un programme existant, conçu

\* UNSA, bruno.cailler@gmail.com

\*\* UNSA, celilac@orange.fr

pour une lecture sur Internet via l'ordinateur et les écrans numériques mobiles, du **transmédia massmédiatique**, dont la caractéristique principale est d'accompagner la diffusion d'un programme de masse, le plus souvent afin d'en assurer une meilleure promotion. Dans un second temps, nous avons distingué le **transmédia promotionnel** du **transmédia natif**, et en particulier de la **fiction totale** proposée par Éric Viennot, fondateur de Lexus Numérique, (société de développement transmédia). Le **transmédia promotionnel** reste plus proche des pratiques actuelles de production et peut être typologisé en **transmédia de transition**, qui fait se succéder deux univers médiatiques narratifs clos et indépendants, avec deux temporalités, par exemple une série télévisée et le jeu qui lui est affilié sur Internet, selon les principes d'une économie de la clôture narrative et le **transmédia d'accompagnement**, qui sollicite des niveaux de congruences de temporalités et de fils narratifs multiples. Deux économies de production et de diffusion, au moins, en découlent : une **économie** récente de l'"**événementisation**" narrative priée de faire se rejoindre sporadiquement le flux narratif principal autonome d'une série, par exemple et d'un MMORPG ; et une **économie de la congruence narrative** pour laquelle le flux narratif secondaire du jeu, souvent conçu sous la forme d'un ARG, vient enrichir l'univers narratif de la série. Poussée à son paroxysme, cette dernière laisse place à la fiction totale et à une **économie croisée transmédiatique (ou de symbiose narrative)**, où ne subsistent plus qu'un flux narratif et une temporalité uniques, construits dans l'interdépendance des médias. Avec le transmédia massmédiatique, webdoc, webreportage, transfiction, acteurs de la télévision et de la presse, ont adopté une stratégie de reconquête de l'espace public audiovisuel sur le net.

Une logique transmédia ludo-narrative catalyse la recomposition actuelle du marché télévisuel, dessinant un écosystème dans lequel acteurs historiques (groupes multimédias, État, producteurs...) et nouveaux entrants (FAI, sites de vidéo virale, SVOD, développeurs de sites associés, développeurs de jeux...) élaborent de nouvelles relations avec les publics traditionnels et émergents. Cette **stratégie d'engagement** des publics se déploie de leur **participation** à un univers diégétique ludique, à leur **collaboration**, suscitant leur **enrôlement**, jusqu'à leur **immersion** dans un monde narratif (*Storyworld*).

Ces pratiques définissent un nouveau système d'organisation industrielle : une économie croisée qui s'appuie sur un ou des dispositifs autant sociaux, techniques que narratifs : utilisation de plateformes de conception dédiées, prescription d'interfaces, mise à contribution et orientation des usages des réseaux sociaux, formation et

valorisation des compétences des publics, pérennisation et métissage des genres et des pratiques narratives.

### **Bibliographie**

---

HILL M. (2002), *Fan Cultures*, London, Routledge.

JENKINS H. (2007), [http://henryjenkins.org/2007/03/transmedia\\_storytelling\\_101.html](http://henryjenkins.org/2007/03/transmedia_storytelling_101.html) consulté le 23 juillet 2011.

KOSTER R. (2002), [http://www.raphkoster.com/gaming/gdc\\_2002\\_Storytelling.pdf](http://www.raphkoster.com/gaming/gdc_2002_Storytelling.pdf) consulté le 21 septembre 2012.

PRATTEN R. (2010), <http://www.tstoryteller.com/types-of-transmedia> consulté le 21 septembre 2012.

## CONCLUSION

### BIBLIOMÉTRIE ET VISUALISATION AU SERVICE D'UN LABORATOIRE RÉSEAUX MIXTES : AUTEURS ET THÉMATIQUES

**DAVID REYMOND\***, **SAMY BEN AMOR\*\***, **ERIC BOUTIN\*\*\***  
**EMMANUEL MARTY\*\*\*\*** et **GABRIEL GALLEZOT\*\*\*\*\***

Les publications scientifiques du laboratoire, fournissent des indices précieux de la science en mouvement. L'approche scientométrique [4] peut alors être mobilisée pour extraire des publications des indicateurs macroscopiques ou des cartographies.

Le terrain de recherche a été restreint aux seules publications du laboratoire I3M entre 2011 et 2013.

#### Ressource et méthodes

À partir des publications retenues pour l'évaluation mi-parcours du quinquénaire. Les différentes grandes étapes du traitement bibliographique puis linguistique sont décrites ci-après :

- est dressé le réseau des co-auteurs, où chaque auteur est associé à ses co-auteurs, chaque co-auteur aux autres co-auteurs. La relation est pondérée par la fréquence de co-auctorialité. Ce réseau dénote les collaborations entre les auteurs (pas seulement de I3M).

- une indexation des mots des titres des publications calcule la distribution des termes. Un traitement linguistique est appliqué (lemmatisation, suppression des mots "vides" tels que les articles, etc.). Les termes sémantiquement proches sont associés .

- pour chaque titre, chaque mot de l'ensemble précédent est associé d'une part aux autres mots du titre le suivant pour générer le réseau d'association thématique revisitant ainsi une technique proposée par Leydersdorff [4].

- les termes les plus fréquents d'un titre sont associés à leurs auteurs et co-auteurs.

\* USTV, david.  
reymond@univ-tln.fr  
\*\* USTV, benamor@  
univ-tln.fr  
\*\*\* USTV, boutin@  
univ-tln.fr  
\*\*\*\* UNSA, emmanuel.  
marty@unice.fr  
\*\*\*\*\* UNSA, Gabriel.  
gallezot@unice.fr

Le graphe mêlant le réseau d'auteurs et co-auteurs ainsi que les termes utilisés par ces derniers est traité par un module de détection de communautés [1]. Ce traitement met en exergue les communautés thématiques/acteurs du domaine. La distribution terminologique (cf. Figure 1) appuie la taille de représentation des nœuds du réseau pour mettre en valeur des thématiques fortement représentées.



Figure 1 : Représentation en nuage de mots-clés des titres de publications du laboratoire, généré avec <http://tagcrowd.com>



Figure 2 : Réseau de co-auctorialité thématique représenté avec Gephi.



## Représentation et outil de visualisation

Le graphe est généré (Figure 2) en sélectionnant les nœuds les plus connectés. Dans ce réseau, les auteurs sont les numéros, les termes sont laissés en clair. Un outil de visualisation interactif en ligne ouvre des capacités d'interactions avec le réseau et dispose les communautés à l'aide de l'algorithme *force-directed* qui positionne à proximité les nœuds d'une même communauté. Les liens ne sont représentés que sur action de l'utilisateur. Sur le même principe les statistiques relationnelles sont accessibles via un menu pour mettre en exergue :

- les termes les plus utilisés ou auteurs les plus prolixes (degré),
- degré au sein de leur communauté thématique, même interprétation relative à la communauté,
- les nœuds connecteurs (intermédiarité), soulignant la propension d'un nœud à interconnecter différentes communautés.

## Résultats

Par les traitements statistiques et graphiques opérés, on obtient un dispositif d'intelligence informationnelle, qui permet de montrer (cf. Figure 3) les thématiques fortement représentées (les communautés), mais encore des thématiques de collaboration latentes, des potentialités d'association entre acteurs.. Apparaissent également les activités transversales à différents domaines (acteurs présents dans différentes communautés, hubs) ou encore les domaines émergents. La spatialisation du réseau généré laisse apparaître des communautés thématiques. Les fonctions d'interaction dynamique avec l'utilisateur facilitent la compréhension des données représentées... Cf. : [http://www.wikisic.net/l3Mz/force\\_fonts.html](http://www.wikisic.net/l3Mz/force_fonts.html)

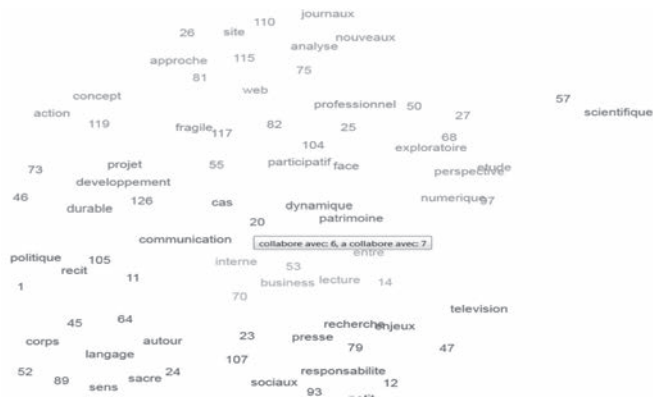


Figure 3 : réseau de co-auctorialité veillé présenté sur un outil en ligne

## Conclusion

Au plan informationnel, l'outil montre clairement son utilité par la possible navigation au sein du réseau, la mise en avant des thèmes de chaque auteur. Ce dispositif est cependant fortement contraint par la qualité de la source de données : la complétion d'une base de publication commune telle qu'elle est actuellement en cours de construction via le dispositif HAL est indispensable. Sous réserve d'une utilisation systématique de la base de données, de tels traitements pourraient s'avérer précieux non plus uniquement à la définition des thématiques et acteurs de la recherche au sein d'un laboratoire, mais également pour l'appréhension des contours du champ disciplinaire des sciences de l'information et de la communication, à partir de son activité réelle et dans une dimension réflexive.

## Bibliographie

---

- BLONDEL V., GUILLAUME J.-L., LAMBIOTTE R., LEFEBVRE R. (2008) 'Fast unfolding of communities in large networks', *Journal of Statistical Mechanics: Theory and Experiment* 2008 (10), P10008 (12pp)
- BOUTIN E., LIU P., YUAN Y. (2007), "Les réseaux latents : un outil au service de l'intelligence économique", *Actes du colloque VSST Maroc*, octobre, 2007, p. 1-13.
- BOUTIN E., DUMAS P., ROSTAING H., QUONIAM L. (1996), « Les réseaux comme outils d'analyse en bibliométrie. Un cas d'application : les réseaux d'auteurs. », *Cahier de la Documentation, Association Belge de Documentation*, N° 1, p. 3-13
- LEYDERSDORFF, L. (1987), "Co-words and Citations Relations between Document Sets and Environments", *First International Conference on Bibliometrics and Theoretical Aspects of Information Retrieval*, August 24-28, Diepenbeek, Belgium, 1987.
- ROSTAING H. (1996). *La bibliométrie et ses techniques*. Toulouse : Sciences de la Société

## L'ANALYSE ET LA VISUALISATION DE DONNÉES EN SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION : VERS UNE CONVERGENCE DES QUESTIONNEMENTS ET DES PRATIQUES DE RECHERCHE ?

**EMMANUEL MARTY\*** et **G. GALLEZOT\*\***

Ce dossier aura, du moins peut-on l'espérer, pointé la diversité des recherches menées par les chercheurs du laboratoire I3M tout en dessinant ses champs d'investigation et ses axes structurants. En guise de conclusion, nous souhaitons à présent interroger un phénomène traversant l'ensemble des recherches en sciences de l'information et de la communication et qui, à ce titre, a donné lieu à une réflexion commune dans le cadre d'un cycle de séminaires mensuels du laboratoire I3M : la croissance exponentielle du volume de données désormais produites quotidiennement par les activités humaines, du fait du développement sans précédent de dispositifs socio-techniques numériques en tous genres. La première question corollaire à ce développement est de savoir si les liens entre technique et société y ont gagné, ou pas, en intelligibilité. Nous entendons y apporter quelques pistes de réponse par le prisme de l'analyse et de la visualisation de données, que nous considérons comme ayant une certaine portée heuristique.

L'objectif est ici de montrer comment la collecte, le traitement, la diffusion, mais surtout la mise en sens de ces données soulèvent des problèmes qui se posent désormais avec acuité dans des objets et terrains de recherche très diversifiés des sciences de l'information et de la communication, en même temps qu'ils constituent une nouvelle opportunité de dialogue entre des approches théoriques et méthodologiques jusqu'ici relativement étanches.

### **Le développement des données et outils numériques : une chance pour la recherche en sciences humaines et sociales**

Depuis une vingtaine d'années, la production nativement numérique et la numérisation croissante de données de tous ordres (textuelles,

\* UNSA, emmanuel.

marty@unice.fr

\*\* UNSA, Gabriel.gallezot@unice.fr

chiffrées, relationnelles, etc.) a considérablement facilité leur archivage, leur circulation, leur consultation et leur manipulation, dans des agencements dont la diversité n'a d'égale que celle des fins auxquelles ces données sont convoquées. Journalisme, gestion de l'information, communication, culture, littérature, politiques publiques, droit ou encore marketing : la recherche scientifique relative à ces domaines est confrontée à une masse considérable de données. Celles-ci sont porteuses de promesses pour la recherche en sciences humaines et sociales, mais paradoxalement, leur ampleur et leur caractère parfois chaotique peuvent décourager le chercheur. Pourtant, des méthodes et outils spécifiques ont été progressivement pensés et développés pour faciliter la (re)construction de sens à partir de volumes importants de données.

Indexation, *crawling*, *scraping* ou aspiration de données, archivage et gestion de bases de données, statistique classique et analyse de données textuelles, analyse de contenu et traitement automatique des langues, graphes de réseaux et cartographie du web, ou encore infographie et interfaces de visualisation : ces « techniques intellectuelles » assistées par ordinateur, distinctes mais liées entre elles, se trouvent à la croisée de divers champs de recherche et concernent très directement les sciences de l'information et de la communication.

En entrant par la méthodologie dans des problématiques, objets et terrains de recherche a priori hétérogènes, de nombreux points de convergence sont apparus dans les interrogations liées au maniement des données numériques. Ces convergences laissent entrevoir, bien plus qu'attendu, une véritable communauté d'intérêts scientifiques.

### **La recherche, prise dans la convergence numérique ?**

Le phénomène de convergence lié au numérique, popularisé par Henry Jenkins, est habituellement entendu comme un ensemble d'évolutions d'ordre technique, économique et socio-culturel contribuant à rendre plus floue la frontière entre médias, industries des télécommunications, ingénierie et développement informatiques. Les liens à la fois étroits et renouvelés entre les dispositifs techniques, les formats de diffusion de l'information, la nature et les usages de celle-ci, rendent la notion même d'information pour le moins polysémique, voire ambiguë. Le phénomène de convergence suscite donc de nombreuses interrogations en même temps qu'il ouvre considérablement le champ des possibles. Comme par un effet de miroir, cette convergence semble aujourd'hui gagner le milieu de la recherche en sciences humaines et sociales, comme l'a notamment montré Le Deuff (2012) dans une étude sur la convergence des différents types de « littérature ». L'avènement et la montée en puissance de ce que

L'on appelle les digital humanities ou humanités numériques est également un marqueur tangible de cette convergence des questionnements et méthodes des SHS sur et par le numérique. Autre marqueur similaire, celui des *digital methods* qui se répandent dans plusieurs disciplines, notamment en *Science and technology studies*.

Mais ce mouvement de convergence est plus vaste que la transdiscipline des humanités numériques, car la numérisation des données et le développement des techniques mises au point pour les traiter (c'est-à-dire les collecter, les indexer, les catégoriser et les analyser pour en extraire du sens) inondent aujourd'hui l'ensemble des activités humaines quotidiennes (Flichy, 2013). La recherche en sciences de l'information et de la communication a donc de fait dû intégrer les dispositifs numériques dans ses pratiques, tout d'abord, bien avant d'éventuelles tentatives de formalisation méthodologique ou d'élaboration théorique sur le sujet. C'est précisément cette immixtion du numérique, progressive et parfois inconsciente, dans les terrains, objets et méthodes des SIC, qui a pu rapprocher des champs de recherche jusqu'ici relativement étanches.

Plus précisément, les travaux relevant d'un héritage dit « informationniste » et ceux relevant d'une approche plus « communicationnelle » (aussi réductrices que soient ces catégorisations notamment au regard des origines des SIC), ont sans doute trouvé dans cette convergence un terrain d'échanges, voire de collaborations très fertiles. Si ces deux tendances renvoient à des champs, des problématiques et des terrains de recherche distincts (bibliométrie, scientométrie, infométrie, ou étude de systèmes et des dispositifs de médiation de la culture et du patrimoine pour la première ; étude des processus de production, des discours, des publics et des usages des médias, des industries culturelles et de la communication des organisations pour la seconde), ces frontières tendent bel et bien à s'estomper autour de notions telles que celles de *data*, d'indexation, de réseau ou autres *clusters*, voire autour de concepts-pivots tels que la littératie, précédemment mentionnée, la pertinence ou encore l'impact des algorithmes. On pourrait alors légitimement craindre qu'en résulte une sorte de confusion ou d'indistinction dans les questionnements et les approches scientifiques : il semble au contraire que de nouveaux territoires, plus ouverts mais aux contours néanmoins définis, soient en train d'émerger au sein de la discipline.

### **Vers de nouveaux territoires hybrides**

Les méthodes et outils d'agencement informationnel ou de redocumentarisation semblent converger autour de l'analyse de grands

ensembles de données, et leur croisement permet sans aucun doute une herméneutique des corpus jusque-là impossible à appréhender. Ces *digital methods* permettent l'exploration de terrains variés, certes toujours "numériques", mais offrent surtout un prisme pour des échanges transversaux sur des objets d'étude diversifiés et des théories mobilisées dans le cadre de ces analyses.

Parmi les champs d'études à forte convergence ou forte hybridation des domaines ou des disciplines (et qui interrogent frontalement les méthodes endogènes à ce type d'analyses) le plus immédiat est sans doute celui de la "fabrication du sens". Quelles sont les relations, les procès, les médiations entre données, informations, écrits, documents, lectures et connaissances en contexte "numérique" (l'ordre des notions introduites ici relève déjà d'une certaine épistémologie, le lecteur pourra les ordonner à souhait). De nombreux auteurs, notamment en SIC, se sont attelés à ce travail (on citera par exemple Souchier E. & al. 2003, Ghitalla F. & al. 2004, Pédaque R. T. & al. 2006). Dans la continuité de ces travaux il nous semble que l'engouement renouvelé par "l'ouverture des données" pour "l'analyse et la visualisation" est particulièrement saillant dans les domaines de la "gestion de l'information", le journalisme et l'analyse de discours.

La documentation ou plus largement la gestion de l'information est confrontée, comme hier, à l'évolution des techniques intellectuelles. Là où l'index facilitait la classification et l'accès à des ouvrages ou un passage dans un ouvrage, les ontologies doivent faciliter la classification et l'accès à un ensemble d'unités informationnelles hétérogènes, dispersées et versatiles. Là où la recherche d'information consistait à se procurer un des rares écrits sur un sujet donné, les algorithmes des outils de recherche rendent les résultats abondants et parfois flous. Là où les seuls professionnels de la documentation disposaient des savoirs pour gérer les collections, les foules disposent d'outils "clés en main" pour la curation. Bref, qu'il s'agisse de préparer les données et d'aider à leur analyse dans le contexte de l'eScience, ou qu'il s'agisse de réaliser de l'infométrie ou de la fouille et cartographie de données sur des corpus issus du web, il convient de repenser de nombreux processus et activités.

Le journalisme et les médias d'information se trouvent eux aussi aujourd'hui en prise avec des volumes considérables de données, qui ont initié de nouvelles pratiques journalistiques chez certains professionnels, de même qu'un questionnement sur les notions de data, de retraitement graphique (constitution de frises, diagrammes, infographies statiques et dynamiques, cartographies explorables) et de leur intelligibilité par les publics médiatiques (Parasie & Dagiral 2013). Cette question de l'intelligibilité renvoie pour sa part à celle

du discours journalistique comme dispositif de médiation, accompagnant le processus d'appréhension des faits bruts dont le sens n'est sans doute pas si transparent qu'il y paraît.

L'analyse de discours, dans ses déclinaisons lexicales mais aussi sémantiques, stylistiques ou encore morpho-syntaxiques, a été impactée en profondeur par le développement des outils informatisés, comme le détaille Marchand (1998) (logiciels de statistique lexicale, lemmatiseurs, outils d'analyse énonciative, de construction d'ontologie, etc.), et par l'accroissement des matériaux d'analyse rendus accessibles numériquement (corpus médiatiques, archives diverses, notamment productions scientifiques, retranscriptions d'entretiens, questionnaires d'enquête, protocoles expérimentaux, etc.). Cette accessibilité des outils et des corpus requiert que l'on pose d'abord la question des enjeux et limites d'une objectivation de l'humain, celle également du statut du déclaratif dans un protocole de recherche, celle enfin du nécessaire dépassement de l'approche descriptive, replaçant les résultats statistiques et/ou graphiques dans leur statut d'indicateurs à l'intérieur d'un questionnement théorique plus vaste.

D'autres pistes de recherche sont en plein développement, conjoint à celui du numérique, et sont investiguées par les sciences de l'information et de la communication : celles des usages et des usagers du web, de leur environnement et de leurs caractéristiques, celles de l'impact des dispositifs numériques dits intelligents, particulièrement dans le secteur de l'énergie et de la mobilité, celle, bien sûr, de la sécurité des données et de la vie personnelle, qui traverse les différents champs de recherche, tout autant que celle de changements de nature anthropologique initiés par ces nouvelles techniques. Entre perspectives de l'Homme augmenté, développement de l'hypersphère et stabilisation de nouvelles structures socio-sémiotiques telles que le formulaire, les interfaces normalisées ou les algorithmes de curation de l'information, se dessinent des interrogations autour des potentialités psycho-socio-anthropologiques des dispositifs numériques, oscillant entre outils d'émancipation et facteurs d'asservissement pour les sociétés humaines. Au-delà de la diversité des outils, champs et terrains de recherche comme des points de départ théoriques, c'est *in fine* à des questions de cet ordre que sont aujourd'hui confrontées les sciences de l'information et de la communication.

## Bibliographie

---

FLICHY P. (2013) « Rendre visible l'information » Une analyse socio-technique du traitement des données, *Réseaux*, 2013/2 N° 178-179, p. 55-89.

GHITALLA F., BOULLIER D., GKOUSKOU-GIANNAKOU P., DOUARIN L., NEAU A. (2004), « L'Outre-lecture: Manipuler,(s') appropriier, interpréter le Web. », BPI.

LE DEUFF O. (2012) « Littératies informationnelles, médiatiques et numériques: de la concurrence à la convergence? », *Études de communication*, 38, p. 131-147.

MARCHAND P. (1998). *L'Analyse du Discours Assistée par Ordinateur*. Paris: Armand Colin.

PARASIE S., DAGIRAL E. (2013) « Des journalistes enfin libérés de leurs sources? Promesse et réalité du « journalisme de données » », *Sur le journalisme/Sobre journalismo/About journalism*, vol.2, n° 1, p. 52-63

PEDAUQUE R. T., SALAÚN J.-M. (2003), *Le document à la lumière du numérique: C & F*, 2006.

SOUCHIER E., JEANNERET Y., LE MAREC J. « Lire, écrire, récrire: objets, signes et pratiques des médias informatisés ». BPI.



## L'ÉCRITURE NUMÉRIQUE : OBJET DE RECHERCHE ET OBJET D'ENSEIGNEMENT

SERGE BOUCHARDON\*

*L'écriture numérique* est-elle une nouvelle déclinaison d'une réalité bien connue – l'écriture – ou une refondation à penser et mettre en œuvre? L'enjeu est de comprendre ce que fait le numérique à la notion d'écriture, et ce que l'écriture comme pratique permet de comprendre sur les potentialités et les limites du numérique. Dans le court texte qui suit, nous nous demanderons dans quelle mesure *l'écriture numérique* – d'aucuns parleront d'abus de langage – peut être considérée comme une écriture spécifique, et dans quelle mesure il peut être pertinent de former à cette écriture numérique.

### Qu'est-ce que l'écriture numérique ?

#### *Définition de l'écriture numérique*

Que désigne-t-on par *écriture numérique*? L'écriture numérique, c'est l'écriture sur un support et avec des outils numériques. Notons que, avec le numérique<sup>1</sup>, le même système technique permet pour la première fois de réaliser des inscriptions et de les consulter. À titre d'exemples de pratiques d'écriture numérique, on peut mentionner: écrire un courrier électronique, préparer un diaporama, rédiger un texte à plusieurs et en mode synchrone grâce à un outil collaboratif en ligne, écrire un message sur un site de *microblogging*... Je pose comme hypothèse que l'instrumentation de l'écriture par les technologies numériques transforme les pratiques d'écriture. Les caractéristiques de l'écriture me semblent ainsi devoir être réinterrogées dès lors que son support d'inscription devient numérique. Je vais ainsi m'intéresser avant tout à l'écriture numérique, même si la frontière entre lire et écrire a tendance à s'effacer avec le numérique<sup>2</sup>.

#### *Modalités d'écriture numérique*

Faut-il parler de l'écriture numérique ou des écritures numériques? Nous pouvons en effet mettre en avant plusieurs modalités d'écriture numérique, qui soulignent l'interpénétration très forte de l'écriture et de la lecture :

\* UTC, COSTECH

- écrire avec plusieurs formes sémiotiques différentes (texte linguistique, image, son, vidéo) : écriture **multimédia** ;
- écrire/lire en interagissant avec un programme : écriture **interactive** (l'écriture hypertextuelle est un exemple d'écriture interactive) ;
- écrire un même texte à plusieurs (éventuellement en même temps en différents lieux) : écriture **collaborative** (synchrone).

Ces modalités sont bien évidemment composables (on parlera ainsi d'écriture hypermédia quand celle-ci articule hypertextualité et multimédia) et leurs frontières ne sont pas nettes (écrire collaborativement en ligne implique également d'interagir avec un programme). Bien sûr, on aurait beau jeu de montrer que ces modalités ne sont pas en soi nouvelles, comme le rappelle Yves Jeanneret à propos de l'écriture multimédia et de l'écriture interactive :

*« Ni l'association de plusieurs types de signes, ni la non-linéarité qui caractérise toute forme écrite, ni la virtualité du sens lié à l'interprétation du lecteur, ni en conséquence l'interactivité du processus d'écriture-lecture ne sont choses nouvelles. Aussi les prophéties ont-elles appelé la dénégation : la glose médiévale avait déjà été un hypertexte, l'animation multimédia serait une variante de l'illustration, l'écran informatique serait un volumen. C'est ne pas sortir du dilemme selon lequel il faudrait, soit se situer au-delà de l'écriture, soit en reproduire l'histoire »* (Jeanneret, 2001 : 388).

### ***L'écriture numérique : réactivation, amplification et reconfiguration***

Dès lors, dans quelle mesure peut-on dire de l'écriture numérique qu'il s'agit d'une écriture spécifique ? La question de la spécificité est-elle seulement une bonne question ? On peut soupçonner le chercheur de traquer la nouveauté, de façon presque idéologique, là où il faudrait au contraire inscrire dans une histoire et des traditions, repérer des filiations, identifier systématiquement des transformations et des métamorphoses de formes médiatiques et culturelles. D'un autre côté, si le chercheur ne s'efforce d'identifier que des principes de continuité, il va forcément trouver des éléments similaires ; une telle posture tient de la prophétie autoréalisatrice et peut s'avérer une impasse scientifique, car on s'interdit de penser ce qui peut être nouveau. Le chercheur doit donc s'efforcer de ne pas préjuger afin de repérer une rupture à un certain niveau, ce qui ne veut pas dire qu'il y aura rupture à tous les niveaux. Il peut par exemple y avoir rupture sur les techniques de l'écriture et non sur les formes ou les savoirs de l'écriture. Toute la difficulté consiste à ne pas trancher d'avance mais à tenter de créer un espace pour cette question.

### ***La variabilité au cœur de l'écriture numérique***

Quelle approche adopter pour appréhender l'écriture numérique ?

Si l'on essaie d'en dégager l'essence (avec toutes les difficultés posées par une approche *essentialiste*), on risque de perdre le rapport avec les objets pratiques. Si l'on caractérise cette écriture de façon empirique, on risque de ne pas voir *où cela nous emmène*, ce que l'on pourrait appeler les *possibles* de cette écriture.

Ce qui me paraît être au cœur de l'écriture numérique, c'est la **variabilité**.

La variabilité, c'est d'abord celle du code informatique, qui repose sur des **variables** intégrées dans des programmes.

La variabilité est également celle de l'affichage d'un contenu à l'écran. On peut souligner que l'évolution des architectures et langages pour réaliser un site Web conduit à la complète versatilité d'une *page Web*. Ce qui est affiché sur l'écran est le résultat d'un traitement en continu des informations. L'affichage ne sera jamais exactement le même d'une consultation à une autre ni d'un utilisateur à un autre. Une **variation**, en musique, est un « procédé d'improvisation ou de composition qui entraîne la transformation d'un élément musical, repris sous différents aspects »<sup>3</sup>. On pourrait avancer de même que le numérique, qui permet la transformation d'un contenu, propose des variations dynamiques d'affichage de contenu. Les « petites formes » mises à jour par Etienne Candel et Emmanuel Souchier (Candel, Jeanne-Perrier et Souchier, 2012) – par exemple le champ de recherche, la vignette, le nuage de tags, ou encore la liste de liens – constitueraient ainsi des éléments formels stables, des cadres pour la composition et la génération du contenu d'une page Web, et la variation de contenu d'une page Web à l'autre.

C'est enfin la variabilité d'un contenu dans le temps (entraînée par la variabilité des dispositifs techniques), qui incite à une réinvention et à l'écriture de **variantes**. C'est un phénomène qui est bien connu des auteurs de littérature numérique. Dans le domaine de l'ingénierie documentaire, ce principe de la variante au niveau des créations donne lieu au principe de la *rééditorialisation*, lorsque les contenus dérivent d'autres contenus.

Ces trois dimensions de la variabilité sont articulées : dans la mesure où le code comprend des éléments auxquels on peut attribuer différentes valeurs (variables), l'écriture est conçue de façon à pouvoir

connaître des variations (en tant que procédé de composition) et est effectivement sujette à variations dans le temps (variantes).

L'écriture est à la fois un dispositif de grammatisation<sup>4</sup> et de monstration. Le numérique se présente comme un dispositif de combinatoire et de manipulation. L'enjeu de la rencontre des deux (*l'écriture numérique*) est de construire de la variabilité signifiante. Alors que l'essence du numérique, selon Bruno Bachimont (Bachimont, 2007), serait la calculabilité, celle de l'écriture numérique pourrait résider dans la variabilité. Mais plutôt que d'essence, parlons de « tension essentielle », pour reprendre une expression de Thomas Kuhn : la tension essentielle de l'écriture numérique se traduirait par la *variabilité signifiante*.

### ***La tension essentielle de l'écriture numérique***

Pour autant, on peut penser que la notion de *variabilité* est très générique et ne met pas assez l'accent sur la dimension *écriture*. On peut alors avancer, en tant que tension essentielle, la *génération singularisante*. La génération serait inhérente au programme et au code (en tant que milieu génératif permettant d'engendrer tout un espace de possibles). La dimension singularisante tiendrait à la dimension *écriture* : chaque variante prend un sens qui n'est pas uniquement le fait d'être produite par un noyau commun. La combinatoire utilisée pour produire les différentes facettes d'une production ne suffit pas à décrire le contenu de cette production. La génération automatique produit des variations de sens qui ne se réduisent pas à de la production calculée. L'écriture numérique serait la rencontre improbable entre la génération et l'effet de sens singularisant.

Cette *génération singularisante* trouve un autre écho avec les CMS<sup>5</sup> (comme Wordpress, Spip, Drupal), ces « outils automatisés de médiation écrite » (Jeanne-Perrier, 2005). Ceux-ci ont donné à l'écriture numérique une dimension industrielle nouvelle. Ces outils ont ainsi instauré une tension entre « industrialisation des formes et individualisation des écritures » (Jeanneret, 2012 : 25).

### ***La tension de l'écriture programmée***

À la base de ces tensions, il y a peut-être une tension plus fondamentale entre écriture et programme, que l'on pourrait nommer la tension de *l'écriture programmée* (la programmation étant elle-même bien sûr une activité d'écriture).

Les productions écrites sur support numérique sont à la fois des objets écrits **et** programmés. La tension entre programme et écriture pose la question des formes (la tension entre les impératifs formels

que la programmation impose<sup>6</sup> et les formes culturelles de l'écriture), mais aussi celle du sens. Un programme, en effet, va permettre de définir à l'avance une manipulation d'unités qui sera exécutée de manière automatique. D'un autre côté, on peut caractériser l'écriture comme un système d'expression qui reflète une pensée. On peut ainsi relever une tension entre le *programme* en tant que manipulation automatique d'inscriptions symboliques et l'*écriture* en tant que dispositif d'externalisation de la mémoire et de la pensée. D'un côté, la fermeture du dispositif, de l'autre, des possibilités de manifestation du sens. Est-ce que la question d'une *écriture programmée* a du sens? On serait tenté de répondre par la négative. Mais il me semble que c'est justement cette question qui est intéressante. L'enjeu est de créer un espace de sens inédit né d'une impossibilité initiale. On observe ainsi une tension entre écriture et programme, qui est une tension créatrice.

### ***Du papier au numérique : un déplacement de tensions***

Avec l'imprimé, c'est la fixité matérielle de l'écriture qui permet l'ouverture très complexe de ses interprétations. C'est ce qu'explique bien Roland Barthes (Barthes, 1970), qui voulait briser la fixité pour faire fonctionner l'ouverture du texte, avant de souligner que l'objet ne peut acquérir une autonomie et permettre une ouverture que parce qu'il inscrit des formes dans une matérialité. Cette tension entre fixité et ouverture qui peut caractériser l'écriture imprimée se déplace avec le numérique dans une tension entre variabilité et ouverture.

Par ailleurs, la tension entre universalité et singularité propre à la littérature (une grande œuvre est éminemment singulière – elle pose notamment la question du style - et en même temps universelle) se déplace avec le numérique dans une tension entre génération et singularité. On a une génération automatique de contenus d'un côté, une singularité des pratiques d'expression de soi de l'autre. En quoi le numérique permet-il de soutenir une singularité, au sens d'une écriture singulière?

En résumé, voici le déplacement de tensions que l'on peut observer du papier au numérique :

- fixité et ouverture → variabilité et ouverture (variabilité signifiante);
- universalité et singularité → génération et singularité (génération singularisante)

Ceci me paraît caractériser certains enjeux de l'écriture numérique. Ces enjeux scientifiques sont étroitement liés à des enjeux pédagogiques.

## Pourquoi enseigner l'écriture numérique ?

### *Des compétences spécifiques ?*

Depuis fin 2009, je porte un projet de recherche financé par la Région Picardie intitulé *PRECIP (PRatiques d'ECriture Interactive en Picardie)*, <http://precip.fr>. Plus qu'un projet sur les TICE (qui étudierait par exemple dans quelle mesure les TIC facilitent ou non l'apprentissage), il s'agit avant tout d'un projet sur l'écriture numérique. Le projet s'intéresse moins aux pratiques numériques pour l'enseignement qu'à l'enseignement de l'écriture numérique, qu'à l'écriture numérique comme objet d'enseignement.

Ce projet fait ainsi l'hypothèse que l'*écriture numérique*, dans ses différentes modalités (multimédia, interactive, collaborative), présente des spécificités et que l'on peut enseigner ces spécificités. D'un point de vue théorique, nous avons travaillé à un modèle pour appréhender l'écriture numérique (Crozat, Bachimont, Cailleau, Bouchardon, 2011). Ce modèle a fait l'objet de transpositions didactiques – en collaboration avec des enseignants – dans des modules pédagogiques sur l'écriture numérique. Ces modules ont été expérimentés sur différents terrains (enseignement secondaire, enseignement supérieur, Espaces Publics Numériques).

De la même manière que la culture de l'écrit a transformé nos capacités cognitives (Goody, 1979), l'écriture numérique entraînerait une transformation de nos modes de pensée. C'est l'hypothèse défendue par Bruno Bachimont : « Si l'écriture a donné lieu à une *raison graphique*, le numérique doit donner lieu à une *raison computationnelle* : le calcul comme technique de manipulation de symboles entraîne un mode spécifique de pensée, qui ne remplace pas les autres, mais les reconfigure » (Bachimont, 1999). Si l'écriture numérique transforme nos manières de penser et de connaître, il existe un enjeu pédagogique fort à enseigner ce qui la caractérise.

Si la pratique de l'écriture numérique est généralisée, quotidienne, ordinaire, elle nécessite néanmoins des compétences scripturales de plus en plus complexes. Il faut donc s'interroger sur la nature des compétences scripturales rendues nécessaires par le passage aux médias numériques. Dans le prolongement de Michel Dabène (Dabène, 1991), selon qui la maîtrise de l'écrit suppose précisément une connaissance et une compréhension des spécificités de l'écrit qualifiées de « compétences méta-scripturales », on peut formuler l'hypothèse selon laquelle l'écriture numérique requiert, au-delà d'une maîtrise des fonctionnalités techniques – c'est-à-dire de l'emploi de l'outil –, une connaissance et une compréhension des spécificités du numérique.

Cela suppose notamment, selon nous, de comprendre ses propriétés fondamentales que sont la discrétisation et la manipulabilité.

Se poser la question des compétences spécifiques à l'écriture numérique, c'est ainsi se poser avant tout la question de connaissances méta-scripturales propres au numérique (Cailleau, Bouchardon et alii, 2012). Cela permet par exemple de comprendre comment il est possible que l'on puisse écrire un même texte à plusieurs en même temps et en différents lieux (écriture collaborative synchrone), ou encore d'appréhender la question de la trace numérique.

La littératie numérique suppose non seulement une maîtrise des outils d'écriture mais elle requiert en outre une connaissance et une compréhension des possibles de l'écriture numérique. C'est ce que nous avons essayé de mettre en avant dans le projet PRECIP. La compréhension du numérique - et des possibles de l'écriture numérique - à laquelle sont sensibilisés les apprenants au cours des modules pédagogiques conduit à un niveau de conceptualisation de leur pratique, développant chez eux des éléments de littératie numérique transposables dans d'autres contextes de pratiques numériques.

#### ***Faire retour sur certaines notions***

L'idée est notamment de s'appuyer sur des créations de littérature numérique (Bouchardon et Saemmer, 2012)<sup>7</sup>. La valeur heuristique de la littérature numérique (Bouchardon, 2014), c'est celle qui permet de *faire retour* sur certaines notions, mais aussi celle qui donne à voir et ouvre des pistes en matière d'écriture numérique. La littérature numérique permet ainsi à la fois :

- de revenir sur certaines notions – travaillées par ailleurs en cours de lettres – et de les interroger : le texte, le récit, la figure, l'auteur, l'œuvre, la matérialité, la littérarité...
- de pointer ce que peut être un texte numérique, un récit interactif, une figure de manipulation...

#### ***Sensibiliser à la culture informationnelle et à la culture numérique***

Si l'on adopte l'angle de l'éducation aux médias et à l'information, il est également intéressant de s'appuyer sur des pratiques d'écriture numérique qui permettent de rendre visible notre milieu numérique (au double sens de médium et d'environnement). Prenons un exemple. En 2002, l'artiste Christophe Bruno a acheté des mots-clés sur le service *Google Adwords* (par exemple « symptom », « dream », « Mary »...), non pas pour y placer des annonces publicitaires, mais pour y écrire de petits poèmes. Il a appelé ce happening en ligne *The Google adwords happening*<sup>8</sup>. Avant d'être censuré par Google, Christophe Bruno a pu ainsi sensibiliser à ce qu'il a appelé « un

capitalisme sémantique généralisé » : « nous avons désormais atteint un stade où chaque mot de chaque langue possède un prix qui fluctue suivant les lois du marché ». Cette entreprise de détournement à la fois littéraire et artistique peut être un exemple pertinent pour dévoiler les dessous de la recherche d'information sur Internet.

### ***Permettre un questionnement sur l'écriture***

Selon Anne-Marie Christin, l'écriture, ce serait les « moyens que l'homme a trouvés de rendre sa langue visible » (Christin, 1995). Concernant le numérique, sans doute faudrait-il ajouter, « visible *et manipulable* ». Si l'écriture nous donne la capacité de manipuler ce que l'on a exprimé, il y a en effet un *passage à la limite* de cette notion de manipulabilité avec le numérique (Bachimont, 2007). Ce serait une définition possible de l'écriture sur support numérique : l'ensemble des « moyens que l'homme a trouvés de rendre sa langue visible et manipulable ».

Dès lors, une triple déconstruction est opérée, renforcée ou reconfigurée par l'écriture numérique, et mise à jour notamment par les œuvres de littérature numérique.

### **Déconstruction écriture/parole :**

permet de prendre en compte la dimension visuelle des productions écrites.

Cette séparation écriture/parole traverse toute l'histoire de l'écriture (ajout d'espaces entre les mots, invention de la marge pour annoter...). On pourrait dès lors se demander ce que le numérique apporte de nouveau à cette séparation écriture/parole. Mentionnons deux exemples : la question de l'animation temporelle du texte et celle du lien hypertexte.

– Le numérique offre la possibilité de jouer sur la temporalité d'affichage et donc de lecture du texte. Dès lors, on peut mettre en scène le décalage entre le rythme d'affichage et un rythme qui correspondrait au débit de la parole. Cela pourrait participer d'une déconstruction écriture/parole.

Les pièces en ligne de Young Hae Chang Heavy Industries<sup>9</sup> (Marc Voge et Young-Hae Chang) proposent des textes animés qui défilent en suivant le rythme d'une musique. Selon les pièces et le moment dans chaque pièce, le rythme d'affichage varie fortement, jusqu'à parfois mettre en défaut la capacité de lecture.

– Le numérique offre la possibilité de programmer des liens hypertextes. Le lien hypertexte n'a pas d'équivalent dans la parole. Il pourrait correspondre au « cela me fait penser à » du locuteur, mais dans la lecture hypertextuelle c'est le lecteur qui choisit son parcours parmi les grains de contenus associés. Par rapport au support imprimé, le lien hypertexte est différent d'un lien du type note de bas de page ou table des matières, dans la mesure où, si c'est bien le lecteur qui



déclenche le lien, c'est le programme qui le traite : le lien est ainsi calculé et rend possible tout un jeu sur des liens dynamiques, aléatoires, adaptatifs (selon le parcours de lecture du lecteur).

### **Déconstruction écriture/langue :**

permet d'étendre la notion d'écriture aux images et aux sons et ainsi de prendre en compte la dimension multimédia.

L'association de plusieurs types de signes sur un même support n'est bien sûr pas nouvelle, notamment image et langage écrit.

*« En nous permettant de combiner, sur un support unique et homogène, image et langage écrit – idéal que l'Occident a poursuivi vainement pendant des siècles par le biais de l'imprimerie, est-il nécessaire de le rappeler –, les techniques de numérisation nous restituent en effet, de façon aussi abrupte que, paradoxalement, immotivée, les conditions mêmes dans lesquelles, voici plus de cinq mille ans, les premiers systèmes d'écriture sont apparus » (Christin, 2004).*

Cette association est néanmoins facilitée et démultipliée avec le numérique, incluant la dimension sonore.

### **Déconstruction écriture/lecture par le regard :**

reconnait la dimension du geste dans la construction du sens et permet ainsi de prendre en compte la dimension manipulable des productions écrites numériques.

L'écriture, comme dispositif de grammatisation, donne à percevoir et à faire.

Le projet de recherche et création intitulé *La Séparation*<sup>20</sup>, sur lequel je travaille actuellement avec Pierre Fourny et la compagnie ALIS, constitue un exemple poétique permettant d'illustrer cette *écriture donnée à manipuler*.

Les créations de littérature numérique incitent à mettre en œuvre cette triple déconstruction, en mettant notamment l'accent sur les notions d'écriture visuelle, mais aussi d'écriture multimédia et d'écriture donnée à manipuler. Le numérique incite à retrouver et à penser l'écriture dans toute sa complexité.

*« Le numérique en vient, dans sa nouveauté même, à réactiver certaines des richesses oubliées de l'écriture – et, les réactivant, les soumet à de nouveaux défis » (Jeanneret, 2001 : 388).*

Pour ces raisons, il me paraît important de constituer l'écriture numérique en tant qu'objet d'enseignement.

## **Conclusion**

Les élèves sont souvent des *alphabétisés* du numérique, mais ne sont pas forcément des *lettrés* du numérique. Un collégien qui blogue, qui

twitter est - plus qu'un alphabétisé - un *inséré* du numérique, mais il n'est pas forcément un lettré du numérique, au sens où il ne comprend pas forcément le statut de la *lettre* numérique, tel le statut de la trace de l'écriture. Par exemple, il sait poser techniquement un lien hypertexte, mais ne maîtrise pas forcément la sémantique et la rhétorique du lien hypertexte.

L'enjeu pédagogique est de faire émerger une littératie numérique, au-delà de l'alphabétisation classiquement prise en charge par les formations traditionnelles à l'utilisation des outils.

Quelles sont les responsabilités de l'École du point de vue de la culture numérique des élèves? La question de la culture numérique et de l'éducation aux médias numériques est avant tout celle d'une formation à l'écriture numérique. D'où la nécessité d'inclure dans les programmes une telle formation à l'écriture numérique (dans ses différentes modalités), en l'inscrivant dans une histoire de l'écriture et de ses supports.

## Bibliographie

---

- BOUCHARDON, S. (2014). *La valeur heuristique de la littérature numérique*, Hermann, collection « Cultures numériques », Paris.
- BOUCHARDON, S., SAEMMER, A. (2012). « Littérature numérique et enseignement du français », *Guide TICE pour le professeur de français - identité professionnelle et culture numérique*, CNDP-CRDP de l'académie de Paris, 225-248.
- BACHIMONT, B. (1999). « De l'hypertexte à l'hypotexte : les parcours de la mémoire documentaire », dans Lenay, C. et Havelange, V. (dir.), *Mémoire de la technique et techniques de la mémoire*. Toulouse: Erès, 195-225, [http://www.utc.fr/~bachimon/Publications\\_attachments/Hypotexte.pdf](http://www.utc.fr/~bachimon/Publications_attachments/Hypotexte.pdf)
- BACHIMONT, B. (2007). *Ingénierie des connaissances et des contenus. Le numérique entre ontologies et documents*. Paris: Hermès.
- BARTHES, R. (1970). *S/Z*. Paris: Seuil.
- CAILLEAU, I., BOUCHARDON, S., CROZAT, S., BOURDELOIE, H. (2012). « Compétences et écritures numériques ordinaires », *Recherches en Communication*, n° 34. Louvain: Université Catholique de Louvain, 33-50.
- CANDEL, E., JEANNE-PERRIER, V., SOUCHIER, E. (2012). « Petites formes, grands desseins: d'une grammaire des énoncés éditoriaux à une standardisation des écritures », dans *L'économie des écritures sur le Web*, Davallon, J. (ed.), Paris: Hermès-Lavoisier, 135-166.
- CHRISTIN, A.-M. (1995). *L'Image écrite ou la déraison graphique*. Paris: Flammarion.

- CHRISTIN, A.-M. (2004). « Espace et mémoire : les leçons de l'idéogramme ». *Protée*, vol.32, n° 2, automne 2004, 19-28.
- CROZAT, S., BACHIMONT, B., CAILLEAU, I., BOUCHARDON, S., GAILLARD, L. (2011). « Éléments pour une théorie opérationnelle de l'écriture numérique », *Document numérique*, vol. 14/3-2011. Paris : Hermès Lavoisier, 9-33.
- DABÈNE, M. (1991). « Un modèle didactique de la compétence scripturale », *Repères* N° 4.

## Notes

---

1. Le numérique correspond avant tout à une réalité technique : il renvoie au codage – binaire – permettant de rendre manipulable des contenus. C'est cet aspect binarisé du contenu qui rend celui-ci transférable sur différents supports et sous différentes formes sémiotiques.

2. Emmanuël Souchier rappelle toutefois que cette écriture-lecture n'est pas nouvelle, en mettant en avant le terme de « lettrure », qui au Moyen-âge désignait de manière indéterminée les activités de lecture et d'écriture, perçues comme une seule et même activité (Souchier, 2012).

3. *Trésor de la langue française informatisé*.

4. La grammatisation désigne la transformation d'un continu temporel en un discret spatial.

5. CMS : *content management system* ou *système de gestion de contenu*.

6. En ce sens, Yves Jeanneret et Emmanuël Souchier, à propos de l'« écriture avec des médias informatisés », soulignent qu'il s'agit d'une « écriture d'écriture » : les environnements informatiques d'écriture, les « architextes », proposent en effet des formes écrites actives avec lesquelles on peut écrire (Souchier, 1998).

7. Nous travaillons dans le cadre du projet PRECIP à la présentation d'œuvres numériques, faisant l'hypothèse que la sensibilisation à des pratiques créatives favorise la réflexivité sur les pratiques d'écriture numérique (<http://precip.fr/modules>).

8. <http://www.iterature.com/adwords>

9. Par exemple : Young Hae Chang Heavy Industries, *Dakota*, 2001, <http://www.yhchang.com/DAKOTA.html>

10. Vidéo de présentation : [http://webtv.utc.fr/watch\\_video.php?v=2M8DS67O9WHN](http://webtv.utc.fr/watch_video.php?v=2M8DS67O9WHN)

Site Web : <http://i-trace.fr/2013/separation/alis>

## CONCOCTER UNE FORMATION LIÉE AU MONDE SOCIO-ÉCONOMIQUE

CLAIRE SCOPSI\*

Les quelques considérations développées ci-après ne posent pas à l'exposé méthodologique ni au conseil d'expert. Il s'agit plutôt de relater une pratique éprouvée au cours de sept années au sein de l'intd et qui doit beaucoup au marketing des services. Il s'agit donc d'une sorte de recette personnelle pour cuisiner des formations professionnelles.

L'équipe pédagogique Intd du Conservatoire National des Arts et Métiers (CNAM) est issue d'un ancien institut de documentation créé en 1950. C'est la plus ancienne formation française aux techniques documentaires et à la gestion de l'information ; elle a suivi toutes les évolutions des métiers depuis les bibliographes des origines jusqu'aux architectes de l'information d'aujourd'hui. Au fil du temps les grands services bibliographiques ont disparu, les profils se sont diversifiés, les centres de documentation se sont ouverts sur l'entreprise et, dans les organismes, les professionnels de l'information sont de plus en plus souvent « embarqués » dans les départements où le besoin de coordonner et maîtriser des flux d'information se fait sentir.

L'Intd continue à les former mais il est difficile dans cet environnement de s'appuyer sur de grands organismes leaders pour développer un enseignement ou un diplôme. En effet, lorsqu'on évoque les partenariats de formation entre l'Enseignement supérieur et le monde socio-économique, l'on pense certainement aux grands mécénats d'entreprises : les chaires privées ou le fundraising à l'américaine, aux modèles de l'apprentissage en Europe ou des études coopératives en Amérique du nord. Mais il existe d'autres voies de collaboration plus informelles et assez simples à mettre en œuvre pour peu qu'on suive les étapes de la fameuse recette.

### Étape 1 : Surveiller les frémissements du marché de l'emploi

C'est un fait, les diplômes de l'enseignement supérieur sont de plus en plus mesurés à l'aune de l'insertion professionnelle ; par le Ministère via la DGESIP, par les élèves de plus en plus inquiets de leurs

\* CNAM-Paris,  
Laboratoire DICEN-idf

débouchés, par les OPCA<sup>1</sup> qui privilégient le financement des projets de formation les plus « intégrants ». Cependant un bon taux d'insertion professionnelle ne se détermine pas à la sortie de la formation mais avant la conception de la maquette et des contenus : il faut donc connaître les attentes des employeurs avant de lancer une nouvelle certification.

Les syndicats professionnels sont une source d'information sur le marché de l'emploi d'un secteur d'activité mais, les métiers de l'information étant transverses aux diverses branches d'activité, il n'existe pas de syndicat de documentalistes. En revanche, quelques associations<sup>2</sup> collectent et diffusent l'information métier.

Les *métamoteurs* de recherche d'offres d'emploi comme Indeed.fr facilitent ce travail de veille. Indeed recense en permanence 200 000 annonces emplois nationales de moins de 7 jours et offre la possibilité d'enregistrer des alertes sur des mots-clés. On peut donc effectuer des comptages (combien d'annonces d'emplois d'icône par semaine paraissent chaque mois?), des courbes de progression (quelle est l'évolution des annonces de records managers) ou évaluer l'importance d'un profil émergent par rapport à un autre plus traditionnel (combien d'annonces d'emploi pour les *document controllers* et combien pour les archivistes?). Une méthode complémentaire consiste à utiliser un logiciel de veille (*WebSite Watcher* est un des plus employés et reste d'un coût modeste) et à suivre ainsi l'évolution des sites emploi ou des pages de recrutement d'entreprises ciblées. À chaque lancement, le logiciel signale les pages modifiées et en surligne les changements. Une demi-heure par semaine suffit pour suivre une cinquantaine de sites et effectuer une étude qualitative des annonces pour un métier donné : les secteurs d'activité et les régions qui recrutent, sous quel type de contrat (CDD, CDI), les missions et salaires proposés, les diplômes requis et bien sûr les compétences attendues, des informations qui seront utiles pour repérer un nouveau profil récurrent dans les annonces. Si le frémissement se transforme en ébullition, il est temps de rassembler les ingrédients d'une formation.

## Étape 2 : Solliciter l'avis des grands chefs

Il s'agit maintenant de bâtir la structure d'une formation. Les annonces d'emplois collectées doivent vous permettre de situer le niveau de formation le plus adapté (niveau 3, 2 ou 1, certificat professionnel...) et les compétences principales ; il existe peut-être déjà des référentiels de compétences (l'ADBS par exemple publie par exemple une cartographie des métiers et compétences de l'info-doc). Mais si la formation visée est vraiment innovante, il vous

faudra construire ce référentiel. Heureusement, les annonces collectées vous ont permis de repérer les principaux recruteurs. Vous pouvez donc les solliciter pour tester leur attente en matière de filières de formation et de certification et les questionner sur leurs modes de recrutement, les caractéristiques des tâches et les profils recherchés : le niveau de maîtrise des langues, les normes professionnelles et les logiciels métier à maîtriser obligatoirement... Les leaders d'opinion ont souvent la fibre pédagogique, ils aiment leur métier et aiment le transmettre, ils ne vous refuseront pas ce conseil. À charge pour vous ensuite de synthétiser ces informations selon les normes pédagogiques : quels pré-requis ? Combien d'unités, combien de crédits européens ? Quels acquis évaluer et comment ? N'oubliez pas les critères de Validation des Acquis d'Expérience (VAE), car si le métier existe de fait avant sa certification, cela signifie que des professionnels expérimentés cherchent à faire reconnaître leurs compétences. La VAE sera pour eux une excellente solution.

### Étape 3 : Sélectionner les meilleurs morceaux

Ce recueil de conseils a un autre avantage : il vous a permis de constituer un réseau de professionnels concernés par votre projet que vous pourrez associer à votre formation en tant qu'enseignants vacataires, tuteurs de stages, membres de jurys ou inviter à siéger au conseil de perfectionnement. Ces fonctions peuvent être assurées par les collaborateurs d'une unique entreprise majeure du secteur dans le cadre d'une convention. Cette solution permet d'assurer un encadrement cohérent et souvent une certaine garantie d'insertion professionnelle pour les futurs diplômés. Elle est rassurante pour le responsable de formation car elle assure un cadre de collaboration unique et stable. Pourtant elle peut s'avérer inadaptée si le métier visé est encore peu normalisé : les méthodes du partenaire seront-elles suffisamment transférables à d'autres réalités ? Notamment, les élèves pourront-ils les adapter à des PME ? Pour les petites équipes de formation un partenariat avec une grande structure peut s'avérer inégal : conserverez-vous la main sur les contenus d'enseignement ? Le nom de votre partenaire ne risque-t-il pas d'éclipser le vôtre dans les opérations de communication ? Pourrez-vous vous dégager dans de bonnes conditions et conserver l'activité en cas de rupture de la convention ? Pour concocter une formation professionnelle sans se faire dévorer tout cru, une multitude de partenaires peut être plus avantageuse : il sera plus facile de reconfigurer progressivement les contenus sans remettre en question la totalité des alliances et vous conserverez le contrôle du projet en en assurant la coordination. Cependant cette solution peut être plus lourde à organiser et plus coûteuse en temps.

Il y a bien sûr d'autres moyens de repérer les professionnels dont le charisme et la notoriété seront un atout, car ce sont ceux qui, validés par leurs pairs, animent les associations, interviennent dans les conférences professionnelles et les instances de normalisation, collaborent aux revues du secteur. Les blogueurs en font-ils partie? Oui, si le blog est une référence reconnue et citée par les professionnels du secteur, mais attention aux blogs d'électrons libres même s'ils ont du succès: critiquer avec esprit n'est pas toujours le gage d'une bonne maîtrise professionnelle.

#### **Étape 4 : Ajouter un zest de légitimité**

S'entourer de professionnels reconnus ne suffira peut-être pas à gagner et surtout conserver la confiance des élèves et des employeurs. Il faut devenir un acteur de ce domaine d'activité. Là aussi le monde associatif peut procurer des opportunités: écrire dans les revues professionnelles (à cette étape vous êtes un expert de l'analyse des offres d'emploi et par les temps qui courent un article sur le sujet est toujours apprécié), participer aux travaux de cartographie de compétences, à l'organisation des journées d'étude, accueillir dans l'établissement les réunions des groupes de réflexion ou des clubs d'utilisateurs de logiciels sont autant d'occasions d'associer le nom de l'université au domaine d'activité et de consolider le réseau.

#### **Étape 5 : Servir chaud**

Et même très chaud. Être le premier à proposer une formation ciblée sur un métier émergent est un avantage qui vous ouvre largement les pages de la presse et des blogs professionnels...

Il ne vous reste plus qu'à poursuivre votre veille pour maintenir votre avance, car si l'idée est bonne, des concurrents vous copieront.

#### **Notes** \_\_\_\_\_

1. Organismes Paritaires Collecteurs Agréés.
2. L'ADBS (Association des professionnels de l'information et de la documentation), l'ANI (Association Nationale des Iconographes) produisent des enquêtes périodiques.

## LE TRANSMEDIA STORYTELLING GÉNÉRATEUR DE LIEN ENTRE LE MONDE UNIVERSITAIRE ET LES ENTREPRISES EN AQUITAINE

MÉLANIE BOURDAA\*

### L'Aquitaine : vivier d'entreprises numériques

La région Aquitaine est une région qui encourage la création d'entreprises travaillant dans le numérique, principalement des entreprises orientées vers la création de jeux vidéo ou d'applications pour téléphones mobiles. L'effort est porté vers la visibilité de ces entreprises innovantes et de nombreux clusters, ou lieux de co-working collaboratifs sont mis en place. Au niveau de la recherche universitaire, les membres du laboratoire MICA (EA 4426) étudient les problématiques liées au numérique dans un souci constant de développer des partenariats avec les entreprises de la Région. Par exemple, le projet *Feder Raudin*, porté par Didier Paquelin, analyse l'impact du numérique sur divers secteurs comme l'agriculture, la santé, ou encore le domaine viticole. Pour cela, des partenariats ont été noués avec des entreprises de la Région. Ces collaborations se sont consolidées et renforcées avec la création d'un MediaLab Aquitain, Aquilabs, fonctionnant sur le modèle des MediaLab américains qui mêlent activités de recherche et activités de créations. Aquilabs travaille avec CapSciences, le Musée des sciences de Bordeaux, afin de saisir les enjeux liés aux pratiques muséales des publics âgés de 15 à 24 ans. Des préconisations mais également des objets numériques comme des logiciels d'analyse sont alors créés au travers de ces partenariats.

S'il est difficile de parler de « courant » lorsqu'on aborde ces études menées en collaboration avec les mondes professionnels, elle n'en relève pas moins d'une posture scientifique qui tend à s'affirmer dans certains domaines de recherche en SIC mais reste aujourd'hui malgré tout beaucoup discutée. Si les Sciences de l'Information et de la Communication se sont formées à la suite de la demande de mondes professionnels nécessitant des personnes formées aux métiers de la communication, elles se sont largement autonomisées notamment du point de vue de la recherche, en devenant une discipline à part

\* Université Bordeaux 3,  
MICA



entière marquant ses distances avec les acteurs professionnels. Et pourtant, certaines équipes de recherche tissent des liens très forts avec les entreprises, les associations, les institutions publiques... Que ce soit dans le cadre de recherches interventionnelles – encore peu présentes dans notre discipline – ou de recherches « action », ces équipes évitent les écueils et les critiques en mobilisant des concepts, des références théoriques, une épistémologie propre aux Sciences de l'Information et de la Communication, qui font d'elles des interlocuteurs privilégiés du monde professionnel. Cela dit, tous les domaines des SIC ne sont pas propices à l'émergence de projets de ce type.

### **Le Transmedia : une thématique propice au rapprochement université/mondes professionnels :**

Le *Transmedia Storytelling* apparaît comme un sujet propice au rapprochement entre université et monde socio-économique et ceci à plusieurs titres. D'un point de vue scientifique, le *Transmedia Storytelling* a été défini en 2003 par Henry Jenkins comme « un processus à travers lequel les éléments d'une fiction sont dispersés sur diverses plateformes médiatiques afin de créer une expérience de divertissement coordonnée et unifiée » (Jenkins, 2003-2006). Il intéresse donc non seulement les chercheurs car il leur permet de potentialiser des méthodologies d'analyse et d'étude sur des terrains médiatiques variés mais également les mondes socio-économiques qui s'emparent du concept dans un objectif de promotion et d'optimisation de la diffusion de contenus. En effet, les secteurs de l'audio-visuel (cinéma et télévision), de la publicité et des marques, les institutions culturelles et en particulier les musées, le tourisme, se sont emparés de cette stratégie narrative multi-plateforme immersive et participative. Dans un environnement de plus en plus concurrentiel, les séries télévisées américaines fidélisent leurs publics de fans en créant des univers étendus de leurs narrations et proposent des informations complémentaires venant renforcer l'univers sur différentes plateformes médiatiques (Bourdaa, 2013). Les Musées développent des expériences transmédiatiques autour de leurs expositions afin d'attirer un public jeune, à travers le déploiement de narrations ludiques et immersives. Les villes mettent en avant la découverte de leur patrimoine grâce à des jeux en réalité alternée qui proposent une narration ludique brouillant les frontières entre réalité et fiction. Bien entendu, le numérique et son appropriation par les producteurs de contenus mais également par les récepteurs a donné une plus grande visibilité au phénomène. D'un autre côté, le monde académique par le biais de la recherche investit cette notion et tente d'en analyser les enjeux en termes de narration, de marketing ou encore d'un point de vue épistémologique (Bourdaa, 2013). Par exemple, Hélène

Laurichesse tente de comprendre les liens entre les univers de marque et le *Transmedia Storytelling* autour de la production audiovisuelle. Dans la revue *Terminal*, elle met en avant le phénomène de *brand content* et d'*advertainment* pour expliquer l'hybridité des contenus entre marketing et narration Transmedia (Laurichesse, 2013). Alexis Blanchet travaille sur les liens entre narrations transmédiatiques et jeux vidéo, en analysant un corpus de jeux tirés d'adaptation cinématographique (Blanchet, 2010). David Peyron analyse la Culture Geek pour la rattacher aux stratégies transmédiatiques qui « font monde » (Peyron, 2013). Toutes ces jeunes recherches françaises s'attachent à prendre pour objet les stratégies narratives transmédiatiques pour les appliquer à divers champs d'analyse, afin de mieux en saisir les mécanismes ainsi que les enjeux.

### Une association fructueuse

En ma qualité de chercheuse rattachée au laboratoire MICA, je m'efforce de créer des liens avec les entreprises de la Région et de mettre en place des partenariats pérennes afin de faire communiquer les deux mondes, qui ont parfois des fonctionnements qui ne facilitent pas les échanges. En 2009, avec Emmanuelle Vitalis, juriste spécialiste du droit du numérique, nous avons créé l'Association *Univers Transmedia* qui avait pour objectif de mettre en lien le monde universitaire et le monde socio-économique en Aquitaine. L'enjeu était alors double : créer des collaborations viables et fertiles à travers des études de cas ou encore des créations communes, et proposer une recherche « vivante » sur ce sujet grâce à la constitution d'un Comité Scientifique garant de la pertinence scientifique des projets lancés.

Grâce à cette association, j'ai pu établir un partenariat solide avec une entreprise aquitaine, *Le Jardin des Marques*. Son directeur, Arnaud Hacquin, un des piliers du *Transmedia Storytelling* dans la Région et au niveau national, entretient un blog de veille sur le sujet, *The Rabbit Hole*, et va prochainement lancer un studio de création Transmedia. Nous collaborons sur plusieurs niveaux : la création et la recherche. Nous avons par exemple organisé ensemble, lors de la Semaine Digitale de Bordeaux, une rencontre autour du thème du Transmedia qui rassemblait des chercheurs et des professionnels. La journée se découpait en 3 temps : des conférences académiques, des tables rondes professionnelles et des présentations de projets et d'œuvres Transmedia. Cette journée a permis de faire émerger des problématiques comme par exemple celle de l'usage de ces stratégies narratives par les publics et les questions liées au brouillage de la frontière entre réalité et fiction. Les notions d'immersion ont également été traitées à travers les conférences sur la culture Geek et la culture Fan.

Les enjeux liés à la création et à la production de stratégies transmédias ont été abordés pour faire émerger les difficultés que rencontrent les professionnels en matière de modèle économique (financements publics et privés) et juridique (question de droit d'auteur et de propriété intellectuelle). Enfin, la table ronde a permis de souligner le rôle du métier de *Community Manager* dans la mise en place de ces stratégies transmédias, et l'importance de l'animation d'une communauté participative et collaborative.

En outre, nous participons à de nombreuses conférences grand public afin de montrer l'importance de l'aspect professionnel et de l'aspect recherche lorsque l'on parle du *Transmedia Storytelling*. Cette volonté commune de diffusion et de vulgarisation de nos activités auprès d'un public souvent non initié nous permet d'une part de positionner nos approches comme innovantes auprès du grand public et ainsi affirmer des positionnements épistémologiques, théoriques mais aussi pratiques et fonctionnels. Elle nous aide surtout à légitimer une collaboration fructueuse tant d'un point de vue scientifique que d'un point de vue professionnel, et me permet, en tant que chercheuse, d'affirmer une posture scientifique pas toujours légitime dans le champ des recherches en SIC.

Dernièrement, toujours dans un souci de partage et de collaboration, nous avons lancé un MOOC (cours massif en ligne et gratuit) sur la plateforme inaugurée par le gouvernement, intitulé « Comprendre le Transmedia ». L'objectif de ce cours en ligne est de faire comprendre à travers plusieurs modules vidéo les enjeux sous-jacents du *Transmedia Storytelling*, d'en montrer les mécanismes narratifs et de décortiquer des études de cas permettant de comprendre la création de ces stratégies et de ces dispositifs immersifs. Le cours se déclinera sur 6 semaines, chaque semaine étant consacrée à une plateforme médiatique spécifique.

En parallèle de ce MOOC, et pour alimenter les cours que l'on propose, nous avons créé un « Observatoire du Transmedia ». Il se présente sous la forme d'une plateforme participative qui déploie un panorama le plus complet et précis possible des œuvres Transmedia internationales. Nous avons décidé ensemble de mettre en avant quatre secteurs, les plus représentatifs dans la production Transmedia : le secteur audiovisuel, le secteur éducatif/pédagogique, le secteur publicitaire, et le secteur institutionnel. Ainsi, nous pourrions avoir différentes approches du Transmedia et pas seulement l'approche marketing, afin de mieux saisir comment fonctionne ce principe narratif.

Cette collaboration fertile me permet de nourrir mes réflexions sur le *Transmedia Storytelling*. En effet, ce partenariat m'offre tout d'abord un terrain fertile d'observation des pratiques de création de ces stratégies narratives. Ensuite, les conférences communes, les organisations de journées d'études et les discussions autour de ces problématiques enrichissent mes questionnements, en particulier en ce qui concerne les modèles économiques et juridiques. Enfin, ce partenariat est également fructueux dans la mise en place de logiques pédagogiques. Je me sers de cette expérience pour enrichir mes cours, pour proposer des activités de création aux étudiants et élargir les partenariats à d'autres entreprises et institutions (CapSciences, Quai Branly, Centre Prompidou par exemple).

### **La rencontre entre les deux univers : des enjeux académiques, économiques et sociaux forts :**

Ces partenariats entre monde académique et monde socio-économique paraissent aujourd'hui essentiels pour plusieurs raisons. Tout d'abord, les deux mondes en collaborant peuvent nourrir la recherche scientifique et faire progresser les connaissances concrètes sur des notions encore en expérimentation comme le *Transmedia Storytelling*. Le MICA développe par ailleurs des recherches sur les Humanités Digitales, champs disciplinaire en pleine expérimentation mais aussi en pleine expansion.

Ensuite, le monde académique va permettre un certain recul sur les créations grâce à une expertise scientifique et des approches socio-historiques ou d'usages. Il devient ainsi moteur d'innovations au même titre que ses partenaires. Grâce à la collaboration que j'ai créée avec *Le Jardin des Marques*, ma recherche est sans cesse testée et mise à l'épreuve par des analyses empiriques et d'études de cas concrètes. Cela constitue un enrichissement considérable et une fertilisation non négligeable à mettre à profit dans les Sciences Humaines et particulièrement en Sciences de l'Information et de la communication.

### **Bibliographie**

---

- BLANCHET Alexis, *Des pixels à Hollywood*, Pix'n'Lab, 2010.  
BOURDAA Mélanie, « Transmedia Storytelling », *Terminal*, n° 112, Hiver 2012-2013  
BOURDAA Mélanie, « Following the Pattern : the creation of an encyclopedic universe with Transmedia Storytelling », *Adaptation*, special issue « Adaptation and Participation : convergence culture and Transmedia Storytelling », Oxford University Press.

JENKINS Henry, « Transmedia Storytelling. Moving characters from books to films to video games can make them stronger and more compelling », *Technological review*, 15 janvier 2003. <http://www.technologyreview.com/news/401760/transmedia-storytelling>

JENKINS Henry, *Convergence Culture. When old and new media collide*, New York : NYU press, 2006.

LAURICHESSE Hélène, « Un marketing générateur de contenus pour l'univers transmédia », in Bourdaa Mélanie, « Le Transmedia Storytelling », *Terminal*, Hiver 2012-2013. pp. 67-76.

PEYRON David, *La Culture Geek*, Fyp Éditions, 2013.

## LOUSTIC : PRÉSENTATION D'UNE PLATE-FORME RECHERCHE PLURIDISCIPLINAIRE INNOVANTE

SYLVAIN FLEURY\*, ÉRIC JAMET\*\* et MARCELA PATRASCU\*\*\*

Le Laboratoire d'Observation des USages des Technologies de l'Information et de la Communication (LOUSTIC) est une plate-forme recherche pluridisciplinaire sur les usages des technologies de l'information et de la communication. Dans les projets de conception de produits innovants, LOUSTIC a pour objectif de placer l'utilisateur au centre de la démarche à travers des méthodologies spécifiques d'enquêtes, d'entretiens ou de tests d'usages. La plateforme favorise le travail collaboratif entre des laboratoires de disciplines diverses (issues des sciences de l'ingénieur ou des sciences humaines), mais aussi entre ces laboratoires et des industriels dans le cadre de projets de recherche plus appliqués. Les équipes de Loustic disposent à Rennes d'un appartement équipé pour l'observation des usages, mais aussi de salles de test et de matériels variés à Brest et Rennes, par exemple de dispositifs d'enregistrement des mouvements oculaires ou un simulateur de conduite. Ces ressources sont mises à disposition de chercheurs partenaires lorsque leurs travaux nécessitent des besoins spécifiques.

### ECOMEDIA<sup>1</sup> : Un exemple de projet de recherche mené avec LOUSTIC

Dans le contexte de la numérisation généralisée de la chaîne de production et de diffusion des contenus médiatiques, ce projet a visé de façon générale la compréhension de l'ancrage des usages des nouveaux médias dans un écosystème médiatique en mutation. Il s'est donc agi d'étudier les façons dont l'utilisateur agence et négocie l'usage des nouveaux dispositifs médiatiques (portable, tablette numérique, applications presse pour smartphones, etc.) en fonction de la situation et du contexte d'usage.

Deux types d'observations ont été privilégiés : en situation domestique artefactuelle (l'appartement LOUSTIC) et en contexte du travail.

De quelle façon l'usager négocie-t-il son usage en œuvrant avec les paradoxes qui agissent dans la confrontation entre l'usage du

\* coordinateur scientifique LOUSTIC  
\*\* Université de Rennes 2, Directeur du laboratoire breton d'observation des usages des TIC (LOUSTIC)  
\*\*\* Université de Rennes 2, Laboratoire Prefics

dispositif médiatique, d'autres actions concomitantes, le contexte d'usage, des agencements interactionnels périphériques et des normes instituées? De quelle façon les situations de travail se redessinent-elles dans le contexte de l'hyperconnectivité des employeurs et de l'invasion de l'environnement du travail par les TIC mobiles? Comment l'hyperconnectivité professionnelle et privée redessine-t-elle les frontières du travail et du hors-travail.

### **Méthodologies adaptées aux contextes d'observation**

Les expérimentations visant à faire ressortir les façons dont les usages des TIC mobiles s'ancrent dans les pratiques domestiques ont été menées dans l'appartement Loustic. Il s'agit d'un appartement témoin, équipé de plusieurs terminaux médiatiques (télévision, ordinateur, tablette), mais également d'une régie vidéo permettant un suivi très détaillé des comportements des utilisateurs (plusieurs caméras mobiles, macro-zoom). L'analyse des mises en situation d'usage s'est basée sur un dispositif méthodologique *bifocal* qui articulait deux prises de vue : une paire des lunettes-caméra portée par l'utilisateur (vue subjective) et une caméra filmant l'interaction avec le système d'un point de vue plus large<sup>2</sup>. Les douze usagers ont ensuite été impliqués dans l'analyse des données audiovisuelles recueillies lors des entretiens d'auto-confrontation.

Les expérimentations menées dans la deuxième étape du projet de recherche avaient comme objectif la compréhension du phénomène d'appropriation de ces dispositifs médiatiques mobiles dans l'environnement du travail. Afin de répondre à ces problématiques, une méthodologie combinatoire a été mise en place, fondée à la fois sur des fiches-activité-temps<sup>3</sup> et des entretiens d'explicitation avec quatorze employés hyperconnectés. Les fiches remplies au fur et à mesure par les quatorze participants à l'enquête comportaient l'inscription de leurs activités professionnelles, mais aussi les interruptions diverses liées à tout ce qui tient du hors-travail : contact avec un proche, consultation des réseaux sociaux et plateformes de partage des vidéos, lecture de la presse, consultation de blogs, écoute de la musique, etc. Les entretiens d'explicitation, proches des entretiens d'auto-confrontation, ont permis d'éclairer les manières dont les activités en apparence coupées du travail influent sur l'organisation des espaces-temps professionnels.

### **Résultats des expérimentations : L'environnement comme composante de la situation d'usage**

Les premières analyses ont permis de tirer le constat de la diffusion généralisée des dispositifs médiatiques numériques mobiles qui tend aujourd'hui à exercer des transformations transversales aux différents

domaines d'activité professionnelle ou domestique. L'appropriation de ces dispositifs médiatiques exige de prêter une attention particulière à la réalité complexe de mutations et transformations constatées. D'abord, la mobilité des dispositifs de type Smartphone et tablette numérique provoque une rupture décisive dans l'organisation spatio-temporelle des pratiques médiatiques des utilisateurs. Le pluri-usage médiatique de ces dispositifs engage également des mutations en termes d'organisation technique des pratiques médiatiques auparavant circonscrites : un dispositif/une pratique. Les dispositifs expérimentaux déployés dans ce projet ont également permis d'isoler et de spécifier diverses composantes info-communicationnelles des pratiques médiatiques émergentes ; composantes échappant usuellement aux études d'usage plus traditionnelles : surgissement de l'environnement dans la construction des potentialités d'action et pesanteur des normes dans la construction des permissions d'action.

Les expérimentations déployées dans les deux contextes d'usages différents ont permis d'analyser le triangle interactionnel usager/dispositif technique/environnement. Ces appareillages ont ainsi permis d'observer comment, dans l'ici et le maintenant de la situation d'usage, l'environnement en devient une composante. Dans les deux étapes, la manière dont les arbitrages entre différents usages médiatiques sont étroitement articulés à des situations et des ressources présentes dans les environnements socialement construits qui configurent (sans les déterminer) en amont ces usages a pu être observée.

### Réappropriation d'un environnement faussement familial

Lors des expérimentation menées dans l'appartement Loustic l'utilisateur est obligé de prendre en compte les *affordances* (Gibson, 1977) inscrites dans cet environnement domestique certes « classique » mais non-familier. L'analyse séquentielle des enregistrements vidéo et leur co-analyse lors de l'étape de confrontation aux données vidéo montre, par exemple, que les usagers en situation d'usage à l'intérieur de l'appartement LOUSTIC se construisent, des « pseudo-cabines » d'usage de circonstance en fonction de critères préétablis. L'utilisateur fait tout d'abord une évaluation des lieux en fonction de ses habitudes d'usage : structure de l'appartement, aménagement intérieur du mobilier, emplacement des différents dispositifs médiatiques (télévision, ordinateur), ambiance sonore, etc. Par rapport à ces dispositions, l'utilisateur cherche par la suite à se construire une niche d'usage en confrontant en permanence ses critères pré-établis avec la possibilité de leur mise en pratique dans un environnement faussement familial. Notre analyse des comportements d'autres usagers montre que ceux-ci réinventent des lieux d'usage inédits en se réappropriant le « mobilier » de l'appartement témoin mais



aussi en se recréant des ambiances plus personnelles (Loneux, Patrascu & Sarrouy, 2013). L'utilisateur œuvre alors avec cet environnement, et déconstruit en permanence sa non-familiarité, dans sa dimension « concrète et sensible » (Merleau-Ponty, 1956). Les pseudo cabines de circonstance construites par plusieurs de nos participants à l'enquête sont exemplaires en ce sens. Ils changent d'emplacement à plusieurs reprises pour finalement prendre appui sur l'environnement objectif existant (un fauteuil situé à proximité d'une plante d'appartement assez imposante, les accoudoirs du canapé) et sur le potentiel offert en termes d'ambiance possible (certains allument la télé, d'autres mettent de la musique), afin de se construire une certaine intimité d'usage.

### **Des employés hyperconnectés dans un environnement déconnecté**

Les situations observées dans la deuxième étape du projet ont permis de mettre en évidence comment l'environnement de travail dans sa dimension normative devient une condition et une composante de la situation d'usage.

Dans les organisations étudiées, diverses stratégies de contrôle managérial visaient à construire une délimitation plus stricte des espaces-temps professionnels et à réduire la « contamination de l'espace-temps du travail par quelque occupation privée » (Sarrouy, Patrascu & Loneux, 2014). On peut citer par exemple, l'impossibilité de connexion à l'Internet dans une agence de communication, le brouillage du signal 3G des Smartphones dans une entreprise spécialisée dans la modélisation 3D, l'interdiction de garder le téléphone portable sur soi dans une grande enseigne de parfumerie...

La déconnexion impose, entre autres, la mise en place de diverses stratégies de détournement et de reconnexion avec l'espace privé, vu alors comme une échappatoire par rapport au monde du travail. L'analyse des enregistrements et des fiches activités-temps témoignent en effet de ce que la plupart des employés mettent en place une multitude de stratégies cachées, bricolées de *sortie-du-travail* durant les heures de présence effectives sur les lieux de l'entreprise : consultation du courriel personnel, des réseaux sociaux, des blogs, des sites de partage de vidéos, de la presse *via* des applications mobiles, ou de visionnage de la TV mobile lors des manifestations sportives importantes, *via* notamment leur Smartphone.

### **Conclusion**

Cette recherche a permis d'éclairer les manières dont l'environnement dans sa dimension matérielle, sensible mais aussi sociale et normative

devient une composante de la situation d'usage. En termes d'analyse des pratiques des TIC dans le contexte du travail, cette enquête a permis de mettre en évidence les reconfigurations des espace-temps professionnels et le recouvrement des espaces-temps du travail et du hors-travail. Elle a également permis de révéler les stratégies de contrôle qu'essayent d'imposer les dispositifs managériaux et les multiples bricolages de subordination qu'ils appellent de la part des salariés.

Ce projet amène également à une réflexion sur les limites inhérentes à notre protocole expérimental (Loneux, Patrascu & Sarrouy, 2013) et d'envisager quelques possibilités d'amélioration comme par exemple le redoublement des données audiovisuelles recueillies au moyen d'une capture automatique des actions de l'utilisateur sur l'écran du terminal et l'importance des observations inscrites dans l'environnement matériel et temporel quotidien et « naturel » de l'usager.

## Bibliographie

---

- GIBSON, J.-J., (1977), « The theory of affordances », in Shaw R. and Bransford J., ed., *Perceiving Acting and Knowing Toward an Ecological psychology*.
- LONEUX C., PATRASCU M., SARROUY O., (2013), « Enjeux, apports et limites d'un dispositif expérimental audiovisuel : le cas des lunettes-caméras *ESSACHESS* – *Journal for Communication Studies*, vol.6, N° 1 (11)/2013
- MERLEAU-PONTY M., (1945), *Phénoménologie de la perception*. Paris, Gallimard
- PATRASCU M., (2011), *L'expérience de la télévision sur le téléphone portable : pratiques émergentes en contexte de convergence multimédia* (Thèse de doctorat). Université Rennes 2.
- PÈNE S., (2005), « La « Vie des hommes infâmes » dans la société de disponibilité », *Études de communication*, n° 28, pp. 107-123.
- QUÉRÉ L., (2001), « La structure cognitive et normative de la confiance », *Réseaux*, vol. 4, n° 108, pp. 125-152.
- ROUCH J.-P., (2006), « Cahiers-temps et chronostyles, une approche compréhensive des emplois du temps », in *Les temporalités dans les sciences sociales*, J. Thoemmes et G. de Terssac (dir.), Paris, Octarès.
- SARROUY, O, PATRASCU M., LONEUX C., (2014), « Dispositifs numériques mobiles et restructuration des espaces/temps professionnels », Dans Parinni, S. (2014) *Communications organisationnelles, management et numérique*, L'Harmattan, (à paraître)

## Notes

---

1. Projet de recherche dirigé par Catherine Loneux, Marcela Parascu et Olivier Sarrouy (laboratoire PREFics/Université Rennes 2)

2. Patrascu Marcela, 2011. *L'expérience de la télévision sur le téléphone portable : pratiques émergentes en contexte de convergence multimédia* (Thèse de doctorat). Université Rennes 2.

3. Rouch Jean-Pierre, 2006. « Cahiers-temps et chronostyles, une approche compréhensive des emplois du temps ». une approche compréhensive des emplois du temps », in *Les temporalités dans les sciences sociales*, J. Thoemmes et G. de Terssac (dir.), Paris, Octarès.

## LES USAGES DES TIC DANS LA FORMATION DES ÉTUDIANTS EN COMMUNICATION ET JOURNALISME : LE CAS D'UNE UNIVERSITÉ MEXICAINE

MIRIAM HERRERA-AGUILAR\*  
et GABRIEL ALEJANDRO MEDINA-AGUILAR\*\*

### De la « fracture numérique » à l'accès aux TIC

Même si nous ne devons pas oublier qu'au Mexique il y a de fortes inégalités et une importante « fracture numérique », une grande partie des jeunes mexicains ont grandi et se forment dans un contexte où les technologies d'information et de communication (TIC) sont de plus en plus accessibles. Le Ministère de l'Éducation nationale met en œuvre des politiques et des programmes permettant aux élèves des différents niveaux d'éducation, y compris les étudiants des universités publiques, d'accéder aux réseaux informatiques du savoir.

Ce phénomène soulève de nombreuses interrogations, mais les questions qui nous intéressent particulièrement ici sont : l'accès que les étudiants de la Licence en Communication et Journalisme de l'Universidad Autónoma de Querétaro (UAQ) ont aux TIC ; les usages que ces jeunes font des réseaux numériques ; enfin le rôle que jouent les ressources dites traditionnelles – le livre et les journaux imprimés – pendant leur formation.

### Les références théoriques : de l'usage social des TIC à la « littératie informationnelle »

Le développement des TIC – qui s'est accéléré au cours des quatre dernières décennies grâce à l'articulation des télécommunications, de l'audiovisuel et de l'informatique – a suscité divers débats et discours (Flichy, 1997). Ainsi, des auteurs comme Umberto Eco, Gaëtan Tremblay et Patrice Flichy ont distingué quatre types de discours : a) l'apocalyptique, le pessimiste ou le technophobe ; b) l'intégré, l'optimiste ou le technophile ; c) le critique et d) le blasé ou l'indifférent. Notre propos est ici de reprendre l'approche critique.

\* Universidad Autónoma de Querétaro, Université Paris III, miriam\_herrera@yahoo.com

\*\* Université Paris-Ouest Nanterre, medina-aguilas@hotmail.com

Les propositions de la théorie des usages sociaux des médias, la notion d'« alphabétisation numérique » et celle de « littératie informationnelle » se révèlent dès lors pertinentes en tant que cadre théorique et conceptuel de notre recherche.

En ce qui concerne la théorie des usages sociaux des médias, Jacques Perriault (2002) observe qu'un individu ou un groupe d'individus possèdent le pouvoir de redéfinir ou de s'approprier une technique. Cependant, les faits ne se produisent pas de façon instantanée, l'usage est parfois le résultat d'une longue histoire. En effet, dit-il, « il n'est pas question de radicaliser l'opposition entre logiques techniques et logiques d'usagers : les logiques techniques sont également des logiques de société, et elles savent souvent tirer la leçon de l'usage qui est fait de ce qu'elles produisent ».

Pour Perriault, l'usage est l'utilisation *effectivement* constatée, action complexe qui signifie une logique combinant des éléments anthropologiques, sociologiques, socio-cognitifs et techniques. Ces réflexions sont enrichies aujourd'hui par des auteurs tels que Julie Denouël, Fabien Granjon, Olivier Voirol et Alexandre Mallard.

Pour ce qui est de l'« alphabétisation numérique », elle apparaît fréquemment, depuis quelques années, dans des textes universitaires, politiques et économiques. Ainsi, dans la littérature académique, nous trouvons différentes expressions pour le même concept : alphabétisation numérique, alphabétisation informationnelle, alphabétisation technologique, culture numérique, éducation aux médias ou *media literacy*.

C'est Paul Gilster qui a popularisé l'expression de « littératies numériques », dans son ouvrage *Digital Literacy* (1997). Celle-ci a été reprise et étudiée par d'autres chercheurs, qui toutefois peinent à la justifier théoriquement, comme le souligne Eva Ortoll Espinet (2007).

Ainsi, Olivier Le Deuff (2011) analyse les diverses expressions utilisées à cet égard dans le domaine académique. Il propose un schéma où trois modalités résultent de la notion de « littératies », celle-ci impliquant une action dialectique d'alphabétisation et de relation avec le texte en tant qu'objet technique, une opération formative s'adressant à la construction citoyenne. Les trois domaines qui en découlent sont l'information, les médias et le numérique.

Pour notre étude, la « littératie informationnelle » désignant les compétences de gestion de l'information, est celle qui offre des éléments conceptuels particulièrement pertinents. Cette gestion comprend

donc, d'abord, le fait de reconnaître le besoin d'information, sans laquelle la recherche des données elle-même n'aurait pas de sens. Ensuite, il s'agit de posséder des compétences telles que la capacité à trouver des ressources documentaires fiables, à faire des recherches et à repérer les données de façon à obtenir des informations précises. Enfin, il faudrait que les données puissent être classées par l'utilisateur selon ses besoins. Ces aptitudes seraient donc indispensables pour parler d'une « littératie informationnelle ».

En ce sens, les données, extérieures à l'individu, n'atteignent pas le statut d'information avant d'être appropriées, à travers un geste formatif, par le sujet lui-même, ainsi que le signale Le Deuff (2011) lorsqu'il rappelle la racine étymologique du mot « information ».

### **Cadre méthodologique**

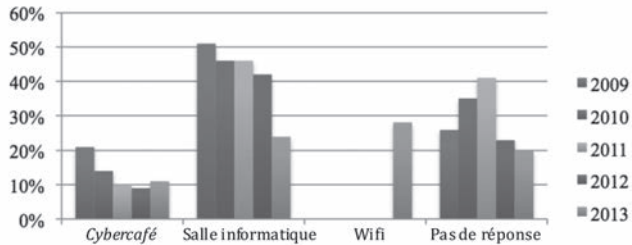
Méthodologiquement, notre recherche a été effectuée à partir d'une approche mixte, tant qualitative que quantitative (Hernandez Sampieri *et al.*, 2010). Comme nous l'avons déjà dit plus haut, il s'agit d'une étude de cas, celui des étudiants de la Licence en Communication et Journalisme de l'*Universidad Autónoma de Querétaro*.

Les étudiants ayant participé à cette étude appartiennent aux cinq dernières promotions du cursus susdit (2006-2010, 2007-2011, 2008-2012, 2009-2013 et 2010-2014); ils commençaient leur dernière année d'études au moment de répondre au questionnaire qui a constitué notre instrument de collecte de données. Pour garantir la fiabilité de celles-ci, nous avons souhaité que les étudiants participent de façon *volontaire* à l'étude. Ainsi, pour chaque promotion, nous avons obtenu respectivement 60 %, 70 %, 50 %, 40 % et 80 % de participation. Ces pourcentages peuvent être considérés comme représentatifs de l'univers de l'étude dans le cadre d'un échantillon aléatoire simple : plus de la moitié des jeunes a répondu au questionnaire.

### **L'accès aux TIC et aux ressources documentaires**

Pour ce qui est de l'accès aux ordinateurs, la plupart des étudiants appartenant aux cinq dernières promotions de la Licence en Communication et Journalisme ont leur propre ordinateur : 97 %, 96 %, 98 %, 100 % et 100 % respectivement. Cependant, tous n'ont pas la possibilité de se connecter à Internet à la maison et utilisent principalement les salles informatiques de l'université : pour les quatre premières promotions étudiées – 51 %, 47 %, 46 % y 70 % respectivement – et la connexion *wifi* pour la cinquième – 28 %. Au

cours de cette étude, l'infrastructure d'accès à Internet de l'université a changé, ce qui nous a amenés à adapter l'instrument de collecte de données. Ainsi, en 2013-2014, un tiers des enquêtés disent utiliser principalement la connexion *wifi* sur le campus, alors qu'en 2009-2010 cette option n'était pas même envisagée; à cette époque, le service d'Internet de l'université n'était disponible que depuis les salles informatiques où la moitié des étudiants l'utilisaient. Le *cybercafé* – la plupart du temps payant au Mexique – persiste, même si le pourcentage de ceux qui l'utilisent baisse petit à petit: de 21 % d'utilisateurs en 2009-2010 on est passé à 11 % en 2013-2014.



**Cadre 1** – Si vous n'avez pas de connexion Internet propre, où y avez-vous accès ?

Les résultats de notre enquête permettent de voir que les étudiants sujets de notre étude ont accès aux ordinateurs, cependant l'accès à Internet n'est pas partout répandu; ils doivent « se débrouiller » pour accéder aux réseaux des données numériques.

### L'usage de l'information, entre les livres et le web

Pour ce qui est de l'usage des réseaux numériques et des ressources traditionnelles, les résultats de notre étude montrent que les étudiants utilisent les uns et les autres pour faire des recherches pendant leur formation. La question est de savoir *comment* ils s'en servent.

Aussi avons-nous voulu d'abord connaître le rôle joué par les bibliothèques en tant que lieux de rencontre avec l'information, au moyen de supports soit matériels (livres, journaux), soit numériques (bases des données, e-revues). Or nous nous sommes aperçus que ces possibilités sont peu exploitées; depuis 2009-2010, chaque année universitaire, le pourcentage d'étudiants qui s'en servent tous les jours n'est que de 0 % à 4 %. Au cours des années 2009-2010, 2010-2011 et 2011-2012, le pourcentage de ceux fréquentant la bibliothèque plusieurs fois par semaine n'est que de 41 % à 43 %. Cette tendance diminue encore les deux dernières années: en 2012-2013 il s'établit à 30 % et

en 2013-2014 à 7 %. Cette année-là, 48 % n'utilisent la bibliothèque que plusieurs fois par mois. Quant à la répartition par sexe, il n'existe pas de variations importantes : on sait qu'en 2013-2014, deux tiers des 9 % des étudiants allant à la bibliothèque – et ce, seulement avant les examens – sont des hommes.

Dans cet ordre d'idées, nous observons que les livres d'une part, et Internet d'autre part sont les ressources les plus utilisées habituellement au moment de faire une recherche documentaire ; viennent en troisième position les journaux, cités comme une source d'information elle-même importante. Par contre, les bases de données et les articles scientifiques demeurent négligés par un pourcentage élevé d'étudiants : chaque année, depuis le début de cette étude, entre 22 % et 36 % d'entre eux signalent ne jamais s'en servir. En outre, l'enseignant demeure une figure centrale pour accompagner les étudiants lors de leurs recherches ; contrairement à celle du bibliothécaire, dont le service d'orientation n'a été évoqué que par deux personnes depuis 2009.

Quant à la disponibilité des étudiants à faire des recherches à la bibliothèque de façon approfondie, 64 % déclarent y être prêts, seulement 10 % disent passer plusieurs heures à cette tâche et 26 % le font superficiellement. Les données changent un peu pour ce qui est des recherches sur Internet : dans ce cas, un tiers des étudiants disent y passer plusieurs heures.

Promotion 2013-2014	à la bibliothèque	sur Internet
Je prends seulement ce qui est à portée de main	26 %	2 %
Je cherche soigneusement	64 %	62 %
Je peux chercher pendant plusieurs heures	10 %	33 %
Pas de réponse	0 %	2 %
Total	100 %	100 %

**Cadre 2** – Quelle est votre disposition pour faire des recherches de façon approfondie ?

D'après ces résultats, les étudiants interrogés reconnaissent le besoin et l'importance, pour leur cursus, de l'information accessible grâce à des supports matériels ou numériques et à travers les interactions entre êtres humains. Nous trouvons ici la première condition qui permette de penser à une « littératie informationnelle ». Quelles sont alors les compétences nécessaires à l'étudiant ?

### La « littératie informationnelle » et ses compétences

De nos jours, les bibliothèques universitaires offrent une immense quantité de ressources à travers différents supports, mais les



étudiants ont-ils les compétences nécessaires pour s'en servir convenablement pendant leur formation ? Lorsque nous les avons questionnés à ce propos, la plupart d'entre eux (67 %) déclarent ne se sentir que modérément compétents au moment d'exploiter les ressources des bibliothèques universitaires ; 17 % signalent avoir une compétence très faible pour ce faire. Par contre, 40 % disent se sentir très compétents au moment d'entreprendre des recherches sur Internet et 50 % modérément compétents.

La recherche des informations sur Internet est effectuée par les étudiants selon des critères divers, exprimés spontanément par eux : l'orthographe, la syntaxe, les commentaires des lecteurs sur les blogs spécialisés et même l'esthétique des sites web est signalée comme un élément indiquant la qualité de l'information. Le fait de trouver un document sous format PDF est également signe de bonne qualité pour certains des enquêtés. Au contraire, ces étudiants ont quelque méfiance quant aux contenus de Wikipédia, méfiance partagée par une partie importante du groupe étudié, et d'ailleurs par la population mexicaine en général.

Ainsi, pour ces jeunes, l'ordinateur est devenu un outil essentiel et son usage se banalise de plus en plus. En 2009-2010, 39 % disaient s'en servir plusieurs fois par jour, et en 2013-2014 ce chiffre va jusqu'à 83 %. L'usage que les étudiants valorisent le plus est celui des réseaux sociaux : en 2013-2014, 50 % d'entre eux les fréquentent. Cependant, la même année, 62 % disent que la recherche des informations sur Internet est une activité de peu d'importance pour leur formation ; quand bien même chaque année, au moins 25 % déclarent que préparer ses travaux académiques est quelque chose de primordial.

Au-delà des ressources numériques académiques mises à disposition par l'université, Google est le moteur de recherche le plus valorisé par les étudiants depuis 2009-2010 ; en 2012-2013 et 2013-2014, Google Scholar, ainsi que des moteurs académiques en espagnol, comme Redalyc ou CC-Doc, ont été évoqués marginalement : 4,5 % et 12 % respectivement.

Dans l'enquête 2013-2014, nous avons ajouté quelques questions liées au traitement de l'information *a posteriori*. La plupart des personnes (96 %) gardent les données collectées pour leurs cours, parmi lesquels 25 % reconnaissent le faire sans aucun soin, laissant les documents en désordre dans l'ordinateur ou dans des clés USB, et dans le cas des photocopies, sans les archiver. Malgré la tendance croissante des usages numériques, dans la dernière enquête, 67 % des étudiants

déclarent préférer l'information sous format physique (livres, revues) plutôt que numérique.

Une autre compétence analysée est celle de la maîtrise des langues étrangères, lesquelles permettent l'accès aux informations offertes au niveau international. Chaque année, au moins 50 % affirment connaître l'anglais ; pourtant, d'après les réponses des étudiants de la promotion 2013-2014, parmi ceux qui le disent, seulement 21 % se sentent capables de comprendre cette langue s'il s'agit de contenus académiques. D'ailleurs, globalement, la plupart des textes qui sont lus en d'autres langues n'ont que peu de rapport direct avec leur formation : littérature (24,2 %), journaux (20,4 %) ou magazines de loisirs (19,7 %).

Ces résultats montrent que les compétences pour trouver des ressources documentaires fiables, pour différencier les données utiles ou non, pour obtenir des informations précises et les classer par rapport aux besoins de l'utilisateur, n'apparaissent que faiblement chez les étudiants en Communication et Journalisme de l'Universidad Autónoma de Querétaro. C'est-à-dire qu'ils ne comptent pas sur une « littératie informationnelle » pour mieux poursuivre leurs études.

Ainsi au moins, l'avantage de cette information est que nos étudiants expriment leur disponibilité à suivre une alphabétisation en ce domaine. Les résultats montrent également qu'il y a un certain équilibre entre les jeunes qui accepteraient de suivre une formation pour savoir se servir des ressources documentaires universitaires : 59,4 % sont intéressés et 40,6 % ne le sont pas. Il faut dire que ces dernières années l'intérêt s'est accru à cet égard (69 % en 2013-2014). Nous formulons l'hypothèse que la divulgation de notre étude au cours de ces années a contribué à stimuler l'intérêt des étudiants. Ainsi, après la mise en place du questionnaire – et ce, indépendamment des résultats – un atelier sur l'utilisation de ces ressources a été organisé.

## Conclusions

Pour terminer, nous voulons signaler que, pour ce qui est du rôle de la bibliothèque et des supports traditionnels, les résultats de cette étude font apparaître un niveau considérable de négligence et un évident manque de maîtrise de ce type de ressources. En même temps, bien que certains discours « intégrés, optimistes ou technophiles » parlent d'un contrôle presque naturel des réseaux informationnels de la part des jeunes, les faits montrent que le numérique et sa complexité en termes de logique de fonctionnement viennent se greffer sur des bases qui restent peu solides. La gestion de l'information

– une des compétences censées être développée dans la « littératie informationnelle » – demeure un point faible chez les étudiants de Communication et Journalisme de l'Universidad Autónoma de Querétaro, dont le cursus est intimement lié au traitement des données informationnelles.

D'après les propositions qui ont guidé notre recherche, nous pouvons dire que le groupe des étudiants sujets de notre étude s'est approprié des TIC à travers les usages qu'eux-mêmes en ont fait (Perriault, 2002). Cependant, ils n'ont pas encore réussi à faire leurs données disponibles pour leur formation à travers ces techniques, lesquelles demeurent extérieures. Il faudrait mettre en place le geste formatif dont parle Le Deuff (2011), tant par le sujet lui-même que par un processus d'enseignement-apprentissage proposé par l'Université, de façon que ces techniques atteignent le statut d' « information ».

## Bibliographie

---

- GILSTER, P. (1997). *Digital Literacy*. USA : John Wiley & Sons.
- PERRIAULT, J. (2002). *Éducation et nouvelles technologies : théories et pratiques*. Paris : Nathan.
- LE DEUFF, O. (2011). *La formation aux cultures numériques. Une nouvelle pédagogie pour une culture de l'information à l'heure du numérique*. Paris : Éditions FYP.
- FLICHY, P. (1997). *Une histoire de la communication moderne : espace public et vie privée*. Paris : La Découverte.
- ORTOLL ESPINET, E. (2007). "Conceptos clave en la alfabetización y exclusión digital. En Ortoll Espinet, E. Casacuberta Sevilla, D. & COLLADO BOLÍVAR, A. J. (Coords). *La alfabetización digital en los procesos de inclusión social*. Barcelona : UOC. 13-56
- HERNÁNDEZ SAMPIERI, R.; Fernández Collado, C. & Baptista Lucio, P. (2010). *Metodología de la investigación*. México : McGraw Hill.

## LES TRAVAUX DES JEUNES CHERCHEURS EN SIC A L'UNIVERSITÉ DES ANTILLES ET DE LA GUYANE

**THIERRY BELLANCE, MARTINE BOCQUET, FABIENNE BOSC,  
SALaura DIDON, BRUNO OLLIVIER, JESSY PATRICE  
et DENISE TASSIUS\***

### **Des spécificités, caractères propres et idiosyncrasies et de leur lien avec la recherche en SIC**

Les caractères propres sont, dès qu'il s'agit des Antilles, et de la Guyane, un critère obligé dans tous les domaines. On parle en ce sens et sans cesse d'identités, de particularités, de spécificités. Il s'agit avant tout de territoires dont l'idiosyncrasie est déterminée par des facteurs géopolitiques (territoires insulaire ou isolés -la Guyane- français sur le continent américain à 7 000 km de l'hexagone), historiques (populations en majorités issues de la traite esclavagiste), linguistiques (micro territoires francophones et créole phones sur un continent qui, à l'exception du lointain Québec, parle espagnol, anglais ou brésilien), voire économiques (territoire où l'euro a cours et dont le niveau de vie est beaucoup plus élevé que celui de leurs voisins, situés à quelques encablures). Au plan culturel et politique, cette idiosyncrasie explique l'importance des discours et problématiques identitaires, puisque l'histoire, l'insularité, la langue, l'économie, la démographie, en font des êtres uniques (mais existe-t-il autre chose que des êtres uniques?). Les idiosyncrasies locales orientent une grande partie des directions de la recherche, que celle-ci porte sur la forêt Amazonienne, le récif corallien, le créole, l'agriculture tropicale ou les adaptations du droit communautaire dans les régions ultra périphériques. De manière logique, la recherche en sciences humaines et sociales s'attache donc souvent fondamentalement aux particularités plus qu'à la recherche de ressemblances ou d'universaux.

L'université des Antilles et de la Guyane est une université multipolaire, qui compte environ 12 000 étudiants répartis sur des campus situés à une distance moyenne de 7 000 km de l'Hexagone, dans l'archipel de Guadeloupe (5 600 étudiants), l'île de la Martinique (4 600

\* CRPLC, UMR 8305<sup>1</sup>

étudiants) et sur le continent américain en Guyane française. Historiquement, les lettres et sciences humaines se sont développées d'abord en Martinique, où l'UFR LSH est située. Les formations en SIC ont commencé au début des années 2000, sous la forme d'une Licence professionnelle, puis d'une licence et d'un master. Les premiers doctorats en SIC y ont été soutenus il y a 6 ans seulement.

La discipline des SIC est donc très récente, notoirement sous-encadrée (3 enseignants chercheurs dont un seul HDR) et, pour des raisons de ressources et ressources humaines, elle limite ses formations à la Martinique. La recherche se réalise dans le cadre d'une UMR CNRS, le Centre de Recherches sur les Pouvoirs Locaux en Caraïbe (CRPLC, UMR 8305), qui réunit au départ des chercheurs en droit et sciences politiques.

Cette UMR développe ainsi des recherches sur la dimension identitaire et les aspects historiques des Caraïbes, mais aussi, dans les disciplines anthropologiques, juridiques, économiques et politiques, sur les spécificités des territoires.

Le développement des sciences de l'information et de la communication n'a pas totalement dérogé à cette particularité qui consiste à étudier les particularités territoriales. La perspective identitaire, omniprésente dans les discours et les médias fournit ainsi un premier objet de recherche. Mais la nature interdisciplinaire des SIC, si elle se nourrit de la problématique territoriale, explique sans doute pourquoi les SIC aux Antilles Guyane, ce n'est pas seulement la problématique communicationnelle appliquée aux territoires des Antilles Guyane et à leurs particularités. Le tableau des recherches ouvertes par les jeunes chercheurs en témoigne de manière très claire.

Les recherches menées en SIC prennent en compte cet axe fondamental, mais aussi d'autres directions comme le montre cet article.

### **Identités caribéennes et d'ailleurs**

Certaines des recherches menées portent sur des perspectives régionales.

Ainsi la thèse de Salaura DIDON, soutenue en novembre 2013, étudie la pratique et le rôle des journalistes dans les Caraïbes, espace multi-linguistique et multiculturel, fragmenté en diverses entités politiques, qui présente une base historique commune<sup>2</sup>. Cette thèse de doctorat porte sur la contribution des journalistes caribéens au processus démocratique à travers le traitement des événements

socio-politiques majeurs dans la presse nationale et régionale. Sont étudiés le *Trinidad Guardian* (1917), *Trinidad Express* (1967) durant les six jours de la tentative du coup d'état de juillet 1990 à Trinidad-et-Tobago et *France-Antilles Guadeloupe* (1965) pendant les quarante-quatre jours du mouvement social de 2009 en Guadeloupe.

Trinidad-et-Tobago est un État-nation indépendant, anciennement colonie britannique, la Guadeloupe est à la fois un département français d'Amérique (DFA) et une région ultrapériphérique (RUP) qui fait partie de l'Union européenne. Ce sont toutes les deux des îles des Petites Antilles.

L'étude comparative vise à vérifier que les journalistes sont de véritables acteurs du processus démocratique quel que soit leur lieu géographique. On étudie donc la relation entre les journalistes et la démocratie du point de vue du principe de la liberté de la presse et dans les discours journalistiques produits au quotidien pour contribuer au processus démocratique particulièrement dans une situation de crise dans les Caraïbes. Les journalistes ont le devoir de fournir aux citoyens une information leur permettant « de dialoguer, de converser, d'exiger, de débattre sur ce qui les concerne » dans l'espace public. Le journaliste est considéré comme « l'instrument humain de la démocratie, à la fois le moteur et le carburant de la vie démocratique » et il « se doit à la fois d'apporter une information complète sur l'actualité, et de donner celle qui correspond aux besoins des citoyens. Principe qui peut avoir des effets pervers lorsque le journaliste, oubliant sa fonction veut assumer le rôle de représentant de l'opinion des citoyens face au pouvoir politique ». Les journalistes organisent et construisent leur perception de la société autour de l'information. Ils accèdent à la connaissance du réel par l'information qui est « un fait social qu'un ou plusieurs journalistes choisissent de mettre en évidence, en fonction de divers critères qui reflètent leur conception du journalisme. (...) Il est « construit » par les journalistes sur la base de données qui sont elles-mêmes, dépourvues d'intelligibilité (...) ». En science politique, l'information est un ensemble de faits et d'opinions portés à la connaissance d'un public. Le journaliste rend donc l'information intelligible par la mise en forme des données du réel. Thomas Ferenczi affirme que « le journalisme est l'un des moyens qui concourent à la connaissance de la société ».

S'appuyant sur une étude de terrain qui a duré cinq mois et demi à Trinidad-et-Tobago et six mois en Guadeloupe pour consulter les archives des journaux et réaliser des entretiens semi-directifs avec les journalistes, le travail a consisté à analyser 30 articles de *Trinidad Guardian* (15) et *Trinidad Express* (15) sur le coup d'état à Trinidad-et-Tobago et 221 articles de *France Antilles Guadeloupe* sur le

mouvement social de 2009 en Guadeloupe pour montrer comment les journalistes contribuent au processus démocratique. Des entretiens avec trois journalistes de Trinidad Express et quatre journalistes de France-Antilles Guadeloupe visent à éclairer leur pratique professionnelle et leur concept de liberté de presse. Le logiciel d'analyse de contenu CLIP (Compilation logique de l'information et de la partialité) basé sur la méthode Morin-Chartier de l'Université du Québec à Montréal a été utilisé pour effectuer l'analyse de la presse et celle d'entretiens semi-directifs avec les journalistes.

Les journalistes trinidiens ont condamné le coup d'état et se sont prononcés en faveur du respect des institutions démocratiques dans leurs articles. Dans les entretiens, ils mettent en évidence la mission relative à la contribution de la démocratie. Les propos recueillis dans les entretiens sont positifs, soit 7+ pour le poids-tendance. En période de conflit, la recherche et la protection de la liberté d'expression sont considérées presque comme de l'autodéfense et elle s'exprime plus fortement. En Guadeloupe, le mouvement social est traité négativement. Et dans les entretiens les journalistes ont relevé des problèmes liés à la liberté de la presse. Le discours émanant des entretiens est négatif, soit -17,3 pour le poids-tendance. Cela traduit toutes les difficultés rencontrées dans la pratique quotidienne et une frustration dans l'exercice du métier. Cette thèse devrait trouver un prolongement dans des recherches futures visant à recenser les journalistes et les médias caribéens, à établir leur profil socio-démographique, à aborder l'état de la liberté de la presse dans les Caraïbes. Aucune étude ne renseigne sur la sociologie et le droit du journalisme dans les Caraïbes. La thèse a amené à publier deux articles : un sur l'histoire et l'évolution de la presse quotidienne régionale France Antilles Guadeloupe entre 1965 et 2013 ; l'autre sur l'ascension politique des Indo-Trinidiens dans les élections législatives de 1995 dans Trinidad Express et Trinidad Newsday.

**Jessy PATRICE**, Doctorante en Information et communication, travaille de son côté sur les Identités et les pratiques culturelles autour de la migration et elle étudie le cas des martiniquais installés en France hexagonale depuis plus d'une décennie.

Durant l'esclavage, un nombre important de Noirs s'est concentré à Bordeaux. C'étaient notamment des domestiques accompagnant les colons. La plupart avait été envoyée en vue d'être formés aux professions de cuisinier, perruquier ou encore tonnelier. Après les lois sur la départementalisation des Antilles, l'aviation émerge dans les années 1950. Néanmoins, la traversée en bateau et le trajet en avion restaient concurrents.

Le voyage reliant les Antilles à la métropole était très couteux pour les plus pauvres. À cet effet, un organisme d'état, le BUMIDOM (Bureau pour le développement des migrations intéressant les départements d'outre-mer) créé le 26 avril 1963, est entré en scène pour aider ces voyageurs. À cette époque, la capitale métropolitaine manquait de main-d'œuvre, ce qui attirait la population antillaise. En 1981, le BUMIDOM disparaît, mais les chiffres révèlent que durant son existence, la population venue des Antilles a quintuplé et ce seul organisme aura fait venir ou maintenu en métropole près de 84.000 Antillais. Selon Alain Anselin (*La troisième île*), à la disparition du BUMIDOM, un antillais sur trois vivait en France.

L'objectif de la thèse est de comprendre comment fonctionne l'intégration à travers l'étude de l'identité. Il s'agira, pour ce faire, de partir à la rencontre de migrants martiniquais installés en France hexagonales, depuis plus de dix ans, avec leurs spécificités sociales et culturelles, pour comprendre comment cette population maintient, construit ou reconstruit à travers les différents outils de communication son identité, compte tenu des différentes cultures qu'elle côtoie sur ce territoire situé à plus de 8 000 km de l'île natale.

Elle vise à analyser le processus identitaire qui transforme les valeurs, les comportements ou encore les attitudes de ces acteurs, ainsi que les pratiques culturelles adoptées ou maintenues dans l'espace métropolitain.

Il s'agit donc de travailler à partir des concepts de migrants, de communauté et d'identité, de manière à observer une culture et des pratiques culturelles.

Si on entend par migrants les individus résidant en France et nés hors de ce territoire, en sociologie, le sens premier de l'immigration est l'« entrée dans un pays de personnes non autochtones venant chercher un emploi ». Au départ, le migrant tendait à être défini à travers « une série de ruptures et d'oppositions inhérentes à son destin comme un principe organisateur de toute une réflexion théorique sur les populations en mouvement. »

Le terme de communauté quant à lui, renvoie à Tonnies qui, dans *Communauté et société*, a proposé d'analyser les formes d'appartenance aux groupes en distinguant la société traditionnelle de la société moderne et oppose la *Gemeinschaft* (la communauté) à la *Gesellschaft* (la société).

L'identité est un construit social dans lequel les représentations jouent un rôle important. Selon Bruno Ollivier, dans l'acceptation qui



nous intéresse, elle : « *Crée, que ce soit dans une famille, une entreprise, une organisation, un groupe social restreint ou une population plus large, un sentiment d'appartenance.* » C'est alors ce que des individus ont en commun et qui les diffère des autres. D'autre part, l'identité personnelle est le fruit de la socialisation permettant la constitution du « soi » (self). En effet, dans le domaine de la psychologie, l'identité prend forme premièrement, lorsqu'un enfant comprend qu'il est distinct de sa mère et ensuite des autres.

En revanche, les processus d'identité ne fonctionnent pas qu'individuellement, ils impliquent des processus de communication. Bruno Ollivier, dans *Identité et identification*, affirme que les phénomènes identitaires impliquent non seulement la création, mais également le partage et la transmission des significations partagées. Ce travail convoque donc également la théorie de triviale culturelle. Pour Yves Jeanneret, il y a trois façons d'aborder la circulation des idées : la propagation, la mise en évidence de l'aspect matériel de la culture et la sémiotique.

Dans le domaine des sciences humaines et sociales, la culture est l'un des concepts les plus employés et possède un caractère polysémique. Elle peut être définie comme l'ensemble des représentations et pratiques d'un groupe social déterminé. Ainsi, toute culture évolue dans le temps, mais également dans l'espace. L'anthropologie culturelle dont le fondateur est Frantz BOAS s'est focalisée sur les conséquences des migrations liées à leur nouvel environnement en comparant les premières et secondes générations de migrants aux populations d'origine. L'intégration culturelle, le processus par lequel les individus participent à la vie commune du pays d'accueil, est un autre concept clé pour étudier ces migrants.

Le concept de la « représentation de soi » de Goffman servira pour observer l'usage et l'appropriation des espaces de socialisation virtuelle comme Facebook. Cette représentation de soi des usagers débouchera sur l'analyse de cette identité virtuelle que chacun défend et expose pour promouvoir sa propre image. Enfin les identités seront abordées du pont de vue du genre .

Partant de ce cadre théorique, quelles sont les transformations subies par l'identité culturelle de la population native de la Martinique, installée en région parisienne, depuis plus d'une décennie. Cette culture identitaire domine-t-elle sur l'identité nationale? Peut-on parler d'une identité collective regroupant les acteurs sur lesquels repose cette thèse au travers de leur type de logement, leurs goûts culinaires, musicaux ou encore de leur style vestimentaire? Comment et

à travers quoi ces acteurs communiquent-ils cette identité ? L'identité de ces Domiens immigrés serait-elle une affaire de genre ?

Elle vise à vérifier quatre hypothèses de départ :

1. Les acteurs s'approprient davantage l'identité nationale que leur identité régionale.
2. La femme martiniquaise, en situation de célibat, maintient les traditions de sa culture d'origine.
3. Les pratiques culturelles des acteurs étudiés sont liées à l'âge, au sexe, au niveau d'instruction et au milieu socio-professionnel.
4. Les TIC favorisent le maintien voir la reconstruction des liens familiaux avec les proches vivant aux Antilles.

Cette recherche se fait à travers une immersion. Des conversations ethnographiques compléteront les observations, ainsi qu'une vingtaine de récits de vie, menés en veillant à disposer d'une part égale entre hommes et femmes interrogés. D'autre part, des questionnaires seront mis en ligne afin de recueillir quelques données statistiques autour de la thématique.

L'observation participante (dans le cadre de vie des sujets) sera la méthode utilisée afin de relever les pratiques culturelles des acteurs, mais également d'analyser leur comportement à partir duquel une partie de leur propre identité se manifesterait. Une étude de l'appropriation de l'espace sera également menée (dans l'espace de l'habitat).

Pour terminer, on convoquera une approche communicationnelle, en analysant un corpus constitué de discours recueillis, mais également de profils Facebook (commentaires, photos, partage de contenu) qui feront l'objet d'une analyse sémiotique, thématique et lexicale, relevant les significations et les indicateurs formels.

L'identité envisagée du point de vue des SIC est aussi l'axe central de la thèse préparée par **Fabienne BOSCH**.

Celle-ci porte sur la question de la représentation « cinématographique » endogène des peuples autochtones et vise à mieux cerner ce qui s'affirme comme un mouvement de renaissance culturelle autochtone à travers l'une de ses composantes, la production et la diffusion de films. Le choix a été fait de limiter l'aire géographique du corpus étudié à deux pays d'Amérique du Nord, les États-Unis et le Canada, en incluant tant les films de fiction que les documentaires. Cependant l'affirmation d'une production audiovisuelle autochtone concerne aussi des pays tels que la Nouvelle-Zélande, l'Australie, la Finlande, le Brésil, la Russie ou le Chili... Depuis les années 70, des

Autochtones amérindiens, (Alanis OBOMSAWIN, Abénaqui, Québec, Canada) ou Victor Masayesva (Hopi, Arizona, Etats-Unis) pour citer deux réalisateurs parmi les plus connus), se sont saisis de la caméra pour filmer leurs communautés. Après une première vague essentiellement centrée sur les documentaires, on assiste peu à peu à l'apparition de fictions en courts et même longs métrages. D'autres réalisateurs ont suivi (Chris Eyre, Kevin Papatie...), des festivals leur sont réservés (ImagineNative, Red Nation Film Festival...) et divers programmes sont développés sur les réserves ou auprès des communautés pour sensibiliser ou encourager la création audiovisuelle avec plus ou moins de succès et de pérennité (Challenge for Change, Wapikoni et Reel to Real mobile au Canada; Native Lens, Outta your Backpack, In Progress aux Etats-Unis). Cet essor de la production cinématographique autochtone est accompagné par l'émergence de maisons de production autochtones indépendantes et la création de chaînes ou réseaux de diffusion réservés (APTN, Isuma TV, FNX First Nation Experience TV). Les pratiques artistiques telles qu'elles sont aujourd'hui développées s'adressent à un double public. D'une part, il existe un certain nombre de productions destinées à la population communautaire dans un esprit de préservation voire de transmission de la culture; elles sont aussi le support de messages d'éducation. D'autre part, un nombre non négligeable de productions visent un public extérieur et s'affirment comme une modalité d'expression identitaire. En offrant au monde des films documentaires ou de fiction écrits et réalisés par eux-mêmes, les peuples autochtones racontent l'Histoire de leur point de vue, du point de vue de « ceux qui étaient sur le rivage » comme le dit de manière imagée Barry Barclay. Ils prennent le contrôle de leur propre image et redéfinissent leur identité culturelle brimée et étouffée, s'appropriant cette fois par un choix volontaire certaines données et technologies de la culture occidentale. Les recherches réalisées portent principalement sur les contextes d'émergence des médias autochtones, les réseaux de production et les stratégies de diffusion. Ce cinéma est étudié dans sa fonction sociale et politique, dans son rapport aux autres formes de production - dont le film ethnographique - et à l'espace public, médiatique ou pas, dans lequel il naît et circule. Plus rarement sont évoquées l'esthétique et les thématiques développées dans ces productions. La déclaration en 2002 de Barry Barclay, réalisateur métis maori décédé en 2008, sur la nécessité de créer une catégorie regroupant le « Indigenous Cinema » est arrivée dans ce contexte fécond de productions autochtones, amérindiennes ou maories et de premières réflexions critiques sur le sujet. Au premier abord, cette catégorie, qu'il a alors nommé « Fourth Cinema », semble refléter une approche géopolitique, une stratégie d'existence - par le biais de la différenciation - au sein de l'arène médiatique. C'est le Manifeste des réalisateurs

argentins, Solanas et Getino, « Vers un troisième cinéma » diffusé en 1971 qui est à la source de cette terminologie. En se rattachant à cette typologie, Barry Barclay vise à distinguer les films qu'elle rassemble de ceux de l'industrie cinématographique hollywoodienne ou 1er cinéma, de ceux des films d'auteurs et films d'art et d'essais qui cherchent à s'éloigner des conventions commerciales hollywoodiennes (2ième cinéma) et enfin de la catégorie parfois dénommée 3ième cinéma, qui réunirait les créations de quasi militantisme politique à visée clairement anticolonialiste et anticapitaliste issues principalement des anciens pays colonisés d'Amérique latine, d'Afrique et d'Asie. Barry Barclay précise que pour entrer dans la catégorie du « Fourth Cinema » il ne suffit pas d'être un réalisateur autochtone, car il est toujours possible de proposer des créations qui appartiendraient à l'une ou l'autre des trois autres catégories. Il n'en donne pas pour autant clairement les conditions. Ce "Fourth cinema" « seek to re-work the ancient core values to shape a growing Indigenous cinema outside the national orthodoxy ». On voit émerger la volonté de s'extraire des conventions communément acceptées par les instances officielles et les audiences nationales pour puiser au cœur de la culture autochtone ce qui façonnera ses films. Peut-on constituer un « espace de communication » cohérent avec ses contraintes spécifiques, rassemblant les productions du « cinéma autochtone » ? Selon Barry Barclay, ces films du « Fourth cinema » seraient définis non par leur « exteriority », ensemble de caractéristiques telles que le sujet, le décor, les acteurs, le rapport à la terre et même la langue mais bien plus par leur « interiority », termes qu'il emprunte au Professeur d'histoire de l'Art, Rangihira Panoho. C'est ce qui mène à se demander si l'on peut, du point des Sciences de l'Information et de la Communication, parler d'une catégorie « cinéma autochtone ». Cette proposition de Barry Barclay, essentiellement reprise jusqu'à présent par des anthropologues (Faye Ginsburg, 2013 ; William Lempert, 2012) ou des professeurs de Lettres et d'Art (Steven Leuthold, 1998 ; Joanna Hearne, 2012) représente un point de départ. La comparaison des deux films, *Dance with the Wolves* et *Skins*, a permis précédemment de mettre en évidence un champ de différenciation qui porte sur des processus de production de sens souvent transparents aux yeux du spectateur. En énonçant cette condition d'« Interiority », il semble que Barry Barclay ouvre la porte à une définition du « Indigenous cinema » qui intégrerait des critères tels que les processus de production de sens. Y-audrait-il une « manière autochtone » de filmer, de raconter ou transcrire une histoire à l'écran ? Est-il possible d'en repérer les (des) caractéristiques sémiopragmatiques ? Certains auteurs défendent l'idée d'une « Visual Sovereignty » (Dowell, 2006 ; Raheja, 2007) définie comme la manière dont les Autochtones utilisent les productions cinématographiques pour contrecarrer la circulation des stéréotypes

et dans le même temps proposer une re-définition de leur identité. Comment cette « visual sovereignty » se traduit-elle dans le film ?

La recherche menée pose qu'en s'intéressant aux modes de production de sens (Odin, 2000 et 2011) qui apparaissent dans ces films autochtones, il est possible de faire émerger des pistes de réponse. Il s'agit donc, dans un premier temps, de vérifier si ce que Barry Barclay a nommé « Interiority » ou « essence » subtile pourrait se traduire dans une (ou des) combinatoires spécifiques de processus de production de sens. Cette « Interiority » est-elle une émergence des interactions entre certains processus de production de sens ou certains facteurs extérieurs ? Certains auteurs citent parmi les facteurs extérieurs l'attitude du spectateur et même les relations entre les équipes de tournage et les divers participants, les sources de financement... Le cadre théorique est donc celui de l'approche sémiopragmatique et en particulier du champ ouvert en son sein par Roger Odin, sans choisir entre approche immanentiste et approche pragmatique ; entre, d'une part, une production de sens inscrite dans le texte et qui serait ainsi placée hors d'atteinte de tout contexte et, d'autre part, une co-production continue du sens qui ne résulterait que d'un va-et-vient entre les actants émetteur, récepteur, contexte. Dans cette approche, la production comme la réception sont présentes. Il n'y a donc pas de détermination rigide entre une représentation et son référent. Il s'agit de dégager les indices qui orientent le travail d'inférence interprétative du spectateur, ce que Roger Odin a appelé les contraintes (parmi lesquelles les processus de production de sens adoptés). Une combinatoire particulière de ces contraintes donne un mode de production de sens. En choisissant le modèle sémiopragmatique développé par Roger Odin on vise, entre autres, à son application à notre sujet de la notion d'espace de communication défini par son propre « faisceau de contraintes » permettant de circonscrire l'interprétation autour d'un « axe de pertinence ». D'autre part, la recherche est amenée à évoquer les frontières entre les genres de la fiction, du documentaire et du film ethnographique, frontières remises en cause par les productions médiatiques autochtones, selon Faye Ginsburg. IL est prévu d'analyser un certain nombre de productions à partir de deux approches, d'abord une synthèse des travaux existants (ce qui permet de structurer les premiers axes de l'analyse), puis une analyse comparative des productions cinématographiques.

### **De l'impensé médiéval, un pont entre sémiotique, histoire et communication des entreprises et des institutions**

D'autres champs, non liés directement aux problématiques locales, sont aussi travaillés à l'Université des Antilles et de la Guyane comme

celui de la communication des organisations et des entreprises, questionnés depuis la sémiotique.

Le sujet de cette recherche théorique, résolument interdisciplinaire et exploratoire, est la rencontre entre ce que **Martine BOCQUET** - qui a soutenu sa thèse en 2013 - nomme la *médiévalité* et la sémiotique de la communication des entreprises et des institutions publiques. Partie de l'idée que les champs d'étude liant approche historique et phénomènes communicationnels offrent des potentialités, car les processus communicationnels sont des processus de mémoire, cette thèse s'est attachée à expliciter les résurgences de la *médiévalité* dans la communication des entreprises et des institutions publiques, pour dire que celle-ci est traversée par des pratiques, des conduites, des concepts qui ont parcouru les siècles, dans la perspective d'un *long Moyen Âge*.

Dans sa théorie de l'espace public, Jürgen Habermas avait dénoncé une possible *reféodalisation de la société*. Selon lui, cette *reféodalisation* gagnait la *sphère publique*, empruntant à l'époque médiévale les éléments d'une société de la *représentation*. Dans le sens habermasien, le concept de *société de la représentation* est entendu comme celui désignant une société où l'apparence, le paraître, la réputation, l'image..., jouent un rôle primordial.

Le Moyen Âge se vend bien. Il se décline dans la littérature, les films, les jeux... Pourtant le médiéviste Joseph Morsel (2007) souligne que c'est moins le Moyen Âge qui plaît, qu'une certaine ambiance conçue comme typiquement médiévale : le poids des muscles, le choc des épées, les sortilèges, le merveilleux... Il constate que, dès qu'il s'agit d'imaginer un monde totalement différent du nôtre, ce sont des signes *prétendument médiévaux* qui sont le plus souvent mobilisés. La communication des entreprises et des institutions publiques n'a pas échappé, elle aussi, à cette mode.

Les travaux de Gérard Chandès (2007) ont porté sur un champ d'investigation culturelle large, depuis l'expert jusqu'au grand public et à tous les sous-produits socioculturels. Mais alors même que les phénomènes culturels qu'il a décrits en général continuaient, s'amplifiaient, ces manifestations, tout au moins dans la communication des entreprises et des institutions publiques, justement s'éclipsaient, comme si la mode était en quelque sorte passée. Cette coexistence de continuation, dans certains domaines, et d'absence visible, dans d'autres, a conduit à rechercher des indices plus subtils.

En sorte que l'hypothèse de résurgences est posée, laissant une large place aux approches sociopolitique (Bruno Ollivier, 2000) et sociosémiotique (Andrea Semprini, 2007).

A l'exception d'éléments exposés dans la thèse, les systèmes de communication médiévaux sont cependant encore mal connus et très complexes. D'où le choix de privilégier l'analyse de la structure, ainsi que les processus qui la façonnent, par rapport aux comparaisons entre les modes de communication actuels et ceux du Moyen Âge, ce qui ne retire pas à leur intérêt. Evidemment, tout ne vient pas du Moyen Âge, mais cela a transité par cette époque qui lui a laissé son empreinte.

Cette recherche se situe dans une forme de continuité et de complémentarité des travaux de Gérard Chandès (2007), mais aussi de Nicole d'Almeida (2001, 2005, 2007), David Douyère (2009, 2010), Stéphane Dufour (2011), objectifs préconisés par Yves Jeanneret (2007) et Dominique Wolton (1997, 2004). Dans le même temps, elle se base sur les travaux de médiévistes faisant autorité tels que Jacques Le Goff, Jérôme Baschet, etc... Ce dernier relève que c'est de ce côté de l'Atlantique qu'il avait su le mieux appréhender ce qu'avait pu être la période médiévale. Vision lointaine, mais pas autant que cela, puisque c'est au Mexique qu'il a trouvé des traces culturelles médiévales encore vivantes, bien que datant de la conquête du Nouveau Monde. « [...] les effets d'une société encore majoritairement rurale, dont les valeurs sont imprégnées, selon des modalités diverses, par la revendication de la tradition et l'attachement à la terre. ». Il fut aussi frappé par un christianisme prégnant, et par « un temps lent et flexible, en partie insensible à la tyrannie de la mesure horaire et de ses contraintes pressées. [...] un court-circuit des temps [...] ». »<sup>3</sup>.

L'entrée par le Moyen Âge est quadruple : épistémologie, étude des processus d'ordre politique, économique et culturel structurant le terrain, manifestations de la *médiévalité* dans la communication des entreprises et des institutions publiques, sémiotique médiévale et manifestations de la *médiévalité* dans la sémiotique contemporaine de cette même communication.

La première partie s'attache à une relation au Moyen Âge d'ordre épistémologique : le débat entre positivisme et constructivisme trouve ses racines dans la scholastique médiévale, à travers la *querelle des universaux* et le nominalisme. Ces questions épistémiques essentielles ont encore des répercussions aujourd'hui. Puis, partant d'un positionnement compréhensif - car rien n'est sûr sur le Moyen Âge, les matériaux sont épars et présentent beaucoup de lacunes -, et de la théorie des processus de communication (Alex Mucchielli, 2001),

la sociosémiotique est abordée par l'utilisation des approches heuristiques, mais aussi des approches fractales. Les approches historiques diachroniques, intégrées dans les approches fractales, sont mobilisées dans le cadre d'une méthode de l'hypertexte réduit<sup>4</sup>.

Ceci dit le Moyen Âge est mort, mais le passé ne s'efface jamais complètement. Il s'enfoncé dans le sous-sol culturel, selon une vision sédimentaire, qui est celle que pratique l'historien du droit et psychanalyste Pierre Legendre. À condition cependant de tenir compte des registres de temporalités discontinues mis en évidence par Fernand Braudel (1966) et des différents types d'actualités dont parle Alain de Libéra (1991). Dès lors, la thèse s'efforce de comprendre, dans les phénomènes communicationnels contemporains, ce qui relie chacune des ces temporalités ou actualités, sachant qu'elles sont liées entre elles et en évolution constante de manière quasi fractale.

La méthode adoptée est celle utilisée par Pierre Legendre. Celui-ci considère la société comme un Texte, entendu comme la traduction de la vie de la représentation à l'échelle sociale. Pour Pierre Legendre, l'unité des mécanismes institutionnels est basée sur l'*usage* du même matériau humain, qu'il résume par la trilogie de l'image, du corps et du mot. C'est le terrain de la sémiotique. Cette trilogie est celle des matériaux de la communication que sont l'image, l'écrit, et la parole, c'est-à-dire les représentations par lesquelles la société fonctionne à l'instar du sujet humain. Il a fallu partir de l'idée d'un *puzzle* et cheminer au fur et à mesure de la découverte d'indices.

Un concept de la *médiévalité* a émergé, détaché d'une réduction à la seule féodalité et à son aspect pittoresque, mais sans nier celle-ci, au bénéfice de grandes axiologies, dont les principes sont susceptibles de ressurgir dans le monde contemporain : la *féodalité* entendue comme système politique - où l'on peut trouver des fondements contractuels -, mais aussi comme univers symbolique de représentations, la *subsidiarité* comme principe politique empirique d'origine médiévale, dont l'essence est historiquement liée à la féodalité, une *normativité* d'essence juridico-canonique, pratiquée et opératoire, se muant en système politique antinomique aux deux premiers - où l'on peut trouver des fondements institutionnels -, et comme système rationnel de gestion (Pierre Legendre, 2009, Joan Le Goff, 2010), la *justice* en tant que principe à la fois politique et éthique, non pas une justice égalitaire, mais la justice au sens chrétien, qui veut que chacun reçoive selon son dû, entendue comme la norme suprême par excellence, insufflée par la divinité.



La deuxième partie traite des processus d'ordre politique, économique et culturel, qui structurent, de nos jours, le terrain de la communication des entreprises et des institutions. La troisième analyse les manifestations de la *médiévalité* dans la communication des entreprises et des institutions. La quatrième approche l'outil d'analyse médiéval qu'est la sémiotique (Stephen Meier-Oeser, 2011) puis examine la sémiotique de la communication contemporaine des entreprises et institutions et les manifestations de la *médiévalité* qui l'imprègnent.

La thèse est parcourue par la recherche du *noyau médiéval de la modernité*. Cette mise en perspective historique de la modernité permet de donner de la pertinence à la référence médiévale, et mène à rechercher sous quels masques la *médiévalité* peut continuer d'agir dans les discours de la communication des entreprises et des institutions publiques.

Cette recherche a permis de faire certaines rencontres. La responsabilité sociétale des entreprises paraît procéder d'une façon très ancienne de concevoir la manière dont il fallait gérer les affaires marchandes. Au-delà de la filiation aristotélicienne du carré sémiotique, apparaît la filiation logique et ontologique de Saint Anselme de Canterbury (XIe siècle), ainsi que les liens qui peuvent être tissés avec l'approche laïque de Algirdas Julien Greimas, les logiciens théologiens du Moyen Âge apparaissant comme des sémioticiens. Dès lors, ce carré, très utilisé dans la pratique de la communication des entreprises et des institutions publiques, apparaît comme de facture très médiévale. Enfin, une rencontre d'ordre iconographique et sémiotique émerge sous la forme de la dichotomie entre thèmes et motifs relevée par Erwin Panofsky dans l'icnologie médiévale d'avant la Renaissance. Dichotomie que l'on retrouve, par exemple, à travers l'étude des logos des régions de France.

## Sciences de l'information et de la documentation

Dans ce domaine aussi, le croisement entre des problématiques de recherche développées ailleurs et les particularités locales explique en large part la structuration du travail des jeunes chercheurs. Ce champ de recherche est exploré en liaison avec des préoccupations locales et régionales, sans pour autant que la préoccupation locale soit exclusive. Il a été initié par la thèse de **Maryse PIERREVILLE**, réalisée sous la direction de Bruno OLLIVIER et soutenue en 2012, qui portait sur l'histoire des politiques publiques de lecture en Guadeloupe.

**Denise TASSIUS** travaille sur la formation et pratiques documentaires numériques dans les bibliothèques universitaire. Ses travaux se situent dans le cadre des recherches sur la formation et les pratiques

documentaires numériques dans les bibliothèques universitaires françaises. Bibliothécaire au SCD de l'université des Antilles et de la Guyane, elle s'interroge sur l'évolution de son métier face au développement des technologies de l'information et sur l'adaptation de ces changements à sa mission de formation.

Elle envisage d'une part la relation entre université et bibliothèque dans la formation documentaire numérique en tant qu'espace conjuguant les savoirs disciplinaires et les savoirs informationnels, de l'autre le rôle de la formation documentaire dans la transformation de l'enseignement supérieur dans une société de plus en plus tournée vers l'accès au savoir en ligne. Comment les politiques publiques menées par l'institution et les acteurs de l'information-documentation répondent-elles aux objectifs de la formation documentaire numérique? Il s'agit d'une recherche-action dans le domaine des Sciences de la documentation.

*La première partie* de ce travail présente un cadre théorique positionnant la formation documentaire dans le champ des sciences de l'information et de la communication (SIC). En nous appuyant sur des auteurs tels que Suzanne Briet, Jean Meyriat, Melvil Dewey etc. bâtisseurs de l'info-doc, elle offre un panorama des actions marquant l'organisation de la documentation: la bibliothéconomie, la documentologie, la normalisation. Le caractère pluridisciplinaire de notre objet de recherche conduit dans cette première partie à présenter les différentes approches disciplinaires de la formation documentaire :

- *La sociologie* pour l'étude des acteurs (bibliothécaires/formateur, étudiants, chercheurs)
- *Les sciences de l'éducation* dans l'acte de formation (se former et s'informer)
- *La psychologie* pour l'apprentissage et l'acquisition des connaissances et compétences.

L'information et la documentation apparaissent finalement étroitement et singulièrement liées aux savoirs, aux compétences et aux connaissances informationnelles. Ce diptyque a forgé la construction identitaire des professionnels de la documentation et incité à l'émergence de discours d'associations, centres de formation ou de publication de la littérature scientifique. Participant à la réflexion sur la recherche du domaine des sciences de l'information, de la communication et de la documentation, les concepts information et documentation entrent aussi en résonance avec les technologies dont la dimension planétaire influe sur leur représentation chez les usagers (étudiants, chercheurs, enseignants).

Par ailleurs, la dimension stratégique de la bibliothèque au sein de l'université, dans une approche communicationnelle de l'information conduit à s'interroger sur sa visibilité en tant que structure de formation et de production documentaires.

Placer la bibliothèque dans le fonctionnement de l'université lui permet de s'affirmer sur le long terme dans une logique de formation et d'éducation. Un ancrage nécessaire pour mettre en avant ses atouts et asseoir sa légitimité au côté des autres services de l'institution. « *La bibliothèque ne peut évoluer sans être l'objet d'une collaboration entre les équipes de la bibliothèque et celle de la tutelle* »[1].

C'est dans une démarche stratégique inscrite dans la politique de l'université et menée dans le cadre des politiques documentaires que les projets autour du numérique deviennent possibles. L'entrée des médias sociaux numériques dans les bibliothèques universitaires bouscule les pratiques professionnelles des bibliothécaires qui n'ont pas réagi très vite au développement des outils induits par le numérique. A l'inverse, les usagers de plus en plus jeunes se sont emparés de ces espaces pour en faire un usage quotidien et effréné. Dès lors, la question de la formation se pose pour interroger la formation documentaire jusque-là dispensée par les bibliothécaires-formateurs sous des appellations différentes [Méthodologie documentaire, passeport documentaire, formation à la recherche documentaire etc.].

Mais ces formations ne prennent pas en compte les médias sociaux numériques (Guegen[2]), de plus en plus utilisés et exploités par les professionnels dans leur métier. Ces mêmes outils sont réinvestis dans une stratégie communicationnelle pour établir une médiation promotionnelle des services. Les compétences à maîtriser par les usagers sont occultées alors qu'elles sont nécessaires pour provoquer une meilleure réception des messages communiqués afin d'interagir sur un enfermement consumériste de l'information.

Partant de cette interrogation, la *deuxième partie* de la thèse est consacrée au positionnement de la bibliothèque dans l'université. Le questionnement s'oriente sur l'aspect numérique de l'information et porte sur l'introduction des réseaux socionumériques dans le champ de la formation, car on peut relever un usage régulier de ces outils par les usagers et de plus en plus par les institutions. Quelle est la portée de ces outils comme un moyen d'atteindre les usagers dans la découverte de la bibliothèque et de leur pertinence pour un usage critique et responsable dans l'accès à l'information-documentation ? Quelle est la formation dispensée aux professionnels en charge de cette médiation documentaire auprès des usagers et son approche du numérique ?

*Une troisième et dernière partie* de ce travail, en cours de rédaction, permettra de vérifier à partir d'un questionnaire, le point de vue des professionnels-formateurs dans les bibliothèques universitaires par rapport à une éventuelle formation aux médias socio- numériques.

Cette démarche devra permettre, d'une part, de comprendre les représentations des usagers sur la formation documentaire numérique et d'autre part, le regard des bibliothécaires sur leur rôle de formateurs/médiateur. Trois questions nous interpellent dans cette recherche : Bibliothécaires quel métier ? Usagers quelle formation ? Institution quelle politique ?, face au *développement de l'information numérique et des nouveaux outils communicationnels*.

**Thierry BELLANCE** travaille de son côté sur les Stratégies documentaires, les usages des dispositifs pédagogiques en ligne, et leur lien avec la réussite universitaire.

La question de *la réussite* dans l'enseignement supérieur est souvent rattachée à celle de la fréquentation de la bibliothèque universitaire, et des ressources et dispositifs pédagogiques qu'elle met à disposition des étudiants. Fort de travaux antérieurs[1] réalisés dans ce même cadre, il veut examiner les déterminants de *la réussite* (ou non) des étudiants, ainsi que la non moins importante question liée au devenir des universités, et à leur capacité à demeurer un pôle de transmission du Savoir efficient.

*La réussite* est ici entendue comme une étape permettant de franchir un seuil. Sans pour autant arborer une posture élitiste, elle est le gage d'un bagage (intellectuel ou de compétence) jugé suffisant par les autorités compétentes (corps professoral) pour accéder à un palier ou un grade supérieur, symbolisé par le passage à l'année suivante ou l'obtention d'un diplôme universitaire.

Cette quête conduit à approcher les pratiques liées à l'usage de l'internet, des stratégies de recherche mises en place, au tri et à la pertinence des informations sélectionnées. À cet effet, un important volet sera consacré à l'Université des Antilles et de la Guyane, dont le récent classement des universités françaises pointait du doigt les carences. Celle-ci pourra éventuellement faire l'objet de comparaison avec d'autres aires géographiques.

Sur le sentier de la réussite, outre la question des stratégies individuelles, celle des politiques documentaires et éducatives des universités mérite analyse. L'UAG par la voie de sa bibliothèque universitaire se veut un organe participant « à *la réussite des étudiants* »[2] selon

une médiation du savoir physique (ouvrages) et immatérielle (ressources documentaires et pédagogiques en ligne).

Le sujet est traité selon trois axes essentiels : le sens (les messages et documents), la technique (dispositifs pédagogiques), et le social (les acteurs). En interrogeant les déterminants pédagogiques, techniques et dans une moindre mesure, sociaux, en jeu dans *la réussite* ou non des étudiants, cette thèse entend mettre en lumière les défis de demain et produire un savoir propice à servir les missions que poursuivent les universités, et singulièrement l'Université des Antilles et de la Guyane. En vue d'offrir un panorama des plus détaillés, elle analysera l'ensemble des UFR composant cette université selon une méthodologie interdisciplinaire.

Elle utilisera le concept de « *problématique situationnelle* » d'Alex Mucchielli qui propose une grille de lecture des actions rationnelles des acteurs, saisissables à la lumière d'un ensemble de situations données, qui éclairera l'agir des acteurs vis-à-vis des dispositifs pédagogiques en ligne proposée par la B.U, ainsi que l'usage ponctuel (en période d'examen) de l'Internet dans les tâches documentaires.

Le concept de « *schèmes d'utilisation* » proposé par Pierre Rabardel, qui le définit comme l'organisation d'action répétitive (d'ordre technique), observable dans un ensemble de situations rencontrées sera également convoqué. La notion de « *digitales natives* » énoncée par Mark Prensky, sera utilisée mais en la questionnant sur sa prétendue unité générationnelle. Loin d'y adhérer aveuglément, il s'agit de la confronter à la disparité des usages et des compétences observés chez les étudiants. Le concept de *capital culturel* de Pierre Bourdieu sera mis à contribution pour comprendre la question de « *la réussite* » en milieu universitaire. Enfin, les concepts de compétence (technique) et de stratégie (documentaire) seront utilisés, la compétence désignant une capacité d'action ou de compréhension mise en œuvre dans une pratique donnée, ici la capacité à faire usage de ressources pédagogiques en vue d'un objectif assigné : « une » réussite, et la stratégie (Michel Crozier) désignant un comportement systématiquement orienté vers une finalité particulière. Les acteurs adoptent des stratégies documentaires dont la nature a été approchée au niveau microsociologique lors des travaux de Master de Thierry BELLANCE qui envisage dans sa thèse de cerner l'acteur au niveau *méso-sociologique* (Mucchielli, 2006), c'est-à-dire en prenant en considération les traits constitutifs de sa personne et de son environnement rapproché.

Cet appareillage conceptuel entend répondre aux questions suivantes :

- Existerait-il une interaction logique entre stratégies documentaires et réussite universitaire ?
- Les politiques documentaires mises en œuvre sont-elles suffisamment adaptées face aux compétences et aux différents profils étudiants ?

Les orientations mises au jour durant son travail de Master sur l'utilisation des dispositifs informatiques et des ressources pédagogiques sont prolongés en trois nouvelles hypothèses qui interrogent les **enjeux éducatifs, techniques et sociaux** :

Il s'agira de savoir d'une part, si l'usage assidu des ressources pédagogiques mis en ligne par la bibliothèque universitaire favorise la réussite des étudiants qui les utilisent. ***En d'autres termes le type de stratégies documentaires détermine-t-il la réussite universitaire ?***

D'autre part, si comme tendent à le montrer les résultats recueillis lors des travaux de master l'usage **des** ressources pédagogiques dépend du niveau d'étude, ***cette fluctuation serait-elle une conséquence de la politique documentaire de la bibliothèque universitaire ?***

Au plan de la méthodologie plusieurs modalités de récoltes de données complémentaires sont utilisées.

- une analyse de contenu des outils pédagogiques mis en ligne à disposition des étudiants par la bibliothèque universitaire sur sa plateforme en ligne, ainsi que les formations éducatives proposées *online* (passeport documentaire/OIM/C2i) ainsi que la réception que font les étudiants des offres mis à leurs dispositions, à l'aide d'un questionnaire massivement diffusé par le *webmail* étudiant, ainsi que par le biais des réseaux sociaux (connaissances, associations étudiantes, etc.).
- des entretiens semi-directifs avec les acteurs clés : les étudiants (et anciens étudiants), les professionnels de la documentation (B.U), ainsi que certains professeurs. L'objectif est d'extraire les discours et les représentations de chacune des catégories.
- une phase d'observation participante ponctuelle, auprès des postes informatiques de la B.U (identique à celle des travaux de master), lors des périodes d'examens de fin de semestre.
- des suivis longitudinaux d'acteurs. Comprenant des entretiens semi-directifs semestriels, ce type d'approche doit fournir une vision d'ensemble, évolutive et non figé, à l'image de l'axe précédent. Ces suivis longitudinaux n'excluent pas des réajustements dans les stratégies documentaires des uns ou des autres. Enfin, pour éviter que les suivis ne s'arrêtent de manière précoce, les étudiants seront sélectionnés en fonction de leurs projets d'études, à l'aide d'un tri de pertinence.

## Conclusion

La recherche en SIC est récente aux Antilles- Guyane. Elle est encore naissante, peu structurée mais elle est prometteuse. Marquée profondément par les problématiques locales, elle ne leur est toutefois pas entièrement soumise et se nourrit d'approches interdisciplinaires que les jeunes chercheurs, malgré un éloignement géographique qui rend toute participation à un colloque hors de prix, font vivre avec motivation et parfois acharnement.

Dans un paysage qui, tant au plan institutionnel de l'université qu'au plan de la discipline des SIC, n'est pas exempt de nuages, ces indices et cette production sont des raisons pour penser que, quels que soient les aléas institutionnels nationaux et locaux, la recherche a de beaux jours devant elle aux Antilles et en Guyane et qu'une relève sera assurée.

## Bibliographie

---

[1] BATS Raphaëlle. Travailler avec le service de communication de la tutelle : actions, discours et pratiques en commun in *Faire connaître et valoriser sa bibliothèque : communiquer avec les publics*. Villeurbanne : Presses de l'Enssib, 2012, p. 142

[2] GUEGEN Éric. *Guide pratique des médias sociaux numériques à l'usage des bibliothèques & centre de documentation*. Mont-Saint-Aignan : Rd ; Klog, 2011

## Notes

---

1. Cet article est issu des réponses à un appel envoyé à tous les chercheurs en SIC de l'université des Antilles et de la Guyane en octobre 2013.

2. Il s'agit de l'ensemble des territoires insulaires des Grandes et Petites Antilles qui forment l'arc antillais de plus de 3 500 kilomètres carrés de long qui s'étend depuis les Bahamas et Cuba jusqu'au large du Venezuela. Composée de 31 États et territoires, la superficie totale de ces îles caribéennes représente 235 000 kilomètres carrés de terres émergées. « Caraïbe » est le nom donné à ce continuum spatio-temporel, un vocable hérité de la population amérindienne Karibs (Caribs ou Caraïbes)

3. Jérôme Baschet, *La civilisation féodale : de l'an mil à la colonisation de l'Amérique*, Collection Champs, Flammarion, 2006, p. 14.

4. Epistémologie et méthodologie : Martine Bocquet, « Dynamiques sociosémiotiques : compréhension, processus, diachronie et fractales », in R.F.S.I.C. n° 3, *La vie des signes au sein de la communication : vers une sémiotique communicationnelle*, dossier coordonné par Jean-Jacques Boutaud et Karine Berthelot-Guiet, 2013, 16p. <http://rfsic.revues.org/449>.





“

À propos du projet *Raconter la vie*,  
de Pierre Rosanvallon

« Face à la mal-représentation par les partis, qui conduit à idéologiser et à caricaturer la réalité, il faut construire une représentation-narration pour que l'idéal démocratique reprenne vie et forme. Le temps est venu de proposer une forme d'ensemble à toutes les attentes de reconnaissance qui se manifestent, pour les constituer en un mouvement explicite, leur donner un sens positif et une cohérence. Cette forme aura une dimension authentiquement démocratique parce qu'elle tissera, à partir de multiples récits de vie et prise de parole, les fils d'un monde commun. Forme démocratique encore, parce que la connaissance qu'elle produira aura elle-même une vertu émancipatrice, en permettant aux individus de se réapproprier leur existence et de se situer dans le monde. Cette connaissance les aidera à sortir du désenchantement dans lequel ils sont enfermés ».

Pierre Rosanvallon, *Le parlement des invisibles*, Seuil, 2014, p. 23. <http://raconterlavie.fr/>

”

**SFSiC**

Société Française des Sciences  
de l'Information et de la Communication

<http://www.sfsic.org>

77, rue de Villiers  
92200 Neuilly sur Seine